JAN 31 1969

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

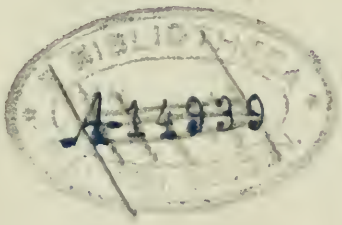
http://www.archive.org/details/louisxvietsesver02proy

LOUIS XVI

ET SES VERTUS

AUX PRISES

AVEC LA PERVERSITÉ DE SON SIÈCLE.



PRESS-K

LOUIS XVI

ET SES VERTUS

AUX PRISES

AVEC LA PERVERSITÉ DE SON SIÈCLE.

Par feu l'abbé PROYART.

NOUVELLE ÉDITION, parfaitement conforme à l'Original, et augmentée d'une Notice sur la vie de l'Auteur.

Scribantur hæc in generatione alterâ.
Ps. CI. 19.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1808.

DC
137
.P76
1808
v.2

LIVRE HUITIÈME.

L'éloignement du Ministre Calonne ne pouvoit pas seul mettre fin aux embarras de Louis XVI. L'esprit philosophique régnoit alors avec tant d'empire, et la dépravation morale avoit tellement gangrené les classes instruites, en possession d'éclairer la Puissance ou de la représenter, qu'il est douteux si, à cette époque, la France entière eût pu offrir à son Roi un seul Génie assez puissant en moyens et en volonté pour conjurer l'orage révolutionnaire. Les principes posés nécessitent les conséquences, et les effets vivent déjà dans leurs causes. Trop de poisons actifs avoient été disséminés sur le sol français durant le règne de Louis XV, pour qu'ils ne portassent pas leurs fruits de mort sous celui de Louis XVI.

On cite, non sans raison, la Sentence portée dans ce Code antique qui ne craint point les démentis de l'expérience : Que « partout où les impies gouverne» ront, le Peuple versera des larmes (*) ; » mais on ne songe pas assez qu'il est une autre vérité réciproque : c'est que tout est aussi présage de malheur et de larmes pour le Prince condamné à gouverner un peuple dépravé par l'impiété ; et il n'est que trop vrai de dire que son trône, appuyé sur ce peuple, repose sur un volcan. Nous n'aurons donc pas la prétention contradictoire de chercher le grand Roi dans Louis XVI, *détrôné avant d'être Roi*. La disso-

(*) Cum Impii sumpserint Principatum, luget populus. *Prov. XXIX*, 2.

lution d'un peuple exclura toujours la grandeur dans son chef, sous le rapport de Chef. La meilleure tête ne peut rien pour l'action, unie à des membres paralisés ; et sans doute que le moderne Fondateur de l'Empire du Nord n'eût jamais été *Pierre le grand*, si, au lieu du peuple brut qu'il eut à policer, il eût eu, comme Louis XVI, à travailler sur un peuple décomposé par le Philosophisme. Aussi faudra-t-il que ce même peuple, dissous, anéanti, ait cessé d'être un peuple, avant que nous ne soyons témoins du prodige qui en rassemblera les élémens perdus dans une mer de confusion. Et le vaste Génie, tout occupé en ce moment à recréer ce nouveau Corps social, tout puissant et tout merveilleux que nous le signalent ses exploits préparatoires, ne nous offriroit lui-même aucune garantie de stabilité pour l'Edifice qu'il fait sortir du creuset de l'anarchie, si tout ne nous assuroit encore que son principal et dernier soin sera de faire succéder à l'impiété, le dissolvant des Empires, la morale religieuse, leur premier principe de vie.

Dans un siècle de ténèbres, et tel sera toujours le siècle éclairé par les torches de l'impiété, les préjugés sont érigés en principes, et les principes s'appellent préjugés. Il y avoit déjà long-temps que l'Ecole des Sophistes, en honneur auprès des Grands, se flattoit de régner par le crédit des Grands, et d'asservir le Gouvernement au joug philosophique. Un des moyens qu'elle employa avec le plus de persévérance ; dès qu'elle en eut reconnu la puissance sur les Esprits qu'elle maîtrisoit, ce fut de leur exagérer l'excellence et les bienfaits de l'Opinion, l'Opinion si souvent l'enfant de l'ignorance et la mère des illusions. Les philosophes du Paganisme avoient

proclamé l'Opinion la Reine du Monde. Enchérissant sur les anciens, les Sophistes modernes érigèrent l'Opinion en Divinité impérieuse, dont l'Homme d'Etat ne pouvoit impunément dédaigner le culte. Le respect pour l'Opinion fut, à leur avis, la première vertu politique. Tout vrai sage, tout homme jaloux de bien gouverner devoit interroger, étudier l'Opinion, éviter soigneusement de se compromettre avec l'Opinion, savoir faire des sacrifices à l'Opinion, et surtout mettre en place les Sujets recommandés par l'Opinion. Un de ces Sophistes le plus applaudi de ses contemporains, leur disoit : « L'O- » pinion publique, chez une Nation qui pense et » qui parle, est la règle du Gouvernement (*). » Un autre, qui faisoit plus de dupes encore, écrivoit : « On ne pouvoit plus dédaigner de compter avec » l'Opinion. — L'Opinion publique exerçoit depuis » long-temps un empire *salutaire*. — Dans le siècle » présent, le mépris pour l'autorité de l'Opinion » étoit un sentiment aveugle (**). »

Il eût parlé bien plus juste, ce Ministre de Louis XVI, s'il eût dit à son Maître que, *compter avec l'Opinion* du dix-huitième siècle, c'étoit vouloir s'égarer dans ses calculs ; et que le *mépris* pour l'autorité de cette Opinion, loin d'être *un sentiment aveugle*, étoit le jugement de la clairvoyance. L'Homme-d'Etat, digne de ce nom, apprécie par la valeur des temps la valeur de l'Opinion. Il sait que chez les peuples corrompus, l'Opinion est essentiellement trompeuse ; et alors, sans révérer

(*) Raynal. *Discours au Roi*, 1789.
(**) Necker. *De la Révolution française*, *T. I*, *p.* 108, 293.

ses caprices, s'il a l'air de la consulter, c'est moins pour se soumettre à ses arrêts que pour les réformer; c'est pour régler sa marche et contenir ses écarts, pour réprimer ses travers, et l'assujétir à l'empire de la raison. Mais les Sophistes avoient un puissant intérêt à dire anathème aux contempteurs de l'Opinion : ils en étoient les directeurs exclusifs; et ils s'appercevoient qu'en la gouvernant ils gouvernoient leur Siècle. C'étoit l'idée dont l'Académicien Duclos flattoit la vanité de ses collègues, quand il leur disoit, dans ses *Considérations sur les Mœurs :* « De » tous les empires, celui des Gens d'esprit, sans » être visible, est le plus étendu. Le Puissant com- » mande, les Gens d'esprit gouvernent, parce que, » à la longue, ils forment l'opinion publique, qui, » tôt ou tard, subjugue et renverse toute espèce » de despotisme. » C'étoit aussi le secret dont s'applaudissoit Voltaire auprès de son plus intime confident : « Si l'Opinion est la Reine du monde, » lui écrivoit-il, les Philosophes gouvernent cette » Reine; et vous ne sauriez croire combien leur » empire s'étend (*). »

Ç'avoit été en effrayant Louis XV du fantôme de cette opinion factice, que la machiavélique ambition du Duc de Choiseul avoit souvent égaré la politique de ce Prince. Le Comte de Maurepas suivit les mêmes erremens; et, trouvant plus commode d'obéir au torrent que de lutter contre, il ne recommandoit rien tant à Louis XVI que le respect pour l'Opinion. Ses autres Ministres philosophes lui parloient dans le même sens; et, tous d'accord

(*) Lettre à d'Alembert, du 13 Juillet 1765.

pour égarer, par sa vertu même, un cœur qui ne donnoit prise sur lui par aucune foiblesse, ces hommes, dont on se demandoit s'ils croyoient en Dieu, faisoient habituellement retentir aux oreilles du Monarque le spécieux *Vox populi, vox Dei.* Cette maxime d'incontestable vérité au sein de l'Eglise naissante où elle s'accrédita, n'étoit plus qu'un axiôme d'illusion au dix-huitième siècle, où, suivant Voltaire, l'Opinion du peuple n'étoit plus que celle des Philosophes. La consulter alors cette Opinion, c'étoit, pour le Gouvernement, tenir conseil sous la tente de son ennemi. Mais les Ministres de Louis XVI, enfans eux-mêmes de l'Opinion, protégeoient leur mère auprès du Prince, et lui répétoient avec confiance qu'il n'appartenoit qu'à l'Opinion de lui révéler le secret qu'il cherchoit du plus parfait bonheur de son Peuple.

Désabusé enfin par les cruelles leçons de l'expérience, Louis XVI avoit appris à connoître le prix de l'Opinion dont des conspirateurs étoient les organes; et l'on ne peut douter que, s'il eût échappé à leur perfidie, plus confiant dans ses propres lumières, et dans une droiture d'esprit qui ne l'avoit jamais trompé, il eût régné avec plus de gloire, en régnant plus par lui-même. Une réflexion, que faisoit ce Prince dans sa confidence domestique, vient à l'appui de cette conjecture. Au temps où la Révolution l'avoit déjà rendu captif dans sa Capitale, et à l'occasion des reproches qu'un Journaliste adressoit à un Ministre, il disoit à son fidèle Valet-de-chambre Thierry : « Les Livres et les hommes » s'accordent souvent pour nous faire illusion, et » nous égarent en voulant nous éclairer. J'avois lu » dans la Bruyère, mes Instituteurs et d'autres

» encore dont je ne puis suspecter la bonne foi, » m'avoient cent fois répété : que le Peuple seroit » heureux, quand le Prince prendroit pour ses » Conseils et ses Ministres ceux que le Peuple vou- » droit lui donner lui-même, si ce choix dépendoit » de lui. Eh bien ! séduit par cette théorie, et » désirant uniquement de rendre mon Peuple heu- » reux, j'ai consulté ce Peuple, j'ai confié ses intérêts » à ceux qu'il m'a lui-même désignés ; et les hommes » les plus vantés par mon Peuple sont ceux qui ont » le moins rempli mes vœux pour son bonheur. Je » tiens aujourd'hui plus que jamais pour Fénélon, » qui nous dit que la Renommée ne nous vante » d'ordinaire que les Talens ambitieux et superfi- » ciels, et que c'est à nous d'aller jusqu'au bout du » monde à la recherche du vrai Mérite, toujours » modeste et sans empressement à se produire (*). »

Ce qui contribua le plus à indisposer Louis XVI contre les apôtres de l'Opinion, ce fut l'indigne abus que se permettoit Necker du nom de cette vaine Idole. Ce Ministre qui, plus qu'aucun de ses collègues, tenoit de l'Opinion l'existence et la célébrité, après avoir souvent exagéré à son Maître le pouvoir de l'Opinion, avoit fini par l'en menacer, et lui dire que « s'ôter l'appui de l'Opinion, c'étoit s'ex- » poser aux *effets incalculables d'une irritation uni-* » *verselle* (**). » Le souteneur hypocrite de l'Opinion sera enfin démasqué ; mais, pour le malheur de Louis XVI, il le sera trop tard (1), et bientôt les boutte-feux révolutionnaires, s'emparant des formules

(*) Mémoires manuscrits de la Baronne de Pont-l'Abbé.

(**) *De la Révolution française*, Tom. I, p. 242.

insolentes du Genevois, les feront retentir aux oreilles du Monarque, et lui crieront : « L'Opinion est une » puissance; — l'Opinion est debout; — l'Opinion » est là; — l'Opinion est éclairée (*). » Elle le sera, en effet, à cette époque, par les torches des Jacobins, comme elle l'avoit été auparavant par les feux d'artifices qui partoient du Château de Ferney et se répétoient à l'Hôtel d'Holbach.

Cependant Louis XVI, qui avoit reconnu, dans l'Opinion, le guide trompeur qui l'avoit conduit sur le bord de l'abîme, y sera précipité sans avoir découvert le jeu secret et les combinaisons profondes qu'employoient depuis long-temps les Conspirateurs pour maîtriser l'Opinion, se saisir de son sceptre, et en frapper toute Puissance qui ne seroit pas la leur, ou amie de la leur. Mystère de prodigieuse scélératesse, sur lequel l'histoire ne sauroit jeter un trop grand jour pour l'instruction des Gouvernemens.

D'intelligence avec les principaux Chefs des Sophistes, et depuis long-temps ne formant plus avec eux qu'une seule et même Association, les grands Ordonnateurs de la Franc-maçonnerie avoient consacré, comme base essentielle de toute leur doctrine, deux maximes principales, qu'ils ne cessoient d'inculquer à ceux de leurs Adeptes qu'ils jugeoient dignes de les entendre, et capables d'en propager l'esprit. La première : « Le besoin et l'Opinion sont » le mobile de toutes les actions des hommes. » La seconde : « Faites naître le besoin, et dominez » l'Opinion; et vous ébranlez tous les systèmes du

(*) *De la Révolution française*, Tom. I. pag. 322 et suiv.

» Monde, ceux-là même qui semblent le mieux » consolidés (*). »

Tel est le point fixe, et comme le fanal que le Lecteur attentif ne doit jamais perdre de vue, soit pour juger dans sa marche audacieuse, soit pour éclairer dans ses manœuvres souterraines la Puissance impie qui, après avoir conçu et arrêté sous le règne de Louis XV, réalisa sous celui de Louis XVI le plan de subversion de la Monarchie française, par où devoit commencer la démolition générale de l'Edifice monarchique de l'Europe. Oui, *faire naître le besoin et dominer l'Opinion :* au lieu du besoin qu'éprouve naturellement l'homme, de suivre une Religion, d'écouter une conscience, de croire un Dieu, de respecter un Roi, *faire naître* pour lui *le besoin opposé*, d'abjurer une Religion qui menace, d'étouffer une conscience qui condamne, d'anéantir un Dieu qui punit, de secouer le joug d'un Roi qui réprime : *dominer* en même temps l'*Opinion*, après l'avoir subjuguée par les intrigues et les cabales, par la morale du Théâtre et la morale des Livres, voilà les deux grands léviers qu'employèrent les modernes Titans, dans leur projet de renverser à la fois et le Trône du Dieu qui règne sur les Rois, et le Trône des Rois qui règnent sur les peuples.

Ce qu'avoit conçu l'audace, la malice le développa. Pour faire naître dans l'empire les besoins les plus propres à servir ses desseins, la Secte s'appliqua, avec autant de persévérance que d'astuce, à pousser aux Emplois publics et à la tête des Corps, d'ardens

(*) Girtaner. *Tom. III, pag. 470 et suiv.*

zélateurs de sa doctrine et de ses vues : les uns, comme les Turgot et les Brienne, assez pervers pour concerter les malversations politiques et les crimes religieux; pour faire naître, ou *le besoin* d'une révolte par une disette factice, ou *le besoin* de détruire les Corporations monastiques en provoquant leur avilissement; les autres, comme les Malesherbes et les Miromesnil, aussi disposés, par indifférence philosophique, à conniver aux abus corrupteurs, qu'incapables, par légèreté d'esprit, de prévoir leur réaction infaillible contre l'Autorité qui les tolère (2).

Dans leur complot de dominer l'Opinion, et, par elle, de régner sur leurs dupes, les Sophistes, comme nous l'atteste leur correspondance, avoient réuni leurs efforts, sous le règne précédent, pour arracher la Jeunesse à une forme d'éducation religieuse à la fois et monarchique. Sous le règne de Louis XVI, on voit la secte plus particulièrement appliquée à s'attacher les Plumes vénales et les Talens indécis; manége que lui facilita le vice de l'éducation substituée à celle que donnoient les anciens Instituteurs. Ici par l'insouciance, là par la connivence de Guides mercenaires, le germe de l'incrédulité s'étoit insinué dans les jeunes cœurs avec les premiers élémens des sciences : les Sophistes avoient trouvé un puissant moyen de compléter cette première éducation en multipliant ces Sociétés académiques et ces Corporations scientifiques qu'ils animoient de leur esprit, et dont ils dirigeoient les travaux vers leur but; et toujours en se donnant pour les organes de l'Opinion.

La première et la plus décisive des conquêtes que l'Opinion eût assurée à ses Chevaliers, avoit

été celle de la Tolérance. Car le Philosophisme, avant de déchirer en tigre, avoit aussi commencé par ramper en serpent; et le cri de toute Secte au berceau : *Tolérance !* avoit aussi été son premier cri. Voltaire n'avoit cessé d'invoquer la tolérance au nom de l'Opinion; et Voltaire toléré avoit fait Secte contre les Autorités tolérantes. On peut en croire en ce point son Disciple et son Biographe Condorcet, qui nous dit : « Il avoit formé dans » l'Europe entière une Ligue dont il étoit l'ame, « et dont le cri de ralliement étoit : *Raison et Tolérance.* » Cette Ligue, cent fois dénoncée aux Puissances dont elle tramoit la ruine, fut autant de fois réputée fantastique par ces Puissances endormies. « Aux cris des fanatiques, poursuit Condorcet, Voltaire opposoit *les bontés des Souverains.* » Mais habile à se prévaloir de ces bontés des Souverains, la Ligue exalta, divinisa la Tolérance; elle en fit d'abord la vertu distinctive, puis, bientôt après, le premier devoir des *bons Rois*, et la dette sacrée de leurs *bons* Ministres. Qu'on suive la marche des Sophistes, et l'on reconnoîtra qu'après avoir réclamé la Tolérance comme une grâce, ils finirent par l'imposer comme un précepte, disant anathème aux Princes et aux Peuples qui dédaignoient de sacrifier à cette nouvelle Idole.

Affectant tous les tons, celui même de la Religion, quand ce ton pouvoit servir ses desseins anarchiques, la Secte, auprès des Ames simples, essayoit d'asseoir son système de tolérance sur le vain sophisme d'une comparaison entre le Roi du Ciel et ses Représentans sur la Terre. Des Plumes accoutumées à blasphémer le Dieu juste et saint, invitoient hypocritement les Rois à imiter le Dieu

bon et clément, qui fait lever sur tous son soleil, et rend aussi fécond le champ de l'Impie qui l'outrage, que celui du Juste qui l'adore. On appeloit à l'appui du Tolérantisme une Religion, si décidément intolérante du désordre et des abus, qu'elle repousse, comme inhabile à manier le sceptre de la Justice, quiconque ne se sent pas le courage d'en briser l'Iniquité (*). Cette patience de longanimité, attribut essentiel de l'Etre-Suprême, qui a l'éternité pour sa justice, on osoit la proposer pour règle à ses Lieutenans éphémères qui n'ont qu'un point pour placer l'exercice de la leur, avec injonction d'en poursuivre le triomphe jusqu'à leur dernier soupir (**).

Les notions les plus communes du bon sens et de la raison sur cette matière, se pervertissoient tellement sous la plume des Réformateurs, qu'on ne vouloit plus voir que la Tolérance, en Administration politique, est la mère de l'anarchie, comme elle est en Religion la somme des hérésies. On ne croyoit plus, au dix-huitième siècle, que c'est toujours des abus tolérés par la Puissance, que se composent les orages qui fondent sur elle et la détruisent; et ceux qu'on appeloit les Hommes-d'Etat, l'étoient assez peu pour ne pas soupçonner que le dessein des Sophistes, en appelant et faisant pulluler les abus au sein de l'Europe, étoit de les convertir ensuite en instrumens de la révolution qu'ils y méditoient. Des Princes aveugles s'enrôloient eux-mêmes sous les drapeaux de leurs ennemis, et ne voyoient que de

(*) Noli quærere fieri Judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates. *Eccli. VII*, 6.

(**) Usque ad mortem certa pro justitiâ. *Eccli. IV*, 33.

sages Conseillers dans les patrons effrontés d'une licence universelle. A leur invitation, ils toléroient tout, souffroient tout, pardonnoient tout, jusqu'aux traits les plus insultans décochés contre leur personne et leur Administration : ils oublioient qu'il n'appartient qu'à Celui dont le trône repose dans le Ciel, de défier la Perversité d'en ébranler les fondemens (3).

Pour obtenir la tolérance des abus dont ils avoient besoin, les Sophistes mettoient en avant l'Axiôme trivial : « Qu'il est impossible qu'il n'y ait point » d'abus dans un vaste Etat. » Puis, comme s'il n'y avoit pas un large milieu entre *nul* abus et *tous* les abus, ils concluoient, sur le ton triomphant, pour la Tolérance universelle; et les Malesherbes comme les Miromesnil se croyoient aussi bons administrateurs que bons logiciens, quand ils avoient répondu aux remontrances du sage Beaumont sur le débordement des Livres impies et des autres sources de corruption publique, « Qu'un Royaume » ne se gouverne pas comme un Séminaire, ni une » Capitale comme un Couvent. »

Ce n'est pas que ces Sophistes inconséquens, et en contradiction habituelle avec eux-mêmes, ne nous eussent offert dans leur conduite le préservatif de la doctrine qu'ils étaloient à leurs dupes. La plupart même des Livres où ils vantent la Tolérance, sont des Traités d'intolérance. Le Prédicateur le plus déterminé du Tolérantisme politique et religieux, Voltaire, aiguisoit le poignard de Brutus contre les Rois, et le cimeterre de Mahomet contre les Prêtres (4).

Non moins inconséquent dans son système de Tolérance, que le Philosophe de Ferney, le Phi-

losophe de Genève, qui fait un crime au Catholique de son intolérance théologique, bien plus intolérant lui-même que le Catholique, dévoue à la peine de mort celui qui se montreroit réfractaire aux prétendus dogmes d'une Religion *civile* (5). Le Sophiste prétend, et ses Disciples ont prétendu après lui, que, de la tolérance de toutes les Sectes, doit résulter la tranquillité publique : puis cependant il nous dit des Jansénistes tolérés : « S'ils sont un » jour les Maîtres, nous verrons bientôt s'élever » un Tribunal de sang et d'ignorance (*). » Nous le verrons, en effet, ce Tribunal de sang et d'ignorance, où siégeront, réunis pour l'extermination du Catholique, et le *charitable* Janséniste, et *le bon* Athée, et *le tolérant* Calviniste. Nous verrons tous ces doucereux apôtres de la Tolérance universelle, au jour où ils seront les maîtres, placer les Prêtres catholiques entre le massacre et l'apostasie, et broyer les amis de la Monarchie sous le pilon de la Guillottine. C'est que les Sectaires, de tous les âges et de tous les pays, sont enfans du même père, inspirés du même Démon, qui souffle par eux sur la Terre les erreurs qui la déchirent ; et que ces erreurs diverses ont toutes un commun intérêt d'orgueil et un même instinct de nature, soit pour étouffer la vérité qui les accuse, soit pour combattre l'Autorité qui les réprime.

De jour en jour plus forts du suffrage de la Nation, à mesure qu'ils consommoient l'œuvre de sa dépravation, ces Zélateurs de la Tolérance, non contens de rendre les abus excusables par la néces-

---

(*) Nouvelle Héloïse.

sité, prétendirent encore nous les montrer intéressans, précieux même par leur utilité. Les désordres qui prévalurent à la fin du dix-huitième siècle, avoient eu une foule de panégyristes impudens, avant d'avoir un peuple entier de sectateurs scandaleux. Il n'étoit point d'assertions téméraires, point de sophismes et de faux calculs moraux et politiques, que les Economistes ne hasardassent, pour faire illusion à la Multitude et achever de lui pervertir le jugement avec les mœurs. « Cessez, disoient ces Charlatans hypocrites aux défenseurs des vrais principes, cessez de vous élever contre de prétendus abus, qui ne sont au fond que d'heureuses dispositions dont se compose le bonheur des individus et la prospérité de l'Empire. Si, dans son génie étroit le Superstitieux les proscrit, le Philosophe plus éclairé les absout et les réclame. Vous condamnez, par exemple, vous nommez impiété la fraternité des Religions et la liberté de tous les cultes: instruisez-vous à l'école du docte Raynal, et vous admirerez, dans ce concert harmonieux de toutes les Sectes, *la Religion universelle de toutes les Ames justes et éclairées, amies du Ciel et de la Terre* (*). Vous chargez de vos ignorans anathèmes l'abus des richesses; mais la Philosophie rend grâces au Dissipateur, qui fait de sa fortune l'aliment de l'indigence. Vous vous récriez contre la licence de la Presse; mais le Ministre philosophe voit que cette licence se convertit en une branche lucrative de commerce. La coquetterie des femmes vous révolte; mais un sage Helvétius vous dira que cette coquetterie

(*) Histoire philosophique. *Tom. VII, pag.* 116.

rend heureux des milliers d'artisans qui la servent. Vous déclamez contre les Scènes piquantes et libres, introduites sur nos Théâtres ; mais l'Administrateur éclairé, qui a les yeux attentifs sur tous les canaux de la prospérité publique, voit, dans ces productions hardies de l'art dramatique, un moyen d'attirer dans la Capitale l'or de l'Etranger ; il pourroit même fermer la bouche aux plus sévères Moralistes, en leur observant que les heures que le Théâtre prend chaque jour aux Vicieux sont un larcin fait sur le domaine du Crime. Enfin vous voudriez, dans votre zèle intolérant, qu'on fît disparoître ces hospices privilégiés de la liberté des deux sexes, que le Siècle des lumières a multipliés dans toutes nos villes, et que vous appelez le tombeau de la jeunesse ; mais l'Observateur philosophe vous apprendra que cette disposition, en même temps qu'elle favorise la liberté naturelle, sert encore la morale ; qu'elle est la sauve-garde de l'Innocence, et un préservatif pour elle contre les attentats du Débauché. »

Tel est le précis de cent Volumes imprimés et réimprimés sous le règne de Louis XVI par l'Ecole philosophique ; ainsi sophistiquoient des Docteurs fripons et des Conspirateurs immoraux. C'étoit à faire prévaloir de pareilles impertinences que les Littérateurs prostituoient leurs talens. Les conceptions de l'Impiété et les délires du Libertin se convertissoient, sous leurs plumes, en vues de sagesse et en moyens de prospérité publique ; on les appeloit le triomphe de la raison sur les préjugés antiques. Ce n'étoit pas seulement dans les Clubs et les tripots, c'étoit au milieu des Cercles brillans, dans les Hôtels et les Palais, qu'on applaudissoit à

ces heureuses découvertes, qu'on bénissoit, comme des Génies tutélaires *des droits* de l'Humanité, les Ministres qui leur donnoient cours, et que ces sophismes des Cœurs vicieux étoient réputés des démonstrations invincibles. Comme s'il n'eût pas été d'évidence que le vœu d'une tolérance indéfinie en Religion, ne fut jamais que le vœu de l'Impie, qui ne demande l'ouverture du Panthéon que pour avoir droit de professer l'athéisme; comme si les besoins de l'Indigence étoient jamais entrés dans les calculs du voluptueux Egoïste et du Dissipateur libertin; comme s'il y eût eu bien gros à gagner, pour un Gouvernement, à dépraver la morale de ses Voisins, ou qu'un Roi eût pu spéculer avec de grands avantages sur une branche de commerce poison pour ses Sujets; comme si les ornemens de la décence ne devoient pas aussi-bien occuper les bras de l'artisan que les parures de la coquetterie; comme si la théorie des vices et des crimes, enseignée sur nos théâtres, n'eût pas dû naturellement conduire à la pratique; comme s'il n'eût pas été notoire enfin, que c'est dans les antres de la prostitution que vont s'exhalter, et non pas s'éteindre, les feux de la lubricité, et que celles de nos Villes qui renferment le plus de ces foyers irritans, sont celles encore qui, proportionnellement, vomissent dans la Société un plus grand nombre de Libertins emportés et de Séducteurs redoutables à l'Innocence.

Mais, à une époque de dépravation où tous les cœurs éprouvoient un besoin égal d'indulgence, l'illusion, en matière de tolérance, devoit être universelle. Elle avoit tellement prévalu, et l'aveuglement alloit au point qu'au jour encore où les effets accuseront visiblement leur cause, le Tolérantisme

trouvera

trouvera des patrons obstinés jusque dans la Classe de ceux qu'il aura perdus ; et c'est à des hommes publics, premières victimes des abus qu'ils auront laissé pulluler au sein de l'Etat, que l'on entendra dire naïvement : « Notre France, malgré tous les » abus qu'on lui reprochoit, étoit encore, avant » sa révolution, la première Nation du monde. » Eh ! oui, sans doute, Spéculateurs ineptes, pour l'œil trompé et qui ne voyoit que la superficie, cette Tour antique et majestueuse, quoique minée dans ses fondemens, et jugée par tous les gens de l'art, présentoit encore un superbe et précieux édifice la veille même de sa chûte inévitable.

Il n'est pas nécessaire d'être homme-d'Etat pour savoir qu'il est tel abus au sein d'un Empire, qu'on ne doit attaquer qu'avec les ménagemens de la circonspection ; qu'il faut miner plutôt qu'extirper ; et qu'en politique comme en morale, c'est par le mieux de circonstances qu'on doit s'avancer vers le mieux absolu. C'est ainsi que le dernier de nos grands Rois avoit préparé, par une tendance de cinquante ans vers le même but, l'opération la plus calomniée et la plus sage en même temps de son règne, cette Révocation fameuse d'une Loi de circonstance, qui avoit fixé dans son Royaume un foyer actif de révolte, et le moyen toujours subsistant, pour l'implacable Rivale de la France, d'y agiter par ses intelligences avec ses Frères religionnaires. Mais les Ministres de Louis XVI avoient-ils donc les mêmes ménagemens à garder avec la Secte philosophique ? Pouvoient-ils craindre de compromettre la Puissance ; et ne l'eussent-ils pas, au contraire, consolidée et raffermie, s'ils eussent secondé l'impatience qu'annonça souvent leur Maître d'anéantir ce Tyran

domestique ? Ces aveugles ne voyoient, pour dernier résultat des abus qu'ils protégeoient, qu'une révolution morale, objet de leurs désirs : ils regardoient en pitié les Sages qui leur crioient que, derrière cette révolution des mœurs, accouroit et alloit se montrer la révolution politique.

Et pour quelle fin, en effet, croiroit-on que le Modérateur de l'Empire universel auroit placé à la tête des Nations et des Familles les Chefs subordonnés qui le représentent, sinon pour que ces Substituts temporaires de sa puissance immortelle, zélateurs assidus de l'ordre qu'il veut essentiellement, y rappelassent, par tous les moyens dont il les investit, soit la Foiblesse qui s'y soustrait, soit la Perversité qui l'outrage ? Mais ce qui, mieux sans doute que tous les raisonnemens, désabusera pour long-temps les dépositaires de l'Autorité des systèmes divers de tolérance réclamés et mis en vogue par la Philosophie, ce sont les évènemens de nos jours. Long-temps ces évènemens fameux crieront aux Maîtres du Monde, qu'il est, au moral comme au physique, des lois sacrées qu'on ne transgresse jamais impunément; que, quand la Puissance chargée d'office de prévenir ou d'extirper un abus, le laisse prévaloir, elle le dirige inévitablement contre elle-même; et qu'alors, l'abus devenant le fléau de la chose, l'ordre éternel offensé se trouve vengé par l'excès même du désordre qui le blesse.

Nous n'ignorons pas d'ailleurs qu'un vain prétexte d'abus ne puisse être, et ne soit quelquefois une arme perfide entre les mains de la Malveillance. Artisans à la fois et dénonciateurs d'abus, sous le règne de Louis XVI, les Chefs du Philosophisme et de la Franc-maçonnerie créoient, d'une part, et

disséminoient les plus dangereux de tous, tandis que, de l'autre, ils en poursuivoient d'imaginaires dans la région des chimères, qu'ils savoient réaliser dans des imaginations séduites. De tous les abus du Gouvernement, le moins graciable à leurs yeux, étoit le Gouvernement lui-même, et notre état actuel de société. Ils enveloppoient tous les Trônes dans la même proscription. C'étoit en se donnant pour les champions intrépides du *Grand ordre*, qu'ils travailloient en conjurés à décider l'anarchie universelle. Il avoit fallu des siècles à la sagesse humaine, méditant sur l'expérience, pour asseoir sur leurs bases ces majestueux édifices appelés Gouvernemens ; et ces conspirateurs s'étoient ligués pour démolir, comme abusifs, les boulevards du bonheur social, en commençant par le plus solidement constitué, celui qui reposoit sur quatorze siècles de durée.

Cependant, des divers abus introduits ou propagés par le système de tolérantisme des Ministres de Louis XVI, le plus dangereux fut l'abus de l'esprit. Déjà trop funeste au repos de la France sous le règne précédent, cet abus, protecteur et père de la plupart des autres abus, causa les plus grands ravages sous l'administration du Comte de Maurepas. Ce Ministre, à qui l'on ne contestoit pas son genre d'esprit, sembloit n'en avoir que pour l'abus, et en faveur surtout de l'abus de l'esprit. Jaloux d'étayer son insuffisance du suffrage des Sophistes, il les ménageoit, les caressoit ; trouvant plus commode de se faire proclamer homme-d'état par les trompettes de la Renommée que d'en conquérir le mérite dans les sentiers laborieux des devoirs et de la conscience. En vain Louis XVI ordonnoit-il dans ses

Conseils, qu'on enchaînât l'audace des Ecrivains du jour, ses volontés les plus expresses étoient éludées par son premier Ministre et ses subordonnés. Un peu d'adresse et beaucoup d'effronterie suffisoient à un Auteur, pour qu'il pût, sans se compromettre, faire imprimer et circuler dans Paris, sous la date de Londres ou de Genève, les Productions les plus licencieuses contre la Religion, les mœurs et la Constitution monarchique (6). Il n'y avoit qu'un seul cas où tout Ministre se départoit de son système de tolérance en librairie; c'étoit lorsqu'un Livre attaquoit sa personne ou ses opérations. Cette témérité faisoit crime irrémissible : l'Auteur, s'il étoit saisi, étoit enfermé à la Bastille, et son Livre l'y suivoit pour être mis au pilon. Chose remarquable : au jour où les Jacobins se rendront maîtres de ce Fort, ils y trouveront des Libelles contre d'anciens Ministres; ils en trouveront contre Maurepas et contre Necker, contre Calonne et d'autres personnes en place; mais pas une seule de ces Productions révolutionnaires, qui ont conduit et dû conduire Louis XVI du trône à l'échafaud.

Souvent encore l'inconséquence ministérielle environnoit de tracasseries l'Ecrivain trop concluant en faveur des principes antiques, ou trop hardi à lever le voile sur la conjuration ouverte des Sophistes. Il est peu d'Auteurs, d'un zèle pur et décidé dans le sens religieux et monarchique, qui n'aient été contrariés par des Ministres ou par des Magistrats pour la publication de leurs Ouvrages (7). Tandis que nos barrières étoient toujours ouvertes pour l'exportation et l'importation des poisons littéraires, elles étoient impitoyablement fermées à l'antidote qu'essayoient de nous transmettre quelques Savans

étrangers. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, condamné aux flammes à Paris, circuloit scandaleusement dans Paris; et l'excellente réfutation de ce monstrueux Ouvrage, que nous adressoit l'érudit Abbé de Feller, long-temps arrêté à la censure, n'en sortoit qu'avec peine en 1775, et seulement pour paroître avec permission tacite.

La pente des Esprits vers les idées du siècle étoit tellement décidée dans le Conseil de Louis XVI, que ceux même de ses Ministres qui paroissoient servir sa personne avec affection, n'en montroient pas moins de zèle à dilater, au préjudice de son autorité, l'ambitieux empire de la Philosophie. Ces hommes superficiels ignoroient que ce sont les Sages et les Bons, et non pas les Erudits et les Savans qui soutiennent les états; qu'un peuple simple et religieux est un peuple accompli, et qu'il n'appartient qu'à la Religion, qui fonda les Sociétés, de leur garantir le vrai bonheur et la stabilité : ils ne songeoient pas qu'en France, non plus que dans la Grèce, un peuple de Sophistes ne pouvoit être qu'un peuple inquiet et turbulent; et que la science, qui éclaire l'Impiété au sein d'un Empire, y est moins un flambeau qu'une torche incendiaire. Aussi ces Politiques étoient-ils loin de prévoir que ce peuple vain et insolent, se piquant de tout savoir, voudroit bientôt tout régir; et qu'après avoir réformé les lois, réformé la croyance, nivelé les conditions, nivelé les fortunes, tout renversé, tout confondu, il donneroit son aveugle raison pour la lumière universelle, et finiroit par placer l'impérieuse Idole sur l'Autel du vrai Dieu, et renvoyer la Tourbe hébêtée de ses Disciples *au Dieu inconnu* de la superstitieuse Athènes.

Et certes, ce n'avoit pas été par ce contre-sens politique, et en accordant plus de considération au bel esprit qu'aux bonnes mœurs, aux qualités brillantes qu'aux utiles vertus ; ce n'avoit pas été en fondant des Lycées et des Académies pour de vains Discoureurs et d'ambitieux Sophistes, ç'avoit été en couvrant son vaste Empire d'Institutions religieuses et morales, en convertissant jusqu'à son propre palais en une Ecole chrétienne, que le fils de Pépin étoit devenu *Charles-le-Grand*, le plus puissant Monarque et le Salomon révéré de la Catholicité. Mais notre France philosophique se crut bien plus habile et plus voisine du bonheur que ne l'avoit jamais été la France de Charlemagne : elle ne décria pas seulement la politique de ce grand homme, elle attaqua jusqu'à sa personne, affectant d'entacher son portrait des satyres de ses ennemis. Mais, en même temps qu'on frappoit de ridicule et de stérilité les Associations religieuses qu'il avoit protégées, on leur substituoit de toutes parts des Associations philosophiques. Les humbles Apôtres de la morale évangélique furent remplacés par de fastueux Précepteurs de la sagesse humaine ; et l'empressement du dix-huitième siècle à ériger des Académies et à pensionner des Sophistes, lui parut bien plus louable que ne l'avoit été le zèle de nos pieux Ancêtres à fonder des Séminaires d'innocence et des Ecoles de vertu.

Des Institutions opposées devoient produire des effets contraires. Ces aggrégations de vains Littérateurs et de Sophistes immoraux, disséminées sur le sol français, durent y agir en sens inverse de ces Familles religieuses qui disparoissoient, ou écrasées par la violence, ou noyées dans le mépris. Alors aussi toute la force de considération dont

l'ascendant de la Religion avoit environné la majesté du Trône pendant une longue série de siècles, le nouvel empire de la Philosophie devoit la lui ravir dans le court espace de quelques années; et c'étoit à des Associations scientifiques qu'il étoit réservé, après avoir obscurci le Flambeau divin de toute civilisation, de replonger notre France dans un gouffre de barbarie plus profond que celui dont l'avoit retirée la main de la Religion.

Que la Postérité le sache donc; et que ceux de nos contemporains qui tiennent les rênes des Gouvernemens ne l'oublient point : oui, ce furent particulièrement nos Académies et nos Sociétés littéraires, en correspondance entr'elles et avec les Sophistes étrangers, pour la dissémination de leurs principes anti-religieux, qui déterminèrent, par la subversion de l'ordre moral, la chûte du Trône français. La plus redoutable de ces Associations, par l'ascendant qu'elle avoit pris dans l'empire littéraire, étoit l'Académie française. Elle empruntoit du Gouvernement même tous les moyens de le combattre : elle s'aggrégeoit des Seigneurs de la Cour, des Ministres, tels Evêques même qui aspiroient à la gloire de l'esprit, et de l'esprit de leur siècle. La Cour, dans les grands Noms qu'elle connoissoit, voyoit un gage rassurant de dévouement du Corps, et l'Académie un manteau propre à couvrir sa malveillance. Etablie pour perfectionner la Langue et fixer la valeur des mots, l'ambitieuse Société ne tarda pas à vouloir se constituer juge des choses. Elle n'y réussit pas sous Louis-le-Grand; mais, par la foiblesse du règne suivant, elle soumit à sa compétence et à ses vaines discussions les objets les plus délicats et les plus sacrés, la Politique, la Morale

et la Religion même. Elle flatta les Esprits pour égarer les cœurs ; elle caressa l'Opinion, pour mieux lui commander. Sa tâche étoit de nous donner un bon Dictionnaire français ; elle mourra sans avoir rempli sa tâche entière : mais, en revanche, elle nous aura enfanté, sous le nom de *Dictionnaire encyclopédique*, un répertoire universel d'erreurs politiques et de blasphèmes religieux.

Sous le règne de Louis XVI, comme durant le précédent, Voltaire fut l'ame de l'Académie française. Le choix des matières que la Société livroit à la discussion des jeunes Littérateurs, celui des hommes dont elle proposoit l'éloge public, les Pièces d'éloquence auxquelles elle décernoit ses prix, les Sujets dont elle se recrutoit, tous ces objets étoient subordonnés au jugement de Voltaire (8). Aussi tous les jeunes aspirans à la protection du grand-Homme avoient-ils soin de se pénétrer de son esprit, et de laisser percer, dans leurs Productions académiques, la double impatience du joug monarchique et du joug religieux.

Les autres Académies, soit de la Capitale, soit des Provinces, faisoient gloire de marcher sur les traces de la Mère-Académie ; et presque toutes rivalisoient de philosophisme avec elle. C'est par ses Académiciens que la France aura été mûrie pour la révolte. Des Académiciens auront figuré parmi les premiers moteurs, comme parmi les premiers acteurs de la Révolution ; la Révolution aura des Académiciens encore pour ses derniers bourreaux ; et, entre l'Académicien de Paris Voltaire, l'Académicien marseillois Mirabeau, et l'Académicien d'Arras Robespierre, nous pourrions placer toute une Légion de Conspirateurs académiciens (9).

Outre les Académies pensionnées et patentées par le Monarque, et conspirant contre la Monarchie, d'autres Sociétés de prétendus Savans s'étoient formées par la tolérance, et même par l'encouragement des Ministres. De ce nombre étoit celle des Economistes, dont nous avons déjà signalé le chef Turgot (10). Dans un Ouvrage intitulé : *les Principes fondamentaux de la Science économique*, imprimé à Paris, avec nom de libraire, ces Jongleurs répandoient impunément la doctrine de la révolte. Toute leur science économique, qu'ils appeloient aussi *science de la vie*, n'étoit que la science de la vie animale, le secret du pur matérialisme, qui subordonne le moral au physique; qui, ne voyant rien au-delà du temps, ne connoit de bien que les jouissances sensuelles, et de mal que les Autorités qui les contrarient pour les régler. Cette prétendue science étoit la théorie d'un affranchissement universel des devoirs et des relations qui ordonnent les Sociétés. Affranchissement, pour les terres, des redevances annuelles, représentation sacrée de leur aliénation; affranchissement, pour la conscience, de toutes pratiques religieuses : « Le produit net » (de la terre) est *le seul lien* qui unit les Sociétés. » —Les méditations, les découvertes qui auroient » un autre objet, deviennent des spéculations d'er- » reurs, et des jeux de l'enfance : » affranchissement, pour les Sujets, de la Souveraineté monarchique : « la Souveraineté n'est que la force publi- » que; » affranchissement, pour l'Ecrivain, de toute censure de ses Ouvrages : « elle est *un délit poli-* » *tique*, qui contraint et étouffe le génie, ôte aux » Savans *le droit* d'écrire sur toute matière, qui est » une propriété acquise par les avances du temps; »

enfin, affranchissement, pour tous les Membres de la Société, des entraves dont le Despotisme et la crédulité religieuse ont fait des devoirs, parce qu'on n'a pas encore promulgué « *les Droits de l'homme*, » dont l'ignorance amène la brutalité (*). »

La France le saura un jour si c'étoit *l'ignorance des Droits de l'homme*, ou leur promulgation, qui devoit lui *amener la brutalité* la plus féroce : elle saura jusqu'à quel point Turgot mérita de sa patrie et de son Roi, en encourageant les *Savans* de son Ecole à disséminer leurs conceptions anarchiques autant qu'impies, à titre de *propriété acquise par les avances du temps*.

Cette Secte, qui porta si loin ses ravages sous le règne de Louis XVI, avoit pris naissance sous le règne précédent, et s'étoit déjà tellement émancipée, que le Ministre Bertin avoit mis sous les yeux de Louis XV les preuves matérielles de son complot contre la Religion. Mais celui qu'elle tramoit en même temps contre les Rois, quoiqu'il fût aisé de le deviner par induction, ne pouvoit pas encore s'établir par la preuve. Les Associés voiloient leurs manœuvres du spécieux prétexte de s'occuper, suivant les spéculations du médecin du Roi Quesnay, de vues philantropiques et bienfaisantes, d'expériences en agriculture, d'améliorations dans tous les genres économiques, et surtout du soulagement des Campagnes, et de l'instruction de la Jeunesse. Le principal moyen employé par les Economistes, et le plus efficace pour atteindre leur but impie,

---

(*) Voy. les Principes fondamentaux de la Science économique. *A Paris, chez la Veuve Duchêne*. Pag. 20, 42, 108.

fut la fabrication et dissémination gratuite de Livres corrupteurs, également propres à éteindre la foi et à pervertir les mœurs. C'étoit en pressant l'adoption de ce moyen, que Voltaire, le directeur des Economistes, comme il l'étoit des Encyclopédistes, et de toutes les Sectes matérialistes, écrivoit à deux de ses affidés : « Pourquoi les Adorateurs de la Raison » restent-ils dans le silence et dans la crainte? ils » ne connoissent pas assez leurs forces. Qui les » empêcheroit d'avoir chez eux une petite impri- » merie, et de donner des Ouvrages utiles et courts, » dont leurs amis seroient les seuls dépositaires? » — Ces petits Livres, qu'on a soin de répandre » partout adroitement, se succèdent rapidement les » uns aux autres : *on ne les vend point, on les* » *donne* à des jeunes gens et à des femmes (*). »

Cependant un évènement des plus scandaleux, suite de la vogue donnée à ces Livres philosophiques, avoit tempéré pour un instant l'enthousiasme des *Adorateurs de la Raison*. Deux jeunes Elèves de leur Ecole, convaincus des derniers excès de l'impiété sacrilége, furent condamnés à mort par Arrêt du Parlement de Paris, confirmatif d'une Sentence du Tribunal d'Abbeville ; et l'un des coupables fut décapité, tandis que son complice se réfugioit auprès de Voltaire son précepteur, qui le poussoit à la Cour du Roi de Prusse, comme un digne confesseur de la Philosophie qui avoit juré d'*écraser l'Infâme* (11).

C'étoit à l'occasion de ce contre-temps que le cauteleux d'Alembert écrivoit au royal Zélateur de

(*) Let. à d'Alemb. et à Helvétius. Mars 1763. Août, même année.

la Secte : « La Philosophie, Sire, a grand besoin » de la protection aussi éclairée que puissante que » Votre Majesté lui accorde. L'acharnement contre » elle est plus grand que jamais de la part des » Prêtres et des Parlemens. — Je crois, Sire, que » le seul parti à prendre, pour un philosophe, est » de céder en partie et de résister en partie, de » ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop » de danger à la dire toute entière : ce quart sera » toujours dit, et fructifiera sans nuire à l'Auteur. » Dans des temps plus heureux, les trois autres » quarts seront dits à leur tour (*). » Mais le Sophiste du dix-huitième siècle ne sut jamais, dans l'ivresse de son impiété, résister à la manie de dire ce qu'il appeloit *la vérité toute entière ;* et si Frédéric n'eût partagé l'aveuglement de ses Associés, il se fût apperçu, sans doute, que leur projet révolutionnaire enveloppoit l'ordre social comme l'ordre religieux, lorsque le même d'Alembert lui disoit en confidence : « Le mot de l'énigme est, ce me semble, » que la distribution des fortunes, dans la Société » est d'une inégalité monstrueuse ; qu'il est aussi » atroce qu'absurde de voir les uns regorger du » superflu et les autres manquer du nécessaire. Mais, » dans les grands Etats surtout, ce mal est irré- » parable, et on peut être forcé à sacrifier quel- » quefois des victimes même innocentes, pour em- » pêcher que les Membres pauvres de la Société ne » s'arment contre les Riches, comme ils seroient » tentés, et peut-être *en droit* de le faire (**). »

(*) Lettre au Roi de Prusse, 14 Septembre 1766.

(**) Lettre de d'Alembert au Roi de Prusse, 30 avril 1770.

Dans une autre Lettre au même Monarque, d'Alembert lui révéloit la méthode adoptée par les Economistes pour monter le Peuple français au ton d'une révolution : « Ce Peuple est, sans doute, un » animal bien imbécille. Mais, offrez-lui la vérité : » si cette vérité est simple, et surtout si elle va » droit à son cœur, comme la Religion que je propose » de lui prêcher (*celle du nivellement des fortunes*), » il me paroît infaillible qu'il la saisira, et qu'il » n'en voudra plus d'autre. Malheureusement, nous » sommes encore bien loin de *cette heureuse révo-* » *lution* (*). » Pas si loin que pouvoit l'imaginer le Sophiste. Le zèle de la Secte saura en rapprocher le terme ; et, durant tout le règne de Louis XVI, elle tendra opiniâtrément vers le même but par son moyen favori *l'instruction*, ou, pour parler plus juste, la dépravation du peuple. Cet *animal imbécille*, dressé par ses Maîtres, saisira fort bien, comme une *vérité simple* qui lui ira *droit au cœur*, et la doctrine de Turgot sur *les inconvéniens des droits féodaux*, et celle de d'Alembert sur *le droit* que peuvent *avoir les Membres pauvres* de la Société *de s'armer contre les Riches.*

Cependant, de tous les conjurés pour la propagation des principes révolutionnaires, il n'en étoit aucun qui égalât dans son zèle et son activité le Patriarche de la Secte. Un homme alors engagé sous les drapaux de la Philosophie, quoiqu'il ne fût pas initié au dernier de ses secrets, la Harpe, nous apprend que la plume infatigable du Philosophe de Ferney enfantoit *toutes les semaines* sa Brochure, l'aliment

(*) Lettre du 30 Novembre 1770.

attendu et aussitôt dévoré de ses nombreux Sectateurs (*). La Pièce, soit qu'elle arrivât imprimée ou seulement manuscrite, étoit soumise à la discussion des Sages de la société d'Holbach, que l'Auteur autorisoit à statuer dans leur sagesse, sur le temps, le lieu et les moyens de la mettre en circulation publique ou clandestine. En adressant à d'Alembert une Production de ce genre, il lui disoit : « Peut-» être que cette Requête, un peu forte, ne seroit » pas bien reçue dans le moment présent; — Et » peut-être même ne faudroit-il pas qu'elle soit » connue des gens d'Eglise. C'est un petit monument » secret qui doit rester dans vos archives, ou je » suis bien trompé. M. Turgot est le seul homme » d'Etat à qui on ait osé en envoyer un exem-» plaire (**). »

Turgot, plus à portée que Voltaire de juger ce qu'on pouvoit oser, ne fut pas d'avis que la Pièce restât ensevelie dans les archives de la Société; et elle parut sous sa protection (12). Ce Ministre, pendant la trop longue durée de sa courte administration, avoit remplacé et souvent même surpassé le Duc de Choiseul dans son zèle pour les succès de la Philosophie; et surtout pour la fortune du Patriarche de la Secte. Plus on étudie ce profond hypocrite dans la correspondance des siens, plus on découvre en lui et le Ministre conspirateur contre le trône, signalé par l'Abbé de Crillon, et le Sophiste conspirateur contre la Religion, défini par Voltaire. Le même Voltaire, qui se disoit redevable à Choiseul

(*) Correspondance avec Paul I.er et le Comte de Schowvalow.
(**) Let. du 17 Juillet 1775.

de la Terre qu'il possédoit, écrivoit de Turgot : « Je lui dois la liberté et le bonheur de la petite Patrie que je me suis faite (*) ; » et, à Turgot lui-même, qu'il surnommoit *Rosny-Colbert :* « Nous voyons » renaître le siècle d'or (**). » Il étoit en effet *siècle d'or*, sinon pour la France, du moins pour Voltaire, celui où Turgot administroit ; et cet établissement de Ferney, dont les philosophes faisoient tant d'honneur à la bienfaisance de leur chef, il est prouvé que Turgot en faisoit supporter toute la charge au trésor public, pour en laisser les énormes profits à Voltaire.

La disgrâce de ce patron généreux fut un coup de foudre pour son protégé, qui crut y voir la double ruine et de sa fortune et de la Philosophie. « Ah ! » Monsieur, écrivoit-il au Commis du disgrâcié ; » quelle funeste nouvelle j'apprends ! la France au- » roit été trop heureuse.... Que deviendrons-nous? » Resterez-vous en place? Je suis atteré, je suis » désespéré (†). — Le chagrin le tuera : — Je ne » vois plus que la mort devant moi, depuis que » M. Turgot n'est plus en place (¶). » Ce qu'il y a ici d'assez remarquable, c'est que Voltaire, à la veille en effet de mourir propriétaire de cent mille livres de rentes, dès que Turgot eût cessé d'alimenter sa cupidité, crioit de toutes part que ce seroit de misère qu'il mourroit. « Depuis que M. Turgot » n'est plus en place, écrivoit d'Alembert au Roi de

(*) Lettre à M. de Vaines, 6 Mars 1776.

(**) Lettre du 3 Mai 1776.

(†) Lettre à M. de Vaines, du 17 Mai 1776.

(¶) Lettre à d'Alembert, du 17 Mai 1776.

» Prusse, il écrit à Votre Majesté qu'il est ruiné : » cela n'est pas tout-à-fait vrai. (*).

Tant que Turgot fut Ministre, Voltaire vit également prospérer avec ses propres affaires, celles de la philosophie. « M. Turgot, écrivoit-il à d'Alembert, » vous appuyera de tout son pouvoir ; et M. de Miromesnil ne refusera pas de condescendre aux » volontés de deux Ministres (**). » Le second de ces deux Ministres étoit Malesherbes. Ce qui nous découvre que Turgot et Malesherbes agissoient, que Miromesnil condescendoit, et que Maurepas sommeilloit. C'étoit sous l'égide ministérielle que s'exerçoit la correspondance secrète du conspirateur de Ferney avec les conspirateurs de la Cour de Louis XVI et ceux de sa Capitale. « Je me sers, » écrivoit Voltaire, de la permission que m'a donnée » Rosny-Colbert, de lui adresser de petits paquets » pour vous et pour M. de Condorcet (†). — Je vous » demande en grâce de vous informer chez M. de » Vaines des paquets que je lui ai envoyés pour » vous depuis plus d'un mois : vous ne sauriez croire » combien j'en suis inquiet ; cela tire à conséquence (¶). »

Ces petits paquets, égarés dans les bureaux de Turgot, étoient de ces Libelles hebdomadaires, que Voltaire faisoit d'abord débiter en détail, et dont il faisoit ensuite un Livre, profitant, pour le rendre plus piquant, des observations que lui adressoient

(*) Lettre du 17 Février 1777.

(**) Lettre du 28 septembre 1774.

(†) Lettre du 28 Janvier 1775.

(¶) Lettre à d'Alembert, du 17 Juillet 1775.

ses

ses fidèles du Club d'Holbach. Ces Ouvrages, ainsi que ceux des autres affiliés, dont la publication pouvoit être utile à l'Œuvre, étoient imprimés par les soins de la Société. Les exemplaires s'en tiroient jusqu'à extinction de caractères; un nombre en beau papier, pour la classe des Lecteurs que Voltaire qualifie d'*honnêtes gens*, et le reste en papier demi-gris, pour ce qu'il appelle *la Canaille*. Les Frères et Amis, dès qu'un de leurs Livres paroissoit, le répandoient à profusion dans la Capitale, et en expédioient des envois pour l'Etranger; tandis que leurs libraires affidés le poussoient dans les Provinces, et jusqu'au fond des Campagnes, où des Colporteurs, qui l'avoient reçu gratuitement, le distribuoient au plus vil prix; en sorte que tel Volume, « bien plus terrible, disoit d'Alembert, que le *sys-* » *tème de la nature*, ne coûtant que dix sous, pou- » voit être lu par les cuisinières (13). »

Déjà la licence de la presse avoit décidé, sous le règne de Louis XV, la révolution morale qui devoit éclater en révolution politique sous le règne suivant, lorsque le célèbre Avocat-général Séguier, dans un Réquisitoire du 18 Août 1770, disoit : « La Religion » compte aujourd'hui presque autant d'ennemis dé- » clarés que la Littérature se glorifie d'avoir produit » de prétendus philosophes; et le Gouvernement » doit trembler de tolérer dans son sein une Secte » ardente d'Incrédules, qui semblent ne chercher » qu'à soulever les peuples, sous prétexte de les » éclairer. » Et ce n'étoient pas seulement des Magistrats prévoyans et des Ministres de la Religion, c'étoient des Pères de famille et des Citoyens en qui la foi et l'amour de la Patrie n'étoient pas éteints, qui voyoient, à cette époque, et nous montroient le

gouffre où il falloit que s'abîmât une Nation, dont l'impiété infatuoit les premières Classes, corrompoit les dernières, et pervertissoit la Jeunesse (14).

Cependant, s'il étoit dès lors notoire que c'étoit à la Secte incrédule qu'on devoit cette foule d'Ecrits, qui devoient *faire trembler le Gouvernement*, ce ne sera qu'au moment précis où éclatera *le soulèvement* prévu, et en 1789, que l'on apprendra que la sur-intendance des crimes de la Presse, et la direction générale de ses poisons étoient la tâche spéciale des Conjurés de l'Hôtel d'Holbach. L'un d'eux, le Lieutenant des chasses de Louis XVI, Leroi, témoin épouvanté de l'incendie révolutionnaire, et ne pouvant plus tenir contre la violence de ses remords, en révélera lui-même la cause en présence de vingt témoins, et en s'écriant : « Oui, notre » Société et nos Ecrits, voilà ce qui a changé ce » peuple et l'a conduit au point de fureur contre le » Roi où vous le voyez aujourd'hui : pour moi je ne » le verrai pas long-temps ; j'en mourrai de douleur » et de remords. » Il en mourut, en effet, et peu de jours après cette confession, faite au milieu d'un dîner chez le Comte d'Angivilliers.

On a peine, encore aujourd'hui, à concevoir l'aveuglement de ces prétendus royalistes d'alors, Philosophes assez impies pour avoir voulu détruire la Religion, et Impies assez peu philosophes pour n'avoir pas senti qu'au jour où le Dieu du Ciel perdroit son trône sur la Terre, le trône des Rois y auroit perdu sa base. Mais ce qui doit plus étonner encore que cet aveuglement des Courtisans de Louis XVI, c'est qu'il étoit partagé par un Roi que son siècle qualifioit de *grand*. Frédéric II, associé honoraire du Club d'Holbach, travailloit avec

autant et plus de zèle qu'aucun des conjurés à détruire dans le cœur de la Multitude toute foi au *Domine salvum fac Regem ;* et l'Histoire doit placer ce Monarque philosophe à côté du plus pervers des sophistes de son siècle pour son influence dans la révolution religieuse qui, après avoir converti les Français lettrés en incrédules, les convertit ensuite en régicides.

Habituellement inconséquent et en contradiction avec lui-même, comme l'est tout impie, et plus nécessairement qu'aucun autre un impie couronné, le Roi de Prusse, quelque temps brouillé avec Voltaire, se rapprocha de lui par sympathie d'impiété, et seconda de tous ses moyens les efforts de ses Associés, contre la Religion qu'il avoit comme eux juré d'écraser. A peine Louis XV a-t-il fermé les yeux, qu'on voit Frédéric et Voltaire tirer l'horoscope de son Successeur, se communiquer tantôt leurs craintes et tantôt leurs espérances ; puis, redoublant d'activité dans leur correspondance, s'encourager mutuellement dans les combats de l'impiété. Un premier hommage public que Louis XVI, montant sur le trône, avoit rendu aux bonnes mœurs, en assignant un monastère pour asile à la courtisane Dubarry, avoit paru d'un mauvais augure à Frédéric pour les affaires de la Philosophie ; et il s'en expliquoit en ces termes à Voltaire : « Quelque » progrès que fasse la Philosophie, la stupidité et » le faux zèle se maintiennent dans l'Eglise, et le » nom de l'*infâme* est encore le mot de ralliement » de tous les pauvres d'esprit, et de ceux que la » fureur du salut de leurs concitoyens possède. » — Je voudrois que le Successeur de Louis XV » eût traité la Dubarry plus doucement. — On pré-

» tend qu'un orage se forme et menace les Philo-» sophes. — Si le Parti de l'*Infâme* l'emporte sur » celui de la Philosophie, je plains les pauvres Vel-« ches, ils risqueront d'être gouvernés par quelque » cafard (*). » Voltaire, partageant alors les incertitudes et les craintes de son digne ami, lui répondoit: « Il » est vrai que les Gobes-Dieu pourront bien avoir du » crédit en France. Je n'ai pas assez exalté ce qui » me reste d'ame pour lire couramment dans l'avenir; » mais je crains tout. » Bientôt cependant, rassuré par les noms des nouveaux Ministres, il craindra moins, et dira au Roi de Prusse, qu'il ne sait si le jeune Roi de France marchera sur ses traces; mais que la composition du nouveau ministère lui paroît « annoncer *le commencement d'une grande révolution*... » Les Prêtres, ajoutoit-il, sont au désespoir; — » cependant on n'ose pas encore se déclarer ouverte-» ment: on mine en secret le vieux palais de l'impos-» ture, fondé depuis 1775 années (**). »

Le Sophiste de Berlin, sanctionnant de son assentiment royal les platitudes impies du Sophiste de Ferney, lui répondoit: « Les Auteurs sont obligés » d'écrire avec une circonspection gênante pour la » vérité. La Prêtraille venge la moindre égratignure « que souffre l'orthodoxie. » La Religion de Jésus-Christ que Voltaire appelle ici *le Palais de l'imposture*, son auguste Disciple l'appelle l'*Edifice de la déraison*; et *ce commencement d'une grande révolution*, que Voltaire annonce à Frédéric, Frédéric en fait honneur à la philosophie de Voltaire, et lui

(*) Lettres des 15 Mai, 19 Juin, 30 Juillet 1774.

(**) Lettres du mois de Juillet 1774, du 3 Août 1775.

dit : « C'est à Bayle et à vous, sans contredit, » que la gloire est due de cette révolution qui se » fait dans les esprits. Mais, disons la vérité : elle » n'est pas complète, les Dévots ont encore leur » Parti; et jamais on ne l'achèvera que par une » force majeure. C'est du Gouvernement que doit » partir la Sentence qui écrasera l'infâme. Des Mi- » nistres éclairés pourront y contribuer; mais il faut » que la volonté du Souverain s'y joigne. Sans » doute que cela se fera avec le temps; mais, ni » vous ni moi ne serons spectateurs de ce moment » si désiré. — Votre Roi a été, dans son enfance, » à l'école du fanatisme et de l'imbécillité : cela doit » faire appréhender qu'il manque de résolution pour » examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à » adorer stupidement. — Maurepas n'est pas dévot; » M. de Vergennes se contente d'entendre la Messe, » quand il ne peut pas se dispenser d'y aller. De » quelle main peut donc partir le coup qui vous » accable? — Le Diable, incarné dans l'Evêque du » Puy, auroit-il excité cette tempête (*)? »

Que de pareilles plaisanteries avoient de sel et de pareils vœux de dignité sous la plume d'un Roi ! L'impiété avilira toujours l'être pensant; mais, quand cette maladie honteuse affecte un Souverain, elle le place, à notre avis, au terme infime de la dégradation humaine. Si Voltaire fait horreur, lorsque, dans l'impatience de tout joug, il veut briser à la fois les autels et les trônes, Frédéric fait horreur et pitié, conspirant avec Voltaire contre les Autels

(*) Lettres des 10 Février 1774, 29 Juillet 1775, 13 Août 1775, Let. 96.e, et du 26 Décembre 1776.

qui appuyent son trône, et jurant avec lui d'*écraser* comme *infâme* la Religion qui le fait Roi. Car enfin, dans l'absence de cette Religion, enfant de la nature et l'égal de Frédéric, le Jacobin sera fondé à lui dire : « De quel droit faut-il que tu commandes » et que moi j'obéisse ? Nul mortel n'a pu t'armer » du sceptre dont tu menaces ma liberté ; et si je » puis te l'arracher ce sceptre, je te parlerai à mon » tour de par mon sceptre et mes caprices. » Frédéric n'entendra pas cette apostrophe de l'Impie révolté : mais elle frappera l'oreille de son Successeur immédiat. Elle arrivera cette *révolution*, que Frédéric appelle *un moment si désiré ;* et nous aurons sous les yeux le spectacle simultané de la Religion *écrasée* en France et du Sceptre brisé : nous entendrons tous les disciples de Voltaire et les associés de Frédéric rugir en même temps contre les Trônes et les Autels, et criant plus haut encore contre la Royauté que leurs Maîtres n'avoient fait contre la Religion : *Ecrasez l'Infâme !* Et c'est alors qu'il nous sera aisé de décider, lequel du philosophe Frédéric, disciple impie de l'Impiété, ou de Louis XVI religieux élève de la Religion, aura été *à l'école du fanatisme et de l'imbécillité ?*

Mais laissons aux deux provocateurs les plus fameux de notre révolution le soin de s'apprécier eux-mêmes à leur juste valeur, et de se placer au rang qu'ils occuperont dans l'estime de la Postérité. La plume la plus ennemie ne sauroit les peindre sous des traits aussi hideux que ceux que font ressortir le fol orgueil et la démence habituelle de leur correspondance. Rien surtout d'aussi dégoûtant que les flagorneries dont s'accablent réciproquement deux Sophistes qui ne s'aimoient ni ne s'estimoient. Fré-

déric étoit flatté que l'on comparât son fanatisme contre la personne adorable et la Religion de Jésus-Christ à celui de Julien l'apostat ; et Voltaire servoit à souhait cette monstrueuse fantaisie. En lui recommandant le jeune sacrilége d'Abbeville, « Le » grand *Julien*, lui dit-il, l'eût protégé : que n'avez-» vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien ! (de » rebâtir le Temple de Jérusalem) vous l'eussiez » achevé. — *Julien* - Frédéric, héros de la guerre, » héros de la philosophie. — Je remercie votre Ma-» jesté de ses bonnes intentions pour *divus Esta-» londus*, martyr de la philosophie. — Vous avez » daigné secourir les Calas ; d'Etalonde est opprimé » bien plus injustement : il est la victime d'une Super-» stition et d'un fanatisme que vous haïssez autant » que je les abhorre (15). Le grand *Julien*, que nos » misérables Prêtres n'osent plus appeler l'*apostat*, » le grand *Julien* ne vous valoit pas. — Sire grand-« homme, que vous m'instruisez ! que vous me for-» tifiez dans toutes mes idées au bout de ma car-» rière (*) ! »

Tantôt le Sophiste impie fait au royal Sophiste un reproche amical et malin, sur la protection qu'il accorde encore aux amis de l'*Infâme* (les Jésuites.) « Protection bien noble, ajoute-t-il, dans un Ex-» communié tel que vous avez l'honneur d'être : » Tantôt il réclame cette même protection pour le philosophe Delisle, autre innocente victime, selon lui, « des Pédans en robes longues, pour avoir fait

(*) Let. du 12 Janvier 1775, let. CXL 1775, du 1.er Mai 1775, du 21 Décembre 1775, du 29 Juillet 1775, du 3 Mars 1776, du 6 Janvier 1778.

» un Livre intitulé : *Philosophie de la Nature.* »
Une autre fois, et c'étoit pendant son fameux voyage à Paris, Voltaire se félicitoit en ces termes auprès de Frédéric, sur les progrès de l'impiété dans cette Capitale : « J'ai vu avec surprise, et avec une satis-
» faction bien douce, que le Public, qui regardoit,
» il y a trente ans, Constantin et Théodose comme
» des modèles des Princes, et même des Saints, a
» applaudi *avec des transports inouis* à des Vers qui
» disent que Constantin et Théodose n'ont été que
» *des Tyrans superstitieux.* J'ai vu vingt pareilles
» preuves du progrès que la Philosophie a fait enfin
» dans toutes les Conditions. Je ne désespérerois
» pas de faire prononcer, dans un mois, le pané-
» gyrique de l'Empereur *Julien.* — Il est donc vrai,
» Sire, que les hommes s'éclairent. Grâces en soient
» rendues à Votre Majesté. — Vous êtes le vainqueur
» de la Superstition (*). »

Insatiables de vaines louanges, et sans cesse tourmentés du besoin de faire du bruit, ces Sophistes, dans leur commerce d'adulation, nous font rougir pour eux sur la bassesse des moyens qu'ils emploient, et que souvent ils concertent pour usurper la célébrité auprès de leurs dupes (16). Flatté selon ses goûts par Voltaire, Frédéric à son tour caresse son flatteur dans le sens qui lui plaît ; et, s'il a reçu de lui le surnom de *Julien*, il le gratifiera du surnom d'*Epictète*. Epictète, il est vrai, étoit un Philosophe païen aux mœurs presque chrétiennes, tandis que Voltaire étoit un Philosophe baptisé aux mœurs plus que païennes. Quoi qu'il en soit, le

(*) Les LXXXIX, Avril 1774 ; 1.er Avril 1778. Let. C.

Monarque remerciera *Epictète-Voltaire* du présent qu'il lui destine du jeune frénétique d'Abbeville : « D'Etalonde, lui dira-t-il, pourra nous servir à » conduire les travaux du siége de l'*Infâme*. » Et, lorsque ce soldat de l'infamie aura joint son Général, celui-ci s'empressera de tranquilliser Voltaire sur le sort de son *Saint*, et lui récrira : « *Divus Deta-* » *londus* vient d'arriver : c'est un enfant arraché » aux griffes de l'*Infâme*. » Tantôt Frédéric se félicite auprès de Voltaire de ce que le Clergé catholique d'Allemagne tend à l'apostasie protestante : « Beaucoup d'Ecclésiastiques et d'Evêques catholi- » ques d'Allemagne commencent à avoir honte de » leurs superstitieux usages ; » tantôt il lui témoigne que sa philosophie n'est pas moins blessée que celle de Turgot du Sacre de nos Rois, cérémonie qu'à son avis « un Prince sage et éclairé pourroit abolir. » Digne en tout de faire assaut de philosophisme avec le champion qui le provoque, Frédéric, comme Voltaire, ne quitte jamais le champ du blasphème, dans sa correspondance, que pour voler dans celui de la platte et sacrilége flatterie : « Votre vieillesse, » lui dit-il, est comme l'enfance d'Hercule. Ce Dieu » écrasoit des serpens dans son berceau ; et vous, » chargé d'années, vous écrasez l'*Infâme*. — Je me » console d'avoir vécu dans le siècle de Voltaire ; » cela me suffit. — Pour trouver un Voltaire dans » l'antiquité, il faut rassembler le mérite de cinq ou » six grands hommes. — D'Etalonde assure que vous » avez plus d'huile dans votre lampe que toutes les » Vierges de l'Evangile. — Il faut bien que notre » frêle machine soit détruite par le temps.... Mais » cela ne m'embarrasse guères : pourvu que j'ap- » prenne que le Protée de Ferney a eu quelques

» succès contre l'*Infâme*, cela me suffit. — Vivez, » Patriarche des Êtres pensans, et continuez, comme » l'astre de la lumière, à éclairer l'Univers. Quoi- » que je sois venu trop tôt, je ne le regrette » pas, j'ai vu Voltaire. — Vous êtes immortel, j'en » conviens. — Divin Patriarche des Incrédules. — Que » la Nature conserve *Divus Voltarius*. — Dix Royau- » mes se disputeroient à qui pourroit le compter » parmi ses citoyens. — Je m'attends que le Comte » de Falkeinstein (Joseph II) passera pas Ferney. » Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur » Jésus (*). »

C'est à regret que nous souillons ces pages de pareilles citations : mais, si elles sont de nature à fatiguer les Ames honnêtes, elles nous deviennent nécessaires pour subjuguer l'assentiment de certains Lecteurs prévenus; et le tableau qui en résulte n'a pas seulement l'avantage de mettre à nu la turpitude philosophique du dix-huitième siècle, il rattache de grands évènemens à leurs causes, et nous rend palpable l'influence qu'eurent, dans les malheurs de Louis XVI, les zélateurs forcenés de la perversion de ses Sujets.

L'on se figureroit, à en juger par les complimens flatteurs que se renvoyoient *Julien*-Frédéric et *Epictète*-Voltaire, que ces Philosophes, si étroitement unis pour l'impiété, avoient l'un pour l'autre quelques sentimens d'estime et d'amitié; et néanmoins le contraire est avéré; et c'est eux-mêmes

(*) Lettres à Voltaire, des 12 Février 1775, 26 Mars 1775, 22 Octobre 1775, 12 Juillet 1775, 25 Février 1766, 23 et 24 Juillet 1775, 23 Fevrier 1775, 8 Avril 1776, 15 septembre 1776, 26 Déc. 1776, 26 Mars 1777, 17 Juin 1777.

encore qui nous en offrent les preuves multipliées. Aucun des ennemis de Fréderic ne peignit ce Prince sous des couleurs aussi odieuses que son bas courtisan Voltaire, comme aucun des censeurs de Voltaire ne traita ce sophiste avec autant de mépris que son enthousiaste admirateur Frédéric. C'est une tragi-comédie du genre le plus original que l'histoire de ces Sophistes se caressant et se déchirant, se comblant de fades éloges, puis s'accablant de sanglans outrages, s'élevant mutuellement jusqu'aux nues, puis se déprimant jusqu'aux abîmes. Leur Ligue ressembloit en tout à celle des Esprits infernaux, et la feinte amitié qui les unissoit n'étoit qu'une sympathie de rage contre la Religion de Jésus-Christ (17).

Dans leur commune aversion pour le Dieu des Chrétiens, Frédéric et Voltaire n'étoient pas absolument d'accord sur ce qu'il conviendroit d'offrir au peuple en remplacement de cette antique Religion qu'ils croyoient déjà avoir *écrasée*. *Epictète-Voltaire*, comme l'attestent la plupart de ses Ecrits, inclinoit pour le Fatalisme, et *Julien-Frédéric* pour le Matérialisme pur; deux systèmes, au reste, de même famille, et qui vont également aboutir à l'athéisme. Cette conséquence, que repoussoit encore quelquefois Voltaire, quoiqu'il en eût posé les principes, embarrassoit moins la grosse philosophie de Frédéric, qui lui écrivoit sans détour : « Je désirerois de vous voir » avant de rendre mon ame aux quatre élémens. » Je suis très-certain que je ne suis pas double. » — Je sais que *je suis un animal matériel*, animé, » organisé, et qui pense, d'où je conclus que la » matière *animée* peut penser (*). » Difficilement,

(*) Lettre du 4 Décembre 1775.

sans doute, on entasseroit plus d'extravagances sous moins de mots; et, pourtant on seroit assez tenté de croire que Frédéric, à portée d'apprécier les facultés de ses frères les philosophes, ne les définissoit pas mal en sa personne, quand il disoit: *Je suis un animal matériel.*

Une crainte, bien digne de celui qui nous donnoit de lui-même une pareille définition, inquiéta Frédéric sur le sort des Français, lorsque Louis XVI parvint au Trône: ce fut que ce Prince, déjà connu pour ses goûts peu philosophiques, ne ramenât son peuple à la Religion, que lui et les philosophes avoient juré d'étouffer; et qu'alors, comme il s'en explique à Voltaire, « La rouille de cette superstition n'achève de détruire un peuple d'ailleurs aimable et né pour la Société (*). »

Etrange renversement d'idées dans la tête d'un Roi philosophe, que de craindre pour un peuple que la Religion ne le détruise! O *Grand* Frédéric! vous qui fûtes si versé dans l'art destructeur, vous l'étiez bien peu dans l'art conservateur! Avez-vous connu la France sur laquelle régna Louis-le-Grand? ou même le peuple que créa Charlemagne? Ils vous paroissoient donc bien peu dignes du surnom que la philosophie vous a fait partager avec eux, ces Princes qui ne montroient jamais à leurs Sujets le Sceptre qui annonce la puissance qu'à côté de la Religion qui rassure sur l'usage. Mais, qu'il dut surtout paroître petit et superstitieux aux yeux du Monarque qui crioit *écrasez l'Infâme*, cet Empereur qui faisoit lire à ses Sujets pour préambule de ses

(*) Lettre de Voltaire, 30 Juillet 1774.

Ordonnances : « Nous, Charles, soumis à l'empire » de Jésus-Christ notre Seigneur ; par la grâce de » Dieu et le bienfait de sa miséricorde, Roi et » Justicier du Royaume des Francs, protecteur » affectionné de la sainte Eglise de Dieu — de » l'avis de — voulons et ordonnons que — (*) » Et pourtant ce Charlemagne tenoit alors dans sa main, par le seul fil de la Religion, le vaste Empire des Gaules que lui avoit soumis son épée. Mais, lorsqu'au bout de dix siècles révolus, nous entendons prononcer avec un respect toujours nouveau le nom de ce Potentat si décidément religieux, il nous est aisé d'augurer le sentiment qui accompagnera dans la Postérité le nom d'un Roi si obstinément blasphémateur.

C'étoit dans les Ecrits captieux et dans la société des Sophistes de leur siècle que les Frédéric, les Joseph, les Catherine, e d'autres Souverains encore, en se croyant bien habiles, suçoient le poison destructeur de leur souveraineté : en sorte que le jeune Monarque des Français, quand il prit en main les rênes du gouvernement, se trouva placé entre le double écueil de ses Sujets empoisonneurs et de ses Collègues empoisonnés. Le Philosophisme alors avoit également infatué de ses prestiges et mis dans ses intérêts la Puissance et ses Subordonnés, pour décider l'anarchie. Il les enhardissoit à répudier la

(*) Regnante Domino nostro Jesu-Christo, ego Karolus, gratiâ Dei, ejusque misericordiâ donante, Rex et Rector Regni Francorum, et Devotus sanctæ Dei Ecclesiæ etc. consultis etc. volumus et statuimus etc. Charlemagne signoit *Carolus ;* mais il paroît que de son temps, on écrivoit encore *Karolus.*

Politique sacrée, à braver l'action silencieuse de cette Providence, dont l'œil attentif sur les crimes des Rois, compte en même temps les crimes des peuples. Une foule de vains systèmes et des rêves philosophiques conspiroient pour disputer à la Religion son privilége exclusif d'éclairer infailliblement et de diriger avec sagesse sur leurs devoirs respectifs le Titulaire et le Sujet de la Puissance.

Depuis que l'Auteur de l'*Esprit des Lois*, égaré par les spéculations républicaines du Protestantisme, avoit parlé de l'importance d'armer les Gouvernés d'un pouvoir de résistance contre les abus d'autorité de la Puissance gouvernante, toutes les têtes ardentes, saisissant comme une heureuse découverte cette antique et dangereuse chimère, s'exercèrent avec enthousiasme sur les moyens de la réaliser. Bientôt la Puissance morale, sous leur plume, ne fut plus qu'un instrument matériel, qu'ils soumirent à des calculs géométriques. Puis, combattant aussitôt leur propre système, ils oublièrent qu'en Mécanique le plus simple est aussi le plus parfait, et que, plus on multiplie les rouages ou les co-directeurs d'une machine, plus on expose son jeu aux contrariétés qui la détraquent. Le siècle réputé des lumières jugea merveilleuse cette folle application des formes machinales au gouvernement des Esprits, et il cessa de voir ce qu'avoient toujours vu les Sages, que le Gouvernement d'un seul est, de sa nature, le gouvernement le plus parfait; que l'intérêt de bien gouverner, qui pèse tout entier sur la personne du Monarque, décroît en proportion des co-associés à la Puissance; et que, si le nombre en est grand, tout un peuple, sous le pressoir, pourra être condamné aux larmes, sans savoir à qui adresser

ni la prière d'en tarir la source ni le reproche de les faire couler.

A mesure que les Sophistes accumuloient les nuages sur le point unique de vérité, et que, par la licence d'écrire, il devenoit plus facile d'envelopper de subtils sophismes le Dogme fondamental et tutélaire des Sociétés, on ne fit plus qu'errer à l'aventure, et s'égarer toujours davantage dans les régions de l'anarchie. Les Rois eux-mêmes, entraînés par l'opinion, parurent se défier de la bonté de leurs titres; et l'on déraisonna de concert sur les conséquences dès que la perfidie fut d'accord avec l'ignorance pour méconnoître et blasphémer le principe.

Les uns, Voltaire à leur tête avec Frédéric, sa dupe en ce point comme en beaucoup d'autres, prétendirent que les Rois n'exercent sur les peuples que l'autorité des Rois; qu'ils règnent sur les Nations par la vertu des armes et le seul droit du plus fort; titre bien précaire assurément, et dont les Sophistes au grand secret prévoyoient assez la caducité, pour le jour où il leur seroit donné de le faire discuter au milieu des baïonnettes, et par ceux qui les portent. Mais Voltaire avoit parlé dans le Temple de Momus, dont il étoit l'Oracle; il y avoit dit:

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux;
> Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

et la Foule émerveillée des Disciples du grand homme, de s'extasier sur le pompeux Hémistiche, dont le premier vers énonce la sottise, et le second n'est qu'un sarcasme contre la Noblesse, l'appui naturel des Monarchies (18).

Une autre Ecole, armée des sophismes de Calvin et de Jurieu, dirigée par Jean-Jacques Rousseau, Raynal et les Encyclopédistes, partagea le nombreux Troupeau des modernes Publicistes, nous débita sur le ton magistral et dogmatique, qu'incontestablement, qu'évidemment même, les Rois n'exercent sur les peuples que l'autorité des peuples; que les Chefs des Nations restent les subordonnés des Nations; que le Pouvoir gouvernant n'est que le Commis révocable, justiciable même, de la Force gouvernée. Système de désastreuse absurdité; mais qui, par cela même, n'en devoit avoir que plus de partisans à l'époque où le flambeau du philosophisme éclairoit les Esprits.

Nous n'avons rien à ajouter; et nous ne craignons pas qu'on oppose rien de sensé à ce que nous avons dit ailleurs pour la réfutation de ce leurre anarchique, mieux réfuté sans doute encore par les évènemens contemporains que par nos raisonnemens.

Un troisième Parti mitoyen, de Publicistes méticuleux et indécis, par ignorance des principes plutôt que par mépris, se croyoient les mieux avisés de tous, en recommandant un silence de discrétion sur la source et le fondement radical de l'Autorité qui contient et gouverne les Sociétés. L'action surtout d'une Volonté unique sur toutes les volontés étonna leur raison plus encore qu'elle ne blessa leur orgueil; ce vouloir efficace d'un seul pour remuer la Multitude, leur parut un prestige, ils l'appellèrent *un heureux enchantement*, qu'il importoit, à leur avis, de ne pas définir, et de laisser reposer mystérieusement dans le sanctuaire de la politique. C'étoit le conseil d'une bien étrange prudence, que celui de se taire sur le premier principe et la base ordonnatrice

ordonnatrice de l'Ordre social. Mais, les Précepteurs séditieux d'un siècle d'ignorance s'accordant pour gratifier le Peuple d'une pleine autorité sur lui-même, les Conseillers et les Ministres des Rois, qui étoient eux-mêmes de leur siècle, ne savoient plus comment faire la part des Rois. Comme ils ne découvroient plus que dans un faux jour le titre de la Puissance, dans la crainte de se compromettre, ou même à dessein de compromettre la Puissance, ils faisoient mystère aux peuples du titre auquel les gouvernoient les Rois; ils affectoient de laisser ignorer aux hommes le principe tutélaire du repos et du bonheur des hommes.

Le voici ce principe lumineux, banni des archives de la Philosophie, mais conservé pur dans celles de la Religion : le pouvoir des Rois est un pouvoir divin. Le pouvoir d'un Roi sur une Société n'est pas plus que le pouvoir d'un père sur sa famille, un pouvoir de prestige, dont on puisse craindre que le grand jour vienne dissiper l'illusion. Ce pouvoir, au contraire, est le plus réel et le plus sacré de tous les pouvoirs de l'Ordre social, parce qu'il y est le plus nécessaire aux desseins du Créateur : c'est le pouvoir ordonnateur du Monde; pouvoir foible, à la vérité, et presque nul dans l'absence de la Religion, mais aussi tout-puissant où la Religion conserve l'empire qui lui est dû. Et c'est en cela qu'éclate la sagesse du souverain Instituteur des Sociétés. En subordonnant l'homme à l'homme, les familles aux pères, les Sociétés aux Chefs hyérarchiques qui les gouvernent, il leur dit à tous : « L'Univers est mon Domaine, et toute puissance » est ma puissance. C'est vous qu'il me plaît d'ap- » peler à la lieutenance temporaire de mes droits

» éternels sur les enfans des hommes. Je vous ins-
» titue les Vicaires de ma bienveillance à leur
» égard : vous serez auprès d'eux les ministres de
» ma bonté, les interprètes de ma justice et les
» zélateurs de ma gloire : vous ferez de ma Loi
» sainte la règle de vos lois ; et à ce prix vous
» aurez consacré la portion de puissance dont je
» vous délègue l'exercice, et me réserve la propriété :
» vous trouverez des volontés dociles à votre auto-
» rité, dans toutes celles que, par vos soins, j'aurai
» trouvé fidèles à mes préceptes : j'imprimerai un
» sentiment irrésistible de respect pour vos per-
» sonnes dans tous les cœurs où vous aurez fait
» prévaloir le sentiment de ma divinité. Tel est le
» grand ressort que ma providence met entre vos
» mains pour le gouvernement du Monde : sa détente
» est l'anarchie. »

Redisons-le donc après l'avoir déjà dit : et puissent des voix plus fortes que la nôtre le répéter encore après nous ; puissent tous les Chefs des Nations l'entendre et ne plus en douter, leurs Ministres le savoir et ne plus l'oublier, les peuples enfin l'apprendre et ne plus le contester : non, la puissance des Rois n'est point le domaine des Rois ; mais bien moins encore la propriété des peuples. Les Chefs des Nations sont les dépositaires de la puissance qu'ils exercent sur les Nations ; puissance qui est de Dieu, qui reste à Dieu, exclusivement à Dieu (*) ; puissance que Dieu communique, qu'il donne et qu'il transporte à son gré, suivant les règles dont se compose l'économie d'une providence

(*) Ministri Regni illius. *Sap. VI.* 5.

toujours équitable ; puissance enfin dont il n'appartient qu'à Dieu seul de juger l'exercice, de venger les abus ou de réformer les Ministres. Tel est le fondement sacré de l'ordre public et de la subordination sociale. Méconnoissez cette institution originelle et divine ; osez y déroger et y substituer des spéculations philosophiques, des conventions idéales et des contrats systématiques ; assimilez, dans vos calculs insensés, la force motrice des volontés libres au mécanisme qui nécessite le mouvement des êtres passifs ; imaginez, sous prétexte de perfection, des formes de Gouvernement géométriquement compassées sur des balancemens et des équilibrations de pouvoirs ; vos conceptions pourront faire des dupes, elles ne feront jamais des heureux : et la Postérité ne verra en vous que de vains discoureurs, si elle n'y découvre pas encore de perfides anarchistes.

Les Disciples de Voltaire étoient tout cela en même temps, et l'étoient impunément. Ils avoient échoué dans un premier essai de révolte dès le commencement du règne de Louis XVI ; leur projet criminel fut ajourné, mais jamais abandonné ; et ils s'efforçoient de le mûrir dans les esprits par des Libelles non moins propres à les soulever contre la Puissance qui commande aux actions, que contre celle qui règle les consciences. Leurs complots contre la Monarchie politique étoient devenus aussi publics que leurs complots contre la Monarchie religieuse ; et le célèbre Magistrat déjà cité anticipoit sur l'histoire de notre Révolution, en disant des projets qu'ils osoient mettre au jour :

« Ils affectent de méconnoître le véritable caractère de la puissance souveraine : ils font les plus

» grands efforts pour affoiblir les liens qui unissent
» le peuple et le Monarque. — Ils ont espéré de
» soulever la Nation contre le Souverain, et de
» balancer sa puissance royale par les délibérations
» prises dans les flots tumultueux des Assemblées
» populaires. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces prin-
» cipes ont été mis en avant, comme pour s'assurer
» de l'impression qu'ils pourroient faire sur les es-
» prits. — C'étoit trop peu pour leurs Auteurs de
» répandre dans le public ces semences de division,
» ce germe de fureurs intestines, et de vouloir, en
» quelque sorte, arracher du cœur des Français
» l'amour de leur Roi, qui est le caractère distinctif
» de la Nation; ces audacieux osent encore appeler
» les peuples à la révolte; ils lèvent l'étendard de
» la sédition; et l'un d'eux a porté la témérité jus-
» qu'à vouloir faire envisager *la rebellion* comme
» *l'effort de la sublime vertu* (*).

On ne sauroit trop la remarquer cette expression d'un conspirateur du Club d'Holbach, appelant *effort de la sublime vertu* ce qu'un conspirateur du Club jacobin appelera *le plus saint des devoirs*. Le premier soufflioit de loin, le second attisoit de près l'incendie révolutionnaire. Mais, durant l'intervalle qui séparera ces deux époques, les hommes en place prendront plaisir, ce semble, à laisser accumuler les combustibles. Nous les verrons, de jour en jour, plus prononcés pour le tolérantisme, dissimuler tous les crimes de la Presse qu'ils ne protégeront pas. Toujours dénoncés et jamais poursuivis, sans cesse menacés et jamais atteints, les provocateurs de la

(*) Réquis. de l'Avocat gén. Séguier.

rebellion n'en deviendront que plus entreprenans ; et, dans les dernières années qui précèderont la catastrophe, aucun frein n'arrêtera plus les séditieux Ecrivains qui en presseront le dénouement.

Le Ministre chargé de prévenir et de réprimer les délits typographiques, ignoroit complaisamment tous ceux qu'un collègue ou un homme puissant souhaitoit qu'il ignorât ; et la même permission d'imprimer que le Ministre refusoit, son Secrétaire la vendoit. On se procuroit des permissions *tacites* d'imprimer publiquement, et des permissions, plus tacites encore, d'imprimer clandestinement. L'Ouvrage philosophique qui ne s'imprimoit pas en France s'imprimoit sur la frontière ; et tout ce que protégeoit l'Association d'Holbach franchissoit sans danger les barrières du Royaume. La Chambre syndicale de Lyon recevoit des ordres, signés *Malesherbes*, de fermer les yeux sur les envois que Voltaire faisoit expédier par Genève à ses complices de Paris. « Travaillez » toujours, écrivoit le Roi de Prusse à ce philo- » sophe : envoyez vos Ouvrages en Angleterre, en » Hollande, en Allemagne, en Russie : quelque pré- » caution qu'on prenne, ils entreront en France (*). » — Que tous les Encyclopédistes, dont je suis le » disciple zélé, insistent sur ce que la Presse soit » libre, et que chacun puisse écrire ce que lui dicte » sa façon de penser (**). » C'est à d'Alembert que Frédéric donne ce dernier avis ; comme c'est à lui que, par une dérision plus insensée encore que sacrilége sous la plume d'un Roi, il indique la ressource

(*) Lettre du 9 Novembre 1771.

(**) Lettre du 26 Janvier 1772.

des Presses suisses, hollandaises et allemandes, « pour les Œuvres de Voltaire, *si l'image de Dieu* « *de Versailles en défend la publication* (*). »

Cependant un ouvrage furtivement imprimé ou introduit en France, y faisoit-il trop de bruit, avoit-il même été saisi, l'Auteur savoit encore auprès de quel Agent subalterne il devoit négocier son affaire; assuré qu'à certaines conditions il obtiendroit, avec la restitution de son Livre, la faculté de le répandre à petit bruit. Un exemple, pris entre mille, donnera la juste idée de ce que pouvoient oser les Sophistes, encouragés par la connivence ministérielle. Un des déclamateurs les plus forcenés contre le Trône et les Autels, Raynal, fait imprimer, sous le nom d'*Histoire*, sa Pièce de marqueterie si connue, et diversifiée par tous les traits d'audace et d'impiété qui pouvoient la rendre recommandable à son siècle. L'Ouvrage est introduit dans Paris, où l'Auteur lui-même le colporte d'Hôtel en Hôtel. L'enthousiasme des Grands pour la marchandise révolutionnaire est tel, que l'Auteur ne désespère pas que les Ministres de Louis XVI n'autorisent officiellement son tocsin d'insurrection contre Louis XVI. Il a l'impudence de le présenter à la censure royale, et il y est admis. Mais le censeur, qui n'est pas initié aux secrets du jour, au lieu d'approuver, dénonce aux Ministres, dénonce à tout Paris, dans la personne de Raynal, le blasphémateur emporté et de la Religion que professe la France, et de l'Autorité qui la gouverne. Il devint impossible à l'Auteur d'arranger son affaire; parce qu'elle parvint aux oreilles de Louis XVI; mais il arrangea

(*) Lettre du 30 Décembre 1782.

encore l'affaire de son Ouvrage qui circula; et, s'il est enfin banni de sa patrie comme un séditieux impie, recommandé par les Siens comme un confesseur de la philosophie, il n'en sera que mieux accueilli en tous lieux par des philosophes étrangers, et même des philosophes couronnés, qui croiront s'honorer en prostituant à la Perversité proscrite plus de considération que n'eût pu s'en promettre la Vertu persécutée. Frédéric entretiendra d'Alembert de « Raynal dînant à Spa à côté du César » Joseph »; il marquera l'impatience de le posséder lui-même; et c'est après avoir conversé avec ce fougueux ennemi des Rois, que le Monarque écrira : « Enfin j'ai vu l'Auteur du Statouderat et du Com- » merce de l'Europe; — J'ai cru m'entretenir avec » la Providence (*). »

Qu'un prévoyant ami de son Roi et de son pays essayât, à cette époque, de faire partager aux Ministres ses justes alarmes sur la moisson que préparoit au sol français cette semence philosophique, ces habiles politiques lui demandoient, en haussant les épaules, s'il croyoit que deux cent mille Baïonnettes eussent quelque chose à redouter des spéculations de la Philosophie? ou bien ils lui disoient sur le ton railleur : « La belle affaire qui » vous tourmente! il circule un mauvais Livre? » réfutez-le par un meilleur; nous vous en sau- » rons gré. » Et ce misérable sarcasme, saisi comme un trait sublime de lumière, voloit de bouche en bouche, répété à la Ville, répété à la Cour, où l'on vantoit également l'habileté des Ministres à

(*) Lettres des 17 Mars, 18 Mai et 5 Juillet 1782.

grandes vues économiques, qui savoient ménager à l'Industrie nationale un double produit de commerce et sur le débit du poison et sur celui de l'antidote.

Les Sophistes, qui avoient eux-mêmes suggéré cette politique, en avoient calculé les résultats pour le genre de commerce qu'ils exerçoient; et ils avoient su faire de l'art d'écrire un art de charlatans non moins productif pour eux sous le rapport pécuniaire que sous celui du prosélytisme. Ils avoient véritablement trouvé la pierre philosophale; et, par un heureux enchantement, leur philosophie poussée dans la bibliothèque des Riches amateurs, refluoit en or dans leur bourse. En se donnant pour désintéressés, ils abondoient en ressources astucieuses, et la ruse ne leur coûtoit pas plus que la mauvaise foi, pour faire des dupes et de l'argent (19). C'est ainsi qu'après avoir produit leur monstrueuse Encyclopédie auprès des *honnêtes-gens*, ils surent encore la faire adopter aux gens honnêtes, par des éditions hautement annoncées comme orthodoxes. Celle qu'ils donnèrent sous le titre d'*Encyclopédie rédigée par ordre des matières*, parut sous la protection du Gouvernement; et le leurre présenté tant au Gouvernement qu'à la crédulité publique, fut que la partie religieuse et dogmatique seroit traitée par des Ecrivains connus et non suspects. Mais, tandis que les perfides directeurs de l'Œuvre en prônoient la réforme, ils prenoient les mesures les plus justes pour que Satan n'y perdit rien. Tout le venin, qui avoit disparu de certains articles trop apparens, fut adroitement reversé dans d'autres, sous des titres indifférens et les moins faits pour éveiller dans les acheteurs

le soupçon d'hétérodoxie. Ce manége, qui n'avoit pas été entièrement négligé dans la première édition, fut perfectionné dans les suivantes ; et l'association d'un Abbé Bergier et de quelques Plumes recommandables à l'entreprise des Impies, sans la purger de sa tache originelle, lui servit encore de passe-port auprès des mieux intentionnés.

Une autre fourberie, très-familière aux Sophistes, et qui leur procuroit le double avantage d'étendre leurs poisons corrupteurs et de grossir leur fortune, c'étoit de reproduire sans cesse, sous diverses formes et divers titres, les mêmes sujets philosophiques, pour lesquels le Troupeau de leurs lecteurs se montroit toujours plus passionné (20). Le Chef surtout se distinguoit éminemment en ce point au-dessus de ses Disciples. On admiroit sa fécondité, parce que sa plume impure repompoit sans cesse ce qu'elle avoit vomi, pour le revomir encore. C'étoit tantôt une *Philosophie de l'histoire* qu'on nous annonçoit, et tantôt un *Dictionnaire philosophique ;* c'étoit un *A, B, C*, une *Raison par alphabet*, et des *Questions sur l'Encyclopédie.* C'étoit encore une *Epître aux Romains*, c'étoient des *Homélies sur l'ancien et le nouveau Testament*, ou bien c'étoit un *Examen important*, puis l'*Evangile du jour*, puis *la Bible enfin expliquée* : et ces titres divers multiplioient les Brochures sans en varier le sujet, toujours appliqués sur un même fond d'erreurs et d'impiétés, souvent imprimées et réimprimées dans les mêmes termes.

Ce dernier Ouvrage surtout, cette *Bible enfin expliquée*, dans laquelle Voltaire ne faisoit que revendre en gros, ce que dix fois déjà il avoit débité en détail, n'en fut pas moins prônée comme une Production originale et d'une force irrésistible.

D'Alembert et Condorcet, tous les Suppôts du Club d'Holbach, quand le Libelle parut, couroient Paris, criant *Victoire!* et persuadant à toute la cotterie de leurs *honnêtes-gens* que l'Hercule de la Philosophie avoit tué Moïse, renversé ses Annales et sa législation, sapé ainsi par sa base le superstitieux édifice de la Religion des Chrétiens. Et ce beau chef-d'œuvre néanmoins n'étoit qu'un monument d'ineptie, fatras indigeste d'objections surannées, ensevelies dès qu'elles parurent sous les doctes réfutations des Pères de l'Eglise, reproduites dans ces derniers temps par les Déistes anglais les dignes guides du philosophe français (*). L'unique mérite de leur copiste fut de donner sa façon malicieuse pour passe-port à un tissu de sarcasmes et d'impostures, de suppositions arbitraires et de citations démenties, de grossières bévues en Géographie comme en Histoire, en Astronomie comme en Jurisprudence, en Théologie comme en Langues orientales. Ou, si Voltaire veut un instant donner du sien, ce n'est que pour enchérir encore sur ses devanciers en impertinences et en absurdités. La seule chose où il ne se soit pas trompé dans ses calculs sur cette Production, c'est dans sa confiance sur l'aveuglement des lecteurs qu'il dépravoit depuis un demi-siècle. Il sentoit par lui-même que le cœur vicieux a toujours soif du mensonge qui l'absout, et horreur de la vérité qui le confond. Et, aujourd'hui encore, ceux qui jurent par ce Sophiste et son Ecole, se garderoient bien de compulser les Critiques lumineux qui, sous le règne même de

(*) Voyez lettre du Roi de Prusse à d'Alembert, 25 Janvier 1777.

Louis XVI, faisoient justice des Oracles trompeurs de la Philosophie, et chassoient devant eux comme le vent chasse la poussière, la fastueuse ignorance de ces modernes Pédagogues (21).

Tout avoit été abondamment dit et redit, sous le règne de Louis XV, contre Dieu et contre les Rois, en haine de l'ordre éternel et en haine de l'ordre social; et les Sophistes néanmoins, sous le règne de Louis XVI, ne se lassoient point de répéter et de redire encore, tournoyant dans un cercle éternel d'erreurs et d'impostures sans cesse réfutées et sans cesse ressassées. Sur les pas de leurs Chefs, une foule de subalternes conspirateurs infatigables, se copioient encore et se commentoient les uns les autres, mettoient fraternellement en commun, contre les principes et les vertus, les apperçus divers de leur corruption et de leur malignité. L'heureux blasphème d'un seul devenoit le patrimoine de tous. Le Libelle d'un Voltaire, d'un Diderot ou d'un Raynal servoit bientôt de texte à vingt autres Libelles; et le même poison diversement apprêté, devenoit propre à tous les tempéramens, s'assortissoit à tous les goûts. La Jeunesse aveugle et le Sexe léger, avec la classe entière des Vicieux, aussi incapables de juger le sophisme ennemi de l'ordre que peu disposés à combattre le sophisme protecteur des passions, couroient s'enivrer et noyer le remords à ces torrens corrupteurs.

Ce que nous avons écrit jusqu'ici pourroit passer pour l'histoire complette de cette perversité philosophique, qui eut le funeste pouvoir de neutraliser pour les Sujets de Louis XVI le constant exemple des vertus de leur Roi. Mais, après ce que nous avons dit, il s'en faut de beaucoup que tout soit

dit encore, et nous nous sentons dans l'impuissance de dire assez sur cette matière. La Philosophie qui régentoit la France quand Louis XVI monta sur le trône, cette Philosophie, l'Idole de son siècle avant d'en être le fléau, cette Circé des Français, la conseillère de tous les crimes et l'assassine de leur Roi, est, dans le champ des variétés morales qui remplissent la chaîne des temps, un de ces météores insolites et d'un si monstrueux aspect que le pinceau de l'Histoire ne sauroit embrasser et rendre au naturel tous les traits dont se compose sa difformité. Le portrait, ici ne peut être retracé que par l'Original, et il faut être la Philosophie elle-même, pour peindre la Philosophie. Taisons-nous donc un instant pour la laisser parler. Elle ne proférera que des blasphèmes. N'importe: qu'elle les profère; et que ses partisans, s'ils pouvoit lui en rester encore, rougissent de les entendre: qu'elle parle, et que les fidèles Sujets de Napoléon reculent d'horreur devant le langage qui appela le malheur avec la révolte sur les fidèles Sujets de Louis XVI: qu'elle parle, la Magicienne au front de prostituée, et qu'elle récite elle-même en face du dix-neuvième Siècle le symbole dont elle infatua le dix-huitième:

« L'athéisme est le seul système qui puisse conduire l'homme à la liberté, au bonheur, à la vertu. » *Le Baron d'Holbach. Syst. de la Nat. Tom. II, pag.* 382.

« Un Dieu immatériel, infini, immense, etc., est une chimère, composée par la Théologie. » *Même Ouvr. T. II, p.* 58.

« Le Dieu des Philosophes, des Juifs et des Chrétiens n'est qu'un fantôme. » *Let. de Thrasibule à Leucippe, par le Club d'Holbach, attribuée à Fréret.*

« On est très-libre de donner le nom de DIEU à la matière en tant qu'intelligente. » *Lettre de d'Alembert au Roi de Prusse, du* 1.er 1771. *Let. du Roi de Pr. à d'Al.*, 18 *Déc.* 17[illegible]

« La Divinité n'est que le résultat [illegible] immuables et incréées de la mécaniq[illegible]ps. » *Hist. gén. et part. des Rel., p.* 35. *Ouvr[illegible]ué à MM. Dupuis, de Lalande et le Blond; mais revendiqué par un certain M. Delaunaye.*

« Ni le pour ni le contre, sur l'existence de Dieu, ne paroît démontré. — Les objections de part et d'autre sont toujours insolubles. » *J. J. Rousseau. Let. à Volt.*, 18 *Août* 1756.

« Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu, ce sont les Prêtres et les Dévôts. » *J. J. Rousseau, même Lettre.*

« L'Athée est plus vertueux que celui qui croit en Dieu. » *J. J. Rousseau, Nouv. Hél. Tom. IV, Let. VIII.*

« L'Athée *vertueux* n'auroit rien à craindre, si, contre son attente, il existoit un Dieu. » *Vrai sens du Syst. de la Nat., ch.* 25.

« Pour être Athée, il faut des connoissances très-étendues, et une certaine force de tête. » *M. Naigeon, Encyclop. méth., phil., anc. et mod. T. I, pag.* 607.

« Moïse fut un ambitieux, imposteur et cruel, un fourbe maladroit. » *D'Holbach, Esprit du Judaïsme, ch.* 2, *p.* 57.

« Moïse est un personnage fabuleux. » *Voltaire, Quest. sur l'Encyclop., article* MOÏSE.

« David fut un brigand, pire que les voleurs de grands chemins, un monstre détestable, un scélérat. » *D'Holbach, Esprit du Judaïsme, ch.* 5. *Voltaire, Examen important, ch.* 44; *la Bible enfin expliquée, pag.* 224 (22).

« Le Jupiter des Païens est préférable au Dieu des Chrétiens. » *Le Mis d'Argence, le Phil. milit.*

« Les Chrétiens de toutes les professions sont des êtres très-nuisibles, des fanatiques, des fripons, des dupes, des imposteurs, qui en ont menti avec leurs Evangiles. — Des ennemis du Genre humain. » *Voltaire, Let. à Tiriot et à d'Alembert, des* 26 *Janv. et* 11 *Févr.* 1762. *D'Holbach, Tableau des Saints,* 2.e *part., p.* 202, 204. *Helvétius, de l'Homme, p.* 64.

« Toutes les Religions sont bonnes. » *J. J. Rous., Emile. T. III, pag.* 169.

« La Religion chrétienne est évidemment mauvaise. » *J. J. Rousseau, Contr. soc., p.* 188.

« La Religion chrétienne est une Religion *infâme*, — un hydre abominable, — un monstre qu'il faut que cent mains invisibles percent. — Il faut que les Philosophes courent les rues pour la détruire, comme les Missionnaires courent la Terre et les Mers pour la propager : — ils doivent tout oser, tout risquer, jusqu'à se faire brûler, pour la détruire. » *Voltaire,*

Let. à Damilaville, 14 *Décem.* 1764 ; *à d'Alembert*, 10 *Août* 1767 *et* 26 *Juin* 1766 ; *au Roi de Prusse*, 5 *Janv.* 1766.

« Un Chrétien de la façon de Voltaire, vaut bien mieux que de celle de la Sorbonne. » *J. J. Rousseau*, *Let. à Voltaire*, 18 *Août* 1756.

« Mahomet eut des vues plus saines que Jésus. » *J. J. Rousseau*, *Contr. soc. Liv. IV, ch.* 8.

« La Religion chrétienne est une Secte que tout homme de bien doit avoir en horreur : — elle ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richesses. » *Voltaire*, *Examen important*, *ch.* 7.

« Sous le joug d'une Religion qui fonde le Trône sur l'Autel, il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. » *Raynal*, *Histoire philos.*, *etc. T. I*, *pag.* 133 (*).

« La Dévotion jouit seule du privilége de commettre les plus grands crimes sans rougir ; et un Dévot, s'il a l'ame forte et bien atroce, se fera honneur d'égorger son ami, — de plonger le poignard dans le sein de son Roi. » *Tableau des Saints*, *ouvrage sorti du club d'Holbach*, 2.e *part. p.* 209 (23).

« C'est au Peuple seul qu'il appartient de statuer sur sa Religion, *de s'en faire une nouvelle*, ou même de s'en passer, si cela lui convient. » *Raynal*, *Hist. philos. Tom. I.*

(*) Cela est incontestable. Aussi les Philosophes, pour décider la *grande Révolution*, commenceront-ils par briser le joug de cette Religion.

« La Religion doit marcher au flambeau de la raison. » *Œuvres de Mably.*

« Les Peuples seront heureux quand ils ne feront plus que plaisanter de la Religion. » *Volt., Libelle intitulé de* SCARMENTUDO.

« Il n'est peut-être pas encore temps à dix-huit ans qu'un jeune homme apprenne qu'il a une ame. » *J. J. Rous., Emile, T. II, p.* 22.

« L'ame n'est point distincte du corps. —La matière peut penser. » *Le Roi de Prusse, Lettres à Volt., des* 30 *Oct.* 1770 *et* 4 *Déc.* 1775 ; *le Baron d'Holbach, Syst. de la Nat. T. I, p.* 2, 23, 24 ; *Voltaire, Ch. sur Locke.*

« Le Système *qu'il n'y a point d'ame*, le plus hardi et le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. » *Volt., Let. à Memmius, A, B, C.*

« Quant à la spiritualité de l'ame, tous les systèmes sont admissibles, parce que nous ne connoissons point du tout l'esprit. » *Necker, de l'import. des opin. rel., p.* 113.

« Notre ame est de la même pâte que celle des animaux. » *La Mettrie, l'Homme machine.*

« Après la mort est le néant : *Post mortem nihil.* » *Lettre du Roi de Prusse à Voltaire*, 28 *Décem.* 1774.

« Tout animal a des idées qu'il combine jusqu'à un certain point ; et l'homme ne diffère, à cet égard de la bête, que du plus au moins. » *J. J. Rous., Pensées. T. II, pag.* 131.

« Cette

« Cette morale (du Matérialisme) n'est bonne à être prêchée qu'AUX HONNÊTES GENS. » *Liberté de penser, p.* 78.

« La croyance de l'immortalité de l'ame est nécessaire pour contenir le BAS-PEUPLE ; mais pas pour les Gens d'un certain rang. » *Philosophie du bon sens, p.* 237.

« La raison peut douter de l'immortalité de l'ame, et ne croit pas l'éternité des peines. » *J. J. Rous., Let. à Voltaire, 18 Août* 1756.

« L'immortalité de l'ame, dans une vie future, n'est qu'un dogme barbare, funeste et désespérant. » *Damilaville, Christ. dévoilé, p.* 164. *Syst. de la Nat. T. I, p.* 273.

« Ce sont des Prêtres barbares, fanatiques, intéressés qui ont imaginé l'Enfer. » *Le Philos. milit. ch.* 20. *Toussaint, les Mœurs, 2.e part., articl. I. Voltaire, Poëme de la Rel. nat.*

« L'Intelligence qui préside à la nature, ni ne s'inquiète de nos crimes, ni ne doit les punir dans une autre vie. » *Syst. de la Nat. Tom. I, chap.* 12 *et* 77. *Code de la Nat., 3.e part., pag.* 157. *Le Roi de Prusse, Let. à Voltaire,* 30 *Oct.* 1770.

« La Religion se maintiendroit-mieux s'il y avoit moins de Temples, de Prêtres, de Sacrifices, de Prières, de Discours. » *Raynal, Histoire philos. Tom. II, p.* 401.

« Peut-être faudroit-il étouffer les Ministres de la Religion, sous les débris de leurs autels. » *Raynal, Hist. philos. T. IV, p.* 203.

« L'homme n'est pas libre autrement que son chien. » *Voltaire, Dict. philos., art. Liberté.*

« Toutes nos actions sont soumises à la fatalité : l'empire de la nécessité règle tous les mouvemens de l'homme moral. » *Voltaire, Diction. philos., articles Chaînes des évènemens, Destinée, Liberté.*

« Il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme, — il n'y a ni vice ni vertu, rien qui distingue l'homme qui offense du chien qui blesse. » *M. Naigeon, art.* FANATISME *de l'Encycl. méthod., phil., anc. et mod. T. II, p.* 408.

« L'enchaînement des causes, que le peuple et les philosophes ont connu sous le nom de *Fatalité*, embrasse.... les actions des êtres intelligens. » *Dict. Encyclop., art.* FATALITÉ.

« La vérité, comme la vertu, n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont utiles. » *Lamétrie, de l'ame, pag.* 31.

« La vertu n'est pas un bien. » *Voltaire, Dict. phil., art.* SOUVERAIN BIEN.

« Dès que le vice rend heureux, on doit aimer le vice. » *Syst. de la Nat. Tom. I, ch.* 9.

« Un enfant ne doit plus rien au père dont il n'a plus besoin. » *J. J. Rousseau, Contr. soc., p.* 5, *Encycl., art.* ENFANT.

« L'autorité des parens ne s'étend pas sur les enfans parvenus à l'âge de raison. » *Dict. Encycl., art.* ENFANT, *et art.* GOUVERNEMENT.

« L'amour des enfans pour les pères est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature, et n'est pas d'une obligation indispensable. » *Helvétius, de l'Homme, ch.* 8. *Toussaint, des Mœurs,* 3.e *part., art.* 4.

« L'on peut appeler des fanatiques ceux qui prêchent le commandement de l'amour des ennemis, et des lâches ceux qui le suivent, et pardonnent les injures. » *Le Mis d'Argence, Lettres juives, Let.* 8.

« L'humilité chrétienne est une chimère injuste, absurde; — l'orgueil, l'ambition, l'amour du pouvoir sont des vertus. » *Syst. soc., ch.* 13. *Helvétius, de l'Homme,* § 1 *et* 4, *ch.* 14.

« Nous n'offensons ni Dieu ni les hommes en nous ôtant la vie aussitôt qu'elle est un mal pour nous. » *J. J. Rousseau, Nouv. Héloïse,* 3.e *part., Let.* 21.

« On peut offrir à Dieu le sacrifice de sa vie par un suicide. *Le même, même Let.*

« Celui qui se donne la mort... prouve qu'il est philosophe, qu'il est vertueux et grand. » *Voltaire, Quest. sur l'Encycl., art.* SUICIDE. *J. J. Rousseau, Nouv. Héloïse,* 3.e *part., Let.* 22. *Syst. nat. T. I, ch.* 14. *Philos. de la Nat., ch.* 10. *Helvétius, de l'Esprit, p.* 450.

« La Philosophie invite l'homme à suivre ses penchans, ses amours, et tout ce qu'il lui plait. » *Lamétrie, de l'ame, p.* 31.

« Le plaisir est le Paradis des Philosophes. » *Voltaire, Disc. sur la nat. du Plaisir, Liberté de penser, pag.* 202.

« L'engagement à la virginité outrage la raison, l'humanité et la Religion. » *Raynal*, *Hist. philos. Tom. I*, *pag.* 214.

« La Religion, au lieu de représenter l'impudicité comme un sentier de crimes, de malheur et de peines, pourroit sagement la changer en culte, en faire une vertu et la récompense des vertus. » *Le même*, *même Histoire. Tom. I*, *pag.* 215.

« Les Prêtres attachent un prix excessif à la pureté des mœurs. » *Condorcet. Vie de Voltaire.*

« On peut, à l'exemple de Socrate et des Sages de la Grèce, allier *une vertu distinguée* à la débauche la moins naturelle. » *Helvétius*, *de l'Esprit*, *Disc.* 2, *ch.* 14 *et* 15.

« La loi d'une union indissoluble est une loi barbare; l'adultère n'est point un crime selon la loi naturelle. » *Alembic moral*, *art.* ADULTÈRE. *Helvétius*, *de l'Homme*, *pag.* 226. *Principes de la Philos. nat.*, *ch.* 17. *Montesq.*, *Let. pers.*, *pag.* 289 *et suiv.*

« La dépendance est un malheur réel. » *Voltaire*, *Dict. philos.*, *art.* ÉGALITÉ.

« L'esprit du Christianisme est trop favorable à la Tyrannie, pour qu'elle n'en profite pas toujours. » *J. J. Rousseau*, *Contr. soc.*, *ch.* 8.

« On peut désobéir légitimement, quand on le peut impunément. » *J. J. Rousseau*, *Contr. soc.*, *pag.* 11.

« Les Hurons, les Algonquins, les Hottentots ont, au-dessus des Nations civilisées, le don d'être libres. » *Code des Nations*, *pag.* 23.

« Tout homme, qui est censé avoir une ame libre, doit être gouverné par lui-même ; et le peuple faire par ses Représentans ce qu'il ne peut faire par lui-même. » *Montesquieu, Esprit des Lois, liv. 3 et 4.*

« Il convient que toutes les lois tendent à rappeler l'*égalité*, et que les Souverains sacrifient leur autorité à la gloire de rendre une Nation libre. » *Mably, dans plusieurs endroits de ses Œuvres.*

« Le Ciel ne doit pas souffrir que rien altère *la touchante égalité*, ni qu'un homme commande à son frère. » *Beaumarchais, dans Tarare.*

« Rétablir la communauté des biens, sans se soucier des criailleries des Propriétaires, ce seroit couper racine aux vices et à tous les maux d'une Société. » *Code de la Nature, 3.e part.*

« Il n'existe point encore de Constitution bien ordonnée ; et le vrai Législateur est encore à naître. » *Raynal, Hist. philos. Tom. VII, ch. 4. Syst. soc., Tom. II, ch. 2.*

« Un Roi n'est que le Commis *toujours révocable* de sa Nation, le premier *Domestique de ses Sujets*, toujours propriétaires de l'autorité publique. » *Helvétius, de l'Homme, § 9, note 9. J. J. Rousseau, Contr. soc., liv. 3, ch. 18. L'Encyclopédie, article* AUTORITÉ. Et, en général, tous les Sophistes modernes, enthousiastes de ce Dogme du Protestantisme.

« Un Gouvernement héréditaire n'est point un engagement ; mais une forme provisoire, jusqu'à ce

qu'il plaise au Peuple d'en ordonner autrement. » *J. J. Rousseau, Contr. soc., liv.* 3, *ch.* 18.

« Les titres des Rois, Princes, Monarques, Empereurs, Souverains, reposent sur la stupidité, la crainte, la barbarie, la perfidie et la superstition. » *Le Prophète philosophe*, 1.re *partie*, *p.* 7.

« La force et la stupidité sont la première origine du Trône des Rois. « *Carra, Système de la Raison.*

« La Royauté, qui donne à l'homme son semblable pour maître, n'a pu naître que d'une longue altération de sentimens et d'idées. « *J. J. Rousseau, Cont. soc., L.* 4, *ch.* 8.

« L'institution des Rois n'est pas l'ouvrage de la raison, mais des préjugés de la Théocratie qui conduisent l'homme à méconnoître ses droits. » *L'Anti-*» *quité dévoilée, L.* 6, *ch.* 11, *p.* 346, *Ouv. sorti du Club d'Holbach.*

« La Monarchie est un monument perpétuel de discorde, d'injustice, de désunion. » *Necker, de l'importance des opinions religieuses, p.* 313, *Montesq., Let. pers., p.* 258.

« Un Monarque ne laisse pas aux peuples le pouvoir de se dégoûter de l'esclavage, parce qu'il a des soldats avec des impôts, et des impôts avec des soldats. » *Necker, même Ouvrage, p.* 206.

« Il vaut mieux être l'ennemi des Rois que leur Sujet. » *J. J. Rousseau, Emile, Tom. I, pag.* 7, *note.*

« Les Philosophes doivent révéler les mystères qui tiennent l'Univers à la chaîne et dans les ténèbres. » *Raynal, Hist. phil. Tom. I, p.* 103.

« Le peuple, en France, n'est sorti de la tyrannie féodale, que pour tomber sous le despotisme des Rois. » *Raynal, Hist. phil. Tom. VII, ch.* 4.

« Les peuples ne seront heureux que quand les Philosophes seront Rois (24). » *Axiôme des Sophistes, répété par le Roi de Prusse.*

« La Religion romaine et le Despotisme ont fait une alliance éternelle, — pour rendre les peuples esclaves et malheureux. » *Damilaville, Christ. dév., p.* 274.

« Il règne une collusion entre les Prêtres et les Rois, pour cimenter l'esclavage des peuples; — la Maxime : *que les Rois ne tiennent* leur pouvoir que de Dieu, a été imaginée par le Clergé. » (25) *Raynal, Hist. phil. T. VII, p.* 235. *Syst. de la Nat. T. II, p.* 242, 257. *Le Phil. milit., p.* 84. *Syst. soc. ch.* 10. *Helvét., de l'homme, T. II, p.* 562. *Pol. nat. T. II, p.* 28. *Vrai sens du Syst. de la Nat., ch.* 24.

« Les Prêtres ont fini par s'identifier avec les Rois. » *Antiq. dév. L.* 6, *ch.* 2, *p.* 343.

« Les Prêtres et les Rois sont les deux fléaux les plus destructeurs de l'Espèce humaine. » *Encyclop. méth., philosop. anc. et mod. Discours prélim., par M. Naigeon, p. xxij.*

« Il faudroit que la Puissance spirituelle fût mise à nu comme la main, et que la temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue. « *D'Al., Let. à Volt., du* 16 *Avril* 1773.

« On doit souhaiter l'Assemblée des Etats et le retour à la liberté primitive. » *Raynal, Hist. phil. T. II, p.* 364.

« Le Peuple français, enchaîné par ses Maîtres, aveuglé par les Prêtres, chante dans la disette, et danse dans les fers. » *Voltaire, Pièce supposée traduite de l'Anglais. Beaumarchais, dans Tarare, et le Mar. de Figaro.*

« Les Rois de France ne peuvent être que des tyrans. — Tyrans barbares qui, si nous disons tous *oui*, lorsqu'ils diront *non*, plieront sans doute ou seront brisés. » *Mirabeau, des Lettres de cachet, etc., p.* 159.

« Il est bon à tout Etat d'avoir un Chef, en limitant toute-fois son pouvoir; de sorte que la Royauté ne soit que comme l'épouvantail placé dans un jardin pour écarter les moineaux. » *Mercier, l'An* 2440, *p.* 347.

« L'art des Rois est l'art des crimes; la plupart ne sont que de fiers oppresseurs des lois, fardeaux de la nature ou fléaux de la Terre. » *Volt., Ode au Roi de Prusse, Poëme sur la loi naturelle.*

« Les Généraux d'Armées ne sont que des chefs de Brigands, auxquels un Tyran a confié des Serfs mercenaires, pour exécuter en son nom tous les crimes sur des peuples innocens. » *Citation philosophique du Roi de Prusse; Dialogue des Morts. Tom. X de ses Œuvres, p.* 86.

« Les Philosophes doivent faire rougir ces milliers d'esclaves soudoyés. « *Raynal, Hist. phil. Tom. I, p.* 103.

« Il n'est rien de plus bas, de plus lâche, de plus déshonorant que de s'immoler à la vanité d'un Tyran inhumain. » *Syst. soc., 2.me part., ch.* 14.

« Ceux qui se font tuer au service des Rois sont de terribles imbécilles. » *Volt., Lettre à d'Alemb.*, 12 *Juin* 1757.

« Un Roi est toujours coupable, quand la plus grande partie de ses Sujets le trouve tel. » *L'Asiatique tolérant*, *p.* 106.

« Il faut punir ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes. » *Œuvres de Volt. T. VIII*, *p.* 346.

« Jamais la vue d'un Despote ou d'un Prince n'a souillé la vue du Caton de l'Angleterre. » *Helvétius*, *de l'homme*, *Tom. I*, *p.* 200.

« L'Angleterre n'eut qu'à se louer d'avoir noyé le Despotisme dans des mers de sang. » *Volt.*, *Mélanges*, *édit. in*-8.° *T. IV. p.* 122, 126.

« Les Rois sont des bêtes féroces qui dévorent les Nations, les premiers bourreaux de leurs Sujets, des tigres déifiés par d'autres tigres, des Tyrans déifiés par la Superstition. » *Syst. de la Nat. Tom. I*, *p.* 400. *Raynal*, *Hist. phil. T. IV*, *L.* 19. *Syst. de la Raison*, *ch.* 2. *note* 37.

« Les Rois sont une classe d'êtres purulens, *toujours* la lèpre des Gouvernemens, et l'écume de l'Espèce humaine. » *L'Ev. Grég. à L'Ass. conv.* 15 *Nov.* 1792.

« Les peuples sont des Troupeaux lâches et stupides, qui se contentent de gémir lorsqu'ils devroient rugir ; esclaves garottés qui souffrent, obéissent, croient et tremblent sous l'autorité d'accord des

Brames et des Soudans, qui se laissent mener par une douzaine d'enfans, lorsqu'ils devroient s'établir leurs juges, comme en Ceylan, et promener un glaive parallèle sur toutes les têtes qui s'élèvent au-dessus du plan horizontal.» *Raynal, Hist. philosop. T. III, p.* 317 *et suiv.*

« Des hommes, enhardis par le sentiment de la liberté, — oseront enfin, un jour, réclamer *leurs droits*, — et se servir de leurs bras pour purger la Terre des Monstres qui la dévorent. » *Le Prophète philos., 1.re partie, p.* 80.

« Il n'est nulle Autorité politique, créée hier, ou il y a mille ans, qui ne puisse être légitimement abrogée, dans dix ans ou demain. » *Raynal, Discours adressé à Louis XVI en* 1789.

« Un esclave du Despotisme, après avoir brisé ses chaines, seroit forcé de massacrer son Tyran, d'en exterminer la Race et la Postérité, de changer la forme du Gouvernement dont il a été la victime.» *Raynal, Hist. phil. T. VI, p.* 422.

« Si les peuples connoissoient leurs prérogatives, l'ancien usage du Ceylan subsisteroit dans toutes les Contrées de la Terre. » *Le même, Hist. philosop. Tom. I, p.* 138.

« La mémoire de cette grande leçon (d'un régicide) dure des siècles, et inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.» *Le même, même Hist. Tom. I, p.* 139 (26).

« Le seul moyen de tarir partout, en un moment, » la source de la plupart des maux qui affligent

depuis si long-temps l'Espèce humaine, seroit que le dernier des Rois fût étranglé avec les boyaux du dernier des Prêtres. » *Encyclop. méth. ; phil., anc. et mod. Tom. III, pag.* 239. *Art.* MESLIER, *par M. Naigeon.*

« Ce vœu est, sous tous les rapports, le vœu d'un vrai Philosophe, d'un digne Prêtre, un des résultats les plus importans qu'on puisse tirer de l'étude de la Philosophie. » *Même art. du même Auteur.*

Respirez un instant, Lecteur, et qu'il nous soit permis de vous le demander : le Monstre à tête de femme, qu'un Peintre habile offroit à la dérision de Rome païenne approchoit-il, sous sa forme bizarrement hideuse, de celui dont la figure vient d'effrayer vos regards? Horace pourtant n'avoit voulu, dans son délire poétique, que peindre une Chimère ; et le Monstre que vous avez sous les yeux n'a rien de chimérique : c'est la Philosophie en personne ; c'est la Philosophie peignant elle-même la Philosophie ; et encore faut-il songer qu'elle ne donne ici son portrait qu'en esquisse.

Qu'on se représente maintenant le Peuple français, durant tout le règne de Louis XVI, attentif aux pieds de l'Idole qui lui rend ces oracles et d'autres oracles semblables : qu'on se les figure ces principes monstrueux et cette morale des enfers, tantôt étalés dans les Livres du jour avec toute l'audace et quelquefois encore toute la magie du style ; tantôt portés aux oreilles de la Multitude par des voix de Sirènes et parmi les prestiges du théâtre ; souvent enchaînés avec art et toujours colorés de prétextes philantropiques : qu'on se rappelle que ces Maximes philosophiques,

l'étude journalière des Grands, éveilloient en même temps les passions du Peuple, et devenoient encore le catéchisme de l'Enfance après avoir endoctriné l'Age mûr. Et alors, loin d'accuser le Ciel des derniers fléaux dont il a frappé la Terre, nous admirerons sans doute sa longanimité à supporter les blasphèmes accumulés d'une Génération pervertie. Notre étonnement ne sera plus d'avoir vu crever l'orage, ce sera au contraire qu'il n'ait pas éclaté plutôt sur nos têtes : et peut-être resterons-nous convaincus qu'il ne fallut rien moins que les vertus personnelles de Louis XVI, pour suspendre durant les vingt années de son règne un châtiment que provoquoient à l'envi et les Ministres et les Sujets de sa puissance.

Mais tel est l'ordre d'une Providence impassible, et paternelle encore sous les coups de sa justice : les Nations, comme les individus, n'en éprouvent jamais les rigueurs qu'après en avoir trop long-temps bravé les menaces ; et notre étonnante catastrophe aura été précédée d'une obstination peut-être plus étonnante encore, soit à en nourrir les causes les plus directes soit à en mépriser les présages les plus certains.

Depuis que le double scandale de la débauche et de l'incrédulité, passant de la Cour du Régent à la Cour de Louis XV, se fût propagé parmi les Grands et les Littérateurs de la Nation, la révolution politique se peignit et se déclara si manifestement, dans la révolution des mœurs, que d'autres hérauts encore que des Orateurs chrétiens et des Magistrats attentifs annoncèrent au Gouvernement les résultats imminens des doctrines dont il encourageoit ou toléroit la dissémination. La France, avant l'évènement, aura entendu raconter sa Révolution et par des hommes

qui la craignoient et par des hommes qui la souhaitoient, par ceux même qui la faisoient.

Le siècle de Louis-le-Grand finissoit à peine, qu'un de plus grands Génies du temps, le célèbre Leibnitz voyant, suivant son expression, *le temps présent gros de l'avenir*, signaloit en ces termes les nouveaux Philosophes et la crise que préparoit leur philosophie: « Déchargés de l'importune crainte d'une Providence surveillante et d'un avenir menaçant, ils lâchent la bride à leurs passions brutales, et tournent leur esprit à séduire et corrompre les autres : et, s'ils sont ambitieux, et d'un caractère un peu dur (comme seront superlativement les Jacobins), ils seront capables, pour leur plaisir ou pour leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la Terre. — Je trouve même que des opinions approchantes, s'insinuant peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde qui règlent les autres, et dont dépendent les affaires, et se glissant dans les Livres à la mode, disposent toutes choses à la Révolution générale dont l'Europe est menacée. — Et, quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la Postérité ? on répond : *alors comme alors*. Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient réservés à d'autres (*). » Bien des insoucians, en effet, justifieront cette dernière prévoyance de Léibnitz, victimes de l'orage pour leur obstination à en détourner les yeux.

Cependant, quand ce philosophe voyoit l'Europe menacée d'une *révolution générale*, le poison de l'incrédulité ne faisoit que *se glisser*, et ne se versoit

(*) Nouveaux essais sur l'entendement humain.

pas encore à torrens dans *les Livres à la mode.* C'étoit à Voltaire qu'il étoit réservé de décider ce débordement ; et ce chef de la conspiration impie en pronostiquera également une révolution infaillible. Dès qu'on eut ôté aux Jésuites l'éducation de la Jeunesse, « Tout ce que je vois, disoit-il à ce sujet, jette les semences d'une *révolution qui arrivera immanquablement ;* on éclatera à la première occasion, et alors ce sera beau tapage (*) Ne pourriez-vous pas, écrivoit-il encore, me dire ce que produira dans 30 ans la révolution qui se fait dans les esprits depuis Naples jusqu'à Moskow? — Nous aurons bientôt de nouveaux Cieux et une nouvelle Terre. J'entends pour les *honnêtes gens ;* car, pour la *Canaille,* le plus sot Ciel et la plus sotte Terre est ce qu'il lui faut. » Il voit ensuite la Philosophie autour du trône, puis enfin sur le trône (**). Elle y arrivera en effet; et c'est alors que devenus Rois, et du haut de leur trône philosophique, les Mirabeau et les Barnave, les Robespierre et les Marat, tous les ardens Disciples de Voltaire, réalisant à l'envi la prophétie de leur Maître, concourront à son *beau tapage*, nous feront voir *ses nouveaux Cieux et sa nouvelle Terre*, quoiqu'un peu différens des beaux Cieux et de la belle terre qu'il sembloit promettre ; et plus rians surtout pour *la Canaille* que pour les *honnêtes-Gens* de son Ecole.

Sans envisager du même œil de complaisance que Voltaire cette révolution, que néanmoins il concou-

(*) Let. au Mis de Chauvelin, 2 Avril 1762.

(**) Let. à d'Alembert, Octobre 1766; 16 Janvier et 1 Mars 1769 au Roi de Prusse, 29 Juillet 1775.

roit à décider comme lui, Jean-Jacques Rousseau la voyoit plus clairement encore, et en peignoit les causes et les effets sous des couleurs plus prononcées, quoiqu'en se défendant d'y coopérer, et la donnant toute entière à la Secte de son Rival, plus audacieuse en effet que la sienne, et plus accréditée auprès des Guides naturels de la Multitude.

C'étoit après avoir fréquenté les philosophes du Club d'Holbach, qu'il appelle tantôt les *Holbachiens*, tantôt *la Secte* ou *la Cotterie holbachique*; c'étoit après avoir étudié à fond cette Secte, qu'il nous montre dirigée et protégée par Choiseul avant qu'elle ne le fût par Turgot, que Jean-Jacques Rousseau n'y voyant que d'atroces conjurés, se retiroit de leur Association avec un Gentil-homme de la Maison du Roi, et nous racontoit leur noir et vaste complot, leurs moyens analogues, et ce qu'il prévoyoit devoir en résulter pour la Génération contemporaine. « Ces philosophes, nous disoit le philosophe au commencement de 1776, songèrent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la Société. — Ils se donnèrent des Chefs principaux qui, de leur côté, dirigeant sourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entre eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. — Ces Chefs de la *Ligue philosophique* la méprisent et n'en sont pas estimés. Mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns et les autres, parce que la haine ardente et cachée est la grande passion de tous, et que, par une rencontre bien naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. » (Les puissances directrices des consciences et des Empires.)

« — Ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs, sans en excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les Chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses complices le sang d'un homme ; sûrs que, par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. — Les complices de nos Messieurs n'oseront jamais ni les démasquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes, ni se détacher d'eux de peur de leur vengeance ; trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. — Ils ont assorti leur doctrine à leurs vues ; ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veulent faire. Et, pour empêcher que les directions d'une importune Morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sapée par la base, en détruisant toute Religion, tout libre arbitre, par conséquent tous remords ; d'abord avec précaution, par la secrète prédication de leur doctrine, et ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de Puissance réprimante à craindre. »

« — Les Jésuites se rendoient tout-puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences. — Les Philosophes, ne pouvant usurper la même autorité, se sont appliqués à la détruire. — Or leur doctrine de matérialisme et d'athéisme, prêchée et propagée avec toute l'ardeur des plus zélés Missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les Chefs sur leurs prosélytes ; mais, dans les mystères secrets où ils les emploient, de n'en craindre aucune indiscrétion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. »

« — Notre

« — Notre Philosophie, en délivrant ses prédicateurs et leurs disciples de la crainte d'une autre vie, a détruit pour jamais tout retour au repentir. — Ne voyez-vous pas que, depuis long-temps, on n'entend plus parler de restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort; que tous les Mourans, sans repentir, sans remords, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui, le mensonge et la fraude dont ils la chargèrent pendant leur vie —? »

« Des hommes nourris dès leur enfance dans une intolérante impiété, poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte, une Jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs, des peuples sans foi, des Rois sans loi, sans Supérieur qu'ils craignent, et délivrés de toute espèce de frein; tous les devoirs de la conscience anéantis; l'amour de la patrie et l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs; enfin nul autre frein social que la force; on peut prévoir aisément, ce me semble, *ce qui doit bientôt résulter de tout cela.* L'Europe, en proie à des Maîtres instruits par leurs Instituteurs même à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions, tantôt sourdement affamée tantôt ouvertement dévastée, partout inondée de soldats, de Comédiens, de filles publiques, de Livres corrupteurs et de vices destructeurs, voyant naître et périr dans son sein des Races indignes de vivre, sentira, tôt ou tard, dans les calamités, le fruit des nouvelles Instructions; et, jugeant d'elles par leurs funestes effets, prendra dans la même horreur et les Professeurs et les Disciples, et toutes ces Doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, et

bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le Siècle où elles règnent aussi méprisable que malheureux (*).»

Ce coup-d'œil du philosophe de Genève qui perce à jour la Révolution prête à fondre sur l'Europe, et qui voit encore au-delà le mépris qui en poursuivra les Auteurs dans la Postérité; ce compte-rendu, par un transfuge bien informé de tout ce qui se tramoit dans le camp philosophique, annonçoit en même temps un génie habile à saisir les résultats dans leurs causes. Déjà la France et l'Europe ont recueilli, *dans les calamités*, les fruits amers de l'arbre philosophique. Il est passé ce Siècle, que les Philosophes ont rendu sur son déclin *aussi méprisable que malheureux;* et le Siècle nouveau, sans doute, *prendra dans la même horreur et les Professeurs et les Disciples et les cruelles Doctrines* qui ont allumé au milieu de nous l'incendie qui fume encore.

Un autre Observateur, à qui la complicité n'avoit pas suggéré ses apperçus comme à J. J. Rousseau, annonçoit au Gouvernement, et en termes plus précis encore, les résultats imminens des attentats de la Secte. « On ne sauroit assez s'étonner, disoit-il, de l'indifférence et de la méprise de ces Politiques inconsidérés qui, regardant les délires de la Philosophie du jour comme une folie passagère, ne songent pas à repousser les coups qu'elle porte à la Religion. — La Jeunesse a bu dans la coupe empoisonnée. —Les maximes perverses germent dans

(*) Œuvres complettes de J. J. Rousseau, *T. XXI, p.* 241 *et suiv.*

le cœur de la Multitude. — La corruption se montre parmi nous avec des caractères qui donnent à notre siècle une malheureuse supériorité sur les siècles passés. — Tout périt, tout se détruit autour de nous. — La crise est des plus redoutables pour l'État et le Gouvernement. — On entend de toutes parts retentir les cris de l'Impiété ; on est inondé d'Écrits où les obscénités sont répandues à pleines mains, l'Autorité souveraine méprisée, toutes les lois foulées aux pieds ; et, si quelqu'un parloit on étoufferoit sa voix, on enchaîneroit son zèle ! — Rois de la terre, Grands du monde, Magistrats qui gouvernez les Villes, c'est à vous de défendre la majesté du Trône et de l'Autel. Malheur à vous si vous cessez de veiller à la garde de l'un et de l'autre. Si le Temple périt, vous serez ensevelis sous ses débris : les Trônes sont à la veille de leur ruine quand les Autels sont outragés. — Que peut espérer un Etat où le Peuple, ne voyant plus dans son Prince l'image de Dieu, peut devenir rebelle au premier évènement ? où le Grand, sans frein, sans religion, fait, de son autorité et de ses richesses un abus intolérable ? — Cet État ne doit-il pas s'attendre aux révolutions les plus terribles ? Et fasse le Ciel que nous soyons éloignés de ce terme (*). »

On y touchoit à ce terme fatal ; car ceci s'imprimoit en 1783. Un autre Philosophe enfin, avec des sentimens bien différens de ceux que nous venons d'énoncer, avoit développé, sous le règne de Louis XVI, tout le mystère de la Révolution qui

(*) La vraie Philosophie, *p.* 178 *et suiv.*

devoit y mettre fin ; il avoit raconté la génèse et les effets circonstanciés de cette Révolution, avec toute l'audace et toute la précision d'un Illuminé instruit dans l'antre secret du Jacobinisme. Son Livre, intitulé *l'An* 2440, est le chef-d'œuvre d'un de ces cerveaux frénétiques d'où jaillissent habituellement les fureurs et la folie, et par intervalles les réminiscences de la sagesse. C'est à la fois le signal provocateur et le tableau complet des horreurs que la Conjuration philosophique a préparées à la France et qui vont la déchirer. L'Auteur y fait passer sous les yeux du Lecteur, comme dans une lanterne-magique, tout ce que sa Secte a projeté pour la ruine de la Monarchie. Il nous montre, pour l'époque assignée : « La volonté puissante et sage de la » Raison publique, qui change tout à la faveur » de l'Imprimerie; parce que tout le monde sait » lire, femmes, enfans, valets, etc. — La liberté » et le bonheur appartiennent à qui ose les saisir. » — C'est une Révolution la plus heureuse de toutes, » qui a eu son point de maturité, et dont les Fran- » çais recueillent les fruits. — La Souveraineté » absolue est abolie, par les États assemblés du » Royaume. — *La Monarchie n'est plus.* — Le ra- » teau, la navette, le marteau sont plus brillans » que le Sceptre, le Diadême et le Manteau royal. » — Pourquoi les Français ne pourroient-ils pas sou- » tenir le Gouvernement républicain, par le goût de » la philosophie qui aura mûri leur légèreté ? — Ce » sera l'époque terrible et sanglante d'une guerre » civile, mais le signal de la liberté, — remède » affreux, mais nécessaire ; — Si le cœur des Sou- » verains est totalement endurci, ils apprendront » que nous savons mourir. »

Le Prophète révolutionnaire nous découvre encore d'autres particularités très-curieuses : « L'Université, » dit-il, et tous les Colléges sont détruits, avec » le Latin leur risible idiome. — Les Nègres sont » rendus à la liberté. — La Bastille renversée » n'offre plus que les débris de cet affreux château » de la vengeance des Rois. — Les Monastères sont » abolis ; les Moines et les Religieuses sont mariés, » et n'en vont pas moins en Paradis. — Le divorce » est autorisé. — Le nom de Mont-Martre est » anéanti. — Jean-Jacques Rousseau et Voltaire » marchent sur les têtes mitrées et non mitrées. » — Les Pères de l'Eglise sont traînés dans la fange » avec Bossuet et Bourdaloue. — Le Pape, dépos- » sédé de ses Etats, est réduit au titre d'Evêque » de Rome (27). »

Le seul nom de Rome fait entrer en fureur le Python de la Franc-maçonnerie : « O Rome, que » je te hais ! — Que tous les cœurs, embrâsés » d'une juste haine, ressentent la même horreur » que j'ai pour ton nom ! » Quoique la Magistrature, dans ces derniers temps, ne sévît plus guères contre ces furieux que par de vains Réquisitoires, elle n'étoit pas mieux traitée dans leurs Libelles que ne l'étoient les titulaires des deux Puissances : « O cruels Magistrats, s'écrioit le même énergumène, » jamais les Brigands, dans leur férocicité, n'ont » égalé la vôtre ! »

Et cependant, au milieu de ce concert sacrilége qui retentit sur tous les points d'un vaste Empire ; et tandis qu'obstinés dans leur léthargie, nos hommes-d'état repoussent avec dédain les présages les plus certains du réveil qui les menace, de jour en jour plus audacieuse, la Secte conspiratrice chantera

tranquillement ses triomphes et sa sécurité ; nous demandera même, sur le ton dérisoire, où est cette Providence qu'on lui vante, et dont la Superstition voudroit encore effrayer celle qui fait trembler les Prêtres et les Rois ? Et vous, ô Providence, bien trop grande pour vous émouvoir des défis de la Perversité, vous ne hâterez pas d'un seul instant le moment marqué pour que ces flots d'outrages retombent en pluie de feu sur les furieux qui les élèvent. Sans sortir de votre auguste repos, sans daigner appeler votre tonnerre contre des insectes révoltés, vous souffrirez que, sur votre sein nourricier, ils bourdonnent contre vous leurs blasphèmes impuissans. Mais vous tenez en vos mains le secret des temps comme celui des moyens. Il approche avec lenteur, mais il est présent à votre pensée, et nos yeux le verront, le jour où, de tous ces germes impurs que l'Impiété déposa au sein de la France, naîtra une engeance de vipères qui dévoreront leur mère. Le crime en ce jour aura pour bourreau le crime ; l'Impiété tolérante deviendra victime de l'Impiété tolérée ; la Terre sera punie par la Terre, et le Maître du Ciel triomphera sans combattre.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

Plus nous avançons dans l'histoire du vertueux Louis XVI aux prises avec son Siècle, Siècle trop voisin du nôtre pour qu'il n'y conserve pas encore des intelligences, plus il nous devient indispensable d'environner de preuves un récit contre lequel, sans cette mesure, trop d'intéressés pourroient encore s'inscrire en faux.

Avant que le Philosophisme n'eût recruté dans notre France tout un troupeau de prétendus Déistes qui, bientôt convertis en Fatalistes, en Matérialistes, se précipitèrent enfin de concert dans l'Athéisme, l'Athée étoit un rare météore dans le Monde moral; son influence y étoit nulle; et, à son apparition, chacun encore le poursuivoit par cette sentence flétrissante, portée il y a plus de trois mille ans: « Il vous dit, je suis Athée: Croyez qu'il n'est » qu'un fou, qui parle d'après un cœur monstrueu- » sement dépravé (*). » Mais en retraçant les mœurs contemporaines d'un règne où l'Athéisme fit Secte; et lorsque tel insensé encore se glorifieroit d'appartenir à cette Secte, s'en proclameroit l'*agent*, s'en feroit l'historiographe, il ne suffiroit plus d'indiquer, il faut démontrer la honteuse folie de l'Athée, et mettre à nu la turpitude qu'il croit le secret de son cœur. De même aussi, en parlant à des hommes qu'infatua le Siècle qui fit un Dieu de Voltaire,

(*) Dixit Insipiens in corde suo: non est Deus; corrupti sunt et abominabiles facti. *Ps. XIII.* 1.

et des demi-Dieux des plus odieux sophistes, nous ne devons plus nous contenter d'affirmer, il faut que nous prouvions que ce ne fut que l'ignorance de leur siècle qui conquit tant d'adorateurs à ces méprisables Fétiches. En un mot, si voisins de ce Siècle, célébré tant qu'il dura sous la dénomination de *Siècle des lumières*, ce ne seroit pas seulement nous placer sous l'anathème des admirateurs de sa philosophie, ce seroit nous exposer encore à ce que le vulgaire des Lecteurs nous impute de mettre la déclamation à la place de la vérité, que d'oser dire que ce siècle ne figurera dans nos Annales que comme une époque de déplorable ignorance, si nous énoncions cette espèce de paradoxe sans la plus imposante garantie.

Nous ne prétendrons pas que l'ignorance, que nous attribuons formellement au Siècle qui expire, ait exclu certaines connoissances subalternes, celles surtout qui flattent les passions sensuelles, et qui rendent l'Orgueil humain content de lui-même. Nous conviendrons sans peine que la profondeur de savoir qui avoit distingué le siècle de Louis-le-Grand, avoit été remplacée, dans le suivant, par une extension et une sorte de débordement de savoir superficiel et corrupteur. A la voix des Oracles du temps, la Jeunesse française, au mépris des Langues savantes, et des études qui ont pour objet de former le jugement et d'épurer les mœurs, fut initiée à une foule de demi-connoissances qui la remplissoient à la fois d'ignorance et de fatuité. On vouloit que la première étude du jeune Age fût exclusivement celle d'amuser et de plaire en société. Il falloit qu'un enfant de douze ans sût se présenter avec grâce et faire preuve d'habileté dans tous les arts

d'agrément. Bientôt après on lui soumettoit la Nature et tous ses genres. Rarement, sans doute, l'Élève parvenoit à la science des choses : mais il brilloit par l'érudition des mots ; et des parens frivoles se payoient de ces mots.

La grande ambition de ceux qui se piquoient de voir plus loin que les autres en cette partie, c'étoit que leurs enfans acquissent la science recommandée par d'Alembert ; qu'ils fussent des Géomètres, des Mathématiciens. La science mathématique devoit leur tenir lieu de toute science. Les signes et le jargon qui lui sont propres étoient le seul savoir du plus grand nombre des Initiés, et comme le manteau magique de leur ignorance auprès de juges plus ignorans qu'eux. Quelques Esprits d'une trempe plus déliée s'élevoient-ils avec leur Maître dans cette région subtile, ce n'étoit plus pour s'arrêter au vrai point d'utilité pratique ; ils se perdoient dans le vide des spéculations oiseuses sur des proportions idéales ; et, après avoir calculé les infiniment petits, ils spiritualisoient la matière pour opérer d'esprit sur des points sans étendue et des lignes sans épaisseur. Cette transcendance d'opérations géométriques, sous le prétexte d'exercer les facultés de l'esprit, rétrécissoit celles de l'ame, y desséchoit le sentiment, absorboit dans un jeune cœur les affections morales, et surtout le goût sublime des contemplations religieuses. Ces Mathématiciens enfans avoient mis la Terre et les Cieux dans leur petite balance : ils y avoient tout pesé, tout calculé, tout mesuré ; et les aveugles n'avoient pas même apperçu ce qui se peint avec le plus de majesté dans l'harmonie de cet Univers, le nom de son admirable Architecte.

Nous ne disconviendrons pas non plus que la Littérature, sous le règne de Louis XVI, n'ait étendu ses progrès *philosophiques*, et perfectionné l'art des séductions. Elle savoit, sous la plume des uns, revêtir le paradoxe de formes captieuses et imposantes, faire illusion sur le vice de la pensée par la tactique des mots; et son triomphe, chez les autres, étoit d'immoler agréablement le bon sens à l'esprit et le solide au futile. Une période cadencée devenoit le passe-port de la sottise; et, plus souvent encore l'harmonie de la diction faisoit valoir les leçons du vice et les sophismes de l'impiété. L'art d'écrire dégénéré, étoit devenu celui de braver les principes, pour avoir droit d'émanciper les mœurs et d'affliger la Religion. Le goût philosophique avoit généralement perverti le goût du vrai. L'Histoire même s'entacha de tous les vices du Roman; et le Livre nouveau, dont le but n'étoit pas de corrompre le cœur, n'étoit pas pour cela sans danger pour l'esprit. Le Français, à portée de lire, apprit à parler comme lui parloient ses Livres; il devint faux et trompeur comme eux. Enseigné par des philosophes, l'art de feindre et de mentir cessa d'être une honte; il devint un mérite et la profession de plusieurs. On s'applaudissoit de savoir, dans le commerce de la vie, varier à l'infini les masques de la dissimulation, et au Barreau les formes de la chicanne. On avoit perfectionné le Code de la duplicité en politique, et le système des abstractions en diplomatie. Jamais Siècle, en un mot, n'avoit porté si loin le talent d'obscurcir le jour de la vérité et jusqu'aux axiômes de l'évidence.

Nous avouerons encore qu'à cette même époque on avoit fait les dernières découvertes dans la région

des plaisirs. Aucun moyen d'exalter les passions et de flatter les sens qui n'eût été ou imaginé ou perfectionné. Les talens d'agrément et tous les arts corrupteurs, prônés par les philosophes, encouragés par l'appât présent du lucre, avoient acquis leur dernier développement ; et l'empire des mœurs étoit sous la direction des esclaves du luxe. La même soif des plaisirs qui tourmentoit les oisifs de la Capitale se faisoit ressentir dans les Provinces. La variété des saisons, dans nos grandes villes, y varioit sans jamais y suspendre le cours des jouissances épicuriennes ; et, de nos sallons à nos jardins, de nos théâtres à nos cuisines, tout prouvoit le savoir faire et le goût exercé dans les ordonnateurs de nos recherches voluptueuses.

Pour ne refuser au dix-huitième siècle aucune des concessions que nous pouvons lui faire, disons encore que, si la nuit mérite le nom de jour lorsque de fréquens éclairs ont coloré ses ténèbres, et si un siècle a droit de s'appeler éclairé quand il le fut, à la manière des marais fangeux, par les feux follets qui égarent le voyageur, il y auroit injustice à contester le nom de *siècle de lumières* au siècle qui se l'arrogea. Mais, en attendant que les champions du siècle philosophique aient fait prévaloir ce paradoxe auprès du nouveau siècle, nous ne craindrons pas d'avancer, comme une vérité réclamée par l'histoire, et un des points les plus marquans dans celle du règne de Louis XVI : que le plus grand malheur de ce Prince, et le principe générateur de ses derniers malheurs, ce fut de parvenir à la couronne à l'époque où une nuit de déplorable ignorance couvroit de ses ombres l'Empire de ses Pères, et aveugloit surtout la classe de ses Sujets

en possession de fournir ses instrumens et ses soutiens à la Puissance.

Nous croyons avoir déjà fourni, dans les Livres précédens, un grand à-compte de preuves à l'appui de l'assertion que nous avons à développer. Celles qui nous restent à produire nous seront également administrées par des témoins irrécusables; et il en résultera qu'aux exceptions près que nous avons faites, l'ignorance des Savans, au déclin du dix-huitième siècle, fut universelle, et qu'elle eut cela de plus honteux que celle des siècles de notre Monarchie réputés les plus ignorans, qu'elle tomba plus directement sur les objets dont la connoissance importe le plus soit au bonheur individuel de l'homme soit à celui du Corps social.

Nous avons déjà entendu les Sophistes révéler les vices et les crimes des Sophistes, et s'apprécier mutuellement avec beaucoup de franchise sous le rapport moral : ouvrons encore leurs Livres, recevons les dépositions des plus accrédités dans la Secte, et tout nous parlera de leur ignorance, tout nous en fera preuve évidente. Nous entendrons à la vérité, ces Flambeaux de leur siècle dire à ceux qu'ils éclairoient : « Les Philosophes sont des ames divines, » nés de la Raison universelle, qui apprennent à » penser aux hommes : tout homme sensé devroit » leur ériger des autels (*). » Ils leur diront encore : « Nous sommes les vrais Prophètes du Genre » humain, — nés pour instruire et pour juger les » autres hommes. — Le Genre humain est notre » pupille : — notre sagesse met l'Univers à nos

(*) Lettre du Roi de Prusse à d'Alembert, Juin 1772.

» pieds (*). » Mais, laissant au Lecteur à apprécier le bon sens caché sous cette modestie philosophique, demandons à ces juges nés des autres hommes qu'ils se jugent eux-mêmes sous le rapport du savoir, en jugeant la plus fameuse de leurs Productions scientifiques, celle qu'ils nous ont vantée comme l'éternel honneur de leur philosophie, et le plus précieux dépôt des connoissances humaines. Eclairés sur l'Encyclopédie par les pères même de l'Encyclopédie, nous définirons leur Monstre, d'après Voltaire : « Un entassement de fadeurs et de fadaises, » écrites du style du laquais de Gil-Blas ; du velours » de gueux, cousu à des étoffes d'or (**) ; » avec Diderot : « L'œuvre d'une Race d'Ecrivailleurs qui, ne sachant rien et se piquant de savoir tout, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout ; — un gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses, mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates (†) ; » avec d'Alembert : « Un habit d'Arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons (¶). »

Après avoir ainsi apprécié le principal chef-d'œuvre de leur savoir, et leur titre fondamental à la célébrité, ces Philosophes nous apprendront encore

---

(*) Dictionnaire Encyclop., art. *Gloire*, art. *Encyclopédie*. *Essai sur les préjugés*, p. 151. Helvétius, *de l'esprit*, I. Discours, p. 110.

(**) Lettre à d'Alembert, 29 Février, 1757.

(†) Lettre de Diderot aux Editeurs de l'Encyclopédie, relatée dans un Mémoire au Chancelier, 1768.

(¶) Lettre de d'Alembert à Voltaire, 22 Février 1770.

eux-mêmes que nous ne devons voir dans leurs personnes, comme dans leurs Livres, que des Oracles trompeurs, habiles seulement à s'accuser et à signaler, dans leurs confrères, chacun le point d'ignorance qu'il croit n'être pas le sien. Celui qui a le plus long-temps étudié et le mieux saisi leur caractère, nous dit d'eux : « Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâti dans leur imagination. — Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne : ils ne s'accordent que pour disputer. — Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux Puissans et aux Riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu; et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du Genre humain (*). »

Cet aveu de J. J. Rousseau, et ce portrait de la présomptueuse ignorance des Philosophes ses contemporains, disoit beaucoup, sans doute, et pourtant ne disoit pas encore assez. Nous devons ajouter que, dans ces systèmes inintelligibles, où l'on s'aperçoit seulement que ces modernes Impies foulent aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ne se montrent d'ordinaire que les foibles copistes et les plagiaires maladroits d'antiques Subtilités

(*) Emile. *T. III, L. 4, p.* 18 *et* 129.

présentées souvent avec plus d'art par les Sophistes de Rome et d'Athènes, et réfutées en grec et en latin quinze siècles avant qu'ils ne s'avisassent de les proposer en français aux méditations de leurs disciples en ignorance.

Plus à portée encore de connoître les Philosophes de son temps, qu'il avoit fréquentés et protégés, que ne l'étoit J. J. Rousseau qui les avoit *feuilletés*, le Roi de Prusse, Frédéric II, n'étoit pas moins prononcé sur leur ignorance, et il disoit d'eux : « Ils se targuent de Géométrie, et soutiennent que tous ceux qui n'ont pas étudié cette science ont l'esprit faux; et que, par conséquent, ils ont seuls le talent de raisonner. — Les Gouvernemens, ils les réforment. *La France doit devenir un Etat républicain*, dont un Géomètre sera le législateur, et que des Géomètres gouverneront. — Mon avis seroit de loger ces Messieurs aux Petites-Maisons, pour qu'ils y fussent les législateurs des fous leurs semblables; ou de leur donner à gouverner une Province qui méritât d'être châtiée. Ils apprendroient, par leur expérience, après qu'ils auroient tout mis sens dessus dessous, qu'ils ne sont que des ignorans. »

Après avoir ainsi apprécié ses Pairs et les Héros de la Secte, le Monarque philosophe nous montre à leur suite le troupeau des Subalternes, « qui, dit-il, soit par air soit par mode, se comptent parmi leurs disciples, affectent de les copier, et s'érigent en sous-Précepteurs du Genre humain (*). » Mais, quoique Frédéric dût être censé connoître à fond les projets des Sophistes français; celui qu'ils avoient

(*) Œuvres du Roi de Prusse. *T. VI, p.* 27. *Tom. X, p.* 86.

conçu d'ériger *la France* en *un Etat républicain*; parut d'une telle extravagance aux Ministres de Louis XVI, qu'ils se contentèrent de plaisanter de la dénonciation que leur en faisoit le philosophe Roi. Et pourtant nos Philosophes en viendront, du projet, à l'exécution; et, au jour où le Ciel en sa colère leur donnera à gouverner, non pas seulement une Province, mais tout un vaste Empire *qui aura mérité d'être châtié*, nous verrons les ignorans Disciples de ces réformateurs ignorans, vrais fous, législateurs d'autres fous, mettre tout sens dessus dessous, et, à l'ordre existant, faire succéder le chaos et les ruines.

On ne peut promener un œil observateur sur le règne de Louis XVI, sans rencontrer de toutes parts ces Champions du désordre, et reconnoître en eux les héritiers de ces Sophistes dont la Sagesse éternelle nous dit : « Non contens de s'être égarés dans » la science de Dieu, ils passent la vie à s'escrimer » dans les combats de leur ignorance, et donnent » encore le nom de paix aux maux infinis qu'ils » font au Monde (*). » En effet, tandis que l'ignorance des Maîtres débitoit ses apophtègmes, l'ignorance plus stupide des Disciples les recueilloit dans l'admiration. Réformateurs aussi hardis en Religion qu'ils l'étoient en Politique, ils se flattoient de substituer à ses fondemens divins des fondemens plus raisonnables. Les uns alloient recueillir chez le Barbare et l'Indien des systèmes d'absurdité, fruit de l'Idiotisme conseillé par les passions; et, traduisant

(*) Non sufficerat errare eos circa Dei scientiam : in magno viventes inscientiæ bello, tot et tam magna mala pacem appellant *Sap. XIV*, 22.

ensuite

ensuite en pompeux galimatias ces extravagances exotiques, ils osoient les mettre en parallèle avec la sainteté de la Religion du Ciel, et la majestueuse évidence de sa divinité. Les autres, après s'être successivement traînés sur les systèmes du Protestantisme, du Déisme et du Matérialisme, finissoient par ne plus voir qu'un hors-d'œuvre, ou même un fléau dans la Religion le trésor de l'homme de bien et le ressort unique du Monde moral. Sa raison seule, à leur avis, suffisoit à l'Etre intelligent pour l'éclairer sur sa dignité, sur ses devoirs et sa destinée. Plus intrépides dans les voies de leur ignorance que les sophistes païens, ces sophistes nés chrétiens se portoient plus avant qu'eux dans le champ de la déraison; et c'étoit sur un ton de hardiesse plus cynique qu'ils osoient citer l'Eternel à leur tribunal; lui composer son essence et régler ses attributs, poser des bornes à sa puissance, et lui interdire le droit de dépasser, dans ses plans comme dans ses œuvres, le niveau de leurs conceptions. Ils s'avançoient, dans leur délire, jusqu'à juger sa justice, discuter sa sagesse, accuser sa bonté, et opposer à l'économie de sa providence leur *mieux* philosophique pour le gouvernement du Monde.

Ces fiers réformateurs de la Divinité n'avoient plus qu'un pas à faire pour nous effrayer de leur monstrueuse ignorance; et ce pas sera franchi. Pour n'avoir plus rien à craindre du Dieu qu'ils ont blasphémé, ils l'anéantiront; et les Français désabusés iront apprendre, à leur Ecole, à remplacer la foi vulgaire d'un Dieu créateur et d'une providence universelle, par la foi plus lumineuse d'une Nature éternelle, d'un Hasard ordonnateur, et d'un Destin conservateur. « Oui, nous diront les savans archi-

tectes du *Système de la Nature*, ceux qui entreprendront de le contester (que la Nature est le seul Dieu) sont des hommes pervers, des fanatiques, des méchans, des fous; leur Religion n'est que démence, folie, enthousiasme, fanatisme, superstition, imagination déréglée, ignorance, enfance, stupidité, imposture. — Adressons-nous à la Nature: elle nous procurera une foule de biens, lorsque nous lui rendrons les honneurs qui lui sont dûs; elle nous fournira de quoi soulager nos maux physiques et moraux, quand nous voudrons la consulter. Elle ne nous punit, ou ne nous montre des rigueurs que lorsque nous la méprisons (*). »

Le commun des dévots à la Nature, sans être toujours des champions aussi chaleureux de la Déesse, n'en professeront pas moins la foi de sa divinité: et, pour eux comme pour les Apôtres du Club d'Holbach, la Nature sera digne d'un culte exclusif. Qu'on ne leur demande pas néanmoins quelle est l'essence du Dieu ou de la Déesse NATURE, et quels sont ses attributs? La flexible Divinité se prête à toutes les formes dont il plait à ses divers adorateurs de la gratifier; et son admirable essence se compose de tous les contraires. La Nature est le grand ordre, et la Nature est le chaos: la Nature est aveugle dans ses desseins, et pourtant clairvoyante dans ses résultats: la Nature est toute matière et la Nature produit les esprits: la Nature est l'assemblage de tous les biens, et aussi la somme de tous les maux. La Nature est un Dieu, la Nature est un monstre: la Nature ne fait rien et

(*) *Le Syst. de la Nature.* Par d'Holbach et les siens.

tout se fait par la Nature ; la Nature est muette et la Nature enseigne tout (1).

Le mot de l'énigme c'est que cette Nature a institué les Philosophes ses interprètes et ses Oracles, et que c'est à eux qu'elle a révélé ses mystères les plus cachés. Ecoutons ces favoris illuminés de la Nature, ils nous diront que, pour eux, *la Nature est un grand Livre*, et que c'est dans ce Livre, scellé pour les profanes, qu'ils ont découvert, entre autres curiosités de première importance au Genre humain : « Que la mère Nature a gratifié l'Homme, sa plus chère production, de droits sacrés et inaliénables, dont les Prêtres et les Rois ont conjuré l'invasion ; que les Codes politiques et religieux et toutes les distinctions hyérarchiques qui organisent les Sociétés modernes, barbares inventions de la Tyrannie, sont nuls de plein droit au tribunal suprême et dans l'ordre éternel de la Nature ; qu'aucun homme, dans l'immensité de cette Nature, dont il fait partie intégrante, ne doit rien, absolument rien, à un autre homme son semblable, de même qu'*un chien*, (suivant le judicieux commentaire du grand Voltaire) *ne doit rien à un chien, ni un cheval rien à un cheval ;* que tout homme, enfin, tient de la Nature sa mère le droit inamissible de vivre et mourir libre. » C'est, littéralement, ainsi que raisonnoit, ainsi qu'écrivoit le Philosophe du dix-huitième siècle. Et j'avoue que je ne puis me rappeler cette doctrine, sans me confirmer dans la pensée que l'Aigle de l'éloquence sacrée, pour qui les siècles étoient transparens, avoit présent à l'esprit notre siècle philosophique, et vouloit nous signaler *l'homme libre et savant* du règne de Louis XVI, lorsqu'il nous montroit, dans un lointain de plus

de trois mille ans : « Un homme pétri de vanité, qui se dresse d'orgueil, et *se croit né libre*, de la même liberté que le poulain de l'âne sauvage (*). »

De graves observateurs de la Révolution du dix-huitième siècle et de la malignité de ses causes, ont également cru ; et leur sentiment nous paroît plus que probable, qu'un autre confident de la Divinité, qui avoit puisé à la vraie source la science des temps et le don d'éclairer les Ages, avoit eu spécialement en vue les Docteurs abrutis de l'époque d'ignorance que nous décrivons, lorsque, se plaçant avec son Lecteur dans les Générations futures, il lui disoit : « Tenez-vous pour averti des périlleuses épreuves qui assiégeront des temps très-reculés. Il s'élèvera alors une Secte d'hommes égoïstes, conduits par la cupidité, esprits vains et orgueilleux, blasphémateurs, réfractaires à l'autorité paternelle, qui joindront l'ingratitude au sacrilége ; incapables d'amitié, ennemis de la paix, artisans des calomnies et vivant dans la dissolution ; étrangers aux sentimens de douceur et d'humanité, appuyant la trahison par l'impudence, bouffis d'arrogance et plus épris des voluptés sensuelles que de l'amour de Dieu. — Vous les verrez se glisser dans les maisons, et enchaîner à leur parti des femmelettes courbées sous le faix de leurs iniquités, et le jouet de leurs désirs inconstans ; Docteurs qui toujours étudient et toujours restent au même point d'ignorance de la vérité. La résistance qu'ils lui opposent ressemble à celle qu'opposèrent à Moïse les magiciens Jannès et Mambrès :

(*) Vir vanus, in superbiam erigitur ; et, tanquam pullum Onagri, *se liberum natum putat*. Job. XI. 12.

ce sont des hommes dépravés dans l'esprit et pervertis dans la foi. Cependant leur influence aura un terme ; car leur folle ignorance acquerra pour tout le monde le même degré d'évidence que celle de ces deux jongleurs (*). »

Si notre version, que l'on peut comparer au texte, n'en altère pas la fidélité, le Lecteur conviendra que tout est également frappant et dans le portrait anticipé, et dans le sort prédit de ces modernes enchanteurs, vrais charlatans d'ignorance et de perversité. Le jour de leur triomphe le plus complet touchoit à celui de leur chûte la plus ignominieuse ; et la folie de ceux que l'on vantoit hier comme les Oracles d'un siècle éclairé, se trouve aujourd'hui à un tel point de notoriété, qu'il ne reste plus aux Disciples qu'ils ont séduits de milieu raisonnable entre abjurer leurs Docteurs, ou s'associer à l'infamie qui les poursuit.

Nous croirions en avoir assez dit sur cette matière, si nous n'écrivions que pour confirmer nos contemporains dans la juste horreur qu'ils ont conçue de la ténébreuse puissance qui dominoit l'empire moral

(*) Hoc autem scito quòd in novissimis diebus instabunt tempora periculosa : erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti ; sine affectione, sine pace, criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quàm Dei ; — qui penetrant domos et captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis, quæ ducuntur variis desideriis ; semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. Quemadmodum autem Jannes et Mambres restiterunt Moysi, ita et hi resistunt veritati : homines corrupti mente, reprobi circa fidem. Sed ultra non proficient ; insipientia enim eorum manifesta erit omnibus, sicut et illorum fuit. *II. Timot. III.* 1. *et seq.*

durant la nuit du règne de Louis XVI. Mais nous entendons derrière nous la voix de la Postérité, qui nous crie d'insister sur nos preuves, si nous voulons lui rendre croyable l'ignorance invraisemblable dont nous accusons *le Siècle des lumières*. Entrons donc ici dans quelques détails justificatifs, qui, s'ils sont superflus pour convaincre notre Age, ne le seront pas pour obtenir l'assentiment des Générations futures.

Ce n'est point, sans doute, l'impuissante chimère appelée Nature, c'est son divin Auteur qui forme au fond du cœur de l'Etre pensant cette réponse d'immortalité et cette tendance invincible vers le principe qui la donne, d'où résulte le sentiment intime qu'on nomme Religion; sentiment indépendant de l'homme, qui s'annonce en lui comme un besoin; qui se perpétue chez lui sans lui, souvent même malgré lui. Aussi Montesquieu, plus à portée que personne d'en faire la remarque, n'est-il pas le seul qui l'ait faite : que « l'homme pieux et l'impie parlent sans cesse de Religion, l'un de ce qu'il aime, » l'autre de ce qu'il craint. » Et sous ce dernier rapport les philosophes du dix-huitième siècle ont singulièrement vérifié l'observation. Nous les vîmes tous s'ériger en théologiens, tous travaillés de la manie de faire comparoître la Religion dans leurs Ecrits souvent dans les Ecrits les plus étrangers à cette science; et partout pour nous révéler les secrets de leur ignorance avec ceux de leur dépravation. Le ton des Docteurs étoit différent, mais l'affectation étoit la même en tous : tous voyoient dans la Religion un ennemi importun que tous s'accordoient à combattre. Ils l'attaquoient tantôt comme une chimère, tantôt comme une réalité, aujourd'hui par les doutes et les incertitudes, demain par les

sophismes et les sarcasmes, toujours en faisant preuve, quelquefois même osant faire gloire de leur ignorance. Et, comme les Coriphées du parti étoient les plus ardens dans ce genre d'escrime; ce furent eux aussi que nous vîmes s'enfoncer plus avant dans le champ des doutes et des absurdités.

Plus l'inculpation est grave, plus nous tiendrons à la méthode que nous avons adoptée, de faire comparoître ceux que nous accusons. C'est eux-mêmes que nous sommerons de nous produire les pièces de leur jugement; et le Patriarche de la secte ne nous fournira pas les moins concluantes. Sans contester à Voltaire ni sa pétulante vivacité d'esprit, ni son imagination sulfureuse, ni le clinquant de sa prose, ni l'harmonie de ses Hémistiches, nous dirons encore qu'aucun de ses Disciples ne l'atteignit, comme écrivain, par la subtilité des pensées, l'élégance des formes et souvent l'originalité de l'expression; nous lui laisserons l'odieux talent d'aiguiser l'épigramme, de lancer le sarcasme, d'appeler le ridicule sur les objets les plus dignes de la vénération des hommes, de faire briller le vice des ornemens de la vertu; nous admirerons, s'il le faut, l'incomparable fécondité de sa plume, mère de cent volumes sur mille sujets divers; mais nous n'en soutiendrons pas moins que ce fastueux appareil d'érudition, n'étoit que le riche manteau d'une honteuse ignorance. Déjà le le vrai Savoir a recueilli et publié les erreurs et les ignorances du Sophiste contempteur de la vérité et corrupteur du goût (2); qu'il nous suffise de dénoncer ici les ignorances plus graves du Blasphémateur de la Religion et du corrupteur des mœurs.

Un de ses disciples chéris, son panégyriste et l'éditeur de ses Œuvres complètes, Condorcet, nous

définit l'ignorance religieuse de Voltaire : « Une in-
» certitude presque absolue sur la spiritualité et
» même sur la permanence de l'ame après son corps,
» ainsi que sur l'existence de Dieu (*). » Et la con-
fession d'ignorance, que ce confident nous fait à la
charge de Voltaire, Voltaire lui-même la réitère à
d'Alembert, et lui dit : Y a-t-il un Dieu tel qu'on
» le dit ; une ame telle qu'on l'imagine ; quelque
» chose à espérer après la vie pour la vertu, ou
» à craindre pour le crime? — Que le Héros phi-
» losophe débrouille tout cela ; pour moi, je n'y
» entends rien (**). » Et ici le Roi philosophe, qui
n'y entendoit pas plus que le Philosophe son maître,
répondoit : « Je vous avoue que, sur l'existence de
» Dieu, je ne vois que le scepticisme de raison-
» nable (***). » Cela n'empêchera pas que Voltaire
ne prétende que « La pensée pourroit bien être un
» présent que Dieu auroit fait à la matière (†)? »
Etrange prodige, que ce présent de la pensée fait à
la matière ! Et pourtant l'appréciateur si libéral de
la divine puissance n'en déclare pas moins nette-
ment que « Tout miracle est impossible à Dieu (¶). »
Enfin, celui qui doute d'abord s'il y a un Dieu,
puis qui n'en doute plus, pour croire que ce Dieu
pourroit bien changer l'essence des choses, gratifier
la matière de la pensée, et apparemment aussi le
triangle de la rotondité, ce Théologien, non moins

(*) Vie de Voltaire, par Condorcet. *Tom. C des Œuvres compl., Edit. des Deux-Ponts.*

(**) Lettre du 12 Octobre 1770.

(***) Lettre de d'Alembert, 36.e de sa correspondance.

(†) Mélanges, *ch.* 26.

(¶) Dictionnaire philosophique, art. *Miracle.*

admirable en crédulité qu'en incrédulité, finira par faire l'humble aveu à ses Disciples, que leur Maître est, bien décidément un animal sans ame, et leur apprendre qu'eux-mêmes n'ont pas plus d'ame que lui : « Il n'y a point d'ame ; les animaux n'ont que » des facultés, nous n'avons que des facultés (*). »

Cependant ce Philosophe qui refusoit une ame à l'homme, disposé à refuser un Dieu au Monde, n'en étoit pas moins l'Oracle révéré de son siècle ; et il n'étoit malheureusement que trop fondé à montrer à ses confidens sa classe des *honnêtes gens qui, de Paris à Moskow*, désertoient la Religion pour embrasser sa philosophie. Non moins fort de cet apperçu de ses conquêtes que de sa supériorité d'esprit sur ceux qu'il régentoit, il employoit auprès d'eux la tactique du Charlatan auprès de l'Ignorance, le ton dogmatique et magistral. Rien n'étoit plus familier au Sophiste, soit dans ses attaques directes, soit dans ses traits lancés au hasard contre les vérités reçues et les principes les plus sacrés, que ces formules qui dispensent de preuves : *On sait assez — Il est démontré — On ne doute plus aujourd'hui — Tous les Savans conviennent.* — Et les Disciples auroient eu honte de ne pas convenir quand le Maître avoit dit : *Tous les Savans conviennent.*

Aucun Auteur, dans la série des siècles chrétiens, n'avoit porté si loin que Voltaire le mépris de ses Lecteurs chrétiens. Souvent il se contentoit d'offrir pour pâture à son crédule Troupeau, et de lui donner pour des nouveautés, tantôt d'antiques et misérables reproches intentés au Christianisme par

---

(*) Voyez let. à Memmius, et l'A, B, C.

les Païens, tantôt de futiles objections, littéralement copiées dans des Auteurs orthodoxes, dont il lui suffisoit de supprimer les réponses victorieuses. Jugeoit-il à propos de donner une espèce de garantie à ses récits fabuleux ou à ses paradoxes impies, il ne lui en coûtoit rien pour créer des garans qu'il citoit effrontément, leur faisant dire ce que jamais ils n'avoient dit, ou même tout le contraire de ce qu'ils avoient affirmé. D'autres fois, selon qu'il convenoit à ses vues, il faisoit parler un Auteur un siècle avant sa naissance, ou bien il le faisoit revivre un siècle après sa mort.

Avec plus d'apparence de droiture et plus de prétention à la gloire de vrai philosophe, Jean-Jacques Rousseau eut, comme Voltaire, la manie d'écrire sur les matières qui importent le plus, soit au bonheur de l'homme, soit au repos des Sociétés; et, sur ces objets sacrés, le Sophiste de Genève rivalisa d'ignorance avec le Sophiste de Ferney, sans qu'il soit facile de décider lequel des deux contribua le plus à la propagation des ténèbres morales et religieuses qui se confondirent avec la nuit de notre Révolution. Les deux Rivaux se partagèrent l'empire de la Philosophie : ils en furent appelés les Dieux; et l'un comme l'autre se piqua d'être, à la tête de son Parti, un vrai Jupiter assemble-nues. Incrédule par orgueil, comme Voltaire l'étoit par fanatisme, mais avec plus de force que lui dans le génie et plus de méthode dans le raisonnement, Rousseau consomma l'œuvre de la perversion dans des cœurs déjà séduits par les leçons libertines de son précurseur. Ennemi moins emporté, et par-là même plus dangereux de la Religion qu'il veut détruire, le Sophiste encense souvent, divinise même la Victime que,

dans son cœur, il a dévouée à l'immolation. Ecoutez J. J. Rousseau parlant de la Religion : c'est presque le grand Bossuet d'abord, qui fait briller à vos yeux des traits de lumière ravissans ; puis, à l'instant même, ce n'est plus que le sombre Rousseau, qui se hâte de les éteindre dans un gouffre de ténèbres. Jamais on n'avoit vu dans l'empire des Lettres une aussi bizarre profanation du talent d'écrire : c'est la sublime Eloquence, qui verse les ombres et l'ignorance sur de saintes vérités qu'elle vient d'orner elle-même de ses grâces les plus majestueuses (3).

L'impiété, dans Rousseau, n'étant pas fièvre continue, comme dans Voltaire, ses intermittences rendoient plus sensibles encore le désordre de ses accès, et mettoient le Sophiste en opposition plus révoltante avec lui-même. Si non Siècle eût su le lire, et que les cœurs eussent été moins préparés pour l'illusion, jamais ils n'eussent été dupes des sophismes qu'il donnoit pour passe-port à un continuel débordement d'ignorance : ignorance des premiers élémens de la Religion dont il s'institue le docteur ; ignorance, au moins pratique, des règles du raisonnement dont il prétend s'étayer ; ignorance, dans un temps, de ce qu'il a su dans un autre ; ignorance, en composant un Livre, de ce qu'il a démontré dans un autre Livre ; ignorance même, au bas d'une page, de la vérité dogmatique par lui reconnue en la commençant. Et c'étoit en sommeillant à la suite de ce guide trompeur que ses Disciples, faisant les entendus, nous reprochoient de ne pas saisir les pensées du grand homme ; parce qu'il étoit rare que le grand homme n'eût pas pensé et parlé contradictoirement sur les mêmes objets.

Cette succession de lumière et de ténèbres, sous la plume de J. J. Rousseau, trouve son explication dans ce qu'il nous dit lui-même : « Quand les Phi» losophes seroient en état de découvrir la vérité, » qui d'entr'eux prendroit intérêt à elle ? Il n'y en » a *pas un seul*, qui, venant à connoître le vrai et » le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé » à la vérité découverte par un autre. Où est le phi» losophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas » volontiers le Genre humain ? Où est celui qui, » dans le secret de son cœur, se propose un autre » objet que de se distinguer (*) ? » Rousseau étoit-il de meilleure foi que les fourbes ses confrères qu'il démasque si bien ici ; étoit-il moins disposé qu'eux à tromper le Genre-humain : n'avoit-il pas comme eux pour objet unique de se distinguer ; et, comme eux encore, n'avoit-il pas la mesure complète de l'imbécillité de son Siècle, le Sophiste qui, pour y recruter des admirateurs, disoit modestement : « Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être que Jean-Jacques ; » celui qui disoit encore : « Jean-Jacques étonna l'Europe par des Productions dans lesquelles les Ames vulgaires ne virent que de l'éloquence et de l'esprit ; mais où celles qui habitent les régions éthérées reconnurent avec joie un des Leurs ; » celui enfin qui, racontant comment il fut illuminé, ajoutoit : « De la vive effervescence qui se fit alors dans l'ame de Jean-Jacques sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses Ecrits durant dix ans de délire et de fièvre (**) ? »

(*) Emile. *Tom. III*, *p.* 20.

(**) Rousseau, Juge de Jean-Jacques, 2.e *Dial.*, *p.* 254, 339.

C'est de cette tête en *vive effervescence*, que nous vîmes sortir tous ces Traités pompeux de Morale, de Religion et de Politique, destinés à l'instruction des Sujets de Louis XVI. Productions où brillent, en effet, *des étincelles de génie;* mais d'un génie que transportoient la *fièvre* et le *délire;* d'un génie qui ne marquoit sa supériorité qu'en imprimant à ses Productions le cachet plus apparent de ses travers et de ses ignorances. Ici c'est le Sceptique, qui donne de tout; ici c'est le fier Sophiste, qui tranche sur tout avec la morgue dogmatique. Ainsi, à la question qu'il se fait à lui-même, après que Voltaire la lui a proposée. « S'il y a un Dieu, également créateur » des corps et des esprits? » Il répondra : *Je n'en sais rien.* » — Y a-t-il un principe unique des choses? » y en a-t-il deux ou plusieurs? » Même réponse : *Je n'en sais rien.* « Quelle est leur nature? *Je n'en* » *sais rien.* » Ne lui demandez pas non plus si la récompense des Bons et le châtiment des Méchans, dans une autre vie, auront un terme ou seront éternels? *Il n'en sait rien.* Et, si vous vous étonnez de pareils aveux d'ignorance, de la part du Philosophe qui a la prétention de réformer la croyance des Français, il vous ajoutera : « Que m'importe? » — Je n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des » questions inutiles (*). »

Eh quoi! sublime Docteur, qui vous dites habitant de la *région éthérée*, il n'importeroit pas, ou il importeroit peu à l'Etre pensant de s'éclaircir sur la nature soit des châtimens qui puniront les crimes, soit des récompenses qui couronneront les vertus dans

(*) Emile. *T. III, p. 40 et suiv.;* et Lettre à Voltaire sur ses Doutes.

une autre vie? Il lui importeroit peu de connoître le Principe de son origine et l'arbitre de sa destinée? Il lui seroit indifférent de savoir s'il est l'enfant d'un seul Dieu créateur, et appelé à partager l'éternel héritage de son Père, ou de rester dans le doute s'il ne seroit pas le jouet momentané d'une Puissance assez éclairée et assez capricieuse à-la-fois pour avoir produit sans dessein, ou dans le dessein de la briser, l'étonnante merveille de la machine pensante?

Par suite naturelle de ces ignorances, le Théologue ignorera s'il doit prier le Dieu qu'il connoît si peu; et, quoiqu'il nous assure que la sainteté de l'Evangile parle à son cœur, cet Evangile sera si étranger à ses connoissances qu'il n'y aura pas vu la nécessité de la prière, cette nécessité si formellement établie et par le précepte et par l'exemple du divin Législateur des Chrétiens. Ses disciples même comme ceux de Voltaire, apprendront de leur Maître qu'il est superflu de prier Dieu; et il leur dira expressément: « Je ne le prie pas, que lui demanderois-» je » (*).

Il n'est pas inutile d'observer ici que c'est par l'organe d'un Prêtre que Rousseau tient ce langage. Il est vrai que, bientôt après, il fait dire à ce Prêtre: « Je » célèbre la Messe avec plus de vénération qu'autre-» fois; je me pénètre de la majesté de l'Être suprême, » — de sa présence, — en songeant que je lui porte » les vœux du peuple. — Je récite attentivement; je » m'applique à n'omettre jamais le moindre mot ni » la moindre cérémonie » (**). Mais, quelle étrange

(*) Emile. *Tom. III*, *p.* 83.
(**) Emile. *Tom. III*, *p.* 121.

ignorance ne serons-nous pas forcés de supposer, soit à ce bon Prêtre qui a l'air d'ailleurs d'en savoir si long, soit à celui qui, en le plaçant à l'autel, nous donna à entendre qu'il disoit la Messe sans savoir un mot de Latin ? Car comment, sachant cette langue, et après avoir récité, avec la scrupuleuse attention qu'il annonce, la sublime Oraison dominicale, et toutes les touchantes Prières dont se compose la Messe, eût-il pu proférer la sottise : « Je ne prie » pas Dieu; que lui demanderois-je ? »

Cependant, ni les contradictions les plus saillantes ni les ignorances les plus palpables des Maîtres ne l'étoient assez pour étonner l'ignorance plus insigne encore des Disciples. C'est ainsi, par exemple, que toute son Ecole lisoit, dans Jean-Jacques Rousseau, la sage exclamation : « Etre des êtres, le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi », et la Sentence philosophique : « Me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son Auteur » (*); mais le Troupeau, à la suite de Jean-Jacques, ne s'appercevoit pas que son Maître lui offroit, dans ces deux propositions, l'équivalent exact de la proposition unique : *Faire le plus digne usage de ma raison, c'est outrager son Auteur.* Les Disciples lisoient chez leur Docteur, que les miracles sont « le caractère, sans contredit, le plus frappant » d'une mission divine, et celui qui saisit spécialement le peuple; » et ils y lisoient encore : « Otez » les miracles de l'Evangile, et toute la Terre est » aux pieds de Jésus-Christ (**); » mais la perspi-

(*) Emile. *Tom. III, p.* 63. *p.* 99.
(**) Troisième Let. De la Mont. *p.* 73. *p.* 84.

cacité de ces Lecteurs ne s'étendoit pas jusqu'à voir que de ces deux assertions rapprochées résultoit l'assertion absurde : « *Le moyen de mettre toute la Terre aux pieds de Jésus-Christ, ce seroit d'ôter à l'Evangile son caractère le plus frappant, celui qui saisit spécialement le peuple.* » Le même Philosophe encore, qui disoit à ses Adeptes : « Nos Gouverne-» mens modernes doivent incontestablement au Chris-» tianisme leur plus solide autorité (*). » leur disoit de plus : « La Loi chrétienne est au fond plus » nuisible qu'utile à la forte constitution d'un » Etat (**) : » et les Lecteurs complaisans de Jean-Jacques, ne se doutoient pas même que leur Docteur leur eût fait le raisonnement digne des Petites-Maisons : *La plus solide autorité des gouvernemens modernes leur vient d'une Loi au fond plus nuisible qu'utile à leur forte constitution.*

C'est toujours le même langage de l'inconséquence et de la déraison que fait entendre le Philosophe, dès qu'il dogmatise sur la Religion. « Un fils, vous dira-t-il, n'a jamais tort de suivre la Religion de son père ; — c'est une inexcusable présomption de professer une autre Religion que celle où l'on est né (***). » D'où il s'ensuit que le Païen et le Musulman n'ont *jamais tort* de préférer à la lumière de l'Evangile qui s'offre à eux, les plus révoltantes absurdités du Paganisme et de l'Alcoran, et que les Apôtres, qui quittèrent la Religion de leurs pères pour suivre Jésus-Christ, furent d'inexcusables

(*) Emile, *Tom. III. p.* 132.

(**) Contrat social, *ch.* 8, *p.* 219.

(***) Let. à M. de Beaumont, *p.* 104. Emile, *T. III*, *p.* 127.

présomptueux.

présomptueux. Le même Rousseau néanmoins vous dira expressément : « Tous les cultes sont bons, — toutes les Religions sont bonnes (*). » Mais, s'il en est ainsi, où est donc le mal d'user de sa liberté pour passer d'une Religion bonne à une autre qui l'est également? Si *toutes* les Religions sont *bonnes*, il doit encore s'ensuivre que celle qui dit : *Hors de l'Eglise point de salut*, n'est pas mauvaise ; et qu'ainsi ce n'étoit que par haine aveugle et ignorant oubli de ses propres principes, que le tolérant Sophiste prononçoit contre la Religion catholique le foudroyant anathème : « Quiconque ose dire : *Hors l'Eglise point de salut*, doit être chassé de l'Etat (**). » Jean-Jacques Rousseau, au reste, n'est ici que le trop fidèle interprète des autres Docteurs de tolérance du *Siècle des Lumières*. A leur avis aussi, *toutes* les Religions sont *bonnes ;* la seule exceptée, qui dit à toutes : *Vous êtes mauvaises ;* qui le leur dit, et le leur prouve par un ensemble d'argumens qui ont bravé dix-huit siècles de contradictions, et que n'affoibliront point les arrêts du Tribunal d'ignorance érigé par nos contemporains.

Mais ce chef de Secte, si vanté des siens pour sa bonne foi, en mettoit-il beaucoup dans l'avis qu'il donnoit à un Protestant, rendu à la Religion catholique : *Revenez à la Religion de vos pères* (***)? Est-il croyable que son bandeau philosophique ait aveuglé Jean-Jacques Rousseau au point de lui laisser ignorer que, revenir à la Religion catholique, c'est pour

(*) Let. à M. de Beaumont, *p.* 102. Emile, *T. III*, *p.* 121.
(**) Contrat social, *p.* 229.
(***) Emile, *Tom. III*, *p.* 227.

un Protestant, reprendre la Religion de ses pères, cette Religion qui, toujours vierge et toujours saintement fière de l'être, ne sauroit non plus cesser de tendre les bras de sa charité aux Enfans qui l'ont abandonnée, que d'en repousser les Sectes adultères qui les lui ont débauchés? N'est-on pas même forcé de reconnoître qu'une coupable improbité accompagnoit encore ici la mauvaise foi dans ce *bon* Jean-Jacques, lorsque, contre sa conscience, il vouloit ramener son jeune Converti à l'ignorante école des Docteurs baromètres de sa Secte, qu'il apprécioit lui-même avec une justesse digne de Bossuet, quand il disoit : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce » qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent — on ne sait pas » même ce qu'ils font semblant de croire (*). »

C'étoit de cet étrange chaos de ténèbres et de contradictions, que devoit naturellement sortir cet autre aveu de déplorable ignorance, fait à Voltaire par Rousseau : « Il est douteux s'il y a la moindre différence entre le vice et la vertu (**). » Le Sophiste passera même du doute à la croyance positive de l'identité du bien et du mal moral; et son École deviendra une sorte d'atelier des plus curieuses vertus. On y verra figurer le *vertueux* Séducteur de l'Innocence confiée à ses soins, le *vertueux* Corrupteur de l'épouse de son bienfaiteur, le *vertueux* Suicide, et jusqu'à l'Athée *vertueux*, *plus vertueux* même que celui qui croit. Et, comme si le Ciel, pour l'instruction de la Terre, eût en même temps condamné ce fier Sophiste à fixer sur sa personne toute la honte

(*) Deuxième Let. de la Mont, *p.* 51, 54.

(**) Lettre à Voltaire, sur ses doutes.

des *vertus* philosophiques, et à les signaler encore aux mépris de la Postérité; c'est après s'être montré lui-même dans toute sa turpitude, et avoir publié jusqu'à ses plus secrètes infamies; c'est après nous avoir révélé qu'il fut voleur domestique, et que, soupçonné de ce vol, il en chargea une Servante; que, confronté avec cette fille, il soutint sa calomnie avec assez d'audace pour faire chasser de la maison l'innocente victime, et la forcer ainsi à se montrer au monde avec le cachet de flétrissure, qui n'eût dû être empreint que sur le front du voleur; c'est après tout cela, dis-je, que le cynique nous vantera exclusivement le cœur *vertueux* que renferme *la poitrine de Jean-Jacques Rousseau*; c'est après tout cela qu'il nous dira, qu'au son de la trompette, signal du jugement dernier, il ne craindra pas, le Livre de *ses Confessions* à la main, de défier la divine Clairvoyance de lui assigner, dans l'innombrable foule de ses semblables, un seul homme qui puisse dire : *Je fus meilleur que cet homme-là* (*).

Mais pouvoit-il donc ne pas se croire et se qualifier éminemment *le siècle des lumières*, celui qui avoit su découvrir une si heureuse mine de vertus, et qui savoit si bien l'exploiter? Les hommes *vertueux* à la Jean-Jacques Rousseau pullulèrent en France, comme y abondoient les *honnêtes-gens* à la Voltaire; et Louis XVI n'eut plus que de vertueux Courtisans dans son palais, et de plus vertueux Ministres encore dans ses Conseils. Aussi nos oreilles,

---

(*) Voyez sur ces objets, sixième lettre de J. J. Rousseau à Voltaire. Lettre à M. de Sartine, 15 Janvier 1772. Nouvelle Héloïse, Lettre 8 et 22. Rousseau, juge de Jean-Jacques, et Confessions de Jean-Jacques Rousseau.

accoutumées à entendre le *vertueux* Turgot, le *vertueux* Necker, et d'autres *vertueux* charlatans, ne s'effrayeront-elles pas lorsqu'elles entendront dire : Le *vertueux* Mirabeau et le *vertueux* Dumouriez ; le *vertueux* Rolland et le *vertueux* Pétion. La vertu philosophique, compatible en J. J. Rousseau, avec les vices les plus honteux, pouvoit également l'être, dans d'autres philosophes, avec le crime et la scélératesse. Nous ne verrons donc pas seulement autour de nous les *vertueux* Jacobins, nous verrons encore au-dessus d'eux les *vertueux* Montagnards et les *vertueux* Sans-culottes, guidés eux-mêmes dans la carrière du *vertueux* Brutus par le *vertueux* Marat, par l'*incorruptible* et *vertueux* Robespierre.

A l'époque où Voltaire et Rousseau, en se déchirant mutuellement, s'accordoient ainsi néanmoins pour changer l'essence des vices et des vertus, un philosophe étranger, jaloux de la célébrité qui s'attachoit à ces Réformateurs, ambitionnoit de la partager ; et, pour y réussir, parloit, déraisonnoit comme eux, et protégeoit leur ignorance du suffrage de la sienne, suffrage très-imposant, car ce Sophiste étoit Roi. Frédéric étoit flatté, lorsque d'Alembert, se disant le secrétaire « des Philosophes et » des gens de Lettres de toutes les Nations, et en » particulier de la Nation française, » lui écrivoit : « Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de ceux » qui écrivent et qui pensent : vous êtes à présent leur Dieu (*). » Ce Dieu qui, sous d'autres rapports, savoit souvent apprécier ses adorateurs, descendoit d'ordinaire au-dessous d'eux par l'impiété,

(*) Let. des 6 Juillet et 12 Août 1770.

et par un ton d'ignorance religieuse et morale plus brutalement prononcée encore que la leur. Lorsque ceux-ci s'arrêtent au doute, le Philosophe de Sans-Soucy s'avance jusqu'à l'affirmation; et, où l'ignorance des autres s'en tient à l'affirmatif, la sienne enchérit jusqu'au superlatif. C'est ainsi que celui dont les siens faisoient un Dieu, prononçoit nettement: *Il n'y a point de Dieu*; et la preuve qu'il en donnoit, dans sa haute sagesse, c'est que : « Si un Etre bien-» faisant avoit fait l'Univers, il nous auroit rendus plus heureux. » Quant à ce qui le regarde, il sait que « Son ame n'a rien qui la distingue de l'ame de la » brute : — Il se fait honneur d'être disciple de » l'athée Epicure ; — Il est *très-certain* qu'il n'est » qu'une matière organisée, et que ses pensées résul-» tent des cinq sens que la Nature lui a donnés. » Et si Frédéric essaie de se faire une idée quelconque d'une Divinité, elle est digne de son cerveau philosophique : « Nous sommes réduits, dit-il, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître, à n'admettre, tout au plus, dans l'Univers qu'un Dieu matériel, borné et dépendant. Je ne sais pas si c'est là son compte; mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu : ils nous aimeroient autant athées (*). »

Un athée couronné, et faisant gloire de son athéisme, étoit la première monstruosité en ce genre, qui eût encore effrayé le Monde chrétien, et l'on ne peut songer que c'étoit de notre France que ce sinistre météore empruntoit les feux qu'il lui renvoyoit, sans

(*) Voyez Correspondance du Roi de Prusse, surtout Let. à d'Alembert, 18 Oct. 1770; à Voltaire, 4 Déc. 1775.

attacher à cette idée celle des derniers malheurs qu'il présageoit à la Monarchie. Le philosophe athée de Berlin étoit le Roi des philosophes athées de Paris, qui méprisoient la France et les Français comparés à la Prusse et aux Prussiens ; qui se passionnoient pour la gloire militaire de leur Frédéric, comme pour sa gloire philosophique, et au point que le succès de ses armes, dans la guerre qu'il soutint contre Louis XV, fut réputé le fruit de leurs puissantes intrigues, comme il étoit le sujet de leurs triomphes séditieux (4).

Elle étoit bien aveugle, sans doute, la politique de ce Roi philosophe, qui s'attachoit lui-même à la sape de son trône avec le marteau de l'athéisme ; et il faut convenir que, si Frédéric put passer pour le premier homme de son siècle dans l'art destructeur des hommes, il se montroit le plus ignorant et le dernier des hommes d'Etat, lorsqu'il anéantissoit aux yeux de ses Sujets le motif sacré de la soumission qu'il exigeoit d'eux. Il est vrai que, comme l'Athée de Ferney, l'Athée de Berlin n'eût pas voulu que ceux qui le servoient fussent aussi des Athées. Mais quelle plus vaine prétention pour un Roi, sur qui sont fixés tous les yeux, que d'imaginer qu'il dérobera long-temps à ses Sujets le secret de son hypocrisie, et qu'il conservera au milieu d'eux un privilége exclusif d'athéisme ! Aussi les philosophes eux-mêmes se moquèrent-ils, dans le temps, comme d'une risible inconséquence, *d'une Réfutation du système de la Nature* par Frédéric. L'éloquente diatribe d'un Roi matérialiste, contre l'Auteur matérialiste d'un système qui frappoit la tête des Rois, ne leur parut pas plus concluante que le plaidoyer de cet habitant de l'Hôpital des fous contre la méchanceté de la tuile qui avoit osé le blesser.

Ces trois Astres principaux, qui brillèrent sur l'horison philosophique sous le règne de Louis XVI, avoient aussi leurs Satellites, qui parcouroient autour d'eux leur cercle d'ignorance. Le bras droit de Voltaire, et son agent de confiance, tant au milieu de la Secte qu'auprès des Grands de la Capitale, et des Princes de l'Europe, d'Alembert, malgré l'attention qu'il apportoit à cotoyer le bon sens et même l'orthodoxie, dans ses Productions littéraires, n'y déposoit pas moins ses preuves d'ignorance et ses contradictions palpables sur les matières les plus importantes. Le fol espoir dont se flattoit l'impie, dans sa correspondance avec les impies, d'*écraser* comme *infâme* la Religion le plus beau don du Ciel et le premier besoin de la Terre, suffiroit seul pour donner la mesure de sa science sur ce grand intérêt de l'homme. Ce Sophiste, que les siens surnommoient *le Capucin de la philosophie*, vacilloit comme eux dans ses principes mêmes sur l'existence de Dieu. Il disoit, à la vérité : « Tous les raisonnemens prouvent bien moins un Dieu, même aux yeux du » philosophe, qu'un simple insecte (*). » Mais, pour prouver ensuite que la preuve de l'insecte ne prouve pas mieux que les raisonnemens en faveur de l'existence de Dieu, il ramènera ses contemporains à la grossière ignorance des anciens philosophes sur la force génératrice de la matière en putréfaction, et il leur dira : « Il faut bien se » garder d'assurer, d'une manière positive, que la » corruption ne puisse jamais engendrer des corps » animés (**). »

(*) Dict. encyclopédique, art. *Démonstration*, par d'Alembert.
(**) Dict. encyclopédique, art. *Corruption*, par d'Alembert.

Si les Ecrits de d'Alembert viennent à se perdre un jour, comme il n'y a que trop d'apparence, la Postérité refusera de croire celui qui lui dira que ce Littérateur, réputé une des lumières du dix-huitième siècle, éclairoit ce siècle en lui disant : « La raison » n'a pas eu assez de force pour faire la découverte d'une vérité que la raison seule nous enseigne » : et cette sottise est néanmoins bien expressément celle que contoit à ses lecteurs le philosophe qui, après avoir écrit : » La raison humaine « n'a pas eu assez de force pour faire la découverte de la création (*) », écrivoit encore : « La Création, » comme tous les Théologiens eux-mêmes en conviennent, est une vérité que la seule raison nous enseigne (**). » Mais la Postérité, si les Ecrits de d'Alembert lui parviennent, sera-t-elle plus disposée à croire que ses contemporains aient fait un philosophe des plus éclairés de celui qui prétendoit que » c'est dans l'endroit *seul* où les ténèbres sont répandues *de toutes parts*, qu'il faut chercher *des* » *notions nettes et exactes de tout*? » Et c'est encore » là, très-littéralement, le langage d'absurdité que nous faisoit entendre le sublime d'Alembert, lorsqu'après avoir dit : « *En métaphysique*, les ténèbres » sont répandues *de toutes parts* (†) », il disoit de » plus : « *C'est dans la Métaphysique seule*, qu'il faut » chercher des notions nettes et exactes *de tout* (¶). »

Plus hardi contre la Religion que le cauteleux d'Alembert, le clairvoyant Helvétius annonçoit à

(*) *De l'abus de la critique*, n.° 9.

(**) Encycl. art. *Création*, par d'Alembert.

(†) *Mel. de littér.* Tom. V, ch. I.

(¶) Encycl., Disc. prél., *p.* 27.

son siècle, « Qu'une Religion sans dogmes, *comme* » *la païenne*, seroit un jour la Religion de l'Uni- » vers. » Le Docteur, comme l'on voit, fait ici profession d'ignorer que les Superstitions païennes, altération de la Religion primitive, admettoient des dogmes, et ceux entre autres de l'immortalité de l'ame, de la punition des crimes dans le Tartare, et de la récompense des vertus dans l'Elysée. Le docte fermier-général, bon épicurien, qui tenoit école à la tête d'une table succulente, disoit à ses Disciples que « C'est à la Raison et non à la Religion qu'il appartient de rendre les hommes meilleurs; — Que les vices et les vertus sont choses de convention, et du ressort des lois humaines; — Que le suicide, loin d'être un crime est un trait de vertu; — Que la communauté des femmes et la demi-nudité des filles, admises dans une Société, seroient des moyens de perfectionner les talens et de porter la vertu jusqu'à l'ivresse (*). » En effet, quand la Religion des philosophes deviendra la Religion de la France, que le règne de la *Liberté* aura introduit, par la faculté du divorce, la communauté des femmes, et que ces femmes de *communauté* produiront dans la Société, comme elles le font encore aujourd'hui, leurs filles *à demi-nues* et au-delà, nous verrons, suivant le pronostic du grand Helvétius, et ces femmes et ces filles *porter leur vertu jusqu'à l'ivresse*. Mais cette ivresse de l'impudeur, si le Gouvernement n'y prend garde, aura infailliblement un triste réveil (5).

(*) *De l'homme*, T. I, p. 53 et 203, ch. 3, paragr. 7. *De l'esprit*, ch. 17. *De l'homme*, T. II, p. 278, 522. *De l'esprit*, Disc. 2, ch. 14 et 15.

A côté de ce flambeau de son siècle, paroissoit un des collaborateurs du *Système de la Nature*, le lumineux Diderot, qui nous découvroit, entre autres curiosités philosophiques, « Qu'entre lui et son chien, il n'y avoit de différence que l'habit (*); — que le spectacle de l'Univers ne mène pas à l'idée de quelque chose de divin (**); —que l'homme est un instrument passif entre les mains de la nécessité; — que la modification de son cerveau constitue sa conscience; — qu'on peut supposer l'Espèce humaine produite par la Nature, soit dans le temps soit de toute éternité; — que l'homme doit être *vertueux*, s'estimer, se respecter, sentir sa dignité, être grand à ses propres yeux (***). » Admirable puissance de ce docte philosophe, qui savoit rendre habile à la vertu *l'instrument passif de la nécessité*, et faire naître le sentiment de sa *grandeur* et de sa *dignité* dans *l'homme-chien*, à la différence près de l'habit (6) !

Un autre savant Personnage, le digne émule du savant Diderot, et mieux apprécié que lui, puisqu'il fut fait académicien, l'immortel M. Lalande figuroit dès lors avec distinction dans le docte Collége des Athées, dont il fait encore gloire aujourd'hui d'être *l'Agent-général*. Tandis que Diderot, se promenant sur la Terre, en habit d'homme, à côté de son égal habillé en chien, n'y voyoit rien qui lui donnât l'idée de quelque chose de divin. Le savant astronome des Français, au siècle de leurs lumières,

---

(*) *Vie de Sénèque.*

(**) *Code de la Nature*, p. 150.

(***) Syst. de la Nat. *T. I, p.* 2, 23, 24, 278 *et suiv.*

parcourant l'immensité des Cieux, armé de la lunette philosophique, découvroit, dans la marche harmonieuse du firmament, le pur *jeu d'une matière éternelle, prodigieusement diversifiée*; et, aussi incapable de prévention que le sage Auteur du *bon sens*, loin de joindre à cet égard son assentiment à celui du Monde entier, il nous apprend que, si on lui demande (et il nous assure qu'on le fait quelquefois) ce qu'un astronome voit dans les astres, s'il n'y découvre pas le *Cœli enarrant gloriam Dei* ? il répond : « Ce que j'y découvre ? c'est que vous êtes » une bête (*).» Réponse très-philosophique, et qui cache sans doute quelque sens dont le vulgaire des lecteurs ne saisit pas toute la finesse et la profondeur. Un astronome, assez peu philosophe pour avoir confessé avec admiration ce *Cœli enarrant gloriam Dei*, qui fait pitié à l'astronome Lalande, est remis à sa place par celui-ci, qui nous dit avec esprit : *Cassini étoit une bête.*

Le lumineux astronome nous dira cependant : « Le philosophe ne se déclare point contre la Religion de son pays » : Sentence qui efface du tableau des philosophes et Voltaire et Rousseau, avec tous leurs disciples si ouvertement déclarés contre la Religion de leur pays. Mais vous-même, M. de Lalande, qui vous croyez bien philosophe, en vous déclarant avec fureur pour l'athéisme, qui est l'absence de toute Religion, il faut donc que vous regardiez le peuple de *votre pays* comme un peuple d'athées. Et ce sentiment est digne en effet du philosophe non moins courageux

(*) Voy. le Dict. des Athées, et le *Supplément* à ce Dict. par M. *Lalande.*

que pénétrant qui place dans son Calendrier des Athées les Pascal et les Fléchier, et bien d'autres Personnages encore à qui l'on n'eût jamais soupçonné la vertu d'athéisme. Tout cela n'empêchera pas que l'Académicien, toujours conséquent, ne nous dise: « La Religion est nécessaire. » Et que l'on se garde bien néanmoins de conclure : « Donc l'athée Lalande, » qui s'efforce de ravir à sa patrie ce *nécessaire*, est » un misérable indigne de respirer dans sa patrie. » La replique du philosophe seroit toute prête : *Vous êtes une bête !* Et vous, M. de Lalande, bien certainement vous n'en êtes pas une ; car, où réside la somme entière des vertus, là ne sauroit se trouver la bêtise ; et c'est vous-même qui, en digne émule du *vertueux* Jean-Jacques, avec autant de modestie, et pour le moins autant de droit que lui, vous écriez comme lui : « Moi ! je crois posséder toutes les vertus (*) ». *Vertueux* Patriarche des *vertueux* athées, des *vertueux* Philosophes, et des *vertueux* Franc-maçons du dix-huitième siècle, que votre foi est robuste, et qu'elle est humble en même temps ! Vivez donc, saint homme, vivez encore long-temps pour notre instruction, précieuse relique de *toutes les vertus* du siècle passé. Si vous avez raison de vous donner *toutes les vertus*, pourrions-nous avoir tort en vous donnant encore *toutes les lumières*, et en assurant qu'il fut aussi *une bête*, cet Astronome italien qui, passant par Paris, vous fit si obstinément refuser sa porte, et osa proférer, en présence de témoins encore vivans, le blasphème : « Je n'ai point de temps à » perdre avec *cet ignorant*, dont la réputation de

(*) Voyez le Dict. des Athées, par *Lalande*.

» grand astronome fait pitié partout ailleurs que » chez Messieurs vos philosophes français (7)? »

Parmi les Précepteurs des Sujets de Louis XVI les plus renommés pour leur savoir, on ne doit pas oublier le docte Raynal, que ses doctes contemporains surnommoient *la lumière des deux Mondes*, au même temps que la Fayette en étoit proclamé *le Héros*. Fêté des Grands de la Capitale, commensal des Riches, protégé des Ministres français et des Princes étrangers, ce digne apôtre de la Philosophie possédoit tout le hardi savoir de sa Secte, et s'efforçoit de l'inculquer à son siècle. Savant en histoire naturelle, il racontoit aux Français, émerveillés de l'apprendre et charmés de le croire : « Qu'on a vu des pays où des animaux ont » fait plus de progrès que l'homme vers l'état *de perfection* (*). » Savant en Théologie, car il disoit se rappeler qu'il *avoit été prêtre*, il leur apprenoit que « L'idée de l'unité de Dieu est la découverte » de la Philosophie (**); » et nullement, comme l'attestent tous les monumens de l'histoire sacrée, le dogme héréditaire et constant du Peuple de Dieu. Aussi profond en principes de législation qu'industrieux en moyens exécutifs, le savant Raynal conseilloit aux Chefs des Sociétés de permettre *toutes les Religions* au peuple, avec l'admirable précaution de ne donner à ce peuple de toutes les Religions qu'*un temple unique* (***). Mais c'étoit surtout en morale que brilloit le grand savoir du

(*) Hist. philosophique, etc. *Tom. VII*, *p.* 104.

(**) Hist. philosophique, *Tom. III*, *p.* 75.

(***) Hist. philosophique, *Tom. II*, *p.* 481, 491.

philosophe réformateur. Dans le même Ouvrage, où il avertissoit Louis XVI qu'un peuple ne peut subsister sans mœurs et sans vertus (*), il révéloit à ce Prince les secrets les plus curieux pour parvenir sûrement à épurer les mœurs de son peuple, et faire abonder chez lui les vertus. C'étoit qu'il usât de sa puissance pour renverser le mur de division qui sépare le vice de la vertu ; et même pour faire honorer du nom de *vertus* les actions que tous les siècles antérieurs au *siècle des lumières* ont appelé des *vices* ou même des *crimes*. C'étoit, par exemple, que par une sage imitation de la Philosophie japonnoise, en France « Comme au Japon, on érigeât *la Prostitution en culte religieux et en vertu* (**) — sans qu'il fût permis aux Ministres de la Religion de dénaturer *cette pratique vertueuse*, en la représentant comme un sentier de crimes, de malheurs et de peines (†). » Après avoir si heureusement pourvu au rétablissement du règne de la vertu ; et, dans la conviction intime que les vertus japonnoises sont les plus dignes d'honorer ses concitoyens, il ne leur dissimule pas qu'il leur offre dans ses vues, les vues *d'un Législateur sublime* : il met ensuite le sceau à cette *sublime* législation, en frappant de ses anathèmes « Les Ames froides, insensibles, malheureuses et dures, à qui ces sentimens et ces vœux, *d'un cœur honnête*, paroîtroient un délire, ou même un attentat (¶). »

(*) Hist. phil. *T. II*, *p.* 360.

(**) Hist. phil. *T. I*, *p.* 313.

(†) Hist. phil. *T. I*, *p.* 213.

(¶) Hist. phil. *T. I*, *p.* 216.

En rappelant les puissans Génies qui répandoient ainsi à torrens les *lumières* et les *vertus* sur le règne de Louis XVI, on ne peut se dispenser de nommer au moins celui qu'on pourroit appeler le dernier flambeau du Siècle illuminé, le Philosophe et académicien Condorcet. Ce légataire universel des grands secrets de Voltaire et dépositaire en outre de tous ceux de la Franc-maçonnerie, se trouvera l'héritier incontestable du sceptre philosophique, lorsque ce sceptre, au moment de la Révolution, se changera en pique. C'est alors que ce guide des savans révolutionnaires, dans un Livre composé pour faire admirer à ses contemporains *les progrès* de leur *esprit* à l'école des Philosophes, leur annoncera, comme le plus précieux résultat de ces progrès, que, désormais, ils ne verront plus « Figurer les Rois et les » Prêtres que dans l'Histoire et sur les théâ» tres (*). » Cependant, comme les plus grands génies n'embrassent jamais tout : ce profond scrutateur des temps futurs ne se douta pas que *les progrès de l'esprit* philosophique, après avoir poursuivi les Rois et les Prêtres s'en prendroient encore aux Marquis, et que bientôt il auroit à opter, pour le dernier acte de sa Scène philosophique, entre les poignards qu'il avoit lui-même aiguisés et le poison qu'un prudent athée a toujours sous la main (**).

(*) Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain, par Condorcet, *p.* 343.

(**) Poursuivi par les Philosophes jacobins ses disciples, le philosophe Mis. de Condorcet s'empoisonna dans une omelette qu'il fit faire dans un cabaret de Village.

Nous pourrions prolonger de beaucoup la gallerie de ces Pédagogues du Genre humain ; et ce seroit chose curieuse, et lamantable à la fois pour le Lecteur honnête, de voir passer en revue la Valetaille et les Gougeats de l'Armée philosophique, barbotant à la suite de ces fiers Meneurs, dans la fange des plus honteuses ignorances. Ce seroit toute une Meute d'obscurs énergumènes qu'on entendroit aboyer le blasphème, ici contre leur esprit en faveur de la matière, ici contre leur Roi en faveur de l'anarchie, ailleurs contre leur Dieu en faveur de l'Athéisme. Ce seroient, au déclin du règne de Louis XVI, et lorsque la Monarchie s'écroule, de brutaux Matérialistes, des Bonneville et des Volney, qui nous crieroient, avec plus d'emportement encore que leurs Maîtres, que « Le moment » est arrivé, pour le Peuple, de secouer le joug » de la Superstition chrétienne, et de s'armer de » poignards pour purger la Terre de ses Tyrans et » de ses Prêtres (*). »

On verroit, à la même époque encore, une Association d'absurdes athées, faire grand étalage d'érudition ; et, mariant le mensonge a la sottise, se flatter de donner pour mère à la Religion de Jésus-Christ la fabuleuse Idolâtrie dont elle fut le tombeau ; risibles impertinens, qui oseront tout, feront arme de tout pour cette fin. Abstractions, suppositions, imputations, tout leur sera bon : et, après qu'ils auront arbitrairement rompu la chaine de toutes les connoissances humaines, insulté sans

(*) Voyez *les Ruines*, par Volney, et *l'Esprit des Religions*, par Bonneville.

pudeur

pudeur aux monumens historiques et aux autorités les plus irréfragables; ils produiront, avec toute la confiance d'un triomphe sur l'éternelle Vérité, leur audace à vomir contre elle des flots d'ignorance en galimatias cadensé.

Une pareille production paroissoit digne en tout du suffrage de son siècle. Elle fut prônée par toute l'Europe, recommandée à toutes les Sectes, annoncée chez les Libraires de Pétersbourg et de Londres, comme chez ceux de Paris et de Rome, sous le titre imposant *d'Histoire générale et particulière des Religions et du culte de tous les peuples du monde, tant anciens que modernes.* Elle devoit se composer de douze volumes grand in-4.°, enrichis de plus de 300 figures, gravées par les plus habiles artistes. Le premier des douze parut. Mais quoiqu'on eût déployé tout le luxe typographique, pour le rendre aussi brillant dans la forme qu'il étoit philosophique pour le fond; quoique la spiritualité de l'ame y fût qualifiée *un dogme redoutable, enfanté par l'orgueil;* quoiqu'on y déclarât ingénieusement le dernier terme de la folie compatible avec le plus haut degré de perfection dans l'homme, défini : *l'être le plus parfait dont la Nature puisse s'enorgueillir, et en même temps le plus insensé;* quoiqu'on parût y envier pour cet être, le plus parfait et le plus insensé, *l'heureuse médiocrité de la brute* (*); quoique le profond savoir du grand astronome M. de Lalande y eût été mis à contribution avec la piquante érudition du Généalogiste des Constellations M. Dupuis; tous ces avantages réunis,

(*) Voyez ce qui a paru de l'*Histoire générale et part. des Religions, etc.*

auxquels il faut joindre encore celui de l'insurrection alors déclarée contre le Trône et contre l'Autel, ne purent concilier aux entrepreneurs la faveur espérée du Public. On se persuada généralement qu'une Histoire générale des Religions, composée par une compagnie d'Athées, ne pourroit ressembler qu'à un Traité complet des couleurs qu'eût rédigé une Société d'aveugles. Les plus amateurs des curiosités philosophiques le furent peu de celle-ci; et le Monstre, qui avoit déjà montré la tête, mourut avant de naître, étouffé sous le mépris. Peut-être n'étoit-il pas encore arrivé, sous le règne de Louis XVI, que d'intrépides charlatans d'ignorance, calomniateurs bien effrontés de la Religion, eussent en vain cherché à recruter des lecteurs parmi de plus ignorans qu'eux. Pour cette fois, ces Jongleurs d'érudition païenne, qui avoient spéculé en grand sur la bourse de leurs dupes, en furent eux-mêmes pour les frais de leur temps; et leur Libraire, *Fournier le jeune*, complètement ruine, pour celui de ses folles avances, faites sur parole à des aventuriers.

Quand nous essayons d'esquisser le tableau des funestes ignorances qui firent la honte de la France lettrée, et le malheur encore de la France politique sous le règne de Louis XVI, nous sommes loin de vouloir absoudre les cœurs des ténèbres qui dégradoient les esprits. Nous fûmes témoins qu'il régnoit, à cette époque, une coupable collusion entre les ignorans Apôtres des doctrines de l'impiété et la foule de leurs Disciples, avides d'y être initiés. « Accourez à nos leçons, crioient ces Philosophes; venez voir la lumière, c'est nous seuls qui la montrons. En nous écoutant, vous écoutez les fidèles interprètes de

la Raison et les Prêtres éclairés de la Nature. Apprenez donc de nous, que la Raison et la Nature sont les Dieux du monde et de la Philosophie : sachez de plus, que votre esprit n'est qu'un corps, et votre ame une forme ; que le vice dans vos cœurs est frère de la vertu : croyez que le Ciel qu'on vous promet n'est qu'une chimère, et l'Enfer dont on vous menace, un vain épouvantail ; que les Prêtres sont des fourbes quand ils tonnent contre le crime, et les Rois des tyrans quand ils osent le punir. Vous élevez-vous jusqu'à ces conceptions hardies ? Entendez-vous ce langage de l'homme libre ? Si cela est, applaudissez-vous ; vous êtes dignes de nous, et comme nous des philosophes accomplis. » A quoi tout un immense Troupeau de courageux hébétés répondoit : « Oui, sages et sublimes Docteurs, vos Disciples vous entendent et vous suivent. Au sein de l'obscurité où vous les conduisez, votre lumière les éclaire encore ; et le flambeau de votre philosophie répand un jour merveilleux sur la nuit qui fait leurs délices (*). »

C'est ainsi que s'entendoient les Maîtres et les Disciples. Mais cette complicité des cœurs n'ôtoit rien, sans doute, de sa difformité à l'ignorance qui abrutissoit les esprits ; et, tandis que le Philosophe de Rome païenne excitoit la pitié, le Philosophe de la France chrétienne n'inspiroit que l'horreur. Le premier, abandonné aux foibles ressources de sa raison malade, étoit resté dans les ténèbres de l'ignorance ; l'autre s'y plongeoit de gaîté de cœur, en éteignant le flambeau divin qui luisoit pour l'éclairer. Ce fut

(*) Nox illuminatio mea in deliciis meis. *Ps.* 138, 11.

un scandale sans exemple dans la longue série de nos annales chrétiennes, que celui dont nous fûmes témoins, d'une nombreuse Secte d'Apôtres infatigables des plus humiliantes folies ; aveugles obstinés, pour qui le soleil de la révélation brilloit en son midi, et qui étoient parvenus à amonceler sur leur école de plus épaisses ténèbres encore que celles qui couvroient la nuit du Paganisme. Ils inondoient le monde de leurs Livres ; et le premier, comme le plus sublime des Livres, celui qui renferme éminemment toute sagesse et tout savoir, étoit pour eux un Livre fermé. Ils avoient sous la main, et leur dédaigneuse ignorance refusoit de saisir ce fil précieux qui unit le Ciel à la Terre, ce Pacte antique du Créateur avec sa Créature, où celle-ci retrouve, avec les titres de sa noblesse originelle, la double histoire de sa déchéance et de sa réintégration. A entendre ces vains Sophistes, ils étoient pleins de tout le savoir de l'Antiquité ; et à peine connoissoient-ils de nom, et seulement pour nous les signaler par les sarcasmes d'une brutale ignorance, ces Génies divins les peintres miraculeux et les historiens contemporains de l'avenir le plus reculé : Organes également majestueux et précis du Dieu de vérité qui les inspiroit, soit qu'ils racontassent ses grandeurs essentielles ou la gloire future de son Christ, soit qu'ils montrassent de loin le bras visible de sa Puissance, de cette Puissance qui se joue au milieu de ses œuvres, en semant les couronnes et brisant les sceptres, créant les Empires et les effaçant de la Terre, confiant à l'Iniquité même le succès de ses justices, appelant le crime contre le crime et des Nations dépravées contre des Nations apostates ; suscitant et désignant, pour l'exécution de ses profonds desseins, des ins-

trumens qui les servent et les ignorent ; nommant, des siècles d'avance, et le Prince qui doit fonder, et le Prince encore qui détruira le vaste empire des Perses ; conduisant également par la main, à travers tous les obstacles, et les héros réparateurs les Ministres infaillibles de ses miséricordes, et les héros dévastateurs les verges inévitables de son indignation (*).

Notre dessein ne sauroit donc être, lorsque nous montrons les honteuses ignorances des Ecrivains déserteurs du Christianisme, d'absoudre de mauvaise foi des ingrats qui, nageant dans la lumière, blasphémoient l'astre qui la dispense. Mais, comme il n'est pas toujours aisé de discerner le frippon de l'ignorant dans les Productions de ces insensés, ce que le Lecteur jugeroit que nous aurions donné de trop à l'ignorance, il est le maître de le restituer à la mauvaise foi. Car ignorance et mauvaise foi sont les deux seules colonnes sur lesquelles repose tout l'Edifice philosophique ; ignorance et mauvaise foi constituent le caractère essentiel et distinctif des Sophistes, les contemporains de Louis XVI et les corrupteurs de son peuple.

Le plus fameux de ces êtres malfaisans, et le plus prôné du siècle digne de l'avoir pour maître, Voltaire, qui déposa tant de preuves d'ignorance dans ses nombreux écrits, fut encore celui qui marqueta son érudition par plus de traits de mauvaise foi ; et de cette insigne et grossière mauvaise foi, à laquelle on ne sauroit trouver d'explication que dans

---

(*) Dan. V. 28 — Is. XXI, 9. XLIV. 28, XLV, 1 *et seq.*, Nah. III, 1 *et seq.*

la juste idée qu'il s'étoit formée du Troupeau de Disciples dont ses Productions licencieuses n'avoient pas moins abruti la raison que perverti la foi. A quel autre siècle, en effet, et à quels autres hommes qu'à ceux qui lui avoient révélé leur ignorance la plus crasse en matière de religion, Voltaire, au mépris de toutes les pages des Evangiles, eût-il osé dire : « Jésus-Christ cacha à ses contemporains qu'il étoit » fils de Dieu, — consubstantiel à son Père (*) ? »

Quelque pitoyable théologien que fût le Docteur, c'est moins, sans doute à l'ignorance de sa Religion maternelle qu'à la fureur aveugle d'en étouffer la foi chez ses lecteurs que l'on doit attribuer ces deux assertions contradictoires en même temps que mensongères : « Origène fut le premier qui donna vogue » au galimatias de la Trinité ; — Origène nia la » Trinité (**) : « Comme si *nier* étoit un moyen de *donner vogue*.

Lors encore que Voltaire, après avoir donné lui-même d'excellentes preuves de la liberté de l'homme, prétendra que tout, dans l'Univers « est soumis à » l'empire aveugle du Destin ? — et que l'homme » n'est pas libre autrement que son chien (***)? » c'est bien moins l'ignorant qu'il faudra voir en lui que le libertin, faisant effort pour détruire la moralité des actions, et rassurer la perversité contre les remords du crime. C'est à la même source, et au même vœu d'un cœur corrompu, beaucoup plus qu'à l'ignorance et même au simple doute qu'il faut attribuer les sar-

---

(*) *Dict. phil.*, art. *Christianisme*, et art. *Religion.*

(**) *Examen important*, p. 136. *Traité de la Tolérance*, p. 71.

(***) *Dict. phil.*, art. *Destin*, *Liberté*, *Chaîne des évén.*

casmes si familiers au prétendu Sceptique, contre la Providence, la spiritualité de l'ame, et l'existence d'une vie posthume ; surtout quand le blasphémateur, s'oubliant lui-même, vient appuyer la révélation positive de ces dogmes, des argumens de raison qu'il emprunte de la philosophie des Pères, et qu'il nous dit avec eux : « Il est, et il sera toujours, dans cette vie, des vertus malheureuses et des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. — Dieu vous a donné la raison : elle vous dit que l'ame doit être immortelle ; c'est donc Dieu qui vous le dit (*). »

On peut également croire que c'étoit la mauvaise foi plutôt que l'ignorance qui conduisoit la plume de Voltaire, lorsqu'après avoir insinué aux Gouvernemens la tolérance des Athées, en écrivant : « L'athéisme n'inspire point de passions sanguinaires, » il se donne à lui-même le démenti le plus formel, en disant : « L'athée, fourbe, calomniateur, *brigand sanguinaire*, agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. — Je ne voudrois pas avoir affaire à un Prince athée, qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier, je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir affaire à des Courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner (**). »

Ce n'étoit pas non plus ignorance chez ce philosophe, c'étoit passion et emportement frénétique contre le Christianisme, quand cette Religion, au caractère si distinctif de paix, de charité et de sou-

(*) *Dialogue sur l'ame.*

(**) Dict. phil., art. *Athée*, *Homélie sur l'athéisme.*

mission aux Puissances établies, devenoit, sous son pinceau, une Religion « *barbare et sanguinaire*, » soulevant les peuples contre les Princes; et plus » redoutable à leur sûreté que l'Idolâtrie même (*). » Quelque superficiel qu'on suppose cet Ecrivain, il ne pouvoit l'être au point de ne pas sentir qu'il est aussi injuste de charger la Religion des crimes qu'elle voit et qu'elle abhorre, qu'il le seroit d'imputer au soleil les forfaits qu'il éclaire; et, n'eût-il connu que par la table cette Histoire universelle, dont il nous donna le précis mensonger, il lui étoit impossible d'ignorer que, dans les Empires réputés les moins barbares avant l'établissement du Christianisme, les trois quarts des Chefs qui les gouvernoient avoient péri de morts violentes; les uns massacrés par leurs Sujets révoltés, les autres empoisonnés par des Courtisans pervers. Mais, quand même les faits seroient ici moins notoires, et que le Sophiste de Genève n'auroit pas pris la peine de venger sur ce point la Religion chrétienne des attaques insensées du Sophiste de Ferney (8), nous n'aurions encore besoin, pour rendre palpable la mauvaise foi de celui-ci, que de rapprocher deux de ses imputations contradictoires, qui se reproduisent en vingt endroits de ses Ecrits. On avoit cru, dans tous les siècles éclairés, que la Religion chrétienne étoit, dans le cœur des Rois, un gage de justice et d'humanité pour les peuples, et, dans le cœur des peuples un garant assuré de soumission et de fidélité pour les Rois. Voltaire vint, qui, dans son projet fanatique d'étouffer cette Religion dans tous les cœurs, fit également effort pour

(*) *Pensées sur l'Administration publique.*

la rendre suspecte et aux Princes ombrageux de son siècle et à leurs Sujets ignorans. Car, en même temps qu'il disoit aux uns : « Craignez une Religion » redoutable à votre autorité », il disoit aux autres : « Abjurez une Religion le tombeau de votre liberté, » et la complice des Rois pour cimenter votre esclavage (*). » Ainsi la même Religion affoiblissoit le sceptre des Rois, et pourtant elle en faisoit un sceptre de fer ; elle menaçoit leur puissance, et pourtant elle la soutenoit jusqu'à la rendre despotique.

Mais, où il devient bien évident qu'en même temps que l'ignorance déraisonne et dogmatise chez Voltaire, c'est encore la Malice qui concerte et la Perversité qui exécute, c'est, lorsque, dans sa haine forcenée contre une Religion le tourment de son ame atroce, et pour mieux accréditer contre elle ses blasphèmes et ses impostures, le faussaire les attribue à vingt Auteurs divers, dont il a soin d'exalter le suffrage et de vanter la véracité ; c'est lorsque, déguisé sous ces masques, tantôt Français et tantôt Anglais, aujourd'hui Comte, demain Milord, ou bien Avocat, ou bien Médecin ; et, si cela lui convient mieux, Aumônier Prussien, Abbé et même Capucin, le vil charlatan, changeant seulement ses étiquettes, vend et revend cent fois à des Lecteurs imbécilles des drogues cent fois vendues.

Tant d'impudence, de la part de cet insigne Corrupteur de ses contemporains, ne nous paroît comparable qu'à celle des Editeurs de ses *Œuvres complètes*. Leur spéculation, plus mercantile encore

(*) *Examen important*, ch. 7.

que philosophique, nous offroit en 1785, avec cette scandaleuse collection, la collection plus monstrueuse encore de la Correspondance épistolaire du Philosophe. Non, tout ce qui s'est écrit jusqu'ici, et ce qu'on pourroit écrire de plus lumineux et de plus concluant, pour mettre au grand jour la bassesse d'ame et la perversité de ce Chef de Bande et de ses complices, ne produiroit pas autant d'effet que le tableau résultant de leurs mutuelles confidences. C'est un Arrêt de flétrissure ineffaçable, porté contre la Philosophie par ses propres enfans. On croiroit volontiers, en parcourant cette Correspondance, que ceux qui la mirent au jour étoient inspirés contre la Philosophie, du même esprit qui animoit un Prophète contre la superbe et cruelle Ninive, lorsque, l'apostrophant au nom du Dieu des Armées, il lui disoit : « C'est à toi que j'en veux (séduisante Prostituée), je vais révéler ta turpitude, et tes yeux » la verront; je montrerai ta nudité aux Nations, » et les rendrai témoins de ton ignominie; je ferai » retomber sur toi tes abominations; j'imprimerai » l'opprobre sur ton front, et te ferai servir d'exem- » ple (*). »

Elle sera, en effet, un monument mémorable de la perversité humaine cette révélation des turpitudes philosophiques, faite par les Philosophes eux-mêmes. C'est là que sont entendus, jugés, et flétris par leur propre sentence, les coupables artisans des

(*) Ecce ego ad te (Meretrix speciosa et grata) dicit Dominus exercituum; et revelabo pudenda tua in facie tuâ, et ostendam Gentibus nuditatem tuam, et Regnis ignominiam tuam : et projiciam super te abominationes, et contumeliis te afficiam; et ponam te in exemplum. *Nah. III*, 5, 6.

malheurs de Louis XVI et de son peuple. C'est là qu'il devient palpable que le manteau philosophique ne couvre que noirceur et qu'impostures ; que la probité du Philosophe n'est que friponnerie, sa bonne foi que duplicité, ses adulations que perfidie, son humanité qu'hypocrisie, sa bienfaisance qu'ostentation, sa tolérance de toutes les Religions qu'horreur de la véritable, et toute sa croyance que pur athéisme.

C'est là encore, c'est dans ces affreuses confidences des Chefs du Philosophisme, qu'on découvre le plan formé de remplacer la foi du Monde par l'incrédulité, d'encourager les Grands à braver le Ciel, et les Petits à braver les Grands. C'est là que l'on voit par quelles secrètes manœuvres la Philosophie est parvenue à corrompre la Jeunesse, après lui avoir enlevé les Guides de son éducation ; par quels artifices elle a déchaîné les passions, suscité les prétentions, soufflé l'indépendance dans toutes les conditions ; et enfin mis en fermentation tous les élémens dont devoit se composer notre Révolution. Mais c'est là surtout qu'on reconnoit, dans un Voltaire, le digne Patriarche, le docteur et le précurseur des Jacobins, l'homme qui, s'il eût vécu à l'époque qui déchaîna cette Meute enragée, en eût été le sanguinaire limier, et se fût montré le guide des Manuel et des Danton, des Robespierre et des Marat, dans le massacre des Ministres de la Religion et du Chef de l'Empire.

Comme le vrai pourroit paroître ici s'écarter du vraisemblable, il convient que les preuves appuient l'assertion. Le Lecteur nous saura gré de négliger celle qui résulteroit des platitudes ordurières et des sacriléges obscénités répandues dans ces relations

confidencielles du Maître avec les disciples. Mais si nous supprimons des traits d'un cynisme trop dégoûtant pour qu'il soit permis d'en souiller les pages de l'histoire, nous en laisserons subsister d'autres, qui, pour être aussi d'un genre révoltant, n'en doivent pas moins entrer dans le tableau démonstratif de la perversité de la Secte et de sa conjuration contre l'Ordre social.

Ce fut sous la direction de Voltaire, et sous le nom général de *Cacouacs*, que les Chefs du Philosophisme conspirèrent, durant tout le règne de Louis XVI et au sein de sa Capitale, contre son trône et contre les autels catholiques. Ils tenoient leurs assemblées chez le Baron d'Holbach, et, comme les Franc-maçons, ils s'appeloient entr'eux du nom de *Frères*. Quand ils craignoient de se compromettre, ils se désignoient personnellement sous des noms de guerre. Voltaire, par exemple, étoit *Raton*, d'Alembert *Protagoras* ou *Bertrand*, le Roi de Prusse *Duluc*, Diderot *Platon*, Thyriot *Timothée*, etc. Les amis des Cacouacs et leurs disciples s'appeloient *les Fidèles*, et plus souvent les *honnêtes-gens;* leurs ennemis, indifféremment, *les Monstres*, *les Bigots*, *les Faquins*. La Religion catholique, que les Illuminés en Franc-maçonnerie appellent l'*Hydre à cent têtes*, les Cacouacs étoient convenus de l'appeler l'*Infâme;* et ils faisoient entr'eux le serment de l'écraser comme telle. Ses Dogmes et sa morale pure, ses Sacremens et ses Pratiques les plus respectables, ses Vierges comme ses Ministres, son adorable Instituteur lui-même n'étoient que des objets de dérision sous leurs plumes sacriléges. Leur mépris pour les Rois égaloit, s'il ne surpassoit pas encore, leur mépris pour les Prêtres; et ils les signaloient à la haine des peuples sous les noms odieux de *Tyrans* ou de *Despotes*.

Ce fut Voltaire qui donna à d'Alembert la première idée et le plan de cette Association philosophico-maçonnique. « Cette Académie secrète, lui » dit-il, vaudroit mieux que celle d'Athènes et que » toutes celles de Paris (*). » Le but du conspirateur étoit d'en faire le point de réunion de tous les Sophistes contre leurs ennemis communs. « Je voudrois, disoit-il au même, que les Partis s'unissent : je voudrois que vous vous chargeassiez de cette conciliation, et que vous leur dissiez : *Passez-moi l'émétique, je vous passerai la saignée* (**).

Il n'est pas inutile de remarquer que l'établissement de cette Société coincide parfaitement avec la destruction d'une autre Société fameuse. Car c'étoit en 1761 que le Duc de Choiseul et la Courtisane Pompadour, secondés par le Jansénisme et la Magistrature, instrumens aveugles du Philosophisme, enlevoient à la Monarchie le puissant secours qu'elle tiroit des Jésuites pour le gouvernement des mœurs. Voltaire avoit bien déjà dit : « Tous les Cacouacs devroient *composer une Meute* (***). » Et d'autres Cacouacs, comme lui et comme Diderot, ne trouvoient entre un Philosophe et son chien de différence que l'habit. Mais ce ne fut réellement qu'en 1761 que la *Meute* fut composée. Ce n'est qu'à dater de cette époque que les individus qui en sont membres s'appellent du nom de *Frères*, et que Voltaire consacre cette fraternité par ces formules que nous offrent ses Lettres. » *Le Frère* Damilaville — le vénérable *Frère*

(*) Lettre à d'Alembert, 19 Mars 1761.

(**) Lettre à d'Alembert, 20 Avril, 1761.

(***) Lettre à d'Alembert, 19 Janvier 1757;

Helvétius — *le Frère* Timothée Thyriot — je vous salue, vous et *les Frères ;* la patience soit avec vous ; marchez toujours, *en ricanant*, dans le chemin de la vérité ; — j'embrasse tendrement *les Frères* en Lucrèce, en Socrate, en Marc-Antonin, en Julien, et en la communion de nos SS. Patriarches ; — j'exhorte tous *les Frères* à combattre avec force et prudence pour la bonne cause. Adressons nos communes prières à saint Zénon, saint Epicure, saint Marc-Antonin, saint Epictète, saint Bayle, et autres Saints de notre Paradis (*). »

C'est aussi depuis la destruction des Jésuites, et après qu'il eut organisé sa *Meute* de Cacouacs, que Voltaire, à leur tête, aboyoit la fureur et la mort contre ses ennemis, et qu'il les dévouoit à la rage des siens, par ces vœux et ces formules philosophiques : « Ah ! chiens de Chrétiens, que je vous déteste ! — Il faut faire la guerre, et mourir noblement, sur un tas de Bigots immolés à nos pieds. — Est-ce que la proposition honnête et modeste, d'*étrangler le dernier Jésuite*, avec les boyaux du dernier Janséniste, ne pourroit pas amener les choses à quelque conciliation ? — On m'écrit qu'on a enfin brûlé trois Jésuites à Lisbonne : ce sont des nouvelles bien consolantes (9). C'est bien dommage que les Philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches pour aller détruire par le fer et par la flamme ces ennemis du genre humain, et la Secte abominable qui a produit tant d'horreur (les Chrétiens et leur Religion). — Les hommes ne méritent pas de vivre, puisqu'il y a encore du bois et

(*) Let. à d'Alembert, 1761 ; à Saurin, 2 Février 1761 ; à Damil. 30 Janvier 1764 ; à Marm., 21 Mai 1764.

du feu, et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces Monstres dans leur repaire. — Nos infâmes ennemis se déchirent les uns les autres ; c'est à nous de tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se mordent, et que nous pouvons les mirer à notre aise. — Il faudroit tirer à balle sur eux, et les aider eux-mêmes à purger la Terre de ses Monstres. — Les Jésuites devroient me persécuter en conscience ; car avant qu'on les chassât de France et d'Espagne, je les avois chassés de mon voisinage (*).

Tout rioit si merveilleusement au Patriarche de la Secte, au moment de cette expulsion des Jésuites, qu'il en auguroit une révolution, qu'il annonçoit en ces termes : « Je n'aurai pas le plaisir d'en être té-» moin. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils » verront de belles choses (**). » En effet, les *bienheureux* jeunes gens, qui passoient alors d'une éducation religieuse à l'éducation philosophique, étoient destinés à voir un jour, et à seconder puissamment *les belles choses* de la Révolution que préparoit et pronostiquoit Voltaire. Son coopérateur de confiance pour cette Œuvre et son substitut dans la Capitale, d'Alembert, à la même époque précise, le félicitoit en ces termes sur ses heureux succès : « Avouez, mon cher Philosophe, que vous ne devez pas être mécontent de votre mission. Vous voyez que la Philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les Trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle (***). »

(*) Let au C. d'Argental, 3 Oct. 1761 ; à d'Al., 20 Avr. 1761, et Fév. 1762 ; à Helvét., Mai 1761 ; à M. Vernes, 10 Oct. 1761 ; à Thyriot, 26 Janv. 1762 ; à d'Al., 1775.

(**) Lettre du 2 Avril 1762.

(***) Lettre du 2 Octobre 1762.

Tandis qu'un Roi, son aveugle disciple, menoit *le Branle* philosophique à Berlin, Voltaire, de son château de Ferney, calculoit la danse des Rois; et la Ville de Genève, endoctrinée par ses leçons, plus savamment encore que par celles de Rousseau, préparoit à Louis XVI et à son peuple les Necker et les Clavières, les Roland et les Marat. Ce que le Chef des Cacouacs raconte à d'Alembert, des progrès philosophiques des Genevois, est digne de remarque. « Il n'y a plus, dit-il, dans la Ville de Calvin que quelques Gredins qui croient encore au Consubstantiel. — Figurez-vous que neuf à dix Philosophes, qui à peine se connoissent, vinrent ces jours passés souper chez moi. L'un d'eux, en regardant la Compagnie, dit : « *Je crois que le Christ se trouvera mal de cette séance.* Ils saisirent tous ce texte. Je les prenois pour des conseillers du prétoire de Pilate. — La Philosophie fait de merveilleux progrès à Genève. Il y a, dans cette Ville, une Assemblée qui s'appelle *Cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croit en Christ (*). »

Plus la corruption s'étendoit par les manœuvres de l'Association philosophique, plus le Chef et les Frères associés trouvoient de facilité à répandre en France leurs Ecrits corrupteurs. Ceux qui arrivoient de Ferney s'introduisoient dans Paris par la connivence des hommes en place, des Seigneurs de la Cour et des Ministres, pour y être aussitôt imprimés ou réimprimés. Quand son Traité *De la Tolérance* parut, il écrivoit à d'Alembert : « J'envoie une *Tolérance* à M. le Prince de Soubise, le

(*) Lettres des 18 Janvier 1763 et 7 Sept. 1764.

Ministre-

Ministre-d'Etat. — Trouvez-moi un contre-signeur, et vous serez inondés de rogatons (*). » C'étoit à peu près dans le même temps qu'il publioit son *Dictionnaire philosophique, portatif;* Production digne des enfers, et que d'Alembert qualifioit *le chef-d'œuvre d'une Trinité de Diables* (**) : expression qui flattoit le diabolique Trinitaire. Ces deux Libelles néanmoins, le dernier surtout, causèrent de vives inquiétudes à leur Auteur, qui, tout-à-coup, passe de l'emportement furieux à une sorte de pusillanimité, qui se peint dans sa correspondance : « Je vous supplie instamment, écrivoit-il à ses Associés, de savoir si on me sait mauvais gré à Versailles de cette *Tolérance*. La liberté est quelque chose de céleste; mais le repos vaut encore mieux. — Je vous conjure d'affirmer, sur votre part de Paradis, que votre *Frère* n'a nulle part au *Portatif*. Il faut agir *en conjurés*, et non pas en zélés. — Il ne faut pas graver son nom sur le poignard qui tue; dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir; afin que je renie l'Ouvrage dans les Papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires. — J'avois dans Madame de Pompadour une protectrice assurée; je ne l'ai plus; — je veux finir mes jours en paix. — Mon cher *Frère*, comptez que je ne me suis pas alarmé mal-à-propos sur *le Portatif*. — Il a fallu toute la protection que j'ai à la Cour, pour affoiblir seulement l'opinion où étoit le Roi que j'étois l'auteur de ce *Portatif* (***). »

(*) Lettre du 13 Décembre 1753.

(**) Lettre du 10 Octobre 1764.

(***) Let. au C. d'Argental, 1.er Fév. 1764; à d'Al., 19 Sept, et 2 Déc. 1764, 25 Mars 1765; à Damil., 6 Juil. et 7 Nov. 1764.

Ce système d'hypocrisie et d'impudente dénégation, dont vouloient bien se payer les perfides agens de l'Autorité, étoit soigneusement recommandé aux Frères par le Patriarche, qui leur écrivoit : « Si vous faites quelqu'Ouvrage contre l'*Infâme*, *Frère* Damilaville me le fera tenir en sûreté. On mettra le nom de feu M. Boulanger à la tête de l'Ouvrage. — Soutenez constamment que l'Abbé *Bazin* est l'auteur de *la Philosophie de l'Histoire*. — Si un Monstre vient vous demander : votre *Frère* l'adepte a-t-il fait cela? il faut mentir à ce Monstre. — Non : ce n'est point moi qui ai fait l'A, B, C (autre Libelle de Voltaire). Il ne faut jamais rien donner sous son nom : je n'ai pas même fait *la Pucelle*. Maître Joly de Fleury aura beau faire un Réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur; que c'est lui qui a fait *la Pucelle*, qu'il veut mettre sur mon compte. — Je veux bien être confesseur; mais je ne veux pas être martyr. — Les Philosophes doivent soutenir qu'un Philosophe en vie est un bon chrétien, un bon catholique. — Les Philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans. Quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le chat qui a tout fait; — je dirai que c'est le Neveu ou le chat de l'Abbé Bazin qui a fait l'*Ingénu* (*). » C'étoit conséquemment à ces principes que Voltaire, accusé en 1770, d'avoir fourni les matériaux du *Système de la Nature*, repoussoit l'accusation, en qualifiant cette

(*) Let. à d'Al., 16 Mars, 1763; à Damil., 1765, et 21 Juillet 1764; à Saurin, 18 Déc. 1764, et 28 Déc. 1768; à Helvétius, 19 Août 1764; à l'Abbé Morellet, 3 Juin 1768; à d'Al., 10 Août 1767.

Production, dans le sens du Roi de Prusse, *un monument de déraison et de brutale impiété;* tandis que, dans sa Correspondance secrète, il félicitoit sa Meute d'Holbach d'avoir donné « un Ouvrage d'une » mâle éloquence, d'une *raison forte*, et rempli d'ex- » cellentes choses (*). »

Telle fut, pendant long-temps, la tactique des Sophistes, assiégeant en même temps la Monarchie catholique et la Monarchie royale : protestation hypocrite d'attachement à l'une et à l'autre, et conspiration réelle contre l'une et l'autre. Il étoit convenu qu'on crieroit bien haut comme Voltaire : « Il n'y » a point en France de meilleurs citoyens que les » philosophes (**) » et qu'on diroit à voix basse avec le même : « Etres pensans, je vous avertis qu'il est » très-agréable de vivre dans une République ; » qu'on loueroit Louis XV en face, jusqu'à la basse adulation, et que cependant on écriroit : « Le » peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, » donna à Louis XV le surnom de *Bien-aimé* ; (†) » qu'on exalteroit la clémence de Louis XV à Paris, et la vaillance de Frédéric à Berlin ; mais qu'en confidence on appelleroit les Braves qui se dévouoient à leur service *de terribles imbécilles* (¶) ; et qu'on » s'écriroit même : « Mon cher Philosophe, soyez » le digne Vicaire du Curé Meslier (§) ; » de ce Philosophe au secret si ingénieux pour égorger en même temps le dernier des Rois et le dernier des Prêtres.

(*) A d'Al., 16 Juil. 1770.
(**) Let. au Roi Stanislas, 15 Août 1766.
(†) Mém. pour servir à la vie de Volt., par Volt. *p.* 70.
(¶) Let. à d'Al., 12 Janvier 1767.
(§) Au Marquis d'Argence, 10 Oct. 1764.

C'étoit peu pour le Chef des Conspirateurs de promener ainsi son ame atroce dans les sentiers couverts du mensonge et de la perversité, le Philosophe faisoit encore, de la profanation des choses saintes, le voile de ses hypocrisies : il se confessoit, il osoit même communier; démonstrations qui en imposoient à quelques ames crédules; mais dont n'étoit pas dupe l'Evêque d'Annecy qui, au contraire, dénonçoit à l'Autorité ces scènes sacriléges, juridiquement constatées et publiées par les journaux. Les Disciples plaisantoient quelquefois leur Maître sur l'éclat qu'il donnoit à ses prétendues conversions; et il s'excusoit auprès d'eux en ces termes : « Je n'ai point d'autre façon de répondre à tous les Faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve. — Je communierai; et vous m'appellerez hypocrite tant qu'il vous plaira. Oui, par Dieu ! Je communierai avec Mademoiselle Denis et Mademoiselle Corneille; et si vous me fâchez, je mettrai en rimes le *Tantum ergo*. — Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un Jésuite? je voudrois en avoir deux (*); et, si on me fâche, je me ferai communier par eux deux fois par jour : je ne veux point être martyr à mon âge; — j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur. Après avoir été singulièrement confessé — je reçois dans mon lit le S. Viatique, que m'apporte mon Curé devant tous les Coqs de ma paroisse. Je déclare — que l'Evêque d'Annecy est un calomniateur; j'en passe acte par devant notaire (**). »

(*) Voltaire eût inutilement cherché parmi tous les ex-Jésuites un second imbécille de la force de son Père Adam.

(**) Let. au C. d'Argental, 16 Fév. 1761, 1.er Avr. 1767; à d'Al., 24 Mai 1769.

Tous les rôles conviennent à un Philosophe, le seul excepté qui rappelle l'homme de bien. La bassesse d'ame, chez Voltaire, se confondoit avec les élans d'un orgueil effréné. Toujours on le voit prêt à ramper en serpent, quoique toujours enclin à déchirer en tigre. Le vil tartufe ne feint pas seulement le respect pour la Religion, il le professe par des sacriléges solennels; et, s'il parle à ses confidens de cette Religion et de ceux qui en soutiennent les droits, ses termes favoris sont ceux d'*Infâme à écraser*, *de Monstres à exterminer*. Déjà, pour soutenir le courage chancelant des Encyclopédistes, il leur avoit dit : « Ameutez-vous, et vous serez les maîtres : je parle en républicain. — Quoi ! on ose, dans un Sermon devant le Roi, traiter d'*impie* un Livre utile au Monde entier? Et tous ceux qui ont mis la main à cet Ouvrage ne mettent pas l'épée à la main pour le défendre; ils ne composent pas un Bataillon carré (*) ? »

C'étoit contre le Père Chapelain qu'il s'agissoit de tirer ces épées et de former ce Bataillon. Ce Jésuite, en effet, et ses confrères succomberont bientôt sous les efforts de l'Armée philosophique; et son Général, après ce triomphe, lui proposera de nouvelles expéditions, lui signalera de nouveaux ennemis à combattre, et lui dira : « Je me réjouis avec vous de l'expulsion des Jésuites. Puisse-t-on exterminer tous les Moines. — Si on laissoit faire la Sorbonne, elle feroit pire que les Jésuites. On est environné de Monstres. — Hercule alloit combattre les Brigands, et Bellérophon les Chimères : je ne serois pas fâché

(*) Let. à d'Alemb., 19 Janvier 1757, 15 Février 1758.

de voir des Hercules et des Bellérophons délivrer la Terre *des Brigands et des Chimères catholiques.* — Ce qui me fâche, c'est que votre Majesté ne bâtisse pas une Eglise de Sociniens : — Certainement Julien les auroit protégés : ils haïssent ce qu'il haïssoit (Jésus-Christ et sa Religion). — Si DULUC étoit capable de mettre à écraser l'*Infâme*, la centième partie de ce qu'il lui en coûte pour faire égorger du monde, je sens que je pourrois lui pardonner (*). Sachez, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un Prêtre aux Galères. J'espère, Dieu aidant, en venir à bout ; — je ferai tirer sur le premier Prêtre de Genève qui passera sur mon territoire ; — je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y faire pendre un Prêtre à la première occasion. — Si j'avois cent mille hommes, je sais bien ce que je ferois. — Ce qui fait mon enthousiasme pour vous, c'est votre art d'attaquer le Monstre. — Plût à Dieu que tous les autres *Frères* eussent écrit comme vous, l'*Infâme* ne se débattroit pas encore comme elle fait. — Les Philosophes sont trop tièdes ; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. — Je suis possesseur de 70 ans : je souhaite de vivre encore quelques années pour aider *mes Frères* à écraser l'*Infâme*. — Je suis bien malade ; mais je combats jusqu'au dernier soupir contre l'*Infâme*. — Je deviens bien foible ; mais mon zèle devient tous les jours plus fort. Mon regret, en mourant, sera de n'avoir pu

(*) Que tous nos charlatans de philantropie universelle se peignent bien au naturel dans leur digne Chef, qui pardonneroit à un Roi d'employer cent mille hommes *à faire égorger du monde*, pourvu qu'il en réservât mille *pour écraser la Religion !*

crier avec vous, dans un souper : ECRASONS L'INFAME ! — Que ne puis-je rassembler le S. Troupeau et mourir dans les bras de nos véritables *Frères*, *en écrasant l'Infâme* (*) ! »

Mais, où ce chef des Philosophes déploie dans toute son énergie cette humeur *écrasante*, c'est à l'occasion du Jugement rendu par les Magistrats d'Abbeville, et confirmé par ceux de Paris, contre ces jeunes fanatiques de la Philosophie, qui, prenant à la lettre les leçons de Voltaire, avoient effrayé leurs concitoyens de leurs scènes sacriléges, et nommé à leurs juges les Livres où ils en avoient puisé l'idée. Le digne interprète de la bénigne et tolérante Philosophie s'explique à ce sujet, en ces termes : « Je vous demande en grâce d'écrire au Roi de Prusse, et de lui peindre tout de votre pinceau. — Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des Monstres qu'il faudroit assommer ? — Il est dur d'être borné à des gémissemens. — Monstres persécuteurs ! qu'on me donne seulement *sept à huit* personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai. — Ces abominables Juges mériteroient qu'on les ecorchât sur leurs bancs semés de lys, et qu'on étendit leur peau sur ces fleurs. — Pour moi, *je voudrois manger le cœur* des assassins juridiques du Chevalier Labarre (**). »

(*) Let. au Mis. de Villevieille, 22 Avril 1767; au Roi de Prusse, 3 Mars 1767 et 8 Oct. 1773; à d'Alemb., 7 Sept. 1764, 1761, 4 Mai 1759; au Comte d'Argental, 16 Février 1761; à d'Al., 5 Avril 1765, 26 Juin 1766; à Damil., 26 Févr. 1764, 27 Févr. 1765, 12 Déc. 1765.

(**) Lettres à d'Alembert, 23 Juillet, 7 Août et 25 Août 1766; au Roi de Prusse, 4 Septembre 1773; à Madame du Deffant, 31 Décembre 1774.

Pour pouvoir suivre en pleine liberté son plan de conspiration, Voltaire proposoit sérieusement à ses Associés d'aller en assurer le succès en Pays étranger. « On y établiroit, dit-il, une Imprimerie, qui produiroit beaucoup. — Soyez très-surs qu'il se feroit alors *une très-grande révolution dans les esprits*; et qu'il suffiroit de deux ou trois ans pour faire une époque éternelle. — Tout est prêt pour l'établissement de la *Manufacture*; plus d'un Prince en disputeroit l'honneur; et, des bords du Rhin jusqu'à ceux de l'Oby, *Platon* trouveroit sûreté, encouragement et honneur. Il est inexcusable de vivre sous le glaive, quand il peut faire triompher librement la vérité (*). »

Sans épouser les fureurs de Voltaire contre les Magistrats de Paris et d'Abbeville, le Roi de Prusse consentit néanmoins à accorder aux Philosophes ses frères l'asile qu'ils réclamoient dans ses Etats; et il répondoit à leur Chef : « Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la Philosophie. — Il ne faut pas que la Philosophie encourage de pareilles actions, ni qu'elle fronde les Juges, qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait. — La tolérance, dans une Société, ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. — Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays : or, il y a des punitions établies par le Législateur contre ceux qui troublent le culte adopté par la Nation. — J'offre des asiles aux Philosophes, pourvu qu'ils soient sages, qu'ils soient aussi pa-

(*) Let. à Damil, 25 Juillet et 18 Août 1766.

cifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend (*). »

Quoique Voltaire ne fût pas homme à goûter la leçon de modération que lui faisoit ici son royal Protecteur avec plus de sagesse que de coutume, il n'en eût pas moins accepté son offre, s'il eût pu déterminer quelques-uns de ses Disciples à se rendre avec lui à Clèves, pour y monter la *Manufacture* projetée. C'est ce qu'atteste sa correspondance avec Frédéric : « Je me suis long-temps flatté qu'une petite Colonie, de gens savans et sages, viendroit se consacrer dans vos Etats à éclairer le Genre-humain. — J'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé, depuis ce temps-là présenter aucune de mes idées à Votre Majesté. Quand je songe qu'un fou et qu'un imbécille comme saint Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, et que je n'ai pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'étoit bonne à rien (**). »

Dans l'impuissance de réaliser son souhait de *cent mille hommes*, pour une boucherie générale des *Monstres* qui soutiennent l'*Infâme ;* ne pouvant pas non plus compter sur la *centième partie* des soldats

(*) Lettres du Roi de Prusse à Voltaire, 13 Août 1766 et 13 Août 1767.

(**) Lettre de Voltaire au Roi de Prusse, 1.er Novembre 1769. Oh ! non sans doute elle n'est bonne à rien de bon cette *Raison* philosophique ; et ces *Fous* de la folie d'Ignace, comme ceux de la folie de Paul, combattant pour la cause du Christ et sous l'étendard de sa Croix, finiront toujours par l'emporter sur les Sages de la raison de Voltaire ; vrais imbécilles, qui font la guerre à Dieu, et se flattent d'assez de force dans leur pauvre raison pour *écraser* et rendre *infâme* la Raison éternelle.

de Frédéric, qui lui déclare qu'*il n'est pas réservé aux armes de détruire l'Infâme ;* ne sachant même où prendre les *sept à huit* dévots à sa philosophie, assez déterminés pour aller avec lui assassiner les Juges d'Abbeville ; désespéré enfin, *honteux*, comme il le dit, de n'avoir pu trouver *trois philosophes*, zélateurs assez désintéressés du grand Œuvre, pour renoncer à une patrie qui les tient *sous le glaive* et aller sur le sol protestant forger les foudres qui écraseroient *les Brigands et les Chimères catholiques*, le Bellérophon de la Philosophie, moins heureux que celui de la Fable, est forcé de rentrer dans son système de conspiration sourde, et de chercher dans sa boutique d'Holbach le dédommagement de ce qu'il se promettoit de sa *Manufacture* de Clèves. C'est alors que, toujours secondé par ses intelligences dans les Bureaux publics, et jusque dans le Secrétariat du Procureur-général du Parlement de Paris, l'un de ceux dont il eût voulu *manger le cœur*, Voltaire se ménagea une assez libre dissémination de ses Libelles philosophiques, pour que lui et ses Associés s'en promissent la plus riche moisson. Dès l'année qui suivit la mésaventure d'Abbeville, Frédéric, toujours plat admirateur des Productions impies de son Maître, lui écrivoit : « J'ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées ; celles contre *l'Infâme* sont si fortes, que, depuis Celse, on n'a rien publié de si frappant (*). » Voltaire, à la même époque, se félicitoit de voir dans la Harpe une Plume de force *à renverser les Monastères* (**). Il écrivoit

(*) Let. du 16 Février 1767.

(**) Let. de Voltaire à M. de Chabanon, 18 Mars 1767.

encore à d'Alembert : « Les Jésuites chassés partout ; les Evêques de Pologne forcés d'être tolérans ; les Ouvrages de Bolingbroke, de Fréret et de Boulanger (c'est-à-dire du Club d'Holbach), répandus partout, sont autant de triomphes de la Raison. Bénissons cette heureuse révolution, qui s'est faite dans l'esprit *de tous les honnêtes-Gens*, depuis quinze ou vingt années ; elle a surpassé mes espérances (*). » Et d'Alembert, acceptant l'augure, répondoit : « Encore un peu de temps, et je ne sais ce que deviendra la Religion de Jésus (**). »

La nouvelle mesure à laquelle s'en tient le Chef des conspirateurs, de miner par la persévérance l'Edifice religieux que sa violence ne peut abattre, lui paroît si sage qu'il la conseille au grand-Chambellan du Roi d'Espagne, pour le jour où ce Seigneur pourra l'adopter et l'opposer à ce qu'il appelle *l'extrême sottise* des Souverains protecteurs de la Religion catholique : « Puissiez-vous, Monsieur, quand vous serez en place, *enchaîner* cette Idole, si vous ne pouvez la briser (***).

Le prudent d'Alembert lui-même reçoit du Maître des Leçons de circonspection : » Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste et en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les Lettres sont ouvertes ; et qu'on connoît votre écriture comme votre style ? Que n'envoyez-vous vos Lettres à Marin ? il les feroit passer sous un contre-seing que la Poste respecte. — Raton a un extrême besoin de savoir si

(*) Du 4 Juin 1767.

(**) Du 22 Septembre 1767.

(***) Let. de Volt. au Mis. de Miranda, 10 Août 1757.

Bertrand a reçu trois petits sacs de marons (trois Brochures) , l'un venant de la cuisine de Marin , l'autre de l'Office de M. Doigny , et le troisième de la Buvette de M. le Procureur-général ? On en fait cuire de nouveaux sous la braise. — Je viens de lire *Le bon sens ;* il y a plus que du bon sens dans ce Livre ; il est terrible. S'il sort de la boutique du *Système de la Nature* , l'Auteur s'est bien perfectionné. — Je pense comme vous , sur *Le bon sens* , répondoit d'Alembert : si l'on abrégeoit ce Livre , ce qu'on pourroit aisément , sans y faire tort , et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous , et d'être lu et acheté par les cuisinières , je ne sais comment s'en trouveroit la cuisine du Clergé (*). » Cette idée de la préférence à donner aux petits Livres sur de plus volumineux , pour avancer la perversion publique , étoit de Voltaire , qui déjà avoit dit à ses Associés , à l'occasion de leur énorme Dictionnaire : « Jamais vingt Volumes in-folio ne feront de révolution : ce sont les petits Livres portatifs à trente sous qui réussissent (**). » Aussi les Philosophes , suivant ce conseil , s'appliquèrent-ils constamment à débiter en détail les poisons entassés dans leur magasin encyclopédique ; et le prodigieux succès de cette méthode donna bientôt lieu à celui qui l'avoit imaginée de s'en applaudir auprès des siens , auxquels il écrivoit : « Il faut que Rezzonico soit un grand imbécille. Il ne sait pas encore que l'Europe entière se rit de Rome. A la vérité , il y a encore des Hottentots ,

---

(*) Lettre de Voltaire , des 15 Janvier et 13 Février 1773 , du 29 Juillet 1775 ; let. de d'Al. , 15 Août 1775.

(**) Let. de Voltaire , 5 Avril 1763.

même à Paris ; mais dans dix ans, il n'y en aura plus ; croyez-moi sur ma parole. — Ce qui me consolera, quand je partirai de ce monde, c'est que j'y laisserai une pépinière *d'honnêtes-Gens*, qui s'étend et se fortifie tous les jours. — Petit-à-petit on limera les dents aux *Monstres* ecclésiastiques, on rognera leurs ongles : je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux (*). »

L'évènement néanmoins prouvera clairement qu'il n'étoit pas le plus imbécille de son siècle, ce Rezzonico combattant avec tant de résolution en faveur des Rois malgré les Rois, et contre la Philosophie, qui minoit les trônes et les autels, en faveur des Jésuites qui en étoient les soutiens. Il ne deviendra pas non plus d'une moindre évidence que ces *Hottentots de Paris* n'étoient pas où les place ici Voltaire, mais uniquement dans sa *pépinière d'honnêtes-Gens*, pépinière d'aveugles, qui faisoient circuler sous le manteau de leur contre-seing *les limes et les ciseaux* destinés à les mutiler. Tout le leur disoit depuis long-temps, et Voltaire lui-même, en criant qu'il avoit en égale horreur et la Superstition et la Tyrannie, ne leur donnoit que trop à conclure, que le double but de sa Secte étoit, après qu'elle auroit *écrasé* les Prêtres, les suppôts de la Religion, d'écraser encore les Grands les suppôts de la Monarchie. Mais la plus profonde sécurité règnera dans la *Pépinière*, jusqu'au moment où elle verra la hache philosophique levée sur elle pour faire ses abattis. Et, en ce jour même, *les honnêtes-Gens* à la Voltaire

(*) Let. à Madame du Deffant, 12 Déc. 1763 ; au Comte d'Argental, 15 Sept. 1775.

n'entendront pas sans étonnement cette révélation du dernier secrétaire intime de leur Docteur : « *Si Voltaire n'eût pas brisé le joug des Prêtres, jamais on n'eût brisé celui des Tyrans.* — La Superstition, qui couvre le Despotisme d'un bouclier impénétrable, étoit *la première victime* que les amis de la liberté devoient immoler, *la première chaine* qu'ils devoient briser (*). » Quoique plus clairvoyant que beaucoup d'autres, le Philosophe qui traçoit ces lignes véridiques ne l'étoit pas assez encore pour prévoir qu'après que le Sacerdoce auroit succombé en première ligne, sous les coups des *Amis de la liberté*, la Noblesse, dont il étoit membre, seroit la seconde *victime immolée*, et la seconde *chaine brisée* par *les Amis de l'Egalité.*

De tous les Ecrivains qui ont parlé, avant l'évènement, de la conjuration anti-religieuse qui menaçoit le trône de Louis XVI, aucun ne l'avoit fait en termes plus clairs, et n'avoit mieux saisi l'esprit du Chef des Conjurés que ce philosophe Marquis de Condorcet qui, dès 1785, éditeur de ses Œuvres et l'historien de sa vie, nous disoit complaisamment : « La plus forte, la plus active, la plus durable de toutes les passions que Voltaire ait connues fut celle de détruire la Religion. — Il se trouva naturellement le Chef des Philosophes par son âge, par sa célébrité, son zèle et son génie. Il avoit depuis longtemps des amis; *alors il eut un Parti.* — Il se préparoit une grande révolution dans les esprits. Depuis la naissance de la Philosophie, la Religion exclusi-

(*) *Esquisse* d'un Tableau des progrès de l'esprit humain, *par Condorcet.*

vement établie dans toute l'Europe n'avoit été attaquée qu'en Angleterre. — Voltaire pouvoit se croire sûr d'éviter la persécution en cachant son nom, et, en ayant soin de ménager les Gouvernemens, de diriger tous ses coups contre la Religion. — Son zèle contre elle sembloit doubler son activité et ses forces. Je suis las, disoit-il, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le Christianisme; et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. — Les objets religieux reparoissoient *sans cesse dans tous* ses Ouvrages, sous mille couleurs différentes. Il excitoit l'indignation, il prodiguoit le ridicule; il ne craignoit pas de remettre souvent sous les yeux les mêmes tableaux, les mêmes raisonnemens. — Tous ses Ouvrages ne pouvoient parvenir à tous les Lecteurs; mais il n'y avoit, dans les Provinces, aucun coin reculé, dans les Pays étrangers, aucune Nation écrasée sous le joug de l'intolérance, où il n'en parût quelques-uns. *Les libres Penseurs*, qui n'existoient auparavant que dans quelques villes où les sciences étoient cultivées, et parmi les Littérateurs, les Savans, les Grands, les Gens en place, se multiplièrent, à sa voix, dans toutes les Classes de la Société, comme dans tous les Pays. Bientôt, connoissant leur nombre et leurs forces, ils osèrent se montrer, et l'Europe fut étonnée de se trouver incrédule. — Dans tous les Pays, les Grands, les Ministres, qui prétendoient à la gloire, briguoient les suffrages du Philosophe de Ferney. Il avoit formé dans l'Europe entière *une Ligue* dont il étoit l'ame (*).»

(*) *Vie de Voltaire*, par Condorcet; *Esquisse* d'un Tableau des progrès de l'esprit humain, *par le même*.

Mais cette Ligue trop réelle des Grands et des Ministres de tous les pays, des Gens en place et des Savans, comme on l'étoit alors, des hommes enfin de toutes les Classes de l'Europe, *étonnée de se trouver incrédule;* cette Ligue dont un Voltaire étoit l'ame, et à laquelle plusieurs Souverains n'étoient pas étrangers; cette Ligue insensée autant que sacrilége, ne seroit-elle pas celle que nous signaloit le pinceau prophétique du grand Roi qui s'écrioit : « Que vois-je ! les Nations se révoltent, » les Peuples concertent la folie : des Rois et des » Princes conjurés contre Dieu et contre son Christ, » osent dire : Brisons le frein de leurs lois, et » repoussons loin de nous leur joug importun (*). » Ce qui complète le tableau, et lui imprime le dernier trait de similitude, c'est la conclusion du Monarque inspiré : « Celui qui est leur Maître, » et qui habite les Cieux, les livrera au mépris et à la dérision de la Terre (**). » Et, en effet, cet Oracle fameux de la Philosophie, celui qu'encensoient à l'envi les Grands et les Peuples de l'Europe pervertie, nous allons le voir tomber du plus haut point de sa gloire dans le plus profond abîme de l'humiliation; et, bientôt après encore, nous verrons ses plus fervens adorateurs passer, comme lui, d'un triomphe éphémère à l'exécration des contemporains.

(*) Quare fremuerunt Gentes, et populi meditati sunt inania ! astiterunt Reges Terræ et Principes convenerunt in unum, adversùs Dominum et adversùs Christum ejus; dirumpamus vincula eorum et projiciamus à nobis jugum ipsorum. *Ps.* 2, *v.* 1 *et seq.*

(**) Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. *Ibid.*, *v.* 7.

Tout

Tout de feu, et jeune encore pour le mal dans la décrépitude, Voltaire ne fut vieux que le jour de sa mort. Tandis que son squelette desséché étoit en exil à Ferney, son esprit régnoit dans la Capitale; et l'absence corporelle de l'Idole ne faisoit qu'ajouter à l'intérêt que lui portoit l'immense Troupeau qu'elle gouvernoit. Tous les jours, des philosophes de la Cour, des philosophes de la Ville entreprenoient un long voyage pour aller consulter Voltaire, ou même pour le seul plaisir de contempler un instant la face de l'homme divin. « Des imbécilles, écrivoit à ce sujet un Roi qui se flattoit bien de n'en pas augmenter le nombre, des imbécilles faisoient autrefois des pèlerinages à Jérusalem ou à Lorette : à présent, quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire en revenant chez soi : *Je l'ai vu* (*) ! »

Cependant, comme la ferveur ne faisoit que s'accroître, et que la distance des lieux la contrarioit dans le plus grand nombre, la Divinité de Ferney, pour leur épargner les frais du pèlerinage, résolut de venir elle-même au-devant de leur dévotion. « Depuis long-temps, dit son Biographe, Voltaire désiroit de voir sa patrie, et de jouir de sa gloire. Une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, à qui ses Vers avoient fait verser de douces larmes, qui lui devoient *leur instruction*, dont il avoit guéri *les préjugés*, à qui il avoit inspiré une partie de ce zèle contre *le Fanatisme* dont il étoit dévoré, brûloient du désir de voir le grand homme qu'ils admiroient (**). »

(*) Let. du Roi de Prusse, 15 Sept. 1777.
(**) *Vie de Volt.*, par Condorcet.

Le temps où se manifesta plus impérieusement, parmi tous ces Disciples du grand homme, la brûlante impatience de voir dans Paris le Médecin de leurs préjugés, doit fixer particulièrement l'attention de l'observateur : c'étoit l'époque précise où les Américains insurgés faisoient prévaloir leur système *de liberté et d'égalité*, et celle où leur Législateur, le Franc-maçon Francklin, pour assurer, par une utile diversion, sa conquête à la Franc-maçonnerie, s'appliquoit à mettre les Rois aux prises avec les Rois. En parfait rapport de principes avec le Directeur de la révolution américaine, Voltaire l'appeloit *l'illustre et sage Francklin*, *l'homme le plus respectable de l'Amérique* (*). Ce Négociateur, le plus rusé des Jongleurs de son siècle, étoit arrivé à Paris muni de toutes les ressources, fort de tous les prestiges propres à faire fortune auprès de toutes les classes philosophiques de la France lettrée et non lettrée. Aux Courtisans amateurs de l'or, il en montroit une mine intarissable dans un Traité de commerce que leur crédit feroit conclure avec ses compatriotes : aux curieux des mystères de la Nature, il ouvroit son laboratoire, leur répétoit, comme ses précieuses découvertes, des leçons qu'il avoit reçues de nos Physiciens, en leur contant qu'il avoit découvert, outre le précieux secret de guérir des maladies jusqu'à lui incurables, les secrets encore de commander aux tempêtes sur la mer, et de noyer à volonté le tonnerre dans sa citerne. Soupçonnoit-il aux femmes qui venoient l'entendre, du goût pour un autre Évangile que celui du Monde catho-

(*) Let. à l'abbé Gaultier, 21 Février 1778.

lique? il leur annonçoit ce qu'il appeloit *le pur Évangile* : il leur en donnoit la clef. Affichiez-vous des prétentions à la Politique? c'étoit là son fort : il vous mettoit en main un exemplaire de l'heureuse Constitution qu'il venoit d'enfanter à son pays, en vous disant, sur le ton d'un Inspiré : *prenez et méditez*. Vous preniez, et vous lisiez entr'autres curiosités : « Tous les hommes sont nés également libres et indépendans; — ils ont des Droits certains, dont ils ne peuvent, par aucun acte, priver leur Postérité; — toute Autorité appartient au Peuple, et, *par conséquent*, émane de lui (*). »

Quoique J. J. Rousseau, quoique nos Encyclopédistes et d'autres échos encore de Luther et de Calvin, eussent depuis long-temps accoutumé les oreilles françaises à ce jargon séditieux de l'École protestante, on eût dit qu'il recevoit une nouvelle force et la sanction de l'évidence par la médiation du grand Francklin. La société d'Holbach, qui voyoit dans ce philosophe l'homme selon son cœur, ne négligea rien pour lui conquérir la faveur publique. Elle s'empressa d'offrir à la vénération des Français l'image du Vengeur des *Droits de l'homme* contre le despotisme des Tyrans. Turgot, alors disgracié de Louis XVI, étoit toujours, sous les auspices de Voltaire, et la direction administrative de d'Alembert, le Patron officieux de ce Club conspirateur. Il réclama auprès des Frères l'honneur, que personne ne lui contesta, de fournir l'inscription à mettre au bas du portrait de Francklin; et son Démon lui inspira ce Vers audacieux :

Eripuit Cœlo fulmen, sceptrumque Tyrannis :

(*) Voy. la Constitution américaine. *Par Francklin.*

expression laconique de la double prétention des modernes Titans, dont on offrit au Public cette traduction lâchement rimée :

Le voilà ce Mortel, dont la rare industrie
Au Tonnerre imposa des lois.
Il est beau d'asservir la Nature au génie :
Il est plus beau de triompher des Rois !

Les Journaux du temps firent honneur de cette inscription à Turgot, qui ne s'en défendit pas. Et ce trait insultant, lancé contre les Rois, ornoit le cabinet des Ministres des Rois, se vendoit jusque dans le Palais des Rois. Le portrait de Francklin, dans tous les sallons des curieux, tenoit le milieu entre ceux de Voltaire et de J. J. Rousseau; et toute la France philosophe, en admiration devant ce Triumvirat séditieux, s'accoutumoit au refrain : *Il est beau de triompher des Rois!*

Les choses et les esprits étoient dans cet état; et, de toutes parts, on demandoit à grands cris que la France s'alliât par un Traité de commerce avec les Conquérans de la liberté et de l'égalité. Tout étoit déjà gagné autour du Trône, en faveur de cette mesure politique, contre laquelle Louis XVI seul combattoit encore. C'est alors que les Chefs du Sénat philosophique imaginèrent, comme moyen d'entraîner le Monarque par la Nation, de faire rencontrer dans la Capitale le Patriarche de la Philosophie européenne avec l'Elu des Elus de la Franc-maçonnerie américaine; le grand-homme qui vouloit la *refonte* de la France, avec le grand-homme qui venoit de *refondre* son pays, Voltaire avec Francklin. Celui-ci étoit à Paris : il ne s'agissoit plus que d'y faire arriver l'exilé de Ferney. Ce fut encore le

Club d'Holbach qui se chargea de jeter cette idée parmi la classe des Français la plus forte en moyens pour la faire prévaloir. Nous vîmes alors une Duchesse d'Anville avec sa Clientelle académique, un Duc de Chartres avec la Duchesse de Bourbon sa sœur, les Richelieu et les Beauvau, les d'Argental et les Thibouville, à la tête d'une foule d'autres *honnêtes-gens*, concerter leurs intrigues avec les d'Alembert et les Condorcet pour décider cette entrevue, dont les frippons et les dupes calculoient l'importance les uns et les autres à leur manière.

Nous avons déjà vu les menées des Courtisans auprès de la Reine pour la disposer en faveur de Voltaire; et il paroîtroit qu'ils n'avoient que trop réussi à mettre la Princesse dans leurs intérêts pour attirer à Paris ce Patriarche des Philosophes. Lui-même écrivoit à ce sujet au Comte d'Argental : « M. de » Thibouville a un empressement inconcevable : il » ne me parle que de Madame la Duchesse de » Bourbon et de la Reine : il veut qu'on m'immole ce » Carême pour les amuser (*). » C'est presque toujours, en leur promettant de les amuser, qu'on plaît aux Grands, et qu'on les joue. Cependant on ne pouvoit se flatter du succès de l'intrigue que par le concours du Comte de Maurepas; et l'on savoit que ce Ministre avoit contre Voltaire d'avoir été disgracié par l'influence de la Marquise de Pompadour, à l'époque où lui et le Duc de Richelieu étoient réputés les conseils de cette Courtisanne. Mais Voltaire, le flatteur décidé de tous les hommes en

(*) Lettre du 30 janvier 1778.

place (*) avoit déjà pris la précaution de préparer sa réconciliation avec le Comte de Maurepas, dans des Lettres écrites comme sans dessein à des Seigneurs de la Cour, qui les communiquoient au Ministre. On pouvoit encore présumer, que celui-ci verroit avec plaisir aux pieds de sa nouvelle puissance un contemporain de l'ancienne Cour, son rival en causticité et son compagnon de disgrâce. Mais on se flattoit surtout de le rendre propice au vœu qu'on lui feroit parvenir en faveur de Voltaire au nom de l'opinion publique ; et l'on ne se trompoit pas. Maurepas se piqua de générosité ; et, s'il faut en croire Condorcet, ce Ministre, en lui parlant du voyage de Voltaire, lui auroit dit : « Cette légère injustice d'un homme si célèbre ne m'a pas empêché de solliciter du Roi et d'en obtenir, que celui qui

(*) Le caractère de bas adulateur se fait partout remarquer dans Voltaire. Il n'aimoit pas Louis XVI, dont il savoit qu'il n'étoit pas aimé. Cependant il fut un des premiers flatteurs du jeune Monarque. On le voit flatter la Reine, flatter successivement les Ministres. Il a flatté Choiseul, il flatte ses successeurs. Avant d'encenser Necker, il avoit divinisé Turgot ; et Maupeou, cassant les Parlemens, avoit été l'objet de ses éloges avant qu'il les prodiguât à Maurepas qui les réintégroit. On l'avoit vu ramper devant la Duchesse de Châteauroux, il rampa plus bassement encore aux pieds de la Marquise de Pompadour ; et, après cette Courtisane la patronne de Choiseul, la Comtesse du Barry déclarée contre ce Seigneur, étoit la *Nymphe Égérie* sous la plume de Voltaire. Quand Maurepas devint premier Ministre, Voltaire écrivoit au Comte de Scombert : (Let. CXCIII de la coll. gén.) « Je suis bien de votre avis sur le Ministre dont vous me parlez, qui est gai, dont le fond du cœur est bon. Il ne m'aime pas, parce qu'il m'a cru une ame damnée de M. de Richelieu. Il est bien vrai que je serai damné, et lui aussi ; mais il se trompoit en croyant, dans ce temps-là, que je me mêlois d'autre chose que de mon plaisir. Je lui pardonne de tout mon cœur de s'être trompé. »

avoit *tant honoré* son Siècle et sa Nation, vînt jouir de sa gloire à la fin de sa carrière (*). »

Cependant l'aversion personnelle de Louis XVI pour ce Chef des Impies étoit trop prononcée pour que son Ministre eût voulu se charger des premières démarches dans cette affaire ; il promit seulement de les seconder, pourvu qu'on fît en sorte que le Roi le consultât. Soufflés alors par les artisans de l'intrigue, les patrons officieux de Voltaire à la Cour y débitent que la fantaisie de revoir encore une fois sa patrie a saisi le Vieillard de Ferney, qui mourra de chagrin si on lui refuse cette consolation. A cette nouvelle, chacun se pique d'intérêt pour le Philosophe. Des femmes séduites donnent pour un sentiment d'humanité ce *désir brûlant* dont parle Condorcet, de voir celui *qui a guéri leurs préjugés;* et Louis XVI est supplié de permettre que Voltaire vienne passer quelques jours à Paris : le Monarque refuse. On insiste, il ne cède pas. Maurepas apprend de lui les instances qu'on lui a faites, et il applaudit à la fermeté qu'il montre pour le maintien de la juste peine qui pèse sur cet homme trop fameux par l'abus de l'esprit, et pour qui c'est déjà une grâce d'habiter les confins de l'Empire. Mais, après qu'il a ainsi amené son Maître au point de ne pouvoir plus se défier de ses conseils, le Ministre se replie insidieusement sur la question ; ajoute qu'il ne verroit pourtant pas le même inconvénient dans une suspension tacite et instantanée des Décrets contre Voltaire, qui n'ont point été purgés, que dans leur révocation formelle; qu'un

(*) Vie de Voltaire, *par Condorcet.*

Octogénaire, malade du désir de revoir sa patrie, est un être bien digne de compassion ; qu'il est de sages tempéramens, dont on doit toujours craindre de s'écarter dans le Gouvernement des hommes ; qu'il n'est pas surprenant enfin, que tant d'ames sensibles à la situation du Vieillard se flattent d'obtenir de la clémence du Roi une grâce que pourroit refuser sa justice.

Ainsi attiré vers le piége par le penchant même de sa vertu, qu'eût pu faire de mieux le jeune Prince que de se défier de ses lumières, et de craindre d'être sévère, lorsqu'il ne vouloit être que juste? « Eh bien ! dit-il alors, comme à regret, que ce » malheureux homme vienne donc faire ses affaires ; » mais *qu'il prenne garde à lui* (*). » Ce mode de consentement, que Maurepas ne laissa pas ignorer aux protecteurs de Voltaire, donne la juste idée des dispositions de Louis XVI, touchant ce funeste voyage, trame ourdie contre le trône par le Philosophisme et la Franc-maçonnerie.

Ce fut après un bannissement de trente ans, et durant lequel s'étoit encore accrue la perversité du Banni, qu'il reparut à Paris. Il y arriva le 10 de Février 1778, descendit chez le Marquis de Villette son ami, et se rendit une heure après chez son *Ange* le Comte d'Argental. Il étoit seul, à pied, mis en espèce de paysan, coëffé en rond d'une grosse perruque de laine. Il portoit, au lieu de chapeau, un bonnet rouge, ce signe de ralliement qu'avoit autrefois porté Cromwel, et qu'adopteront un jour

(*) Mém. de la Baronne de Pont-l'Abbé.

les vrais disciples et de Cromwel et de Voltaire, devenus Jacobins (*).

Quoique le voyageur ne pût ignorer les dispositions de Louis XVI à son égard, dans l'ambition de lui être présenté, il lui fit parvenir le désir qu'auroit *le plus fidèle de ses Sujets* de voir, avant de mourir, le *Titus* que le Ciel avoit donné à la France : mais le Roi garda le silence sur la Requête hypocrite; et le moderne Arétin prouvera bien, durant son séjour à Paris, qu'il ne faisoit pas exception du Titus des Français, dans la haine qu'il avoit vouée à tous les Rois. Il affectoit de recevoir les Grands et ses *honnêtes-Gens* en audience publique; mais il n'entretenoit de relations intimes qu'avec des Histrions et des Sophistes. Il étoit rare qu'il n'eût pas auprès de lui, et au moins dans son antichambre, quelques-uns des Conjurés d'Holbach. Il vit fréquemment d'Alembert et Condorcet, d'Argental et Thibouville. Il admettoit aussi dans sa familiarité Marmontel et la Harpe, alors encore tout à lui quoiqu'étrangers l'un et l'autre au dernier des secrets philosophiques. Quant à Franklin, ce fut celui des Philosophes renommés que Voltaire vit le moins, quoiqu'il fût, dans l'intention de

(*) Ce bonnet rouge sur la tête de Voltaire ne parut alors qu'une singularité philosophique; mais celui qui en faisoit trophée connoissoit trop bien l'histoire de Cromwel, dont il faisoit son héros, pour ignorer que ce Chef des assassins de Charles I.er avoit été affublé du bonnet rouge par ses Frères et amis (Vie de Cromwel, édit. d'Amst., p. 278). On sait qu'en Franc-maçonnerie illuminée, ce bonnet joue un rôle insultant pour les Rois. Le Frère officiant, en le présentant au Frère initié, lui dit : « *Couvre-toi de ce bonnet ; il est préférable à la couronne des Rois.* » (Ecrits orig. des Illuminés de Bavière. Déposition juridique de M. Cosandey, du 3 Avril 1785.)

la Philosophie, l'objet intéressant de son voyage. « Paris, nous dit Condorcet, possédoit le célèbre » Francklin, qui, dans un autre hémisphère, avoit été aussi l'apôtre de la Philosophie.—Francklin achevoit *de délivrer* les vastes contrées de l'Amérique du joug de l'Europe; et Voltaire *de délivrer* l'Europe des anciennes Théocraties de l'Asie. Francklin s'empressa de voir un homme dont la gloire occupoit depuis long-temps les deux mondes (*).

Cet empressement de se voir égal de part et d'autre, fut accompagné de toute la discrétion que savent se commander des conspirateurs, qui toujours craignent de se laisser deviner. Voltaire se défendoit, même auprès de certains amis, de toute espèce de relation confidencielle avec l'Agent des Insurgés d'Amérique; et, au moment où celui-ci triomphoit à Paris, également secondé par le zèle de la Philosophie et la complicité d'un ministère vénal, Voltaire écrivoit à Ferney : « Le Traité avec les Amé- » ricains est public. J'ai vu M. Francklin chez moi » — *en présence de vingt personnes* (**). » Mais, avant cette visite, reçue en présence de tant de témoins, Voltaire avoit concerté avec Francklin et d'Alembert l'heureuse chance que promettoit aux Architectes du grand Œuvre, ce Traité qui devoit naturellement mettre les *Assyriens* aux prises les uns avec les autres dans une guerre ruineuse, consolider le triomphe de la liberté et de l'égalité en Amérique, et le préparer en Europe.

Le principal lien de la correspondance secrète entre ces deux Apôtres de la Philosophie des deux

(*) Vie de Voltaire, *par Condorcet.*

(**) Let. de Volt. au Mis. de Florian, du 15 Mars 1778.

Mondes fut Beaumarchais, ce méprisable intrigant, qui joua tous les rôles avant la révolution, et fit fortune à ce jeu ; l'homme des Ministres et des Courtisans ; l'homme des Philosophes et singulièrement l'homme de Francklin à Paris, et l'émissaire qu'il employa avec le plus de succès, « pour tenter, » comme il le dit, la cupidité des Ministres et des » premiers Commis (*). » Ce digne entremetteur de tous les Partis qui conspiroient l'anarchie, se sera signalé, pendant le voyage de Voltaire à Paris, par tant de dévouement à la cause philosophique, que les Philosophes, après la mort de leur Patriarche, ne croiront pouvoir mieux faire, pour assurer sa célébrité posthume, que d'en confier le soin au philosophe Beaumarchais. Ce sera Beaumarchais, secondé par Condorcet, qui nous reproduira Voltaire dans toute sa gloire et toute sa nudité ; et lui encore qui, amusant les Français par ses farces injurieuses à la Morale et au Trône, nous prouvera qu'il n'a pas moins hérité de l'esprit philosophique que du portefeuille de Voltaire.

L'entrevue de deux hommes renommés, dont les communs efforts tendoient à briser le frein de toute autorité sur la Terre, devoit faire époque mémorable dans les annales de la Capitale. Voltaire n'ignoroit pas que Francklin y étoit déjà révéré comme le maître du tonnerre et le vainqueur d'un Roi. Et, comme il n'étoit pas homme à vouloir figurer au second rang, il avoit fait ses conditions avant son voyage ; et ne l'avoit entrepris, au rapport de son Biographe, qu'après que tout eût été concerté avec

(*) Let. de Francklin à ses Commettans, du 12 Sept. 1777.

lui pour le triomphe qui lui assureroit le sceptre philosophique. L'idée d'une cérémonie majestueuse et nationale, dans laquelle la France se donneroit l'Elu des Philosophes pour Roi, en présence de l'Elu des Franc-maçons, que l'Amérique venoit de se donner pour Législateur, parut également heureuse aux zélateurs de la Philosophie et de la Franc-maçonnerie.

Quel que fût néanmoins l'ascendant et le concert de ces deux Sectes, qui n'en formoient plus qu'une seule à cette époque, l'arrivée de Voltaire dans Paris et le but annoncé de son voyage, n'avoient pas laissé d'y causer de la fermentation, et avoient répandu le deuil parmi tout ce que l'on y comptoit encore de vrais amis de l'ordre et du Prince. Condorcet, après avoir dit, en retraçant l'évènement : « La jalousie se tut devant une gloire qu'il étoit impossible d'éteindre: le Ministère, l'orgueil épiscopal furent obligés de respecter l'Idole de la Nation ; » Condorcet lui-même est forcé d'insinuer la contradiction : « L'arrivée de Voltaire à Paris avoit allumé la colère des Fanatiques, et blessé l'orgueil des Chefs de la Hiérarchie ecclésiastique (*). » En effet, un Prélat, également incapable, soit de respecter la méprisable Idole de la Nation, soit de gémir en silence devant les attentats de l'impiété nationale, l'homme à qui des Sophistes conspirateurs et des Magistrats sophistes imputoient, depuis vingt ans, le fanatisme leur maladie, le sage et vertueux Beaumont, dénonça d'abord au Ministère la présence de Voltaire dans la Capitale, comme blessant toutes les décences, et non moins

(*) Vie de Voltaire, *par Condorcet.*

insultante pour le Trône que pour l'Autel. Le premier Ministre répondit à l'Archevêque, par une de ces formules obligeantes, qui, dans la bouche des Courtisans, peuvent également faire ironie ou compliment. Voltaire resta à Paris, et se livra, avec tout le feu de son caractère, à l'œuvre de son ambition et de la Philosophie. Après avoir passé la journée à exercer les comédiens qui devoient jouer le jour de son Couronnement, il passoit la nuit à concerter avec ses Frères d'Holbach la déchéance du Dieu des Chrétiens et du Roi des Français.

Mais, en moins de quinze jours de ces violentes agitations, l'Octogénaire succomba frappé d'un vomissement de sang, accident décisif de la maladie qui le précipita dans le tombeau. Soit frayeur religieuse alors, ou plus vraisemblablement hypocrisie, comme l'attestent son Biographe et ses complices d'impiété, le malade se détermina à quelques démonstrations de catholicité, écrivit de sa main une abjuration de ses principes, appela même un Prêtre, auquel il proposa de se confesser. La conversion de Voltaire devint alors l'entretien général de la Ville et de la Cour. Si elle eut été sincère, le miracle eut été grand. Aussi des Philosophes, et d'autres encore, en rioient-ils. Bientôt, en effet, la scène hypocrite cessa pour faire place à la scène de scandale.

Un mieux sensible s'étant déclaré, le malade, qui se croit guéri, revient à son projet capital : ses amis en pressent l'exécution ; les préparatifs sont faits, le jour est annoncé, et tout Paris est en rumeur, pour jouir du spectacle du Couronnement de Voltaire. La pompe triomphale se dirigea, de l'hôtel du Marquis de Vilette sur le palais du Louvre, où l'Académicien devoit recevoir un premier hommage de ses

confrères, réunis en séance extraordinaire. Par une singularité qui fut généralement remarquée, mais sans être entendue que des Architectes du grand Œuvre, Voltaire montoit un carrosse neuf, fait d'après le dessein du Franc-maçon Condorcet. Il étoit à fond d'azur et parsemé d'étoiles, symbole de cette Jérusalem, dont les communs Frères et Amis de Voltaire et de Francklin auguroient dès lors et pressoient le prochain rétablissement.

La première entrée de Louis XVI dans sa Capitale y avoit fait moins de sensation que n'en fit en ce jour le triomphe du Roi des Philosophes. Partout sur son passage un peuple nombreux borde les rues. Les Clercs du Palais, réunis à un essaim de jeunes gens de toutes les conditions, précèdent ou suivent son char, criant à tue-tête : *le voilà ! le voilà !* Le père épie le moment de le montrer à son fils, la mère à l'enfant qu'elle tient entre ses bras; et personne ne regrète des heures d'attente, suivies du plaisir de l'avoir entrevu. « Voyez cette Foule, s'écrioit à ce sujet un Académicien, ces avenues pleines d'un peuple immense. — Entendez ces cris qui annoncent l'approche du char, de ce char vraiment triomphal, qui porte l'objet *des adorations* publiques. LE VOILA !.... les acclamations redoublent, tous veulent le contempler, le suivre, le toucher; — tout retentit du bruit des applaudissemens, tout est emporté par la même ivresse. — En ce moment il n'y a plus *rien* ici que *Voltaire* et la *Nation.* »

C'est la Harpe qui parle ici, et qui ne peint que trop au naturel le fanatisme qu'il partageoit alors, et qu'il déplora si sincèrement depuis (10). Il est de fait qu'on ne voyoit rien en ce moment que Voltaire et la Nation, le Corrupteur et sa Prostituée; et l'on

croira sans peine que le Chef de cette Nation, ainsi que son Dieu étoient pour moins que rien, et n'étoient que pour l'insulte dans un triomphe décerné au plus furieux ennemi des Trônes et des Autels. Dès qu'on l'annonce à l'Académie, l'Académie se lève en Corps, s'avance à sa rencontre, « le reçoit dit Condorcet, comme *le Souverain* de l'Empire des Lettres, le nomme par acclamation président de la séance, se presse autour de lui, le porte au siége d'honneur, où il se trouve assis au-dessous de son portrait. » Durant toute la séance, l'encens de l'adulation fume en son honneur; et c'est d'Alembert qui en fait les frais au nom des Quarante (*).

L'heure de se rendre au lieu du Couronnement arrivée, le Triomphateur, dont le cortége est grossi de tout le Sénat académique, continue sa marche jusqu'à la salle du spectacle. La Foule des deux sexes qui l'y attend est immense, composée des Grands de la Cour et des Grands de la Ville, de la Magistrature et de la haute Finance. Le Bourgeois qui n'a pas arrhé sa place n'en trouve pas.

A l'apparition du Dieu de la fête, les applaudissemens éclatent, un bruit tumultueux se fait entendre, au-dessus duquel s'élèvent les cris répétés : *la Couronne ! la Couronne !* Ce cris étoient prématurés et contrarioient l'ordre convenu du cérémonial; mais ils étoient si impérieux qu'il fallut y déférer. Un Comédien apporte cette couronne, que mille mains

(*) Le même écrivoit au roi de Prusse : « Il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui crioient en battant des mains : *Vive M. de Voltaire !* — Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire : l'enthousiasme et l'ivresse étoient au dernier degré. » *Relat. du 1 Juillet 1778.*

se disputent l'honneur de placer sur la tête du Vieillard. Après qu'il l'eut essayée un instant, il vouloit la déposer entre les mains de la Marquise de Villette ; mais le Prince de Beauveau prétend qu'il doit la garder, et la lui remet sur la tête (*). Le Roi des Philosophes étant placé sur son Trône, la couronne en tête, et en face de son buste aussi couronné, le spectacle commence. La Pièce du jour étoit cette Tragédie d'Irène, froide et misérable rapsodie, long-temps prônée avant qu'elle ne parût, et dont le grand intérêt est une leçon de suicide, dans la bouche d'une Furie qui, en se plongeant le poignard dans le sein, demande au *Dieu clément* si sa mort est un crime ? Dix fois déjà les Spectateurs, à la honte de leur goût, avoient interrompu la Pièce par de bruyantes acclamations, lorsque, à la honte de l'humanité, ce dénouement barbare fut encore couvert de leurs applaudissemens.

C'est entre cette Pièce et une Comédie qui la suivra que Voltaire doit être solennellement couronné comme un Roi, puis adoré comme un Dieu. Au signal donné par une Actrice, tout le Collége des Histrions s'avance à pas de Sénateur, chacun tenant en main une guirlande. La Comédienne qui portoit la couronne s'approche de Voltaire, lui en fait hommage au nom de la France, par un compliment débité sur le ton convulsif de la Pythie sur le trépied.

(*) Le Prince de Beauveau n'est pas le seul des Courtisans de Louis XVI qui se soit distingué par ce zèle enthousiaste pour la gloire de Voltaire ; et c'est de ces hommes de Cour que parloit le Philosophe-roi, lorsqu'à cette époque il écrivoit : « J'ai éprouvé les bontés de la Cour, bien au-delà de mes espérances, et même de mes souhaits. » (*Let. au Mis. de Florian, Mars* 1778.)

Les

Les Spectateurs, saisis du même Démon, n'avouent pas seulement le sentiment qu'on leur prête, ils exigent à grands cris qu'on leur en répète la formule; et l'Energumène redit sur le même ton :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère Postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la Couronne
Que l'on vient te présenter;
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne (11).

Après que l'Idole est couronnée, ses Prêtres dirigent leur marche vers sa statue, s'inclinent profondément, la baisent en posture d'adoration, et déposent leurs guirlandes à ses pieds. Ce nouveau trait d'impiété provoque de nouvelles acclamations; et les bruyans *Vivat* se prolongent (*). « Il fut couronné, dit son Biographe, au milieu des applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. » C'est en ce moment qu'hors de lui-même, pleurant et étouffant de joie, Voltaire s'écria : « On veut donc me faire mourir de plaisir et de gloire? » L'insensé! c'étoit parmi les accès du désespoir et dans l'ignominie qu'il alloit expirer.

(*) Cette idée, *d'adorer* le buste de Voltaire en présence de sa personne, se rapporte visiblement à la Pièce de *l'Hôte et de l'Hôtesse*, par lui imaginée pour fêter la Reine devant son buste, au bas duquel le Poëte faisoit lire le Vers :

« Regardez ce portrait, *vous pouvez l'adorer.* »

La cérémonie du couronnement étoit finie que la frénésie publique duroit encore. La Foule idolâtre se presse autour de son Roi divinisé. On baise le bas de sa robe fourrée, on en arrache les poils, aucun genre de folies n'est oublié; et celles de Philippe de Chartres, qui deviendra Philippe *Egalité*, se font remarquer au-dessus de toutes. Porté du théâtre jusqu'au char qui l'attend, Voltaire, ne peut y monter, et se trouve captif de l'immense Multitude qui n'a pu pénétrer dans la salle du spectacle. Ceux qui ne l'ont pas vu veulent le voir, et ceux qui l'ont vu le revoir encore. On dételle les chevaux de sa voiture, on veut que la nouvelle Divinité se prête à la contemplation du Public; et ce n'est pas sans peine que des bras vigoureux l'arrachent au culte de ces brûlans adorateurs. L'un d'eux, qui suivoit l'Idole pas à pas, après nous avoir dit : « Lui seul attiroit les regards d'un peuple avide de démêler ses traits, de suivre ses mouvemens, d'observer ses gestes », ajoute : « les Spectateurs le suivent jusque dans son appartement : les cris de *Vive Voltaire ! Vive la Henriade ! Vive Mahomet ! Vive la Pucelle !* retentissent autour de lui. — Jamais homme n'a reçu de marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique; — les larmes couloient sur celui qui avoit brisé les fers de la Raison. »

O Babylone, Babylone ! elle ira loin ta raison, dégagée *de ses fers* par *Mahomet* et *la Pucelle*; et, dans peu d'années, elle aura surtout fait de bien étranges progrès dans ces brillans sallons où, de retour de cette Farce sacrilége, on la savouroit encore, en s'écriant : *Que j'y ai pleuré !*

Quoique ce triomphe eût été décerné à Voltaire au nom du Peuple entier qu'il avoit conquis à sa

philosophie, ses Disciples ne se crurent pas pour cela dispensés d'aller lui offrir le tribut individuel de leurs hommages. Le lendemain de la cérémonie, et long-temps avant que le Triomphateur ne se rende visible, tout est de nouveau en rumeur dans la Capitale. De tous les points de sa circonférence, des Equipages se dirigent avec fracas vers l'Hôtel qu'il habite, et obstruent au loin les quais et les rues adjacentes. Ce sont des Princes et des Grands, des Philosophes de Cour et des Magistrats philosophes; ce sont aussi des femmes titrées, et non moins infatuées de philosophie que leurs époux, qui viennent se disputer l'honneur de faire anti-chambre chez le Philosophe roi. Le très-petit nombre de ces Courtisans pourra se flatter d'avoir été distingué dans la Foule. N'importe; chacun pourra dire de nouveau: *Je l'ai vu!* et aucun ne se retirera sans avoir pénétré dans la loge du Suisse, pour y enregistrer de sa main, avec ses noms et qualités, l'attestation de sa folie. Je dis folie; et l'on conviendra que la liste de tous ces illustres insensés offriroit une pièce bien tristement curieuse, si elle étoit rendue publique au jour qui n'est pas éloigné, où ils deviendront les victimes du Démon révolutionnaire dont ils se montrent aujourd'hui les serviles adulateurs.

Cet enthousiasme des particuliers décide bientôt celui des Corps; et aucune Société scientifique, académique, philantropique ne se dispensera d'aller offrir son encens à l'Immortel. Mais, de toutes ces Associations anarchistes, aucune ne se présentera devant lui en aussi fastueux appareil que la Franc-maçonnerie. Quarante Frères des plus hauts Grades, dont plusieurs *Vénérables* de Loges, composent la Députation. Au nom de toute la Franc-maçonnerie

française, et de la Franc-maçonnerie américaine, représentée par le vénérable Frère Francklin, Voltaire est supplié de se rendre, et promet qu'il se rendra à une séance générale de toutes les Loges, réunies dans celle qui s'appeloit *des Neuf-Sœurs*. Les Frères d'Alembert et Condorcet avoient eu soin de le prévenir qu'une nouvelle moisson de gloire l'attendoit dans cette Assemblée ; que toute la Franc-maçonnerie, jalouse de s'honorer de son nom et de donner une preuve insigne de son estime à l'homme de son siècle qui avoit le plus contribué à ses succès contre *les Assyriens*, avoit résolu de se l'associer par acclamation, et avec dispense de toutes les épreuves préparatoires.

Le choix de la Loge ne se fit pas au hasard et sans dessein. Les Franc-maçons eux-mêmes nous ont appris que les Frères, avec lesquels Voltaire renouveloit tous les jours le serment *d'écraser l'Infame*, trouvèrent piquant de préparer un second triomphe à ce fougueux ennemi de Jésus-Christ, dans une maison de la *Société de Jésus*. La Loge des Neuf-Sœurs occupoit le Noviciat des Jésuites ; et c'est là, c'est sur la tombe de ces Religieux que leur implacable persécuteur, dans une solennité sans exemple dans les annales maçoniques, sera proclamé Franc-maçon de tous les Gardes, et de nouveau déifié ; c'est là qu'il sera publiquement félicité *de soixante ans de glorieux exploits contre* la Religion chrétienne, que l'Orateur de la Loge, en prudent Illuminé, appellera *le Monstre du fanatisme*. C'est là, enfin, que, dans l'ivresse de l'apothéose que lui confirme la Franc-maçonnerie des deux Mondes, le Rival forcené du Dieu des Chrétiens fera entendre à de dignes Frères le blasphème nouveau : « *Ce triomphe vaut bien celui du Nazaréen* (12). »

Ces scènes d'impiété révoltoient tout ce qu'il y avoit encore dans Paris d'Ames honnêtes et clairvoyantes sur les conséquences. Le même Prélat qui avoit déjà fait des représentations aux Ministres, crut de son devoir, comme Pasteur, de leur dénoncer encore cette succession de scandales, qui consommoient la perversion de son Troupeau. Mais le zèle de Beaumont échoua de nouveau devant l'insouciance ministérielle : Louis XVI étoit le seul homme de son Conseil assez affectionné au maintien de la morale publique pour ne pas voir avec indifférence des attentats qui l'outrageoient ; et un simple Prêtre, fort des dispositions du Monarque, ne craignit pas de lui faire entendre en présence de toute sa Cour, un langage accusateur des dispositions de sa Cour. On étoit alors en Carême ; et un Prédicateur renommé, reste précieux de la Société qui étoit tombée sous la hache philosophique, le Père Beauregard, prêchoit à Versailles. Son zèle, inspiré par les circonstances, peignit en style prophétique, à son auguste Auditoire, les malheurs prêts à fondre sur un Peuple ivre d'impiété. C'est à ce sujet que d'Alembert écrivoit : « Un ex-Jésuite qui prêchoit à Versailles, eut l'impudence de crier là-dessus *au scandale*, en présence de toute la Cour. Mais toute la Cour se moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites et de quelques imbécilles. — Mais, par malheur, cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les Fanatiques (*). » Elle devoit irriter, et elle irrita le religieux Louis XVI, qui dit à ce Sujet, en présence de ses Courtisans : « J'avois donc bien raison quand on me parla des

(*) Lettre au Roi de Prusse 1 Juillet 1778.

» affaires de Voltaire à Paris, de dire qu'un pareil » Sujet n'en devoit pas avoir chez nous. » Il chargea en même temps le Comte de Maurepas de signifier au Dieu des philosophes qu'il ait à se soustraire sans délai au fanatisme de ses adorateurs.

En Courtisan habile, et toujours souple pour toujours tromper, Maurepas entre dans les vues de son Maître, convient que des admirateurs enthousiastes se sont livrés à des folies contraires au bon ordre, et que l'éloignement de celui qui occasionna cette effervescence lui paroit une mesure de sagesse. Elle eut été bien plus sage, sans doute, la mesure du Ministre qui eut été au-devant de celle-ci. Cependant, pour en épargner encore l'humiliation à son protégé, Maurepas lui fit donner l'avis secret d'annoncer lui-même sur-le-champ, et de préparer son départ : ce qu'il fait avec tant de docilité que, dès le lendemain, son Ministre prévint le Roi que, le malheureux Vieillard, ayant pris de lui-même le parti de se retirer, l'Autorité se trouvoit dispensée de lui en intimer l'ordre.

En effet, ce départ, commandé par Louis XVI, fut annoncé comme volontaire, annoncé dans Paris, annoncé au loin. Et cependant ce départ n'aura pas lieu, devenu subitement impossible. Voltaire qui se croyoit alors guéri, ne l'étoit pas. Il s'étoit efforcé d'oublier dans la dissipation, il avoit même déjà plaisanté, dans une Lettre au Roi de Prusse, ses frayeurs du 25 Février : « Voilà ce que c'est, lui » disoit-il, que de vous être consacré. » Et pourtant le trait qui l'a blessé lui donnera la mort ; et c'est au moment où il voudra quitter Paris qu'il se verra de nouveau assailli de tous les symptômes de la nuit qui lui présagea le tombeau.

Que l'on donne, si l'on veut, aux chances aveugles du hasard cet enchaînement de causes si peu ordinaires, qui amena le Patriarche des Impies triompher et mourir au milieu des Siens, nous verrons, nous, dans la singularité de l'évènement, un grand trait de providence, leçon perdue, à la vérité, pour des contemporains en délire, mais pourtant pas pour l'histoire et la Postérité. N'en doutons pas : c'étoit à cette Main puissante, qui élève quelquefois plus haut que les cèdres du Liban l'Impie dont elle veut que la chûte étonne le monde, c'étoit à Elle qu'il appartenoit d'écarter tous les obstacles qui défendoient à Voltaire l'approche de Paris ; c'étoit au milieu de cette Cité licencieuse, qu'il avoit si longtemps infatuée de sa doctrine et enivrée de ses poisons, que la divine Justice devoit amener ce fameux coupable, pour l'y frapper d'un châtiment plus mémorable. Il entroit dans les profonds desseins d'une Providence qui fait jaillir sa gloire des dispositions même qu'elle réprouve, que, de la surprise faite à la religion d'un jeune Prince, résultat l'éloquent spectacle de l'Impie placé par d'autres impies au rang des Immortels, et, dans le même moment précipité au dernier terme de la dégradation humaine.

En vain la subite rechute de Voltaire ramenera-t-elle l'idée de sa conversion ; en vain le crédule Vulgaire s'occupera-t-il encore quelque temps de cette vaine chimère, qu'un pieux Ecclésiastique s'efforcera de réaliser (13). Ce n'est pas un prodige de grâce, c'en est un de vengeance éclatante que la Terre attend ici du Ciel. Et l'infinie Bonté elle-même, que pouvoit-elle réserver que des châtimens au sacrilége Auteur de cent Volumes d'impiétés ! au Méchant obstiné et furieux contre son Dieu jusque

dans la décrépitude ! L'heure de la justice est donc enfin sonnée pour lui : c'en est fait, et du roi du Théâtre et du roi de la Loge ; et c'est aux pieds de ses adorateurs de la veille que va tomber l'Idole du jour. Oui, cet homme divin dont la Philosophie vient de faire son roi et la Franc-maçonnerie son dieu, tout Paris peut le voir, cent témoins l'auront vu, dans ses derniers momens, ravalé au-dessous de la brute, n'en exprimer que les affections furieuses, en proie au double aiguillon de la douleur et du désespoir, anticipant par la terreur sur un avenir toujours bravé ; et, par une fin digne de l'admirateur de Julien, exhalant son ame impure parmi les convulsions de la rage, et le blasphème encore sur les lèvres. L'Impie avoit écrit : « Que ne puis-je ras-» sembler le saint Troupeau et mourir entre les » bras de nos véritables Frères, *en écrasant l'Infâme* (*) ? » Le Ciel en son courroux exaucera le » malheureux, mais l'exaucera en sa manière. Il verra son troupeau rassemblé ; il mourra au milieu de ses plus fidèles Disciples ; et c'est sous leurs yeux et comme entre leurs bras, que le Dieu des Chrétiens *écrasera* visiblement le monstrueux Impie qui a tant de fois juré d'écraser son culte (14).

En vain les Philosophes se concerteront, s'agiteront pour atténuer au moins les circonstances humiliantes de la mort de leur Patriarche, ils n'en déroberont pas une seule à la publicité. Les faits seront notoires, ils porteront le cachet de l'évidence ; et c'est d'après des rapports uniformes, rapports de témoins oculaires et désintéressés ; rapports que rien

(*) Let. à Damilaville, 12 Déc. 1765.

n'aura contredit dans le temps, qu'il demeurera incontestable que le Chef de la Secte incrédule, durant une longue agonie, qui lui laissoit de cruels intervalles de connoissance, paroissoit, suivant l'expression du Docteur Tronchin, *comme agité de toutes les fureurs d'Oreste*; que, dans un de ces accès, se débattant, se déchirant lui-même, et comme s'il lui eût été commandé de venger le prophète Ezéchiel, qu'avoit outragé son ignorante impiété, il portoit à sa bouche et dévoroit ce qu'on ne peut nommer; qu'en certains momens de cette fureur continue, il maudissoit en face les d'Alembert et les Diderot, les Condorcet et autres impies obsesseurs de son lit de mort; que, tantôt lançant un regard farouche sur ces complices ligués avec lui pour *écraser* la Religion du Christ, il leur crioit : « Retirez-» vous, — sortez d'ici, — laissez-moi, vous, dis-je, » c'est vous qui me mettez dans l'état où je suis; » que, d'autres fois, confondant l'invocation avec l'imprécation, il s'écrioit, il hurloit : « Jésus-Christ, « — Jésus-Christ ! Je meurs donc abandonné de » Dieu et des hommes? » Ce sont-là, dis-je, de ces faits qui, authentiques par les témoignages contemporains, resteront inattaquables dans la postérité.

A ces particularités remarquables, et qui ne paroîtront pas étrangères au développement de la grande scène qui entraîne Louis XVI à l'échafaud, et la France vers ses malheurs, nous ajouterons un trait plus frappant encore, qui est venu nous saisir d'étonnement au milieu des combinaisons de notre travail. Ce trait se rapporte à deux faits, que nos Lecteurs peuvent vérifier, et dont le rapprochement leur rendra sensible, comme à nous, l'action d'une Providence vengeresse sur l'Impie qui ne feignoit

quelquefois d'y croire que pour en prendre occasion de l'outrager. Dans la collection des Lettres imprimées de Voltaire, on en lit une adressée à d'Alembert, dans laquelle, en s'applaudissant des ravages de sa philosophie, il donne pour nouvelle à son digne coopérateur : « On vient d'imprimer le Socinianisme tout pur à Neufchâtel, il triomphe en Angleterre, la Secte est nombreuse à Amsterdam. » Puis, dans le délire qui le transporte, le Socinien forcené ajoute : *Dans vingt ans Dieu aura beau jeu !* Cet ajournement, signifié à son Dieu pour le terme de vingt ans, porte la date du 25 Février 1758. Eh bien ! misérable Impie, ton cartel est accepté. Le Dieu des Chrétiens que tu blasphèmes et que blasphéma Socin, le veut ainsi : tu seras prophète sans y songer; et, dans le chaos de tes impostures, nous distinguerons au moins la foudroyante vérité : *Dans vingt ans Dieu aura beau jeu !* Retiens-le donc bien ce que trace ta plume frénétique le 25 Février 1758, pour te le rappeler le 25 Février 1778. Oui, *encore vingt ans*, mais vingt ans avec l'étonnante, osons le dire, avec la miraculeuse précision et d'année et de mois et de jours, encore *vingt ans*, et nous vérifierons; et la France étonnée du rapprochement pourra reconnoître, et toi-même, frappé à mort, tu sentiras combien *aura beau jeu* le Dieu blasphémé sur le Démon blasphémateur.

Arrivé à Paris au commencement de Février, Voltaire paroissoit encore plein de force et de vigueur. Pendant plus de huit jours on l'avoit vu courir la Ville, seul et souvent à pied. Et afin que tout concourre à prouver que sa mort ne sera pas l'effet naturel de son grand âge, d'Alembert, en parlant

du vomissement de sang qui la causa, nous apprendra qu'il l'éprouvoit *pour la première fois de sa vie.* Il nous dira : « Il avoit encore, à 84 ans, tout le feu de la jeunesse. Son médecin a dit que, s'il étoit resté à Ferney, il auroit pu vivre encore dix années (*). » Mais le terme des *vingt ans* qu'il a prescrit à son Dieu, échoit le 25 Février 1778 : et il faut que ce jour-là même annonce à Voltaire son dernier jour. C'est ce 25 que le Docteur Tronchin, pour engager le malade qui l'a fait appeler, à s'occuper moins d'une Tragédie qu'il veut faire jouer, que de celle dont le menace le coup dont il est frappé, lui dira que cet accident doit lui représenter l'épée de Damoclès suspendue à un fil au-dessus de sa tête. C'est dans la nuit du même 25, que le vomissement de sang ayant continué avec violence, Voltaire en sera tellement effrayé, que, dès le lendemain matin 26, il écrira à l'Ecclésiastique qui lui avoit offert le secours de son ministère le Billet suivant, qui se trouve consigné dans tous les Journaux du temps :

« Vous m'aviez promis, Monsieur, de venir pour m'entendre. Je vous prie de vous donner la peine de venir *le plutôt* que vous pourrez. VOLTAIRE. »
A Paris ce 26 Février 1778.

Le malade, ne voyant pas arriver l'Ecclésiastique, soupçonne qu'on a pu soustraire sa Lettre; et, ne se sentant plus la force d'en écrire une seconde, il charge sa nièce d'y suppléer : ce qu'elle fait en ces termes : « Madame Denis, nièce M. de Voltaire, prie Monsieur l'abbé Gaultier de vouloir bien le venir voir : elle lui sera très-obligée. Ce 27 Février

(*) Let. au Roi de Prusse, 1 et 2 Juillet 1778.

1778. Chez M. le Marquis de Villette. » L'Abbé se rendit à la double invitation de l'Oncle et de la Nièce. Mais le malade se trouva tellement accablé quand il arriva, qu'il ne put le voir; et ce ne fut que le 2 de Mars qu'il parvint à lui parler des affaires de sa conscience, et à lui demander, avant tout, une rétractation en forme des scandales de sa vie littéraire. Voltaire la donnera : et cette pièce, rendue publique dans le temps, déposée même chez un Notaire de Paris (Momet) viendra se réunir aux autres preuves matérielles du parfait synchronisme sur lequel nous insistons. Et c'est ainsi que, d'un concours de dispositions libres, d'une vaine démonstration de résipiscence de la part du Chef des Impies, de la date d'une de ses Lettres, du soin que prendront ses complices de conserver cette Lettre pendant 25 ans, et de la publier ensuite, une Providence attentive à opposer à de grands scandales de grands exemples, fera ressortir, pour l'instruction de tous, la notoriété du châtiment d'un seul; de ce châtiment de mémorable précision, qui, suspendu pendant vingt ans, vint frapper, au jour même des vingt ans révolus, l'Auteur du blasphème écrit : *Dans cinq ans Dieu aura beau jeu* (15) !

Une autre circonstance, assez remarquable pour que nous la rappelions, c'est qu'à cette même époque précise, à laquelle Voltaire avoit ajourné la cause de Dieu, et voyoit la sienne si cruellement décidée, le frénétique étoit surpris encore les armes de l'impiété à la main, et frappé au milieu d'occupations sacrilèges dont aucune autre occupation n'avoit pu le distraire. C'est d'Alembert encore qui nous révèle cette particularité en écrivant au Roi de Prusse, curieux de savoir ce que faisoit son Maître quand

la mort brisa sa plume : « Dans le temps où il est tombé malade, je sais qu'il travailloit sur les prophéties de Daniel ; mais j'ignore où il en étoit (*). »

Cependant la déplorable fin de Voltaire, leçon si éloquante sous tous les rapports, ne le fut pas assez encore pour désiller les yeux de ses adorateurs ; et le seul effet qu'elle produisit auprès d'eux fut de les jeter dans l'embarras de sa sépulture. Pour faire diversion sur les circonstances notoires de l'évènement dont la honte les atteignoit, ils imaginèrent d'en atténuer les scandales par l'éclat d'une pompe funèbre ; et tous les coriphées de sa Secte se mirent en mouvement pour procurer ce dernier triomphe à leur Patriarche. Leur espoir de réussite se fondoit sur les signes dérisoires de soumission à l'Eglise que le défunt avoit donnés dans les premiers accès de sa maladie. Mais l'Archevêque de Paris et et son Conseil n'hésitèrent pas à déclarer indigne de la sépulture des Chrétiens le Chef affiché des ennemis de Jésus-Christ ; et le Curé de S.-Sulpice, d'après cette décision, motiva son refus d'enterrer Voltaire, sur la notoriété des blasphèmes de sa vie et des blasphèmes de sa mort. On insista, on supplia, puis on essaya d'intimider. Mais c'étoit la conscience de Beaumont qui avoit dicté la sentence ; elle étoit irréformable. Placés alors entre l'intrépide Prélat et la religion de Louis XVI, les plus zélés partisans de la réputation de leur Maitre furent obligés de céder aux circonstances, et se tûrent devant l'arrêt qui signaloit comme un impie le Personnage que, peu de jours auparavant, ils

(*) Let. du 16 Août 1778.

avoient célébré comme un Dieu. Louis XVI ne se contenta pas d'approuver la décision de l'Archevêque de Paris, il fit de plus défendre à tous les Censeurs royaux de laisser imprimer aucun Ecrit à la louange du corrupteur de son siècle, dont il vouloit que la mémoire restât flétrie par le suffrage des deux puissances (16).

C'est à ce sujet que d'Alembert écrivoit au Roi de Prusse : « Votre Majesté croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les Journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire; qu'il ne leur est pas même permis de prononcer son nom ? — J'en aurois là-dessus trop à dire, s'il n'étoit plus prudent de garder le silence; — si j'avois vingt ans de moins, je quitterois volontiers un pays où le génie est traité avec tant d'indignité de son vivant et après sa mort. « *De son vivant*, par Louis XVI qui refusa de le voir; *après sa mort*, par l'Archevêque de Paris qui lui refusa la sépulture catholique. Quoique d'Alembert juge prudent de garder le silence sur ce qui s'est fait par ordre exprès du Roi, il ne tiendra pas à la démangeaison de le rompre, en envoyant à Frédéric ce quatrain qu'il qualifie d'*excellent*:

« Celui que, dans Athènes, eut adoré la Grèce;
Que, dans Rome, à sa table Auguste eut fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir;
Et Monsieur *de Beaumont* lui refuse une Messe. »

Digne logique de ces graves Philosophes, qui trouvoient matière à une satyre *excellente* contre leur Souverain et contre leur Pasteur, dans le refus qu'avoit fait le César *très-chrétien* d'accueillir le Sophiste athée qu'Auguste païen eût admis à sa table;

et surtout dans le refus qu'avoit fait un Pontife de Jésus-Christ de laisser offrir les sacrés Mystères, et dire *une Messe* pour *celui que*, pourtant, la pieuse *Athènes eût adoré* comme un Dieu.

Il étoit aisé de reconnoître Louis XVI agissant par lui-même, dans divers traits relatifs au funeste voyage de Voltaire à Paris. Mais partout aussi, à côté des vues d'ordre et de sagesse commandées par ce Prince, on retrouve le tolérantisme d'un Ministère qui les élude. Que les honneurs funèbres aient été refusés dans la Capitale, à l'éternel ennemi de la Monarchie, les Conseillers du Monarque les lui feront décerner dans une province : il leur paroîtra sans inconvéniens comme sans inconvenance que le forcené qui, toute sa vie, encouragea les Siens *à écraser* la Religion de Jésus-Christ, aille encore après sa mort, souiller de sa présence le Temple de Jésus-Christ. Applaudissez-vous donc, grands hommes d'Etat, de ce nouveau trait de votre politique : votre Maître et votre patrie en recueilleront bientôt les heureux fruits, comme ils recueilleront ceux du rappel des Parlemens, ceux de la guerre d'Amérique, ceux du Ministère de Necker. Oui, Vieillard insensé qui gouvernes la France, le jour viendra, et il n'est pas éloigné, où, grâces à tes soins conservateurs du cadavre de Voltaire, ces restes immondes, devenus la marotte des Disciples de l'Impie, leur serviront de point de ralliement. Et alors ce Temple auguste, que la piété de Louis XVI érigea à la gloire de l'Eternel, sous l'invocation de la Patrone de Paris, nos yeux le verront converti d'abord en pagode du Dieu Voltaire, puis en Panthéon des Brutus français ; Panthéon plus indulgent que ceux de Rome

païenne et d'Athènes dissolue ; et où de plus infâmes Divinités, provoquant à tous les crimes leurs brutaux Adorateurs, les conduiront, de forfaits en forfaits, jusqu'au terme du régicide et d'une apostasie nationale.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE

LIVRE DIXIÈME.

La mort, l'horrible mort du Chef des Impies, nouveau préservatif pour les Cœurs que sa doctrine n'avoit pas encore dépravés, fit moins d'impression sur ses aveugles Prosélytes que le souvenir des honneurs rendus à ses talens corrupteurs. Le triomphe du Maître avoit été en quelque sorte celui des Disciples; leur orgueil ferma les yeux sur ses humiliations; et il est de notoriété que le séjour de Voltaire dans la Capitale y consolida la puissance des Philosophes, dont l'audace alla toujours croissant jusqu'à la chûte de la Monarchie. Plus ouvertement que jamais alors on les vit employer leurs prestiges, concerter leurs moyens, réunir leurs efforts pour consommer l'aveuglement de ceux dont ils ambitionnoient le rang et convoitoient la fortune. Dès lors aussi l'esprit philosophique paroîtra saisir plus généralement les nations de l'Europe avec les Chefs qui les gouvernent; et Louis XVI, au foyer de la contagion, étoit sans contredit, celui de tous les Princes ses contemporains qui savoit le mieux s'en défendre. Aussi son nom ne figura-t-il pas dans la correspondance imprimée des Sophistes, parmi ceux de ces Souverains qui faisoient gloire d'être des leurs : illustres Incensés, qui ne songeoient pas que contester à la Divinté ses droits aux hommages des Mortels, c'étoit déchirer de leurs propres mains leur titre primordial à la vénération publique.

Jamais un complot qui embrassoit la subversion politique et morale de la Société n'eût pu se réaliser, contre une génération qui lui eût opposé, sinon les

vrais principes, du moins de vraies lumières ; et le succès d'un pareil attentat demandoit nécessairement la connivence de ceux qu'il devoit frapper. Il falloit que le sommeil des uns servît l'audace des autres, et que le Vice crédule tendît la main à la Scélératesse qui l'appeloit au précipice. Les Sophistes eux-mêmes nous l'attestent en mille endroits de leurs confidences, que leur malice et tous leurs efforts n'auroient pu réussir à renverser le colosse de la Monarchie française, sans le double lévier de l'ignorance et de l'immoralité de ses soutiens naturels. Mais, une fois qu'il leur eût été donné de dicter la loi dans l'Empire de la morale, d'empoisonner les sources de l'éducation publique, de diriger les Talens contre les Vertus, les Passions contre les Devoirs ; dès qu'il leur eût été permis de transformer les arts en instrumens de corruption, de faire surtout de l'art divin d'écrire celui de toutes les séductions, dès lors ils prévirent, ils osèrent même annoncer la Révolution, et la Révolution fondoit sur nous. Les Sages aussi l'annonçoient de leur côté ; mais, comme ceux-ci annonçoient en même temps le chaos et tous les malheurs, tandis que les autres pronostiquoient le retour de l'âge d'or, avec la chûte des préjugés nuisibles, l'avis des Sages ne fut pas mieux accueilli que ne l'avoit été autrefois celui de ces deux Patriarches dénonçant à leurs contemporains, l'un la révolution diluvienne, l'autre la subversion de la Pentapole; (*) et les Philosophes continuèrent de traîner à leur suite un Troupeau toujours croissant d'illustres Victimes, qu'ils encensoient et couronnoient de fleurs, pour le jour prévu de leur immolation.

(*) Visus est eis quasi ludens loqui. *Gen. VI*, 13 ; *XIX*, 14.

C'est une observation fondée sur tous les monumens de l'histoire, que l'émancipation de l'esprit conduit à la dépravation du cœur, et que la vertu d'un peuple, comme celle de l'individu, se compose toujours en raison inverse de son orgueil philosophique. La morale tient à la doctrine comme l'effet à sa cause. Les devoirs seront généralement éludés et et les préceptes impuissans partout où ils ne seront pas recommandés par un motif sur-humain. Dans les Sociétés où la Religion est nulle, comme dans les cœurs où la conscience se tait, les plus belles lois parlent à des sourds et n'ont de sanction que pour les dupes. Jamais on ne moissonna les Vertus sur le sol qu'ensemença le Vice; et ce n'étoit pas sans raison que nos Sophistes se flattoient qu'à force d'inculquer aux Français les leçons de l'incrédulité, ils feroient prévaloir en France, avec le mépris de la Religion, la morale d'Epicure, le dissolvant infaillible des Empires.

Suivant la marche des Novateurs de tous les âges, et ménageant, comme eux, tous les Partis déserteurs du point unique de vérité, les Chefs de l'Ecole philosophique s'attachoient spécialement à la poursuite de la Religion catholique. Un des principaux torts qu'ils trouvoient à cette Religion d'ordre, c'est qu'elle appuie le trône des Rois sur la conscience des Peuples. Mais son crime irrémissible c'étoit l'inflexibilité dans ses principes, et son immuable persévérance à prescrire le culte du cœur et le sacrifice absolu des passions déréglées. C'étoit contre cette Religion vierge, trop exigeante à leur avis, et trop fière de son titre originel, qu'ils réunissoient leurs efforts. C'étoit en haine de sa morale pure qu'ils s'appliquoient à combattre ses dogmes, à décrier son culte, à outrager

ses Ministres et son divin Instituteur lui-même. D'anciens Sectaires s'étoient contentés de se soustraire à une partie du joug salutaire que cette Fille du Ciel impose à ses Enfans : la nouvelle Secte le secoua tout entier ; et, durant tout le règne de Louis XVI, elle ne cessa de prêcher à ses Dévots la haine d'une Religion qu'elle appeloit le tyran des consciences et le fléau des plaisirs qu'autorise la Nature.

Nous l'avons déjà remarqué : cette Religion auguste, le premier titre de l'homme à la solide gloire, avoit été travestie en objet d'infamie dans l'antre ténébreux qui conspiroit sa ruine ; et Voltaire avoit appris à ses Conjurés à ne plus la désigner dans leur correspondance secrète que du nom de l'*Infâme*. Quant au nom sous lequel ils devoient s'appliquer à la décrier, soit dans leurs Ecrits publics, soit dans les Sociétés qu'ils fréquentoient, ce fut Voltaire encore qui leur conseilla d'adopter celui de *Fanatisme*. Le mot du Maître parut heureux à ses Disciples : tous convinrent que *Fanatisme* seroit le synonyme de *Religion catholique ;* et *Fanatisme* leur réussit au-delà de leurs espérances. *Fanatisme* sonna tout ce qu'ils voulurent aux oreilles de l'Ignorant ou du Libertin ; sur tous les points de l'Empire, la Meute philosophique aboya contre le *Fanatisme ;* et Voltaire qui connoissoit la force cynique des siens, les encourageoit en leur criant : « Ameutez-vous, et » vous serez les maîtres (*). »

La circonstance étoit remarquable : c'étoit l'époque précise d'une insouciance religieuse qui gagnoit

(*) Let. de Volt. à d'Alembert.

tous les Ages et toutes les Conditions, que choisissoient les Philosophes pour combattre à outrance le fantôme de l'excès religieux. A ne consulter que leurs Productions, on seroit tenté de soupçonner dans nos Catholiques de la fin du dix-huitième siècle, une race de Phinées et d'Enfans du tonnerre, qu'emportoit au-delà des bornes un zèle immodéré de religion. Au théâtre comme dans les Livres nouveaux on déclamoit contre *le fanatisme*, et nos Sociétés, de concert, crioient : *Anathème au fanatisme !* La mère sembloit craindre qu'il ne séduisît sa fille, et l'Instituteur qu'il ne corrompît son élève. Souvent l'Inférieur en intentoit le reproche à ses Supérieurs, la Magistrature en accusoit le Sacerdoce. L'attachement religieux aux vrais principes étoit réputé *fanatisme* : on étoit *fanatique* pour avoir le foible courage de ne pas mentir à sa conscience, et pour n'avoir pas celui de braver les lois du Ciel. C'étoit en poursuivant ainsi un *fanatisme* imaginaire de religion que la Philosophie inclinoit les Esprits vers son *fanatisme* réel d'incrédulité ; et le Français qui feignoit d'avoir peur d'un *Fanatisme* qui n'étoit que l'amour de l'ordre, se précipitoit sans remords dans un *Fanatisme* père de toutes les anarchies.

La même Secte qui poursuivoit ainsi le *fanatisme* dans l'Autorité qui parloit à sa conscience, ne voyoit que *despotisme* dans celle qui commandoit à ses actions ; et c'étoit sous le règne de Louis XVI qu'elle osoit crier à l'esclavage et à la tyrannie. Les contemporains ne l'ont pas encore oublié ; les rênes du Gouvernement flottoient alors au hasard dans les mains aussi foibles qu'inhabiles du Comte de Maurepas. Il régnoit en France une liberté effrénée, l'étonnement de ceux même qui avoient eu le plus de

part à son émancipation (*). La liberté de faire égaloit, sous ce Ministre, la liberté de dire et d'écrire ; il autorisoit tous les genres de liberté. Liberté aux Ministres ses subordonnés d'établir la tolérance dans leurs départemens respectifs ; liberté à Turgot de conspirer à la tête de ses Economistes conspirateurs ; liberté à Vergennes de protéger en Amérique un système d'égalité qui ébranloit toutes les autorités ; liberté à Necker de creuser par ses emprunts l'abîme qui devoit engloutir le trône français ; liberté à Malesherbes et à Miromesnil de laisser imprimer, colporter, exposer jusque dans le palais de leur Maître, tous les Libelles calomniateurs des droits de la Puissance ; liberté à la Magistrature, à peine amnistiée, de renouveler le scandale de ses entreprises contre l'unité monarchique ; liberté aux Tribunaux séculiers de franchir la sphère de leur compétence, et de puiser dans le Code du tolérantisme protestant les motifs de subordonner le droit évangélique à la jurisprudence des passions ; liberté aux Grands d'apostasier la grandeur, et de descendre par l'échelle des vices jusqu'au dernier terme de la dégradation ; liberté à l'Homme en place ou de s'affranchir de la résidence, ou de la marquer par des scandales ; liberté à tout cœur dépravé d'appeler le Public en confidence des sophismes protecteurs de

(*) Le Duc de Richelieu disoit au Comte de Maurepas : « Comme vous, j'ai vu trois règnes. Sous le premier il falloit » nous taire, sous le second parler tout bas ; mais aujourd'hui » on parle tout haut. » Maurepas, qui se souvenoit d'avoir été disgrâcié sous le règne précédent faute d'avoir parlé assez bas, croyoit tirer une noble vengeance de Richelieu, qui n'avoit pas été étranger à cette disgrâce, en forçant ce Seigneur à publier l'ère de la liberté plénière.

son libertinage et de son impiété ; liberté à l'Histrionisme d'outrager les dogmes et la morale de l'Eternel par les dogmes ressuscités et la morale du Paganisme ; liberté au Sénat académique, logé et pensionné par le Monarque, de décerner des palmes aux Détracteurs de la Monarchie ; liberté enfin au Franc-maçon illuminé de pousser ses travaux souterrains jusque sous le trône de son Roi et les autels de son Dieu.

Et c'étoit à cette époque de licence universelle que l'Ecole philosophique réclamoit la liberté ! Elle le faisoit au nom du Peuple, et avec tant d'emportement qu'on eut cru que le Monarque des Français accabloit ses Sujets sous un sceptre de fer. Ce préjugé même s'étoit tellement accrédité dans les Contrées qui nous avoisinent, que cent fois, en les parcourant, nous eûmes occasion de réfuter le paradoxe : « Vous n'étiez pas libres en France avant votre Révolution ; vos plus fameux Écrivains en font foi. » C'étoit précisément la conclusion contraire que tout Esprit judicieux eut dû tirer des déclamations séditieuses que se permettoient nos Sophistes. Toutes les fois, en effet, qu'au mépris de l'Autorité qui le gouverne, un Peuple aura l'insolence de chanter sur tous les tons les malheurs de son esclavage ; quand il pourra publier impunément qu'un Despotisme intolérable pèse sur les personnes et les propriétés, commande à la conscience, enchaîne la pensée (1) ; croyez que ce Peuple, loin d'être rien de ce qu'il dit, est au contraire un Peuple gâté par la foiblesse de ceux qui le gouvernent, un Enfant en frénésie, et capable, si la verge correctionnelle ne le prévient, de lever une main parricide sur le Père de la patrie.

Une administration molle et tolérante, à la suite d'un règne licencieux, devoit naturellement accélérer le dernier développement de l'effervescence nationale. La Monarchie française eût eu besoin qu'une prompte et sérieuse réforme en finances comme en morale vînt l'arracher à la crise qui la menaçoit. Louis XVI la jugeoit nécessaire cette réforme, il la vouloit sérieusement. Mais le plus probe des Rois de l'Europe en étoit malheureusement le plus jeune; et le Sujet qui avoit usurpé sa confiance étoit l'homme de la France le moins capable d'y répondre. A côté du jeune Monarque, de mœurs simples et austères, on voyoit le contraste du Ministre octogénaire, esclave de toutes les frivolités somptueuses. Lorsque Louis XVI, allant au-devant de tous les sacrifices personnels, faisoit son bonheur de toutes les privations jugées utiles à son peuple, Maurepas s'annonçoit en fastueux épicurien qui donne tout au caprice des sens. Son cabinet, au rapport de Necker, étoit un *extrait superfin de toutes les vanités et de toutes les ambitions.* L'exemple du Ministre, plus rapproché des peuples et plus conforme au goût dominant que l'exemple contraire du Monarque fut aussi d'une influence plus décisive sur les mœurs publiques; et la réforme, qui eut dû s'étendre à la Nation entière, n'atteignit que son Chef.

Le luxe, déjà trop en faveur parmi nous, devint plus que jamais le besoin et la passion du Français. Il fallut, pour lui plaire, réformer toute idée religieuse et raisonnable sur la honteuse origine du luxe et sur ses suites désastreuses. Dans les Livres comme dans les Sociétés, l'on n'osa plus ni en assigner la source dans la corruption des cœurs, ni

l'appeler le fléau des bonnes mœurs et la lèpre des Empires. Les histoires qui nous peignent les ravages du luxe furent réputées fabuleuses. On se plut à oublier que cette peste avoit détruit le florissant empire des Perses, et renversé la superbe Rome, après avoir triomphé de Carthage sa rivale. On ne fut plus entendu de ces hommes du dix-huitième siècle dont Voltaire faisoit ses *honnêtes-gens;* on excita leur piété en leur démontrant que l'effet constant et naturel du Luxe, est d'abrutir les ames, de produire l'égoïsme et l'insensibilité, d'allumer dans les cœurs la soif inique des richesses, et d'y éteindre en même temps tout sentiment de délicatesse sur les moyens de les acquérir.

L'on devoit voir à cette époque, et nous vîmes, en effet, ressasser tous les Sophismes protecteurs du luxe. Voltaire en avoit donné le ton; il avoit chanté le luxe à la Cour et dans la Capitale, auprès de Choiseul et de Pompadour: à l'exemple du Maître, les Disciples s'épuisèrent en vaines subtilités pour en colorer le désordre moral et les dangers politiques. Sous le règne de Louis XVI plus encore que sous le précédent, la Secte économiste qui, dans ses projets d'anarchie, soufflоit le chaud et le froid, défendoit le pour et le contre, cette Secte hypocrite, en même temps qu'elle prêchoit la lésinerie dans le culte de l'Eternel, encourageoit les profusions du Libertin dans le culte de ses Idoles. On nous crioit sur le ton confiant: « Qu'importe à l'État par quels canaux se répandent » les richesses, pourvu qu'elles se répandent. » Et, dans tous les Cercles on entendoit répéter, comme l'expression de la sagesse, cet axiome de la folie. Comme s'il étoit indifférent pour la fertilisation

de ma prairie, que l'eau y soit distribuée par une main intelligente ou versée par des torrens capricieux. Le luxe le plus scandaleux ne cessa pas seulement d'être un vice anti-social, il devint vertu sublime sous la plume de ses patrons immoraux; et un Helvétius osoit nous dire : « La femme galante, » qui fait vivre les Artisans du luxe, est mieux » conseillée que la femme sage qui nourrit les pau» vres. » La Philosophie prétendoit voir dans le luxe l'ame du Commerce et le Père de l'heureuse Industrie, le soutien de l'Indigence et le patrimoine du Misérable. Mais elle se gardoit bien de nous dire qu'avant de nourrir les Pauvres le luxe les a faits, et qu'en les nourrissant il les déprave. Encore moins nous révéloit-elle que le luxe, auprès du Dissipateur qu'il épuise, est le conseiller habituel des expédiens honteux et des manœuvres criminelles jugées propres à l'entretenir; que c'est le luxe qui peuple les Empires d'une foule inquiète et désœuvrée, toujours prête à y servir les Factions, et à chercher, dans le bouleversement de l'ordre établi, un nouvel aliment à des besoins toujours nouveaux.

Dès qu'un luxe désordonné fut en honneur parmi les Grands, et parut remplacer le mérite, il devint bientôt mode chez un Peuple imitateur. L'émulation de la folie fut la sagesse du jour : elle s'empara de tous les Rangs qu'elle égala, de toutes les Conditions qu'elle appauvrit. Le Français n'acceptoit plus ni charges ni emploi public qu'après en avoir évalué le produit suivant l'échelle du luxe. Il n'étoit plus l'Enfant de sa patrie, il en étoit la sang-sue. Loin de lui prodiguer, comme ses généreux Ancêtres, il lui vendoit en mercenaire ses talens ou ses services; et le Monarque, pour les

besoins et la défense de l'Etat, étoit forcé de compter avec les Elèves d'une philosophie voluptueuse, qui mettoient leur gloire à se surpasser les uns les autres dans les combats de la magnificence et les raffinemens épicuriens.

Un des effets les plus marqués de la contagion du luxe, sous le règne de Louis XVI, ce fut le prodigieux accroissement de la Classe des célibataires débauchés. On la portoit à cent mille individus des deux sexes dans la seule ville de Paris; et toutes nos villes offroient leur tableau proportionnel du même désordre, résultat des mêmes causes. Spéculant en économiste sur les moyens de suffire à son luxe, le Libertin donnoit la préférence à la vie célibataire; et, ne voulant point partager avec des héritiers de son nom le patrimoine de ses pères, il le plaçoit tout entier sur sa tête égoïste, content de voir s'éteindre avec lui et sa race et sa fortune.

A ce désordre, enfanté par le luxe, se joignit la passion, ou, pour parler plus juste, la fureur du jeu: et elle fut portée aux plus scandaleux excès sous le règne de Louis XIV. Ce n'est pas que ce Prince, étranger à tous les travers de son siècle, ait négligé aucun des moyens que les circonstances laissoient encore en son pouvoir, pour déprendre son Peuple de cette ignoble et funeste passion. Aucun de ses Prédécesseurs ne porta de plus sages lois contre les joueurs et les fauteurs du jeu. Il décerna contre eux des amendes solidaires et des peines flétrissantes; il décréta la nullité de toute espèce de dettes et d'engagemens contractés pour cause de jeu. Mais, toujours seul à vouloir et prescrire l'ordre, au milieu d'un monde conjuré

pour s'y soustraire, ce fut encore sans succès que le Monarque le prescrivit en ce point. Malgré le Roi, malgré la Loi, on s'obstina à chercher dans les chances du jeu des moyens d'alimenter les fantaisies du luxe, ou de réparer les brêches qu'elles avoient faites à la fortune. Des joueurs de profession, législateurs exercés dans des Tripots où ils appeloient leurs dupes, y avoient fait adopter, comme un pacte sacré, que ces dettes de jeu, que le Souverain déclaroit nulles de plein droit, seroient réputées et s'appelleroient *dettes d'honneur*. De là le scandale journalier de ces hommes de jeu, contre lesquels crioient les avances des fournisseurs, le salaire des ouvriers, la pension même des enfans; et qui se piquoient d'une superstitieuse fidélité à des engagemens envers des frippons réfractaires au Prince et à ses lois.

Partout encouragée par de puissans Fauteurs, la passion du jeu prévalut sur toutes les mesures de répression. On joua partout, partout on joua gros jeu, et l'on voyoit des femmes courir aussi hardiment que leurs époux les chances du hasard. La Province comme la Capitale eut ses Académies de jeu, ses Redoutes et ses Coupe-gorges clandestins, où le Père de famille couroit dissiper la substance de ses enfans, et ses enfans leurs rapines domestiques. On jouoit beaucoup sur les ports de mer et dans les Villes de commerce, on jouoit dans toutes les Garnisons; et si un Magistrat intègre vouloit provoquer l'exécution de la loi, la Cupidité devenoit généreuse pour aveugler les Argus de la Police. Il n'étoit pas même rare de voir des hommes en place spéculer sur l'effervescence de la passion qu'il leur étoit enjoint de réprimer. Les Joueurs se réfugioient dans le sallon

même du Magistrat chargé de les poursuivre, et le trafic honteux que se permettoit sa femme cessoit d'être une honte, depuis qu'il étoit notoire qu'un Duc d'Orléans partageoit les profits des femmes tenant Tripots dans son Palais-royal. Mais, ce qui dut être plus contagieux que tout le reste, les mêmes jeux que proscrivoit Louis XVI, on les jouoit chez ses Ministres et quelquefois même dans son palais. Dans les petits voyages de la Cour surtout, lorsque le Prince sortoit ou se retiroit pour le travail, les Seigneurs de sa suite et les Officiers de sa Maison se rassembloient pour le jeu; et le scandale n'étoit pas toujours à une distance assez marquée des yeux de la Reine pour que la Princesse ne fût pas censée y conniver.

A une époque néanmoins où la volonté du Monarque, toujours également décidée contre cet abus, se trouva plus efficacement secondée par la Police, les Joueurs, dans le désespoir de trouver asile et tranquillité dans la Capitale, convinrent de transporter hors du Royaume le théâtre d'une passion devenue pour eux insurmontable; et leur point de ralliement fut fixé aux Eaux de Spa. C'étoit là que, sous prétexte de besoin de santé, on couroit chercher un remède contre l'oppression de l'ennui et la fièvre honteuse de la cupidité. C'étoit aux Eaux de Spa qu'affluoient, dans la saison, nos Seigneurs français et les Altesses d'Allemagne; et c'étoit-là qu'ils sembloient essayer du système de liberté et d'égalité; faisant société de table, de spectacles et surtout de jeu, avec un Peuple d'Escrocs et d'Aventuriers, exercés dans l'art de dévaliser les sots et de les renvoyer encore grêvés de quelques *dettes d'honneur* (2).

L'on aura moins lieu de s'étonner que la vertu de

Louis XVI ait échoué à la poursuite de la passion du jeu, si l'on se rappelle qu'un Ministre des finances publiques, le plus heureux des charlatans de son siècle, dans les jeux de la Banque, n'étoit occupé qu'à éveiller la cupidité des Français par divers appâts de chances lucratives. Necker n'attachoit pas seulement à ses emprunts publics l'espoir de la faveur du sort, il encourageoit encore sous le nom de *Loterie* le plus perfide des jeux de hasard, celui qui réunit seul les inconvéniens de tous. Dans toutes nos villes, et à toutes les heures, cette Banque autorisée étoit ouverte à la cupidité de tous; et c'étoit sans éclat et sans se compromettre pour le moment que le Riche et le Pauvre pouvoient exposer l'un sa fortune et l'autre son existence à ce jeu solitaire. Pour jouer à la Loterie, le Père de famille ruinoit ses affaires, l'Epouse voloit son Epoux, les Enfans leurs Parens, les Commis et les Valets leurs Maîtres. Telle femme de qualité, ruinée par la Loterie, lui sacrifioit jusqu'à ses habits et ses bijoux. Tel Dépositaire de fonds étrangers, s'entêtoit à la poursuite d'un numéro que le sort lui disputoit, exposoit sa caisse, et faisoit banqueroute à la confiance publique, tandis que tel autre, furieux des dédains de la fortune, cherchoit dans le suicide un remède au désespoir de ses affaires (3).

En vain le spéculateur genevois, pour colorer le vice radical de la Loterie, alléguoit-il l'application des profits qu'elle faisoit aux besoins des Hôpitaux, cette Banque fut dénoncée comme un piége de fiscalité, d'autant plus odieux qu'il sembloit accuser le Gouvernement de ne proscrire les jeux de hasard que pour s'en réserver à lui-même le privilége exclusif; et d'autant plus immoral que c'étoit plus

particulièrement la Classe indigente qu'il mettoit aux prises avec la cupidité. Necker, en effet, eut dû commencer par prouver qu'il n'est pas indigne d'un Gouvernement de jouer à gain sûr contre ses Sujets les plus misérables; que la bienfaisance royale peut se composer des fruits de la rapine, et qu'il est d'une Administration paternelle de commencer par engendrer la Misère, pour lui offrir ensuite un gîte à l'Hôpital (4).

Après que le luxe et le jeu avoient englouti les fortunes, tous les genres de bassesses devenoient expédiens licites pour couvrir les besoins des Dissipateurs. Tous les jours des Noms illustres descendoient à d'insignes mésalliances. La Noblesse obérée tendoit la main à l'Opulence financière : la Détresse et l'Ambition s'embrassoient par intérêt; puis, l'instant d'après, se repoussoient par mépris. Un nombre de grands Seigneurs, sans être de la classe des Célibataires, faisoient comme eux, de l'aliénation de leurs Domaines, la ressource nourricière d'un luxe insensé ou de la passion du jeu. Sur l'invitation de Necker et le perfide appât de ses emprunts viagers, il y eut empressement de la part des Nobles qui habitoient la Capitale, à échanger, pour des Contrats, leurs propriétés foncières, dont leurs Gens-d'affaires se rendoient acquéreurs. Des Cœurs dépravés à l'Ecole de la Philosophie, oubliant qu'ils étoient époux, oubliant qu'ils étoient pères, et dans la seule vue de donner plus d'extension à leurs jouissances épicuriennes, se composoient, de leurs Domaines vendus et de leurs capitaux rassemblés, une fortune viagère qui ressembloit encore à l'opulence. Mais, tout-à-coup, par la mort de son Chef, une Famille entière, qui se flattoit d'un brillant état de prospérité, tomboit dans un abîme de misère.

Ce système d'aliénation avoit trop prévalu pour qu'il ne fût pas aisé de présager que des Nobles dépouillés, et des Seigneurs sans Seigneuries, deviendroient bientôt des hommes sans considération et sans importance. Ainsi des vices et des travers que le dernier règne avoit favorisés, et dont rien ne suspendoit les ravages durant le règne actuel, rapprochoient-ils de jour en jour la catastrophe inévitable de la Révolution (5).

En effet, le luxe et ses jouissances, loin de satisfaire les passions qu'ils déchaînoient, ne faisoient que les irriter et les exalter encore : les plaisirs allumoient la soif de nouveaux plaisirs dans les cœurs que dépravoit la mollesse. Ils se perdoient, ils s'abîmoient dans les voluptés sensuelles ; ignorant ou dédaignant l'art de se procurer les seules véritables. En suivant ces hommes qui marquoient le plus par leurs écarts licencieux, on en trouvoit peu dont on ne pût dire ce que le Poëte romain disoit d'Egiste :

« S'il fut un débauché, c'est qu'il étoit oisif (*). »

Jamais on n'avoit autant disserté que dans ce siècle philosophique sur les moyens de réprimer l'Oisiveté mendiante, et jamais l'on n'avoit moins songé à prévenir les désordres de l'Oisiveté épicurienne. Sans autoriser le premier de ces abus, un sage Gouvernement ne reste pas indifférent sur le second ; et, s'il voit des Sujets à charge à l'Etat dans ces Oisifs vagabonds, qui préfèrent les fruits d'une honteuse mendicité au légitime salaire d'un travail honorable,

(*) Quæritur Egistus quare sit factus adulter ?
In promptu causa est : desidiosus erat. *Ovid.*

il

il découvre des Pestes plus dangereuses encore dans ces Oisifs sédentaires, toujours ingénieux, quand le luxe et la débauche ont dévoré leur fortune, à tendre des embuches à la fortune publique.

Trop généralement, depuis long-temps, les Postes éminens, les grands Emplois, les hautes Magistratures n'étoient plus des Charges pour ceux qui les possédoient; des Subalternes en portoient tout le fardeau. Le revenu que dissipoit un Titulaire fastueux, son Suppléant l'avoit gagné. Etrangère à ses affaires domestiques, étrangère à des Vassaux inconnus, la haute Noblesse, en temps de paix, promenoit son désœuvrement entre les intrigues de la Cour et les plaisirs de la Capitale. Ses châteaux, comme jadis le palais de nos Rois fainéans, avoient leurs Maires héréditaires, qui se transmettoient, de père en fils, une administration des grands Domaines abandonnés, peu différente de la propriété, dont on les verra faire la facile conquête sur leurs Maîtres, au jour de la Révolution.

Le mal, qui n'étoit pas nouveau, s'étoit graduellement accru en s'éloignant de sa source. Et, lorsque Richelieu crut pouvoir s'applaudir, comme d'un grand coup d'État, d'avoir métamorphosé nos puissans Propriétaires en Courtisans désœuvrés, si ce Ministre calcula juste l'humiliation de la Noblesse, il entendit fort mal l'intérêt des mœurs publiques, le prèmier besoin des Empires. Une fausse Politique avoit arraché les Pères aux soins de leurs affaires domestiques, le Siècle novateur y rendit les Enfans radicalement inhabiles. La philosophie s'emparoit d'eux dès le berceau, et commençoit par les environner de ses préjugés, pour mieux réussir à les infatuer de ses erreurs et à les enivrer de ses poi-

sons. Dans ses plans réformateurs de l'éducation religieuse, elle jeta le germe désorganisateur de la Société, et la première étincelle de l'embrasement révolutionnaire. De crédules parens écoutoient comme des oracles les Sophistes qui leur disoient qu'à quinze ans leur enfant ne devoit rien encore à son Dieu ; et qu'alors il ne leur devoit plus rien à eux-mêmes, s'il pouvoit se passer d'eux (*) : paradoxe qui donnoit à conclure qu'on ne pouvoit ni trop différer d'apprendre à l'Enfance qu'elle a un Maître au Ciel, ni trop se hâter de lui révéler qu'elle n'a que des égaux sur la Terre. C'est de là, et d'après les leçons des mêmes Sophistes, que nous vîmes s'introduire au sein des familles ce ton et ce bas langage de familiarité, le plus propre à compromettre dans l'esprit des enfans le caractère divin de la Paternité (6). Et ne seront-ce pas les mêmes Sujets que la Philosophie aura enhardis au tutoyement des parens, à l'âge de cinq ans, qui, devenus Jacobins à vingt-cinq, apostropheront sur le même ton, et le Magistrat et le Prince et le Monarque même ?

Parmi les diverses théories charlatanes qui se succédèrent en matière d'éducation, depuis l'extinction des Jésuites, il en est peu qui eussent recruté autant de dupes, parmi les mères surtout, que celle qui les flattoit d'assurer le don de science à leurs enfans, sans qu'il leur coutât ni peine ni travail pour l'acquérir. D'ingénieuses méthodes furent inventées, pour dispenser l'Enfance de se rendre elle-même ingénieuse. On s'appliqua à lui épargner toute espèce

(*) C'est le système absurdement impie de J. J. Rousseau, et des Auteurs de l'Encyclopédie.

d'application ; on voulût qu'elle n'apprît rien qu'en s'amusant et par pur plaisir ; sans songer que ce sont les luttes répétées et les difficultés vaincues, qui donnent du ressort aux esprits, et de la consistance aux caractères. L'éducation des enfans des Grands avoit commencé par des jeux enfantins, elle se prolongeoit par les jeux de la gymnastique, et se terminoit encore par les jeux de la Tactique. On avoit appris à jouer jusqu'à quinze ans, mais on ne savoit pas penser, ou du moins réfléchir ses pensées ; et les frivoles Elèves de cette éducation, suivant la judicieuse remarque du Dauphin, père de Louis XVI, inhabiles aux méditations profondes, devoient dans la suite de leur vie, se faire un jeu des devoirs et des affaires, comme ils avoient fait de leurs premières études (7).

Toujours sous le beau prétexte du mieux, le siècle réformateur introduisit dans le champ de l'éducation un des abus qui contribua le plus à la dépravation des mœurs. Sous le règne du grand Roi, si fertile en grands hommes, les pères s'appliquoient à prolonger l'éducation des enfans ; ils les retenoient, sous la discipline des Ecoles jusqu'à l'époque de leur établissement dans le monde. La Philosophie décria cette pratique, jeta la défaveur sur la culture des Langues savantes ; et, pour affranchir plutôt le jeune âge du joug de la dépendance, elle lui offrit ses nouvelles méthodes et ses Cours abrégés ; persuadée que le plus sûr moyen pour elle de recruter des Disciples, étoit de dérober à leur solide instruction les années qu'elle ménageroit à leurs plaisirs, et à la première effervescence des passions. La Société, en effet, éprouva sensiblement l'influence de cette éducation superficielle, à mesure qu'elle se composa

des Sujets qui l'avoient reçue. Dans l'impuissance de se suffire à eux-mêmes ; sans goût comme sans aptitude pour les opérations sérieuses de l'esprit, ils se tournoient vers les plaisirs des sens, et s'y livroient sans retenue. Ces plaisirs devenoient leur grande affaire ; ils s'en faisoient un état et presque un devoir. S'ils étoient doués de quelque esprit naturel, ou de quelques talens frivoles, ils les employoient à célébrer et propager la morale épicurienne, à revêtir le vice de formes séductrices. Ces faux Lettrés l'étoient assez pour fixer la considération d'un vulgaire ignorant ; ils formoient, dans l'empire philosophique, cet essaim de dangereux agréables, papillons de société, qui voltigeoient de la Cour à la Ville, et que la corruption des femmes de leur Secte caressoit du nom *d'aimables Roués* (8).

Mais, de tous les désordres, résultats naturels de la molle et vicieuse éducation des derniers temps, aucun ne contribua autant à la perversion générale que l'ignorance de la Religion. De cette ignorance chez les Jeunes-Gens, devoit naître l'indifférence ; et, en matière de Religion, de l'indifférence au mépris, et du mépris à l'aversion, il n'y a qu'un pas, que toujours les passions rendront glissant. En moins de vingt ans, l'ignorance religieuse aura inondé la France d'une Génération d'incrédules, que nous verrons d'abord Chrétiens insoucians, puis timides Déistes, puis enfin Docteurs d'athéisme. Ce n'étoit point contre les Sectes dissidentes, c'étoit surtout contre la Religion de leurs pères que s'escrimoient ces jeunes Impies ; c'étoit elle, qu'ils affectoient d'outrager de préférence dans les Cercles et dans les Tables : elle étoit devenue comme le point de mire habituel de leurs traits empoisonnés. Ils ignoroient

et les premiers élémens et les fondemens divins et la miraculeuse histoire de cette auguste Religion ; mais l'audace philosophique leur tenoit lieu de science, et leur apprêtoit de faciles triomphes auprès d'un vulgaire plus ignorant qu'eux encore. L'érudition de ces apprentis Philosophes se trouvoit au niveau de celle de leurs Maîtres, dès qu'ils savoient lancer le sarcasme contre les dogmes et les mystères de la Religion catholique, calomnier ses institutions les plus sages, blasphémer sa morale la plus pure, contester ses bienfaits les plus insignes, décrier ses Ministres, appeler *crédulité* la foi qu'elle professe, *hypocrisie* les vertus qu'elle préconise, *superstition* le culte qu'elle prescrit, *pieuse chimère* enfin le Ciel qu'elle promet au Juste, et *vain épouvantail* l'Enfer dont elle menace l'Impie.

Depuis que les Sages du Paganisme, devenus philosophes chrétiens, eurent implanté la foi catholique dans nos Gaules, la science la plus soigneusement inculquée à la jeunesse, et la plus assidument prêchée aux peuples, c'avoit été celle de la Religion. Partout la Religion avoit été mise à la tête de l'enseignement public, et l'Histoire nous fait foi que ce fut à la faveur de son influence que les Constantin et les Théodose, les Charlemagne et les Louis IX, les Louis-le-Grand et tous les Princes cités comme des modèles, régnèrent avec tant de gloire sur leurs Sujets fidèles. Mais, lorsqu'au dix-huitième siècle, nos Instituteurs philosophes, de Chrétiens devenus moins que Païens, eurent reporté leurs contemporains vers la nuit de l'antique ignorance, la science de la Religion, la première et la plus noble des sciences, fut la plus négligée dans les Ecoles, et la moins connue dans les familles. Ceux même de nos Sophistes

à qui cette Reine, par eux détrônée, sembloit commander encore un reste de respect, ils croyoient lui en rendre assez en la plaçant au rang des opinions, en réduisant toute l'importance de cette fille du Ciel à la valeur de la futile opinion, enfant des préjugés. Et, sous le règne de Louis XVI, tel Charlatan politique, ex-ministre de ce Prince, publioit un Traité *De l'importance des Opinions religieuses*. C'étoit nous entretenir de *de l'importance de l'ignorance en Religion*; puisqu'il est certain que l'Opinion exclut la science, et qu'où règne la simple opinion, là subsistent les incertitudes de l'ignorance. Et c'est bien aussi ce que prouve tout le Traité *d'importance* du Théologue financier.

Par les soins d'une foule de Professeurs *d'Opinions* religieuses, le Troupeau de leurs Disciples se renforçoit de jour en jour à vue d'œil; et la brillante Société se composoit de Sujets des deux sexes, qui aimoient mieux errer à l'aventure dans les sentiers tortueux des Opinions philosophiques, qu'ils appeloient leurs *Opinions religieuses*, que de marcher à la clarté resplendissante du flambeau de la foi qui avoit guidé leurs pères. C'étoient une espèce de machines animées que dirigeoient les sens et l'instinct des passions; et qui, si elles n'affirmoient pas toujours, avec Frédéric, qu'elles eussent une ame matière, sembloient du moins n'en pas rejeter absolument la flatteuse opinion. Pensées, affections, occupations, tout, chez nos *Opinans* en Religion, se rapportoit à l'être physique et s'y bornoit. Leur ambition ne voyoit rien, leurs désirs n'embrassoient rien au-delà des besoins du temps et des plaisirs qui en profanent l'emploi pour en abréger la durée. Leurs jours s'écouloient comme les jours de la brute.

L'Oracle de Ferney leur avoit dit : « *Dieu n'a pas* » *besoin de nos vœux* » ; et celui de Genève : « *Je* » *ne prie point Dieu : que lui demanderois-je* (9) ? » Cette leçon des Maîtres avoit été saisie par les Disciples. Pas un sentiment de leur part, pas un regard pour le Ciel, pas un soupir d'amour vers le Père des esprits. Leurs lèvres ne s'étoient point ouvertes pour le bénir au retour de la lumière ; le jour s'étoit passé sans qu'ils eussent songé à ses bienfaits, et la nuit les replongeoit dans le sommeil sans qu'ils songeassent à l'invoquer. Tels se montroient à nos yeux ces hommes philosophes, trop fidèlement ressemblans, sous le rapport religieux, à cet *homme* que l'un d'entre eux nous assure ne différer de son chien que par l'habit.

Le Français, au siècle de Louis-le-Grand, tenoit à honneur d'attester par ses hommages extérieurs la Religion qu'il professoit : la Philosophie, sous le règne suivant, lui montra comme une foiblesse la plus noble des vertus ; elle lui en fit un ridicule sous le règne de Louis XVI. La Religion ne comparoissoit plus guère que pour l'insulte parmi ce qui s'appeloit la bonne Compagnie ; et il n'étoit plus permis d'en prononcer le nom que pour se défendre d'en être encore le Disciple. Nos Pères chrétiens avoient orné leurs sallons de signes religieux, leurs enfans philosophes les firent décorer philosophiquement. La monnoie publique portoit encore l'empreinte de la piété de Charlemagne, dans sa légende : CHRISTO REGNANTE, VINCENTE, IMPERANTE ; et l'étendard du grand Constantin avoit continué d'être le signe de ralliement des Armées françaises ; mais ces symboles expressifs de la foi des Ancêtres, ils ne disoient plus rien à des Descendans irréligieux.

Ce fut au dix-huitième siècle, et ce ne fut guère que vers son déclin, que la Croix devint pour le Français perverti, comme autrefois pour le Juif et le Gentil, une sorte d'objet de *scandale* et de *folie*. Ce signe vénérable, dont la Femme de qualité, dont la Princesse même avoit fait jusqu'alors son plus précieux ornement, et comme le bouclier de sa pudeur, fut par elle abandonné à ses suivantes, et bientôt après par celles-ci aux femmes du peuple et aux habitantes de nos campagnes. C'étoit à la même époque que l'adorable image du Dieu des Chrétiens, repoussée d'abord du cabinet des grands dans leur anti-chambre, passoit de l'anti-chambre dans la rue. De là cette scène cent fois répétée dans la Capitale d'un Prêtre appelé pour assister un illustre moribond, et demandant un Crucifix qu'on cherchoit envain dans tout l'hôtel. Il falloit qu'un laquais courût chez l'Artisan du voisinage, emprunter l'objet sacré que le Ministre de la Religion devoit laisser pour consolateur à son malade agonisant.

Mais au jour qui n'est pas éloigné où, la hache et le marteau à la main, une Race impie, l'effroi de la France encore chrétienne, fera disparoître le trophée de la Croix arboré sur nos remparts et sur nos temples, que fera-t-elle autre chose que de donner le dernier développement philosophique aux dispositions secrètes de ceux qui, ayant déjà banni ce signe sacré de leurs maisons, ne trahissoient que trop leur intelligence avec la Secte qui avoit juré d'étouffer dans tous les cœurs et d'*écraser* comme *infâme* la Religion de la Croix?

C'est à l'ascendant que prenoit de jour en jour cet esprit anti-chrétien qu'il faut attribuer l'accueil que faisoit le grand Monde aux éternelles doléances

des Sophistes, qui nous dénonçoient, comme inutiles et onéreux à la Société, tantôt la magnificence de nos temples et les décorations du Sanctuaire; tantôt ces heureux Etablissemens qui avoient pour objet spécial la prière publique, l'enseignement de la morale et les encouragemens de la piété. Ces imputations de prodigalité religieuse étoient toujours accompagnées du prétexte de réversibilité sur la classe indigente. Comme si la cause du pauvre eût été d'un bien grand poids dans la balance de l'Economiste; dans celle des Turgot et des Necker, du Sophiste athée et du Financier sophiste. Ces modernes calomniateurs de la somptuosité du culte divin étoient mûs par l'esprit de celui qui objectoit à la piété généreuse, comme un larcin fait aux pauvres, le prix d'un parfum, répandu pour honorer le Maître qui le donnoit. Mais qu'on les suive ces ardens zélateurs du soulagement des misérables; qu'on les observe au jour où le commun patrimoine de la Religion et de l'Indigence avec les ornemens précieux et les vases servant au Sacrifice, leur tomberont sous la main, et qu'on demande alors aux pauvres, pour quelle portion ils les auront appelés dans le partage de ces sacriléges dépouilles?

L'esprit philosophique inspiroit à ceux qui s'en piquoient une aversion décidée pour tout objet de nature à les rappeler à des idées religieuses. Une réflexion sur l'instabilité de la vie les chagrinoit; le souvenir du nombre de leurs années les attristoit; la rencontre d'un convoi funèbre les agitoit; la vue d'un habit de deuil les offusquoit; et l'Abbé, assez philosophe pour ambitionner de figurer dans leurs sallons ou de s'asseoir à leur table, avoit grand soin, pour ne pas blesser leurs regards, de déposer le

costume sérieux que lui prescrivoit la gravité de son état.

Ce fut par suite des mêmes dispositions, que, de nos jours encore, la Philantropie économiste prit les Morts en aversion irréconciliable. Leur voisinage ne devint pas seulement odieux, les lieux où reposoient leurs cendres furent dénoncés comme suspects et redoutables, sans que des siècles d'expérience pussent nous rassurer contre la peur que le Mort, sous six pieds de terre, ne tuât encore le Vivant; et ce fut au tribunal de leurs enfans, et de voix à peu près unanime, que nos Pères défunts perdirent leur procès, par nous condamnés à la solitude des champs (10.)

L'usage, déjà familier aux Grands, de ne plus rendre par eux-mêmes les derniers devoirs à leurs proches, gagna jusqu'aux Classes bourgeoises sous le règne de Louis XVI; et cette disposition, de pur égoïsme dans la plupart, fut donnée pour de la sensibilité. L'épouse, abandonnant à des valets le soin d'ordonner les obsèques de son époux alloit à la campagne essuyer ses larmes auprès d'un consolateur, tandis que les enfans y couroient, de leur côté, oublier le Mort en calculant l'héritage. L'habitant des Campagnes fut désormais le seul qui reconnût encore les siens après leur mort, et qui suivît jusqu'à la tombe ceux qu'une sensibilité religieuse lui avoit rendus vraiment chers pendant la vie.

Telle nuance, dans le tableau de la dépravation d'un Peuple, échappe au Vulgaire comme minutieuse, qui paroît souvent plus décisive à l'Observateur que les traits les plus tranchans. Ainsi ne craignons-nous pas d'apporter en preuve des progrès de

l'esprit irréligieux aux approches de la Révolution, je ne sais quelle affectation de dédain dans les familles pour les personnages les plus justement célèbres dans les fastes de la Religion. Au lieu des noms illustrés par des vertus chrétiennes, les parens en imposoient de bizarres et de romanesques à leurs enfans, ou ils leur en cherchoient dans les Calendriers de la Grèce et de Rome païenne; n'insinuant que trop, par cette singularité, que ce n'étoit point parmi les Héros du Christianisme qu'ils désiroient que ces enfans fissent choix de leurs modèles.

Une autre aversion se manifesta, dans le même temps, qui décéloit le même vice dans les affections religieuses : elle avoit pour objet l'harmonieux instrument substitué dans les cérémonies du Christianisme aux trompettes d'Israël. Nous vîmes soudainement la Cloche en butte à la plus étrange persécution; et la Philosophie en Corps s'insurgea contre elle. Dénoncée dans les Livres, dénoncée dans les Sociétés, la Cloche fut poursuivie jusqu'au pied des Tribunaux. D'après les reproches de ses accusateurs, la Cloche se faisoit entendre trop matin, on l'entendoit aussi trop tard, on l'entendoit trop longuement; elle étoit, en un mot, la perturbatrice du repos public : elle troubloit du moins *le repos philosophique*. La Cloche, en effet, réveille dans les esprits des idées de convention, de nature à porter l'agitation dans les consciences coupables.

Ses accens majestueux s'élèvent jusqu'aux nues et retentissent au fond des cœurs. La Cloche est le premier guide des sens dans le cérémonial du culte divin, du culte que l'Impie vouloit anéantir. Tantôt, sur un ton grave et touchant, elle l'appelle aux Assemblées religieuses, qu'il a cessé de fréquenter;

tantôt, joyeux organe des fêtes publiques, elle l'avertit qu'il reste encore de nombreux Adorateurs au Dieu qu'il méconnoît ; ou bien, d'un son triste et lugubre, elle semble compter ses heures et lui parler de sa dernière. C'est à ce langage trop éloquent de l'airain sacré qu'il faut attribuer l'horreur qu'il inspiroit aux Philosophes avant la Révolution. A peine se seront-ils rendus les maîtres de la France, sous le nom de Jacobins, que les Cloches seront proscrites et brisées dans toute l'étendue de l'Empire. Ils n'y en conserveront qu'autant qu'il leur en faudra pour sonner le tocsin de la révolte, le pillage des temples et le massacre des Royalistes. La haine aveugle et forcenée qu'ils portent aux Cloches sera telle qu'ils oseront, à cette époque, avouer eux-mêmes à la face de la Nation, une sur-dépense de vingt millions pour convertir en canons et en monnoie décriée ces hérauts importuns du Culte qu'ils ont aboli (*).

L'on ne devoit pas s'attendre que des hommes qui affectoient pendant la vie, les uns l'insouciance et le mépris, les autres une aversion décidée de la Religion, lui rendissent en mourant un hommage bien sincère. A très-peu d'exceptions près, les Disciples du Philosophisme mouroient comme ils avoient vécu; sinon toujours sans quelques signes équivoques, du moins sans aucun gage rassurant de repentir efficace.

(*) Nous remarquerons, comme une particularité de plus, qui vient à l'appui des autres preuves de l'influence du Calvinisme dans la Révolution française, que le Calviniste *Nicolas de Montaud*, dans son *Miroir des Français*, (Vol. in 8.° impr. en 1582, pag. 497.) propose, entre autres mesures propres à détruire en France la Religion catholique et la Monarchie, de convertir les cloches *en monnoie et en canons*.

Par un reste d'égard pour l'opinion vulgaire, et au moment où l'Impie expiroit, sa famille complice faisoit demander pour lui les derniers secours de la Religion ; mais le Pasteur, en se dirigeant vers cette Brebis inconnue, prévoyoit le compliment qui l'attendoit à la porte de l'Hôtel : *Monsieur vient de passer !*

Le scandale journalier de ces morts philosophiques, dans la Capitale et les grandes Villes, y avoit été précédé de celui de la désertion des autels et de la table sacrée. On s'étoit accoutumé, les uns par système de libertinage, les autres par insouciance ou par imitation, à braver tranquillement l'anathème de l'Eglise et à s'exclure de la Pâque des Chrétiens. Contre son intention, mais en négligeant long-temps ce devoir, Louis XV avoit favorisé l'essor de l'irréligion dans son Royaume. Ce Prince eut bientôt à à sa Cour et parmi les Grands de nombreux imitateurs, que l'exemple plus édifiant de son Successeur ne ramena pas au pied des Autels. Le peuple s'appercevoit de jour en jour davantage que la Religion qu'il professoit encore n'étoit plus en ce point capital, la Religion de ses Chefs, de l'Homme en place et du Magistrat. La ruse évantée d'un déplacement de domicile dans l'intervalle du temps paschal, ne sauvoit pas le scandale, n'en imposoit à personne ; et les Habitans de ses Terres n'ignoroient pas plus que les Valets de sa maison quand leur Seigneur ne faisoit point de Pâques.

Cependant, malgré ces exemples contagieux, donnés par les premières Classes de la Société, l'usage des Sacremens n'avoit pas cessé d'être en honneur parmi le peuple jusqu'au milieu du dix-huitième siècle; et le devoir pascal surtout avoit été un devoir sacré

pour lui jusqu'à la destruction des Jésuites. Mais, à dater de cette époque, le peuple des villes négligea d'abord, puis ensuite abandonna ce devoir capital, le signe distinctif du chrétien catholique. Très-peu d'années suffirent pour consommer la perversion de ce Peuple, dès que le zèle apostolique ne fut plus pour ainsi dire en permanence à ses côtés, dès qu'il eût perdu la ressource de ces Missionnaires infatigables, qui alloient réveiller sa foi jusque dans ses ateliers, le consoler et le catéchiser dans ses maisons, l'éclairer sur ses devoirs dans la Chaire chrétienne, et sur ses transgressions dans le Tribunal des consciences.

La réforme de cette Milice d'élite, cause de relâchement dans tout l'Ordre ecclésiastique; la faveur plus marquée accordée en même temps au Philosophisme par le Ministère, au Jansénisme par la Magistrature, au Tolérantisme par tous les Agens de l'Autorité, tout cela avoit donné lieu au Corps épiscopal de présager dès lors à Louis XV, qu'une funeste révolution menaçoit à-la-fois la Religion de ses peuples et la base de sa puissance. Le présage devenant de jour en jour plus menaçant après la mort de ce Prince, un des plus grands Prélats du Royaume, le vertueux Beaumont, essaya d'en effrayer les nouveaux Ministres du nouveau Roi. Il fit dresser, pour cela, et leur fit parvenir le relevé, en deux colonnes parallèles, des communions pascales qui avoient eu lieu dans les paroisses de Paris en 1760, et de celles qui s'y étoient effectuées en 1778; tableau comparatif d'où résultoit la preuve arithmétique que cette Capitale, depuis la dispersion des Jésuites, et dans un espace de moins de vingt ans, avoit perdu plus de moitié en catholicité pratique. Un pareil rapproche-

ment eut fourni matière à réflexions à des politiques plus clairvoyans. Mais ceux d'alors, persuadés que des lois et des potences suffisent pour contenir et réprimer la multitude, se reposoient sur la vertu des baïonnettes, sans se mettre en peine de la vertu de ceux qui les portoient. Les Remontrances de la Religion s'appeloient le langage intéressé de ses Ministres; les plus sages prévoyances, les fantômes de têtes méticuleuses, de vains préjugés, qui devoient s'évanouir au flambeau du siècle philosophique; car ce siècle de ténèbres et de délirante ignorance, il ne cessoit de nous vanter la perspicacité de ses vues et la transcendance de ses lumières.

Mais il falloit bien que les Aveugles qui consommoient la ruine d'un antique et florissant Empire se conduisissent par d'autres voies que les Sages qui en avoient jeté les fondemens, et que la politique du Conseil de Louis XVI eût cessé d'être la politique du Conseil de Charlemagne. Dix siècles avant celui qui nous replongeoit dans le chaos et l'anarchie, ce puissant Génie, la terreur de ses ennemis par ses armes et l'étonnement du Monde par sa sagesse, achevoit de civiliser l'Europe, qui sortoit triomphante par ses soins des dernières luttes de la barbarie gauloise. Sa politique avoit été d'autant plus admirable dans ses résultats qu'elle avoit été plus simple dans ses moyens. L'Histoire nous le montre saisissant un principe unique, dont il ne se départ jamais, et qui devient l'ame de sa conduite durant un demi-siècle du règne le plus glorieux qu'on eût encore vu depuis l'établissement du Christianisme. Il voulut que Dieu régnât sur ses Conquêtes, et n'y régner lui-même que selon Dieu. Il fit du Trône de l'Eternel le palladium de son Trône, et de sa loi

sainte la règle immuable de ses lois. Dans son application à reconnoître et vivifier toutes les sources de la prospérité publique, il distingua la Religion comme la plus féconde de toutes ; et dès-lors il mit son ambition à en étendre l'influence, qu'il porta jusqu'aux extrémités de son vaste Empire. Après que le Monarque a soumis l'Europe à son Sceptre, ses Armées à la discipline ; tous ses Sujets au respect et à l'amour pour sa personne ; après qu'il a pourvu les Eglises de saints Evèques, qu'il a organisé l'instruction religieuse des peuples et l'éducation chrétienne de la Jeunesse, on le voit, Législateur infatigable, s'occuper de ces détails du gouvernement des mœurs, objet de dérision pour nos modernes Politiques, mais dont ce grand homme savoit que se compose l'harmonie sociale et le bon ordre public. Partout, tel qu'un père au milieu de ses enfans, Charlemagne a les yeux ouverts sur sa nombreuse Famille, dont il surveille et dirige les actions. Persuadé que les divertissemens des Peuples tiennent aussi à l'ordre moral, et de plus près peut-être encore que leurs occupations, il ne dédaigne pas d'en faire un objet capital de sa Législation, et de circonscrire, par de sages Règlemens, les plaisirs de la Multitude dans les bornes de l'innocence. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir embrassé dans sa sollicitude, et protégé contre les préjugés du temps les Habitans des Campagnes, il s'applique à faire des heureux de ceux qui déjà lui doivent de n'être plus des barbares ; et l'on est frappé d'admiration, en voyant ce Héros, qui éclipsoit en grandeur tout ce qui l'avoit précédé, descendre avec bonté dans la cabane du Paysan, et devenu son instituteur, l'initier aux secrets du vrai bonheur, lui tracer les moyens d'alléger le poids

poids de ses fatigues, et d'échapper par l'onction d'un sentiment divin à l'ennui de ses travaux rustiques (11).

Louis XIV, parmi nous, sembloit avoir pris Charlemagne pour modèle dans l'art de gouverner ; et peu de Souverains ont mieux senti que lui que, si la force peut commander la soumission, il n'appartient qu'à la Religion de la faire chérir. Le règne de ce grand Roi avoit été le triomphe de la Religion, et la Religion triomphante avoit réciproquement assuré la gloire de son règne. A l'aide du Corps épiscopal, composé par ses soins de tous Sujets d'élite, et secondé, pour l'éducation de ses Sujets, par des hommes affectionnés à la Monarchie, ce Prince étoit parvenu à déraciner du fond des cœurs les restes impurs de la Ligue et de la Fronde; et le Dogmes démocratiques du Protestantisme étoient abhorrés de toute la France, revenue à son antique devise : DIEU ET LE ROI.

L'impulsion donnée par ce Monarque, quoique contrariée par le Régent aussitôt après sa mort, avoit encore conservé une grande influence jusque vers le milieu du règne de son Successeur. Mais, depuis lors, et durant tout le règne de Louis XVI, nous vîmes s'accréditer et prévaloir parmi nos Politiques le système des Economistes dont le but étoit de gouverner les peuples au nom de la Nature, dans l'abstraction et l'oubli absolu de son Auteur. Le Monarque, à les en croire, devoit trouver dans l'Elève de la Nature, un Sujet bien préférable au Disciple de la Religion. Il devoit lui suffire de laisser faire la Nature; la bonne nature toute seule, ou tout au plus aidée d'un Conseil de philosophes, auroit regné pour lui. Les perfides ! ils feignoient de ne pas

voir qu'il n'est plus pour la Puissance nul titre certain à la soumission des peuples, dès qu'elle-même absout ces peuples de l'obligation d'obéir à la Divinité. Ils osoient nous parler encore de l'empire des lois; et les aveugles ne sentoient pas qu'où la Religion est muette et où la conscience se tait, la Loi parle à des sourds, et ne sauroit avoir de sanction que pour les dupes. Les pressiez-vous? ils vous disoient qu'un trône est toujours inébranlable dès que celui qui y siége a le talent de s'environner de la force des armes; et ni l'histoire des Maîtres de Rome et des Maîtres du Serrail, non plus que l'histoire actuelle des Maîtres du Nord, ne leur avoit appris que les armes, loin de rassurer, doivent faire trembler le Potentat qu'elles environnent, quand il ne peut les déposer qu'en des mains sans garantie, toujours prêtes à se vendre à la Faction impie qui voudra mettre l'enchère sur la Puissance légitime qui les soudoye.

Cependant ces Réformateurs philosophes se croiront bien plus habiles que les plus sages de nos Rois dans l'art de gouverner les mœurs, si, après avoir abandonné à la Nature, c'est-à-dire aux passions elles-mêmes, le libre choix des moyens qui exaltent les passions, il savent spéculer ensuite en Traitans astucieux sur les plaisirs qui dépravent la Multitude et les Vices même qui l'abrutissent. Nous les verrons, nous les vîmes, calculateurs intelligens, supputer avec Turgot *le produit net*, non pas seulement des fantaisies du luxe et des poisons de la Presse, mais des habitudes encore de la dissolution. Depuis les raffinemens de la mollesse qui dévorent la substance du voluptueux Egoïste, jusqu'aux excès de la crapule qui tuent le Mercenaire et jettent ses

enfans à l'hôpital, tout étoit ressource financière pour ces Monopoleurs de la morale publique. Par eux le saint office de Pasteurs des peuples se réduisoit pour les Rois à l'emploi de conduire leurs Troupeaux au bonheur de la pâture. Affranchis du trop pénible soin d'établir dans leurs Etats le règne des vertus, s'ils daignoient encore porter un sceptre, ce ne devoit plus être pour en effrayer le Vice et en frapper le Crime. Un Roi sage, au contraire, devoit se tenir en garde contre le trop de vertu dans son Empire; et, s'il régnoit sur la France, craindre, avec *le Salomon* des Philosophes, Frédéric, que cette Nation aimable ne se déformât et ne se perdît, si elle venoit à se composer de trop de Sujets affectionnés à une Religion qui prétend commander à la Nature, et asservir les passions à la sobriété des goûts (*).

Une fois les principes posés et le ton donné par les premiers Agens de l'Autorité, les Subalternes portèrent les conséquences dans tous les détails administratifs. Les vices et les abus, qu'il eût été de leur compétence de réprimer, deviennent l'objet d'un trafic scandaleux. Sous leurs auspices, la Capitale, qu'on eût cru parvenue au dernier terme de la corruption sous le règne de Louis XV, raffinera encore sur ses inventions corruptrices. Les encouragemens dus aux travaux de la Vertu y deviendront la récompense du Vice industrieux. Les rendez-vous d'immoralité s'y multiplieront. On y élèvera, à frais immenses, de nouveaux temples à la volupté. Il en faudra pour tous les goûts, de toutes les formes et pour toutes les saisons.

L'émulation en ce genre gagna bientôt les pro-

(*) Lettre à Voltaire, 30 Août 1774.

vinces. Nulle part les Lieux destinés aux rassemblemens des Oisifs et des Vicieux ne se trouvèrent plus en proportion avec leur nombre toujours croissant. De là toutes ces maisons d'intempérance et de dissolution qui, sous les noms divers de Billards, de Cafés, de Guinguettes, s'élevèrent de nos jours dans l'enceinte ou hors des murs de nos villes. Et partout l'Economiste et le Fermier de l'impôt voyoient, dans le fumier de ces Ecoles du vice, l'heureuse compensation de la perte des mœurs (12).

Nos Campagnes ne furent pas à l'abri de la contagion qui dépravoit les villes. Au mépris des sages règlemens qui proscrivoient dans le Royaume tout établissement d'auberges, tavernes ou cabarets, ailleurs que sur les grandes routes, et pour les besoins seulement du Voyageur, l'esprit de tolérance, de concert encore avec la cupidité fiscale, introduisit de nos jours, multiplia dans les villages, et jusque dans les moindres hameaux, ces Séminaires de désordre et de perversion. C'étoit là, qu'aux jours consacrés par la Religion à un repos innocent, la Jeunesse des deux sexes alloit former des liaisons dangereuses, et dissiper le trésor de sa simplicité. C'étoit là que le jeune Paysan, encouragé par les valets du Château, s'enhardissoit, le verre à la main, à juger son Seigneur et son Curé, et jusqu'au Gouvernement. C'étoit même dans ces Lieux qu'il n'étoit pas rare d'entendre disserter contre la Religion et sa morale de jeunes Campagnards, initiés à la lecture de ces Livres *à dix sous* que le zèle de d'Alembert faisoit circuler pour l'instruction des Villageois comme pour celle des Cuisinières (*).

(*) Lettre à Voltaire, 15 Août 1775.

Ces abus, dans un tourbillon d'abus plus révoltans, étoient à peine apperçus, et fixoient peu l'attention du Philosophe, qui voyoit le peuple des Campagnes à une grande distance encore de sa propre perversité. Cependant l'Observateur attentif distinguoit aisément de ces Campagnes émancipées, celles qu'un heureux éloignement des grands foyers de corruption mettoit à l'abri de leur influence immédiate. Mais la différence sera tranchante et frappera tous les yeux au jour prochain du déchirement de la Monarchie. Tandis qu'en telle province les Tavernes villageoises se convertiront d'abord en Clubs propagateurs de la révolte contre Louis XVI, les Conspirateurs, dans telle autre contrée, ne trouveront de moyens de détacher les Paysans de leur Dieu et de leur Roi que celui de les exterminer.

C'étoit à l'époque où notre France se couvroit de toutes parts de ces retraites propices à tous les vices qui engendrent la misère, que nos Economistes régaloient les Misérables de bienfaisance et d'humanité. Turgot leur ouvroit des dépôts, Necker des hôpitaux : Charlatans habiles à composer des spécifiques pour les maux qu'ils créoient; et se proclamant bien plus philantropes, parce qu'ils multiplioient les hospices de l'Indigence, que ne l'avoient été nos Pères en les rendant inutiles (13).

Plus l'esprit de tolérance étendoit le domaine du Vice et rendoit le Crime audacieux, plus aussi le Philosophisme se répandoit en doléances et en déclamations séditieuses contre la prétendue sévérité de nos lois répressives. Des hommes qu'accusoit leur conscience, et auxquels leur vie et leurs Ecrits rendoient le témoignage d'être aussi dignes de l'é-

chafaud que le Malfaiteur qu'ils y voyoient conduire, prenoient intérêt à son sort, et se portoient pour les patrons d'une cause qui pouvoit devenir la leur. L'ensemble de notre Législation ne leur offroit qu'un tissu d'absurdités, nos lois civiles n'étoient qu'un recueil de barbarie, et nos lois criminelles qu'une tyrannie organisée. La peine de mort, à leur avis, dépassoit en rigueur l'énormité des plus grands crimes. Ils allèrent plus loin encore : ils prétendirent que le plus insigne coupable ne l'étoit jamais assez pour mériter d'être écarté du Corps social par la perte de sa liberté. Ils avoient déclamé contre la potence qui les menaçoit, ils déclamèrent encore contre les prisons, qu'ils avoient habitées, ou mérité d'habiter (14).

La saine raison le crioit ; mais pas assez hautement encore pour être entendue de la raison philosophique : que si la perspective présente du dernier supplice, ne suffit pas toujours pour enchaîner le Crime audacieux, vouloir lui ôter cet arrière-frein, c'est préparer ses derniers attentats et s'obstiner à sacrifier les Bons par humanité pour les Méchans. La peine capitale n'étoit pas encore retranchée de notre Code criminel, mais l'application, de jour en jour, en devenoit plus rare, et ne se faisoit plus, ce semble, qu'en raison inverse de la multiplicité des cas qui la réclamoient. Dans les Provinces comme dans la Capitale, des Magistrats, les uns pusillanimes, les autres esclaves des préjugés du jour, laissoient dormir la loi et sur les blasphèmes de l'Athée et sur les attentats du Sacrilége. Ils ignoroient également et le barbare homicide déguisé en rencontre malheureuse et l'exécrable suicide imputé à la folie, le rapt encore et la violence

excusés par la passion, et jusqu'à l'infanticide jugé la triste ressource de l'honneur compromis, et non le dernier forfait de l'abandon libertin.

Cependant, parmi la Classe grossière et brutale qui n'est mue que par les sens, l'Engeance scélérate se recrutera en raison de l'impunité. Les prisons et les galères regorgeront de Criminels, et pourtant n'en renfermeront que la moindre partie : présage menaçant des excès dont nos yeux seront témoins. Les complices en liberté briseront un jour les fers qui pèsent sur leurs complices, et tous ces tigres déchaînés fondront en masse sur les Juges et le Gouvernement qui auront commis le crime de ne pas les étouffer. Ils auront à leur tête un Guide entreprenant et depuis long-temps exercé à tous les genres de forfaits ; ce sera ce Serpent réchauffé par le philosophe Maurepas, ce séditieux caressé, employé même dans les secrets de l'Etat, celui-là même que nous aurons vu dénoncer impunément, sous le nom de tyrannie, le bienfait déplacé d'une *Lettre de cachet* qui lui sauva la vie. La clémence égarée, Louis XVI aura détourné le glaive de la justice de dessus la tête de Mirabeau, et l'exécrable Mirabeau s'en souviendra pour perdre le trop humain Louis XVI ; Mirabeau rassemblera, dirigera contre Louis XVI une Horde effrenée de Brigands dignes de lui, et comme lui, depuis vingt ans, philosophiquement tolérés au sein de la Monarchie.

Le Crime audacieux ne marche jamais, dans un Etat, qu'à la suite des Vices épargnés, dont il décide le débordement. Ce qui étoit encore scandale au milieu du dix-huitième siècle, devint usage et mœurs à la fin. La honte ne suivoit plus les dérèglemens les plus honteux, et l'attachement aux plus

saints devoirs de la nature, appelé préjugé sous le règne de Louis XV, devint un ridicule sous celui de Louis XVI. Aux gages des Libertins opulens, nos Sophistes libertins, dans leurs Productions dramatiques et romanesques, s'attachèrent à saper le premier fondement de la Société, en décriant comme un joug insupportable l'inviolabilité de l'union conjugale. Ils ne pardonnoient point à l'Eglise catholique son inflexibilité à maintenir la sanction solennelle donnée par son divin Législateur à la première institution de la nature. Mettant l'Etat en opposition avec la Religion de l'Etat, il invoquoient la tolérance du divorce en faveur du Libertinage qui en avoit déjà usurpé le privilége. Opposant de vains sophismes à des principes d'évidence, et donnant toujours le vœu de la passion pour celui de la nature, ils combattoient obstinément cette vérité de fait si bien attestée : que, dans l'état de Société formée, l'unité du lien conjugal et son indissolubilité sont les seules dispositions qui répondent parfaitement à la fin du Créateur pour la conservation du Genre humain, et pour le bonheur des Sociétés domestiques, dont se compose le bonheur des Empires (15).

Ce furent les leçons sans cesse répétées de l'Incrédulité libertine qui firent éclore, sous nos yeux, des scandales d'un genre nouveau dans la Catholicité. Des époux qu'éclairoit le flambeau philosophique venoient se jurer au pied des autels une foi qu'ils étoient réciproquement convenus de ne se point garder, et prendre le Ciel et la Terre à témoins d'une union mensongère, dont la rupture avoit précédé l'engagement. D'autres, par des motifs non moins injurieux à la nature et à son Au-

teur, et pour n'avoir pas à partager avec des enfans une fortune insuffisante à des passions faméliques, stipuloient d'avance les conditions, la forme et la durée d'une union criminelle. Célibataires exécrables, sous le voile sacré du mariage, ils éludoient par des crimes la bénédiction des Patriarches. Il ne leur falloit qu'un héritier de leur nom; et sans doute c'en étoit trop encore pour la Race des impies : car combien ne verrons-nous pas de ces Familles qui comptoient des siècles d'illustration, s'éclipser dégénérées dans la fange du siècle philosophique ?

Sans être toujours la convention formelle de ces époux philosophes, qui ne s'unissoient que par convenances intéressées, le désordre étoit chez eux comme la suite naturelle et la condition tacite d'un libertinage d'habitude, et dont la source remontoit souvent jusqu'à la première éducation. La Classe la plus redevable au Peuple de ses bons exemples dans le genre moral, sembloit avoir conjuré pour ne lui en offrir que de scandaleux; et l'infidélité conjugale avoit fait de si étranges ravages parmi nous, aux approches de la Révolution, que rien ne paroissoit plus naturel, si un particulier parloit d'une affaire auprès d'un homme marquant, que de lui faire la question : *Connoissez-vous sa Maîtresse ?*

Outre les dissensions domestiques, qui en étoient le premier fruit, ces alliances réprouvées par la Religion aboutissoient d'ordinaire à des ruptures d'éclat, qui formoient auprès des Tribunaux une succession de causes honteusement célèbres, et le divertissement habituel des Désœuvrés de la Capitale. Dans les séances assignées à ces débats scandaleux, le peuple entier des Libertins, sans en

excepter ceux du plus haut rang, faisoit foule au Palais pour encourager les triomphes de la Débauche, et couvrir de ses applaudissemens des Arrêts fauteurs de l'adultère. Les avocats du Vice abondoient en subtilités, réputées moyens de droit, pour rendre illusoires des engagemens sacrés. Les interprètes de la Loi connivoient à la dépravation des cœurs, et la perfide facilité des Magistrats étoit le premier piége tendu à l'inconstance des époux. Elle sera telle, au moment où la Révolution viendra nous surprendre, qu'il se trouvera alors quatre cents Causes, ou Requêtes pour séparation, en instance au Parlement de Paris, et le double au tribunal du Châtelet. Aussi nos modernes Zélateurs des *Droits de l'homme libre* pourront-ils compter sur le suffrage de cette Classe d'époux, lorsque leur Décret sur le divorce viendra leur assurer toute la liberté conjugale des habitans des forêts (16).

Le vulgaire des hommes d'État étoit bien éloigné de prévoir où alloit prochainement aboutir cette dissolution des mœurs publiques, qu'ils appeloient encore de la galanterie. Tout-à-coup enveloppés par l'orage révolutionnaire, et ne pouvant s'expliquer à eux-mêmes le caractère de barbarie qui en marquera l'explosion, ils nous demanderont, comme la solution d'un grand problème, par quel fatal renversement un peuple doux, enjoué, que toute sa vivacité portoit vers les plaisirs, aura pu déposer en un instant ses affections naturelles, et revêtir une férocité devenue l'effroi de la Terre? Mais, observateurs plus attentifs et mieux éclairés sur la marche des passions humaines, ces Esprits superficiels n'eussent pas confondu le cœur sensible et bon que captivent des affections pures et légitimes

avec le cœur dissolu qu'emporte l'instinct fougueux de sa brutalité. Ils n'eussent pas ignoré que la fièvre des plaisirs sensuels dessèche dans une ame abrutie jusqu'aux moindres fibres de la sensibilité vertueuse ; que la Mollesse et la Dureté sont sœurs, filles du Luxe et de l'Egoïsme ; que l'ivresse de la volupté est le présage ordinaire d'un réveil de fureur ; que la tête sanglante d'un ennemi présente un mets délicieux dans le festin de l'Impudique ; et enfin que plus d'un Héros de sérail se montra successivement prêt à encenser l'Idole de ses plaisirs, et à la frapper de son cimeterre.

Nous ne le dirions pas, qu'on se le figureroit assez le triste sort réservé aux malheureux Rejetons de ces époux dissolus. Tout étoit écueil pour leur innocence, tout accéléroit leur dépravation. A une Ecole dont les leçons journalières n'étoient que des scandales, le Vice en peu d'années acquéroit force de nature ; et, quand le Valet libertin de ces Parens débauchés, avoit initié son jeune Maître à l'infâmie des crimes solitaires, c'en étoit fait, pour l'ordinaire, de l'éducation de l'enfant : elle résistoit à tous les efforts de l'industrie humaine ; et il eut fallu pour la réformer le zèle et les moyens miraculeux d'un Ange instituteur.

Bientôt les piéges du dehors venoient favoriser dans ces enfans, le développement des habitudes domestiques. Des Ecoles de débauche publique s'offroient à eux de toutes parts. Elles s'étoient multipliées dans nos grandes villes comme dans la Capitale ; il s'en étoit établi jusque dans nos Bourgades, où le Vice autorisé ne cherchoit plus les ténèbres pour séduire et pour corrompre. Nul âge et nulle vertu qui missent à couvert de ses attentats. La

sainte Innocence n'étoit plus inviolable ; l'Enfance elle-même étoit sollicitée, et le chaste Joseph arraché par le manteau. On souffroit que la fleur de la Jeunesse allât se flétrir et se perdre dans ces antres homicides, le premier enfer des ames et le tombeau des corps. Les Elèves du libertinage promenoient par nos villes les livrées de la débauche. Les rides de la vieillesse sillonnoient leurs visages de vingt ans. Tel Adolescent, par ses infirmités, touchoit à la décrépitude ; il en ressentoit le poids et toute la caducité.

La cause originelle et les progrès effrayans de cette corruption des mœurs nous étoient peints, dès le commencemennt du règne de Louis XVI, dans ces Vers pleins de force et de vérité :

Eh ! quel frein contiendroit un Vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux Docteurs du moderne Evangile,
Qu'en vain le Pauvre espère en un Dieu qui n'est pas ;
Que l'homme tout entier est promis au trépas !
. . . . . .
A la Ville, à la Cour, au sein de l'Opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure Indigence,
La Débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la Monarchie entière,
La Monarchie entière est en proie aux Laïs.....

Oui, c'est en vain que les vertus du Monarque auront constamment réclamé contre la dépravation de la Monarchie, cette dépravation à laquelle il aura été personnellement étranger, ne se sera pas moins consommée par la connivence de ses Ministres ; et au point qu'un de nos plus fougeux anarchistes se fera écouter de tous les Partis, lorsqu'au moment de l'explosion

révolutionnaire il criera à la France : « La Monarchie, » ennemie née des mœurs, ne veille qu'à nous dépraver, » qu'à énerver le caractère national, à nous abâtardir » en multipliant autour de la jeunesse les piéges de la » séduction, les facilités de la débauche, et en nous » assiégeant de Prostituées. — Je regardois Louis XVI » avec admiration, parce qu'il a des vertus. — J'ai- » mois personnellement Louis XVI, mais la Monar- » chie ne m'étoit pas moins odieuse. — J'avois la » fièvre de la haine de la Royauté (*).

Qu'on se garde bien néanmoins de donner à cette fièvre haineuse de la Monarchie le fondement que lui attribue, d'après Montesquieu, le malade qui s'en dit attaqué. La corruption trop réelle des mœurs dans notre France, n'étoit pas plus le vice essentiel à la Monarchie, qu'elle n'étoit le crime imputable au Monarque qui forçoit le Démagogue que nous citons à l'amour pour sa personne et à l'admiration pour ses vertus. Cette corruption n'étoit que de circonstances ; et l'ensemble de notre ouvrage nous dispense d'établir la preuve directe qu'elle étoit exlusivement le fruit des leçons de nos Philosophes écrivains protégés par nos Ministres philosophes. Si c'étoit ici le lieu d'instituer un parallèle, que n'aurions-nous pas à dire, d'après les Auteurs républicains, des mœurs dissolues de la Grèce et de Rome républiques ? Nous seroit-il même difficile de démontrer que la grande époque de la dépravation morale parmi nous coincide avec le relâchement du ressort monarchique et son inclinaison vers la République ? Mais une cruelle expérience viendra résoudre le pro-

(*) *La France libre*, par Camille-Desmoulins, *p.* 7, 21, 54.

blème, et il restera incontestable que le dernier degré de corruption dans notre monarchie ne fut que le premier dans le champ de turpitude et d'abrutissement que parcourront en un instant nos mœurs républicaines. Aussi l'histoire se gardera-t-elle bien d'absoudre les contemporains corrompus du siècle corrupteur, en accusant, avec eux, de leur corruption, la forme de Gouvernement qui eut été, de sa nature, la plus propre à la prévenir.

Parmi les signes indicateurs de la dissolution des mœurs publiques durant ce siècle, on pouvoit regarder comme un des moins équivoques le nombre prodigieux d'enfans issus du libertinage, et que le crime abandonnoit à la pitié de la vertu. Il résulte évidemment, d'états comparatifs que nous avons sous les yeux, qu'ils pullulèrent sur notre sol dans la proportion de l'affoiblissement du frein religieux. Le nombre de ceux que rassembloit le grand Hospice de Paris en 1670, sous le règne de Louis-le-Grand n'étoit que de 512; en 1720, sous la régence du Duc d'Orléans, il s'élevoit à 1441; en 1745, vers le milieu du règne de Louis XV, il fut de 3234. La progression alla toujours croissant, et cessa d'être calculable sous le règne de Louis XVI, parce que ce Prince humain prit des mesures pour épargner à d'innocentes victimes les chances meurtrières d'un voyage du fond des provinces vers la Capitale. Il fallut qu'il assignât des fonds plus amples, et qu'il créât de toutes parts de nouveaux hospices pour recueillir la foule de ces êtres malheureux, dont l'exemple et la morale lubrique des Philosophes, surchargeoient nos Hôpitaux. Mais les neuf dixièmes de ces fruits viciés du libertingge et de la prostitution n'atteignoient pas l'adolescence : la plupart

expiroient entre les bras des nourrices, et trop souvent après avoir inoculé un virus de mort au chaste sein qui les allaitoit.

La tache la plus hideuse, sans contredit, et la plus visiblement empreinte dans le tableau de nos mœurs, sous le règne de Louis XVI, résultoit de cette lèpre immonde qu'avec plus de fondement que jamais on pouvoit appeler *le mal français*. Sa contagion, également parallèle à celle de l'irréligion, s'étendoit de jour en jour par des progrès plus dévorans. En vain la police des grandes villes, celle surtout de la Capitale, affectoit-elle, de temps en temps, de séquestrer par essaim les créatures en possession de propager ce fléau dépopulateur. Tandis qu'elle travailloit d'une part à arrêter le débordement, elle s'appliquoit, de l'autre, à en alimenter les sources : elle s'en prenoit au mal, et elle en favorisoit toutes les causes morales et réproductrices; les spectacles licencieux, les lieux de débauche publique et de rassemblemens crapuleux, toutes les obscénités de la Presse et du burin. Ce mal cruel, à force d'être répandu, cessa presque d'être *le Mal honteux*, et il en perdit le nom qu'il avoit conservé jusqu'à nos jours. Le jeune Officier qui en étoit attaqué s'en entretenoit avec aussi peu de pudeur dans son café, que le soldat dans son corps-de garde. Cette horrible peste ne tourmentoit pas seulement l'homme de guerre dans sa caserne, l'ouvrier dans sa boutique, le commis à son bureau; nulle classe de la société, et peu de familles où elle n'eût fait des malheureux, qui portoient la peine, les uns d'un libertinage personnel, les autres de celui de leurs pères. Aussi le chef des corrupteurs de la Nation française, plus à portée

que personne d'apprécier les divers résultats de sa morale lubrique, nous disoit-il, non pourtant, j'ose le croire, sans quelque exagération : que chez « *les trois quarts* de l'espèce humaine les sources de » la vie sont empoisonnées par cette maladie épou- » vantable (*). » Cette effrayante propagation du mal obligea Louis XVI à multiplier les Hospices où, de toutes parts de lamentables victimes, l'ame affligée de remords, et le corps supplicié dans tous ses organes, accouroient chercher un soulagement ou la mort.

Il étoit naturel que la charlatannerie, qui ne fait jamais mieux ses affaires que dans les épidémies, spéculât sur la circonstance, et s'empressa d'offrir ses spécifiques à tant de Français qui partageoient ce funeste présent de la débauche ; et nos Provinces comme la Capitale nourrissoient un peuple entier de ces hardis guérisseurs de la lèpre incurable (17). L'un d'eux, par un excès d'effronterie qui peint toute la dépravation des mœurs du temps, ne se contentoit pas de promettre guérison radicale à ceux qui étoient affligés de ce mal, il s'engageoit de plus à leur procurer un préservatif pour l'avenir, préservatif d'une telle efficacité, qu'il le garantissoit par épreuve. Cette annonce, d'un cynisme digne de figurer dans l'histoire des turpitudes philosophiques, fut consignée dans les papiers publics. La lecture qu'en fit Louis XVI le révolta au point que dans le premier mouvement de son indignation, il fit donner ordre à la Faculté de médecine de chasser incontinent de son Corps ce Docteur d'infamie expérimentale.

(*) Dict. phil. *p.* 15.

C'est

C'est aux progrès de cette honteuse et cruelle maladie, plus qu'à aucune autre cause, que ceux qui ont observé la marche des mœurs aux approches de la révolution, ont attribué cette lassitude de la vie et la fureur épidémique du suicide qui, dans l'espace de la seule année 1780, emportoit jusqu'à quatorze cents et trois individus des deux sexes dans la seule Généralité de Paris. La mort paroissoit ressource au Philosophe libertin pour qui la vie n'étoit plus que supplice.

Sans doute aussi que la doctrine du Matérialisme, dont se nourrissoit le Troupeau des débauchés fortifioit dans ces êtres abâtardis la tentation de se débarrasser d'une existence, en proie au double aiguillon du crime et de la douleur. Le suicide avoit eu d'abord pour apologistes parmi nous les chefs du Philosophisme et de la Franc-maçonnerie, grands admirateurs de toutes les manies anglaises. Cet attentat cessa d'abord d'être un crime sous la plume des Maîtres, et fut ensuite préconisé comme une vertu par les Disciples. C'est ainsi que la philosophie de M.me de Staël nous fera, de cette monstrueuse lâcheté, *un effort sublime de courage philosophe.* Au jugement de l'Auteur, « il est plus grand que la Nature, » celui qui se sert de la vie pour détruire la vie; et, » — disposer de soi-même par cette voie, est un acte » de sensibilité et de philosophie tout-à-fait étranger » à l'être dépravé (18). » Suivant cette doctrine, et surtout depuis que J. J. Rousseau l'eut appuyée par l'exemple, nos Philosophes procédoient au suicide avec tout le sang froid de l'athéisme; et il n'étoit pas rare qu'ils portassent l'attention jusqu'à prévenir la Police de n'inquiéter personne au sujet d'une mort dont ils se confessoient les auteurs réfléchis.

Nos Spectacles encore ne contribuoient pas peu à nourrir cette disposition frénétique dans des têtes irréligieuses. C'étoit un ton parmi nos Poëtes dramatiques de sanctifier le suicide comme les autres travers du Paganisme. Le blasphème qu'avoit rimé Voltaire, ses Disciples le répétoient comme leur Evangile, et l'on trouva aux pieds de plus d'un Suicidé le Distique :

« Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
» La vie est un opprobre et la mort un devoir. »

Dans la dernière de ses productions théâtrales, qu'il mettoit au jour à la veille de descendre lui-même dans le tombeau, le Poëte philosophe introduisoit une Furie qui, en se plongeant un poignard dans le sein, demandoit *au Dieu bon et clément*, si ce dernier de ses crimes pouvoit en être un à ses yeux (*). Des êtres qui se disoient matière, machines organisées par les caprices d'une Nature aveugle, devoient faire consister leur supériorité sur la brute dans le pouvoir qu'ils avoient, et qu'elle n'a pas, de braver l'instinct conservateur de la vie.

Les maximes et la morale qui se débitoient au théâtre avoient d'autant plus de poids sur l'esprit de la Multitude, qu'elles avoient à ses yeux la sanction de la Philosophie et celle encore des hommes d'État. Frivole jusque dans la décrépitude, le chef des Conseils de Louis XVI ne s'amusoit pas seulement, il s'occupoit encore de fictions romanesques et théâtrales, protégeoit la Comédie, protégeoit les Comédiens, et se piquoit d'intelligence dans leur métier,

(*) Tragédie d'Irène.

dont il parloit en connoisseur. Dès lors malgré le sage éloignement du Monarque pour ces illusions corruptrices, les Auteurs dramatiques furent honorés des Grands, furent fêtés à la Cour ; et la même considération dont jouissoient les Amans de Thalie et de Melpomène investissoit les Enfans de Momus leurs représentans. Les prétentions de ceux-ci, bien exagérées déjà sous le ministère de Choiseul, s'élevèrent à l'extrême insolence sous celui de Maurepas. Ils ne dissimulèrent plus l'ambition de figurer comme personnages ailleurs que sur les théâtres ; et tel d'entre eux, plein de lui-même et de l'importance de ses fonctions, dictoit des arrêts contre les jugemens du Public, en appeloit des sifflets de la Ville aux suffrages de la Cour ; et, liant à la cause de l'Histrionisme des noms qui eussent dû y être à jamais étrangers, signoit son appel au bon goût, MOLÉ, *Comédien pensionnaire du Roi.*

L'insolence de nos Rois de théâtre ne le cédoit qu'à celle de l'Actrice en faveur. Ivre de l'encens qu'on lui prodiguoit tous les jours, l'Importante se plaçoit au rang des Immortels, et ne paroissoit pas s'étonner du culte que lui rendoient ses nombreux adorateurs. Voyez-la dans son char doré, traversant avec fracas les rues de la Capitale, pour se rendre au temple des plaisirs dont elle est l'Idole. Depuis des heures déjà la Foule épicurienne l'y attend, brûlant d'impatience de savourer sa morale et ses accens licencieux. L'Enchanteresse paroît et s'avance au milieu des acclamations. Voyez l'orgueil de sa démarche, le faste et la richesse de sa parure. Ses vêtemens éblouissent, sa tête étincelle des diamants de l'Opulence ; une Reine ne déploie pas plus de magnificence en un jour d'appareil. Le signal est

donné, elle entonne l'hymne de la Volupté, et c'est alors que les larmes d'attendrissement des uns, la silencieuse admiration des autres, les transports convulsifs du grand nombre rendent sensible à la nouvelle Circé l'empire magique qu'elle exerce sur les sens hébétés du Troupeau qu'elle rassemble.

Ce n'étoit pas seulement à l'Opéra, et dans l'étendue de l'Empire théâtrale que ces Prêtresses des plaisirs publics obtenoient les égards de la considération. A une époque de corruption qui rapprochoit tous les Rangs, le talent d'ennoblir la morale corruptrice équivaloit à la naissance et en donnoit les prérogatives. Telle de ces filles des rues, qu'un Valet de police eut dû, pour ses scandales, conduire en tombereau à la Salpétrière, protégée par son état, se voyoit exilée en Princesse, et consignée dans *Sa* campagne, par une lettre-de-cachet : punition que d'illustres Souteneurs appeloient un coup d'autorité. Et il faut convenir que, si ce n'en étoit pas un coup bien violent, c'en étoit du moins une dépense bien déplacée.

Cependant la manie des illusions devenant de jour en jour plus épidémique dans la Capitale, les Jeux du soir ne se trouvèrent plus en rapport avec les besoins de la Multitude. Elle sollicita, et elle obtint de la tolérance ministérielle, qu'une continuité de Spectacles répondroit à la soif insatiable qu'elle en éprouvoit. C'est alors que, depuis minuit jusqu'au lever du soleil, le Temple des plaisirs restant ouvert à la succession des amateurs, leur offrira bals masqués, danses, rafraîchissemens, et tout ce qui peut faire suite à ces rassemblemens nocturnes. Le théâtre de ces Saturnales devient-il la proie des flammes, ce sera une calamité publique, mais qui trouvera un prompt

remède. Nulle dépense n'effrayera les habitués : toutes les bourses s'ouvriront, les obstacles s'évanouiront ; et, à l'époque précise de la plus grande détresse du Trésor national, l'amour des plaisirs, bien plus actif que celui de la patrie, saura, dans l'espace de trois mois, ériger et décorer à frais immenses un nouveau palais de la Volupté.

Le goût pour les Spectacles appelés *de Société* dut s'accroître en proportion de la fureur extrême pour les Spectacles publics, dont ils devenoient, loin des villes, le remplacement nécessaire. Ce fut Voltaire qui donna vogue à ce nouvel aliment de la corruption de nos mœurs. « J'ai actuellement, écrivoit-il, » le plus joli théâtre de France. Nous avons joué » *Mérope*. Mademoiselle Corneille a été applaudie : » Madame Denis a fait pleurer des Anglaises (*). » Et, dans son *Catéchisme du Curé*, il fait dire à ce Casuiste : « Le Seigneur de mon village fait jouer » dans son château quelques-unes de ces Pièces par » de jeunes personnes qui ont du talent. Ces Repré- » sentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir. » — Je ne vois rien là que de très-innocent, et » même de très-utile. Je compte bien, ajoute le » bon homme, assister à ces Spectacles pour mon » instruction, mais dans une loge grillée. »

Le Catéchiste de Ferney ne trouva que trop de docilité à ses leçons ; et son zèle pour ce moyen propagateur des idées philosophiques fut couronné du succès le plus entier. Des Théâtres domestiques s'élevèrent de toutes parts sur lesquels les Maîtres, ravalés au niveau des Valets, préludoient au triom-

(*) Lettre à d'Alembert, du 20 Octobre 1761.

phe de l'égalité. Voltaire voyoit son Disciple couronné reviser, et même composer des Comédies pour son petit Théâtre de *Sans-Souci ;* il voyoit la célèbre Catherine, travestie en Reine postiche sur son Théâtre de *l'Hermitage ;* sans que, pour cela, au jugement de la Philosophie, l'un cessât d'être *le Salomon*, et l'autre *la Sémiramis du Nord.* Ne sera-t-elle donc pas plus à plaindre encore qu'à blâmer la jeune Reine de France qu'on verra s'égarer à la suite de pareils exemples ? Et, après qu'on lui aura fait lire dans les papiers publics une invitation pressante de l'Impératrice de toutes les Russies à l'Auteur du *Mariage de Figaro*, de lui procurer cette Pièce qu'elle qualifie l'*Ouvrage le plus admirable qui soit sorti de sa plume ingénieuse*, faudra-t-il s'étonner si cette Princesse, partageant la curiosité de la célèbre Catherine, et témoin de l'enthousiasme général, veut aussi se donner une fois le spectacle du *Mariage de Figaro* (19) ?

Cependant la Reine n'eut pas plutôt adopté l'amusement de la Scène domestique, que l'Histriomanie, qui, depuis vingt ans déjà travailloit les têtes françaises, devint plus que jamais contagieuse. Les palais et les hôtels à la Ville, et surtout les châteaux à la Campagne se remplirent de Comédiens. On n'y parloit ; on n'y rêvoit que Comédie. La Comédie déchargeoit ses amateurs du poids du temps et de l'embarras d'eux-mêmes ; elle prêtoit un fonds inépuisable aux vaines conversations : on se demandoit en s'abordant : « Joue-t-on bien chez vous ? Avez-» vous de bons Acteurs (20) ? »

Rien de plus épuré, et de plus innocent pour le fond, que les amusemens dramatiques auxquels la Reine prenoit part. Pas un mot qui eût pu y blesser

l'oreille la plus délicate. Mais il s'en falloit bien que la même décence eût régné sur les théâtres domestiques érigés à l'imitation du sien. C'étoit-là, au contraire, qu'en Sociétés assorties on se livroit sans contrainte aux goûts philosophiques qui dépravoient le siècle ; et les Pièces notées pour les plus licencieuses ne l'étoient pas toujours assez au gré des Acteurs qui montoient sur les tréteaux domestiques. Ils en composoient eux-mêmes ; et ne rougissoient pas de déclamer, en présence de femmes dignes de les entendre, des Infamies rimées et non rimées dont un Libraire n'eût osé hasarder la publication furtive. Ces Pièces restoient manuscrites, et les copies s'en multiplioient en proportion des amateurs de ces sortes de curiosités.

A la suite des vices prônés et des passions sanctifiées, les crimes même étoient absous dans ces drames clandestins. L'Impie se permettoit d'y jouer la Religion, le Séditieux l'Autorité, le Méchant son ennemi. Et, quand un Seigneur de Chanteloup blasphémera, sur son théâtre, la vertu sublime qui l'effraye dans l'Héritier du Trône, ce Comédien ex-Ministre ne sera que le précurseur du comédien Collot-d'Herbois, que nous verrons proposer et faire décréter, au nom de sept Rois de Théâtre ses complices, l'abolition de la Dignité royale dans la personne de Louis XVI.

C'étoit dans ces Scènes secrètes et en société d'Élus que la haute Franc-maçonnerie s'essayoit et s'encourageoit pour le jour de la grande Tragédie qu'elle préparoit à la Monarchie française. Quelquefois même ces hommes de sang, pour incliner et enhardir l'opinion, laissoient échapper dans les lieux de Rassemblemens publics les maximes atroces dont ils se

nourrissoient dans leurs cavernes conspiratrices. C'est ainsi que dans un Café, rendez-vous ordinaire des Philosophes, et où l'un d'eux nous raconte qu'il entendoit le Philosophe Diderot énoncer publiquement, et en style rimé, le souhait exterminateur de tous les Rois et de tous les Prêtres (21); dans ce même *Café Procope*, un apprenti Jacobin, répétant son rôle de société, régaloit les Spectateurs de ses menaces régicides; et, fixant d'un œil farouche un poignard nu, leur disoit :

« . . . . . Tu vois
» La ressource du Peuple et la leçon des Rois ! »

Quelques particuliers se regardoient dans l'étonnement, lorsqu'un jeune homme se lève brusquement et riposte à l'Énergumène par cette tirade :

« Il est beau de périr dans des desseins si grands,
» De voir couler son sang dans le sang des Tyrans ! . . .
» Mourons, braves amis, pourvu que César meure.
» Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
» Quiconque, ainsi que lui, prétendra gouverner. . . »

Mais, quand les Ministres de Louis XVI souffroient que cette affreuse morale retentît tous les jours sur les Théâtres publics, y a-t-il lieu de s'étonner des commentaires qu'elle recevoit sur les Théâtres domestiques où se formoient les modernes Brutus qui devoient faire couler le sang du César français ?

Nous n'embrasserons pas ici dans leurs détails les crimes sans nombre par lesquels ces Conspirateurs se sont avancés jusqu'à ce dernier des crimes. Leur sourde et vaste conspiration a été complètement dévoilée de nos jours, et une foule d'autres

monumens irrécusables en attesteroient encore la réalité, lors même que la crise révolutionnaire n'auroit pas répandu le plein jour sur les plus sombres mystères de leur scélératesse. Cependant la fidélité au plan que nous nous sommes proposés d'une Histoire de Louis XVI aux prises avec la perversité de son siècle, et poussé vers l'abîme par un torrent déjà débordé avant qu'il ne fût Roi, cette tâche à remplir exige que nous jetions au moins un coup d'œil rapide sur une suite de faits et un synchronisme d'évènemens qu'il est essentiel au Lecteur de ne pas perdre de vue, pour saisir, à travers le concours multiplié des causes, leur commune tendance vers le résultat unique d'une Révolution générale.

Comme le Vice émancipé appelle toujours le Vice et en propage la contagion au détriment des mœurs publiques, de même aussi les Erreurs tolérées couvent les Erreurs au sein des Empires, où, après un temps de sourde fermentation, elles éclatent en volcans. Une étincelle éteinte, au seizième siècle, eut prévenu l'embrasement de l'Europe et les fureurs de deux siècles. Toute Secte qui s'arrache à la vérité pour courir après le mensonge, prend bientôt en aversion ceux qu'elle ne peut entraîner dans ses voies, et se constitue l'ennemi de la Nation même et de l'Autorité qui la gouverne. Ce sera d'abord par l'orgueil et l'entêtement ; puis, dès qu'elle le pourra, par le fer et le feu qu'elle voudra légitimer sa défection. Toute l'histoire contemporaine des Siècles chrétiens en fait foi. Elle nous montre une succession de Sectes qui, après avoir rampé d'abord avec la souplesse du serpent aux pieds de la Religion de vérité qu'elles trahissoient et désertoient, se

sont ensuite dressées contr'elle avec toute la fureur du tigre.

Un des plus sages Magistrats du siècle de Louis-le-Grand connoissoit parfaitement l'esprit de Secte quand il signaloit dans le Jansénisme naissant : « Une Secte qui n'oublioit rien pour diminuer l'au- » torité des Puissances ecclésiastiques et séculières » qui ne lui étoient pas favorables (*). » Et ce Dauphin, l'immortel Elève de l'immortel Fénélon, portoit un jugement plus décisif encore et plus approfondi sur les Novateurs de son temps, Sujets d'autant plus dangereux, à son avis, qu'ils voiloient leurs mépris pour les Autorités d'un masque plus épais d'hypocrisie (**). Cette Secte, en effet, quelquefois réprimée et plus souvent ménagée sous le règne de Louis XV, n'avoit cessé de machiner contre la Religion catholique, toujours disposée à se rapprocher soit des ennemis de Rome, soit des ennemis domestiques du Trône. Les vrais dévots au Jansénisme étoient en très-petit nombre sous le règne de Louis XVI; mais leurs enfans, convertis par Voltaire à la religion philosophique, n'en procuroient pas moins de considération et d'influence à la Secte, les uns par leur fortune, les autres par les grandes Charges de Magistrature. Le fanatisme janséniste, en apparence éteint, n'avoit fait que changer d'objet et prendre une direction plus dangereuse encore et plus décidément ennemie de toute autorité. A ces scènes d'étranges scandales, et si fameuses sous le règne précédent, où les

(*) Réquisit. de l'Av. gén. Talon, du 23 Janv. 1687.

(**) Vie du Dauphin père de Louis XV. *T. II*, p. 296.

Pythies du Jansénisme rendoient leurs oracles sur le tombeau du Diacre Pâris (22), avoient succédé des mystères plus occultes, dont les Initiés faisoient remonter l'origine au tombeau de Jacques Molay.

On peut rapporter à l'année 1770 la première apparition en France d'une Secte de Jongleurs qui s'appeloient *Illuminés*, et se disoient suscités du Ciel pour réformer la croyance universelle de la Terre. Le chef de la Secte de ces Enthousiastes, Swedemborg, donnoit pour ses Lettres de créance : « qu'il » avoit été *illuminé* en un quart-d'heure dans une » auberge de Londres, et que le 19 Janvier 1770, » le Seigneur lui avoit ordonné d'envoyer des Apô» tres prêcher la nouvelle Jérusalem dans tout le » Monde (*). » L'époque de nos ténèbres philosophiques étoit très-favorable à ces nouveaux Apôtres de nouvelles absurdités. Ils n'eurent besoin que de se montrer dans Paris pour y recruter de nombreux suppôts, d'abord parmi les Jansénistes, auxquels ils montrèrent leur Prophète comme un anti-Pape, et ensuite parmi les Philosophes, en s'annonçant eux-mêmes comme des *Libres-Penseurs* et inspirés du même zèle qu'eux pour l'avancement du Grand-Œuvre.

Ces nouveaux Illuminés, en effet, bientôt en liaison intime avec la Société d'Holbach, portèrent l'effervescence philosophique au point d'oser entreprendre

---

(*) *Œuvres de Swedemborg*, 1782. Avant Swedemborg, Luther disoit avoir été *illuminé* par le Diable dans une auberge ; et J. J. Rousseau prétendoit l'avoir été au pied d'un arbre du bois de Vincennes. On reconnoît, dans ces Jongleurs *illuminés*, les singes maladroits de S. Paul illuminé sur le chemin de Damas.

de faire jouer sur le théâtre français et la Religion du Monarque et la piété d'une des Princesses ses filles. Le but de cet attentat étoit de balancer l'impression que faisoit sur les Esprits, et les idées de foi que rappeloit au peuple la courageuse démarche de cette Princesse qui, après s'être arrachée aux délices d'une Cour dont elle faisoit l'ornement par ses rares qualités, pratiquoit alors, sans nul adoucissement, et en chantant son bonheur, toutes les austérités du Carmel. Le projet audacieux échoua, dénoncé à Louis XV par l'Archevêque de Paris. Mais un ordre de ce Prince, de supprimer la Pièce intitulée *les Druides*, fut sans doute une trop foible punition du délit des Illuminés, qui s'apprêtoient à en donner le scandale au Public (*).

Ce fut en 1774 que Louis XV laissa à son jeune Successeur, avec le poids de sa couronne, des finances en désordre, une Cour dépravée par ses exemples, et des Grands livrés à tous les prestiges des Sophistes conjurés pour leur ruine. Ce fut aussi la même année que Louis XVI parvenoit à la Couronne, que prévalut en Amérique le système anarchique qui devoit le renverser un jour de son trône. Ce fut en 1774 que, de garçon-imprimeur, devenu Législateur à l'Ecole du Sophiste de Genève, le Sophiste de Philadelphie révéla à ses compatriotes *les Droits de l'homme* sauvage, la Souveraineté inaliénable des peuples, et *le saint devoir* de la révolte.

Ce fut parallèlement à cette première époque de l'Insurrection américaine que se développa le même

(*) V. *Conjuration contre la Rel. cath. et contre les Souverains*, p. 284.

esprit en France, et qu'une première révolte y éclata, organisée, comme nous l'avons raconté ailleurs, par les manœuvres des Economistes et par suites de leurs systèmes. C'est à cette même époque encore que se rapporte cette sommation si remarquable faite à toutes les Loges maçonniques de la France, par la Loge du Grand-Orient de Paris, de lui adresser l'engagement signé des Chevaliers Kadoschs, et autres frères de Grades supérieurs, « de marcher à la première réquisition, et de con-» tribuer de leurs personnes et de toutes leurs » facultés morales et physiques à la conquête de » l'Isle de Malthe, et de tous les biens situés dans » les deux Hémisphères qui ont appartenu aux Ancê-» tres de l'Ordre maçonique (*). » Le Grand-Orient annonce aux Loges affiliées, avec le projet de la conquête de Malthe par les Franc-maçons, celui de faire de cette Isle *le berceau de la Religion naturelle*. Il ajoute que la Circulaire qu'il adresse à chacune des Loges n'est qu'une copie de la Lettre qu'il a lui-même reçue d'un des plus grands Protecteurs de l'Ordre, le Roi de Prusse.

Frédéric, alors en relation plus intime et plus impie que jamais avec Voltaire et d'Alembert, aspirant avec eux à la gloire d'*écraser* la Religion de Jésus-Christ, l'insensé Frédéric eut-il personnellement part à cette démarche insensée, et la Lettre que lui attribuoit le Grand-Orient de Paris étoit-elle véritablement sortie de sa plume, ou n'étoit-elle que l'ouvrage des Illuminés qui infatuoient et jouoient alors ce Monarque, comme ils infatuoient

(*) V. *Mémoires sur le Jac.* Abr., p. 159.

et jouoient, à la même époque, d'autres Souverains de l'Allemagne ? c'est ce qu'il nous a été impossible de vérifier. Mais une chose qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, c'est que ce Prince, peu de temps avant sa mort, ayant découvert que les Illuminés de Munich, qui ne lui avoient révélé que leur secret contre les Prêtres, en avoient aussi un contre les Rois, dénonça lui-même à l'Electeur de Bavière la Secte atroce qu'il avoit d'abord protégée (*).

Deux ans après l'avènement de Louis XVI au Trône, et lorsque ce Prince congédioit de ses Conseils le chef des Maçons-économistes, ce même Turgot que Voltaire appeloit son *seul protecteur en France*, et dont il disoit que la disgrâce l'accableroit et lui *feroit perdre la tête* (**); en 1776, les plus ardens conspirateurs, consternés comme Voltaire de la chûte de Turgot, crurent qu'il étoit temps de se dévouer à un courageux effort pour amener le dénouement du *Grand-Œuvre*. Dans ce dessein, et pour électriser les Esprits dans les Provinces, le Comité directorial du Grand-Orient met ses Visiteurs en campagne, en leur donnant pour instruction précise d'informer les Loges-Filles : « Que » les projets si dignement conçus, si long-temps mé» dités par les vrais Franc-maçons vont s'accomplir ; » que le Monde va être délivré de ses fers ; que » les Tyrans appelés Rois sont vaincus ; que toutes » les Superstitions religieuses vont faire place à la » lumière ; que *la Liberté et l'Égalité* vont succéder

(*) V. *Conjuration contre la Rel. cath. et contre les Souverains.*

(**) Let. au Comte d'Argental, 4 Août 1777.

» à l'esclavage dans lequel l'Univers gémit ; que » l'homme enfin va rentrer dans *ses Droits ;* — que » les Rois s'opposeroient en vain à l'accomplisse- » ment du *Grand-Œuvre ;* que la Révolution est » infaillible ; qu'elle est prochaine et que les Trônes » et les Autels vont tomber (*). »

Auditeurs stupéfaits d'une si étrange confidence, vingt Officiers du Régiment du Roi, en garnison à Lille, et Franc-maçons aux secrets insignifians, se regardent, et se disent que le Frère Sinetti, qui leur tient ce langage, ne peut être qu'un fou. C'en étoit un en effet ; mais un de ces fous que transportoit dès-lors la fièvre du Jacobinisme. Les mêmes secrets que cet émissaire révéloit à l'ombre d'une Loge dans une ville de province, l'Abbé de Crillon, la même année, les surprenoit aux Conspirateurs de la Capitale, et les dévoiloit à toute la France, signalant trait pour trait le double complot ourdi contre le Dieu qui règne au Ciel et contre les Ministres de sa puissance sur la Terre (**). Mais un nuage épais d'insouciance et de sécurité couvroit alors tous les yeux. Des cœurs encore à demi-français, révoltés de tant d'horreurs, les croyoient des chimères ; et, de même que les Officiers de Louis XVI n'avoient vu dans la déclaration de l'illuminé Sinetti que le fantôme d'une imagination en délire, les Ministres de ce Prince ne voulurent voir également, dans l'Abbé de Crillon qui leur signaloit la même conspiration, qu'un cerveau affecté de la même maladie.

(*) V. Mémoires sur le Jacob. *T. IV*, p. 437.

(**) V. Mémoires philosophiques, par l'Abbé de Crillon. 1776.

Cependant cette même année, non moins remarquable par la chûte de Turgot que par cette dénonciation active et passive de la Conspiration qui se tramoit, cette année 1776 voyoit éclore en Allemagne, pour se répandre bientôt par toute l'Europe, une Secte de Franc-maçons la plus atroce qui eût encore paru, et la plus savamment organisée pour la subversion des deux Puissances qui contiennent les hommes : c'étoit celle des illuminés de Bavière. Cette nouvelle Ecole de pestilence, abusant de quelques passages de l'Evangile, en faisoit dériver un Code complet de crimes et d'anarchie. « Jésus-» Christ, disoit son Grand-Maître à ses Frères, » n'a-t-il pas envoyé ses Apôtres prêcher dans » l'Univers ? — Allez donc et prêchez : *Ite*, » *prædicate* (*). »

Enfin, ce fut encore cette même année 1776, car les dates ne sont pas ici à négliger, que notre Franc-maçonnerie française se recruta d'un nouveau renfort, par la subite apparition de la Secte qu'on appela *des Martinistes*, du nom de son chef Saint-Martin. Ce nouveau Jongleur, tendant au même but que le Jongleur Weisshaupt, mais sous des formes plus hypocrites, publioit à cette époque le Code énigmatique de son Institut, ouvrage que Voltaire, à la première lecture, appeloit *le dernier terme de l'absurdité et de la folie* (**). Mais c'est qu'alors Voltaire, le suprême architecte de tout l'Œuvre philosophique, n'étoit pas encore en rapport avec ce digne et zélé compagnon, qui, comme Swedemborg, n'avoit publié une espèce d'Apocalypse que pour éveiller

(*) Let. de Weisshaupt à Ajax, 19 Sept. 1776.

(**) Let. à d'Alembert, 22 Octobre 1776.

plus

plus sûrement l'attention des curieux, et les attirer à la Loge secrète qu'il avoit établie à Avignon au pied du tombeau de Jacques Molay. Les philosophes de Paris et les philosophes de Lyon se disputèrent l'avantage d'entendre le nouvel Apôtre de la Nature, et il se rendit dans ces deux villes pour y fonder des Loges où les grands Mystères étoient dévoilés à ceux qui étoient jugés dignes de les connoître. L'arrière-secret de Saint-Martin étoit le même absolument que celui qui étoit révélé aux Elus du Grand-Orient, aux Elus de Weisshaupt et de Swedemborg, aux Elus du Club d'Holbach, tous Suppôts bien décidés du Naturalisme : c'étoit le secret de la sape simultanée de la Religion et des Trônes. Ce secret s'appeloit philosophiquement : « abattre le Despotisme et la Tyrannie, » abolir le Fanatisme, écraser l'Infâme ; » et en Ligue maçonique : « détruire les Assyriens, com- » pléter le Grand-Œuvre, relever le temple de » Salomon, rebâtir la Jérusalem céleste (23). »

Si cette effervescence et ses efforts redoublés, dans ces commencemens du règne de Louis XVI, ne décidèrent pas encore les derniers résultats dont se flattoit la Philosophie, au moins mirent-ils dès lors en plus grande fermentation que jamais les élémens qui devoient les produire. De jour en jour plus confians dans l'immense étendue de leurs moyens, les Conspirateurs en étoient venus au point d'avoir tout à espérer et rien à craindre ; assurés, comme d'Alembert l'écrivoit à Voltaire que la Philosophie, si elle pouvoit encore être combattue, *ne pouvoit plus être vaincue* (*). Et le moyen en effet, qu'elle

(*) Lettre du mois de Janv. 1776.

l'eût été, lorsque, de l'aveu du même Voltaire, tout le Ministère, à l'exception d'un seul homme, étoit composé de Philosophes (*)? lorsque le philosophe de Berlin écrivoit au Philosophe de Ferney : « Mau- » repas n'est pas dévot; M. de Vergennes se con- » tente d'entendre la Messe quand il ne peut pas se » dispenser d'y aller; Necker est hérétique, etc. (**)? »

Quelle Puissance, en effet, auroit pu balancer les succès des Sophistes, et se flatter de faire avorter leur projet révolutionnaire, lorsque, non moins forts de leurs intelligences dans le palais du Monarque que dans ses Conseils, ils avoient l'audace de choisir la circonstance d'un voyage de l'Empereur Joseph à la Cour de Versailles, pour y insinuer, en présence, et comme sous la protection de ce Prince fasciné, leurs principes régicides et la doctrine de Brutus. C'est encore Voltaire, toujours au premier rang dès qu'il s'agit de mal faire, qui nous révèle cette anecdote. « *Jurez-moi*, mon cher » Ange », écrivoit-il au Comte d'Argental, le digne Ange en effet du Satan de la France « jurez-moi » que personne au monde que M. de Thibouville » ne verra mes petits pâtés. *Jurez-moi* de me les » rendre dès que vous en aurez mangé un petit » morceau. — *Commencez par me faire serment* de » ne point laisser sortir mes petits pâtés de vos » mains, et de me les renvoyer en m'apprenant si j'y » ai mis trop ou trop peu de poivre, et si le goût qui » règne aujourd'hui est plus dépravé que le mien. » — Le fond de mes petits pâtés *n'est pas pour*

(*) Letre du 3 *Auguste* 1775.

(**) Lettre du 26 Déc. 1776.

» *une Monarchie.* Mais vous m'avez appris qu'on » avoit servi *du Brutus* il y a quelque temps devant » M. le Comte de Falkeinstein (l'Empereur Joseph) » et que les Convives ne s'étoient pas levés de » table (*). »

Ces juremens et ces sermens de discrétion, exigés du *Frère* d'Argental, ne le mettent pas encore en possession de la *pâtisserie* dont on lui parle; et Voltaire lui en promet seulement l'expédition. « Ce » pâté partira à l'adresse que vous m'avez marquée; » à condition que vous n'en mangerez qu'avec M. » de Thibouville, et que vous me le renverrez tel » qu'il est, partagé en cinq morceaux. Je doute » encore que ce pâté, qui n'est pas assez épicé, » soit bien reçu. Quoi qu'il en soit, goûtez-en un » petit moment, mon cher Ange, et renvoyez-le » moi *subitò, subitò* (**). » Enfin, après toutes ces précautions, qui annoncent de quelle farine étoient pétris les pâtés, Voltaire, toujours sur le ton de la défiance qui décèle le Conspirateur, écrivoit à son confident à la Cour : « Les voilà enfin ces cinq » pâtés, trop foids (***); je vous demande pardon » d'obéir. Renvoyez-moi, par la même voie, ces » cinq pièces du four, qui ne doivent être servies » sur aucune table : ne les montrez à personne (24). »

Tandis que le pâtissier de Ferney, en 1777, avoit le crédit de faire servir des mets à la Brutus sur la table même des Rois, et qu'il en adressoit clandestinement à ses complices qui lui paroissoient plus

(*) Let. du 27 Juin 1777.

(**) Let. du 4 *Auguste* 1777.

(***) Du 15 Août 1777.

empoisonnés encore, et de nature à *n'être servis sur aucune table*, la Foule toujours croissante de ses Disciples, qui se composoit de la plus brillante Jeunesse du Royaume, couroit au Noviciat des Loges s'affermir dans la doctrine du Brutisme, et s'enhardir à tirer les dernières conséquences des curieuses découvertes de la spiritualité de la matière, et de la matérialité des esprits.

C'étoit l'année suivante, 1778, qu'on voyoit Voltaire poursuivi dans Paris par ses nombreux adorateurs, couronné Roi au Théâtre et proclamé Dieu dans la Loge. Parallèlement à cette époque, et dans la même année la Franc-maçonnerie Bavaroise, également secondée par l'aveuglement philosophique et de l'Empereur Joseph et du Roi de Prusse, étendoit ses progrès en Allemagne, au point que son Grand-Maître écrivoit à ses Frères : « Vous » allez nous voir faire des pas de géant : — sous » peu de temps nous serons Maîtres de toute notre » Patrie (*). » La Correspondance de ces habiles conquérans de la Germanie nous apprend encore qu'ils empruntoient leurs armes de notre France philosophe, et qu'ils formoient leurs soldats à la doctrine de l'athéisme par la lecture des Ouvrages qu'enfantoit la Société d'Holbach, et de ceux nommément qu'elle publioit sous le nom de Boulanger (**).

La circonstance de la guerre d'Amérique, résultat des manœuvres philosophiques, occasionna une distraction des plus favorables aux Conspirateurs

---

(*) *Ecrits Originaux.* Let. de Weisshaupt, 14 Nov. 1778.

(**) *Ecrits Originaux.* Let. du Baron de Knigge au Conseiller Zwack, sous les noms de Philon et Caton.

de l'anarchie. L'exécution de leur projet se pressa à cette époque avec une telle ardeur et si peu de circonspection, qu'en 1780 de vrais amis de la Religion et du Trône firent prévenir Louis XVI que la Conjuration, dénoncée en 1776 par l'Abbé de Crillon, éclateroit infailliblement avant peu, si le Gouvernement ne prenoit les plus sérieuses mesures pour en prévenir l'explosion. Mais le Conseil du Prince lui fit envisager l'avis comme une chimère, fruit d'imaginations malades. Le Monarque néanmoins n'en perdra pas tellement le souvenir qu'il ne se le rappelle encore neuf ans après, lorsqu'au commencement de la Révolution, il en présagera les derniers excès et sa mort même, en disant, à la vue d'un tableau de Charles I.er d'Angleterre : *Voilà mon portrait !* Cette idée lui sera désormais familière, il l'exprimera en plusieurs rencontres, et nommément au retour de son voyage de Varennes, lorsqu'au milieu d'une Populace encouragée à l'outrager, il s'écriera : « Que n'ai-je cru, *il y a onze* » *ans* tout ce que je vois aujourd'hui ! tout cela » me fut dès lors annoncé. »

C'étoit en 1791 que Louis XVI faisoit cette tardive réflexion ; ce qui en reportoit le fondement à l'année 1780, époque précise où un homme de bien fixé à la Cour, l'Abbé Bergier, depuis longtemps occupé à combattre les Empoisonneurs de la Nation, faisoit imprimer : « Une Société ainsi pervertie n'est *ni sûre* ni heureuse ni agréable ; *il* » *est impossible qu'elle se soutienne long-temps, sans* » *éprouver de funestes révolutions ;* — il est impossible qu'elle ne calcule mal et ne consomme bientôt sa ruine. Les hommes les plus pervers, soutenus du suffrage de leurs semblables, seront ceux

» qui crieront le plus haut, qui proposeront des » spéculations, des systèmes, des calculs, des ré- » formes de toute espèce. Ils éblouiront le Public » par de brillans sophismes, lui prouveront qu'ils » le servent en achevant de l'empoisonner ; *ne* » *seroit-ce pas là le période auquel nous sommes* » *parvenus ?* »

Mais, ni les avis particuliers ni ceux qui naissoient de la marche des mœurs publiques, ne pouvant arracher à sa funeste sécurité un Ministère qui s'y complaisoit, nous verrons de jour en jour l'orage révolutionnaire grossir et s'approcher, toutes les Sociétés clandestines s'agiter dans le même sens, les Loges surtout se recruter d'un peuple immense de dupes, qui couvrent officieusement de leurs noms et secondent puissamment de leur fortune de rusés Scélérats qui les poussent vers l'abime. Dès 1781 on distinguoit, entre les Clubs maçoniques qui infestoient tous les quartiers de la Capitale, celui que dirigeoit le Garde du Trésor royal *Savalette de l'Ange*, Club fameux par le nombre et par l'importance de ses Affiliés, la plupart initiés aux derniers mystères philosophiques, et travaillant à la régénération du grand-Ordre dans le sens des Voltaire et des Francklin, dans le sens des Conspirateurs illuminés d'Holbach, et comme eux liés à la cause du crime par les plus sacriléges engagemens (25).

L'année suivante 1782, nos Franc-maçons illuminés faisoient imprimer à Paris et répandre à profusion, sous la date d'Edeimbourg, un précis des extravagantes impiétés de ce Swedemborg que nous avons déjà signalé. Cette Production, vrai galimatias digne des Petites-Maisons, n'en étoit

que plus propre à piquer une classe de Curieux, et à leur faire désirer l'entrée de la Loge où la lumière se découvroit sans nuages. C'étoit là que l'Orateur racontoit aux Initiés les prodiges incontestables de l'illumination de Swedemborg ; sa mission immédiate de Dieu *pour la reconstruction de son Église* ; les fréquens voyages du Prophète dans la Jérusalem céleste, ses habitudes avec les Anges, qui sont des deux sexes, et de plusieurs ordres, Esprits-corporels ou corps spirituels qui se marient et à qui le Seigneur fournit une nourriture convenable et des vêtemens de diverses couleurs. Si les quarante Volumes publiés par Swedemborg lui assignent sa place parmi les fous plutôt que parmi les impies, il n'en étoit pas de même des Interprètes et des Apôtres de sa doctrine : c'étoient des Jongleurs dont le but, peu déguisé par leurs allégories, étoit de conduire leurs disciples à l'anarchie religieuse et au matérialisme (*).

La même année vit également circuler les *Œuvres complettes* de l'illuminé Saint-Martin, autre fatras d'absurdités énigmatiques, qui, pour le résultat, se confondoient avec les précédentes, en conduisant à ce Naturalisme philosophique, système d'antique extravagance, renouvelé des Païens par Spinosa, et suivant lequel le Créateur et ses Créatures, Dieu et les hommes, les Esprits et la matière, tout l'Univers enfin, ne formeroient ensemble qu'un même

(*) Qui le croiroit ! au moment où j'écris ceci le Swedenborgisme fait encore des Prosélytes ; et l'Auteur de *la Philosophie du Ciel* 1806. M. de V. prétend que ceux qui ne croient pas à *cette doctrine céleste, sont offusqués par la vapeur qu'exhalent les Esprits infernaux.*

être, substance éternelle, et soumise par *le Hasard* aux modifications du temps.

Tout prospéroit, à cette époque, au Philosophisme, par les grands moyens de la Franc-maçonnerie sa mère. C'étoit encore en 1782 que le Grand-Maître de la Réforme bavaroise, s'applaudissant des succès de sa Secte impie, écrivoit à un Frère : « Je peux mettre en mouvement des » milliers d'hommes (26). » Mais l'évènement le plus mémorable de cette année, dans les Annales de la Franc-maçonnerie, ce fut un Congrès général qu'elle tint à Wilhemsbad, où se rendirent des Députés de toutes les Loges-mères de l'Europe, et où nous voyons que le Grand-Orient de Paris avoit envoyé les siens. Un des résultats de cette Assemblée fut de prouver aux Chefs particuliers de la grande Association, que le nombre des Instrumens assermentés, qu'ils tenoient sous la main et pouvoient faire mouvoir à leur gré, étoit immense et passoit un million (*). Le plus entreprenant, sans contredit, comme le plus pervers de ces Chefs étoit ce Grand-maître des Illuminés bavarois, auquel un des siens écrivoit vers cette époque : « Si vous connoissez » vos intérêts, le Monde est à nous (**). »

Ce fut à la suite de ce Congrès de Wilhemsbad, et dès l'année 1783 que nos principales villes méridionales, telles que Lyon, Bordeaux, Marseille, auxquelles il faut joindre Avignon, se remplirent comme Paris de Loges illuminées, qui, sous diverses dénominations et divers Directeurs, et avec leurs amendemens et leurs variantes, tendoient toutes

(*) V. le *Résultat du congrès de Wilhemsbad*, par Beyerlé.

(**) Let. du Baron de Knigge à Weisshaupt, du 26 Mars 1788.

au même but, tenoient au même secret, et correspondoient avec la Loge-mère de Munich.

Cette Loge, en fraternité alors avec les Loges françaises, étendoit au loin son empire, dominoit à Vienne comme à Berlin; multiplioit ses Filles, et les voyoit prospérer jusqu'au cœur de l'Italie, lorsque, tout-à-coup, ses affreux complots furent découverts, et les plus profonds mystères de sa scélératesse juridiquement constatés et officiellement publiés. Ce fut en 1785 que les archives secrètes et la correspondance la plus intime des Franc-maçons de Munich tombèrent au pouvoir de l'Autorité; et ce fut l'année suivante, que le Prince Electeur adressa à tous les Gouvernemens de l'Europe, dans un recueil de deux volumes imprimés par ses ordres, les preuves de conviction les plus circonstanciées de la trame infernale ourdie dans ses Etats contre les Souverains de tous les Etats.

L'on imagineroit ici que le charme va se rompre, et que la scène d'illusion se terminera par le châtiment des scélérats démasqués. Mais, par un mystère d'aveuglement plus inconcevable que le mystère d'iniquité dévoilé, les pièces originales qui le mettent en évidence sont accueillies avec l'affectation du dédain par tous les Gouvernemens menacés. Pendant un instant seulement, toute la Franc-maçonnerie illuminée se crut perdue; mais, bientôt rassurée par le sommeil des Cours et par les intelligences qu'elle y entretenoit, elle reprit courage, et ce contre-temps l'avertit seulement d'accélérer ses dernières tentatives contre les Assyriens endormis, dont le réveil, si elle ne le prévenoit, ne pourroit manquer de lui être funeste.

Lorsque l'Electeur de Bavière fit au cabinet de Versailles la communication officielle de l'étrange découverte qu'il avoit faite, le Ministre qui remplaçoit alors Maurepas, homme aussi frivole et non moins confiant en lui-même que ce Prédécesseur, se moqua de l'avis et de l'importance qu'on paroissoit y attacher à la Cour de Munich. Louis XVI n'en entendit parler que sur le même ton de dédain dont on lui avoit autrefois parlé de la conspiration des Economistes; et les pièces imprimées en allemand furent envoyées à la Reine, à peu près comme une curiosité romanesque dont la Princesse pouvoit s'amuser. Dès lors la Franc-maçonnerie française continua de pousser ses travaux souterrains sous le trône de Louis XVI; et le fit avec plus d'ardeur et de sécurité que jamais. Elle osoit tout devant des aveugles obstinés à ne rien voir. C'étoit alors qu'un Seigneur français, Franc-maçon comme la Foule, par mode et par légèreté, témoin revolté des principes crûment séditieux qu'il venoit d'entendre professer dans sa Loge, couroit en tremblant en faire confidence au Ministre dont nous venons de parler, et lui disoit, qu'au risque d'être envoyé à la Bastille comme un dangereux visionnaire, il devoit lui révéler les noirs complots de la Franc-maçonnerie. Le Ministre écouta le rapport, pirouetta sur les talons, et répondit sur le ton de la piété : « Soyez » tranquille, Monsieur, vous n'irez point à la Bas» tille, et les Franc-maçons ne troubleront pas » l'Etat (*). »

C'étoit néanmoins à l'époque précise de cette dé-

(*) *Abrégé des Mémoires sur le Jacob.* p. 164.

daigneuse sécurité sur les complots révolutionnaires de la Franc-maçonnerie française, qu'au dessus de toutes les Loges déjà disséminées dans Paris, il s'en élevoit une, rue du Coq-héron, sous la présidence du Duc de la Rochefoucault et la direction de Condorcet, spécialement destinée à propager la doctrine et étendre les moyens de la révolte. Un étranger, associé pendant quelque temps à ces machinateurs et initié à leurs secrets, nous disoit : « Le » grand objet du Club propagandiste, c'est d'établir » un Ordre philosophique dominant sur l'opinion du » Genre-humain. Pour être admis dans cette société, » il faut être partisan de la Philosophie à la mode, » c'est-à-dire de l'athéisme dogmatique, ou bien ambitieux, ou mécontent du Gouvernement. La pre» mière chose requise, lors de l'initiation, c'est la » promesse du plus profond secret. On dit ensuite à » l'aspirant que le nombre des adeptes est immense ; « qu'ils sont répandus sur toute la Terre ; que tous » sont sans cesse occupés à découvrir les faux Frères, » pour se délivrer d'eux et se délivrer de ceux qui « trahiroient le secret (*). »

A mesure qu'on approchera de la fatale catastrophe, l'observateur attentif verra la Franc-maçonnerie se déployer et s'étendre derrière la Révolution, la pousser devant elle, la décider et se confondre avec elle, comme la cause dernière avec son effet immédiat.

La Loge du Grand-Orient, qui avoit alors pour Grand-Maître le Chef titré des Conspirateurs contre Louis XVI, et qui fraternisoit avec toutes les Loges

(*) *Œuvres de Girtaner.* T. III, p. 440.

des Métropoles de l'Europe, tenoit dans sa dépendance les milliers de Loges qui couvroient le sol de la France. Mais elle tiroit sa principale force de celles qui étoient ouvertes dans la Capitale sous les dénominations d'*Amis* réunis, d'*Amis* de la liberté, d'*Amis* de la candeur, d'*Amis* des neufs Sœurs, d'*Amis* de la vérité, ou *Philalètes :* tous amis dont se composoit une armée d'ennemis conjurés contre tout ordre et toute Puissance; tous philosophes initiés à l'arrière-secret du Club d'Holbach ; tous faisant profession de *haine à tout culte et à tout Roi*, et ne s'occupant que des moyens de rendre cette haine efficace.

En 1787 la tenue d'une Assemblée des Notables du Royaume, convoquée pour sonder la plaie fiscale de l'Etat et aviser aux moyens de la guérir, fut une époque des plus favorables aux complots anarchiques de la Philosophie, et dont ses Francs-maçons s'empressèrent de profiter. Le désordre des finances, en grande partie leur ouvrage, fut encore pour eux un présage de triomphe; et dès lors leurs Loges retentirent de l'exclamation philosophique, qu'osa imprimer depuis le Franc-maçon Camille Desmoulins : *Oh ! le bienheureux déficit !* C'est cette même année 1787, que la Franc-maçonnerie bavaroise, comprimée encore dans son zèle sur son sol natal, le dirigera vers la France, et que nous verrons arriver deux de ses Illuminés, députés en son nom pour concerter et mûrir, avec leurs Frères de Paris, les forfaits complémentaires de la subversion de la Monarchie (*).

(*) Ces deux Députés illuminés furent le Conseiller Bode et le Baron de Busche.

Enfin en 1788, *le grand Œuvre* sera tellement avancé, et la Franc-maçonnerie aura tant de confiance dans le nombre et le crédit de ses prosélytes, qu'elle ne craindra pas de faire imprimer : « Il va se faire sur notre globe une révolution » politique très-remarquable ; et il n'y aura plus » d'autre Religion que celle des Patriarches, celle » qui a été révélée à Cagliostro par le Seigneur » dont le corps est ceint d'un triangle (*). » Les Conspirateurs alors, dédaignant l'ombre de la Loge, ne craignoient plus d'en divulguer les plus secrets mystères dans des Cercles de femmes et des banquets philosophiques. Un témoin, d'autant plus irrécusable qu'il confesse qu'il étoit acteur, nous apprend qu'on en étoit venu à ce point d'audace que, dans « une » Compagnie nombreuse de tout état, gens de Cour, » gens de Robe, gens de Lettres, Académiciens », on pouvoit, sans se compromettre, hasarder tous les blasphèmes contre la Religion et contre l'Autorité; et même se faire applaudir, en rappelant le vœu, l'horrible vœu de l'extermination du dernier des Prêtres et du dernier des Rois (**).

Un Ecrivain, que nous ne citerons pas comme un bien judicieux critique, mais qui pourtant peut être de quelque autorité quand il se borne à raconter ce qu'il a vu, l'Auteur du *Tombeau de Jacques Molay*, nous dit : « A l'époque mémorable » de la convocation des Etats-généraux, pendant » que le peuple, étonné de *ses Droits*, préparoit ses cahiers — je reçus du Marquis de Gand, Grand

---

(*) *Muséum allemand.* Janv. 1788, p. 56.

(**) Récit de La Harpe : *Œuvres choisies. T. I.*

d'Espagne, un billet qui m'invitoit à me rendre à la Loge du *Contrat-social*, rue Coq-héron. Je ne connoissois ni le Marquis de Gand, ni la Loge en question. Je m'y rendis. Je vis des préparatifs immenses, des décorations de la plus grande élégance, une salle de festin préparée par Deleutre, pour la fête la plus brillante, un Théâtre où Vestris et Candeille disposoient un ballet, des soldats du Régiment des Gardes-Suisses, qui s'exerçoient à des évolutions militaires. Vous voyez, me dit le Marquis, les préliminaires de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée en Loge; et vous pouvez y ajouter un nouveau degré d'intérêt. Il m'apprit alors ce qu'il désiroit de moi; je consentis à sa demande, et il ajouta : Cette fête est destinée à M. Necker, et elle a pour motif (il auroit dû dire pour prétexte) la réception de M.me de Staël. Les Vénérables de toutes les Loges y seront; et tout ce que les premiers Ordres ont de distingué y assistera. M.rs Mirabeau, d'Aiguillon, d'Eprémesnil, Lally-Tollendal, etc. *M. le Duc d'Orléans* tiendra la Loge. Nous recevrons ce soir *M. de Caraman.* — »

« Je revins le soir. La Loge n'étoit pas ouverte. En me promenant dans les salles, j'entendis du bruit dans un cabinet : j'entrai, et je vis dix à douze personnes qui causoient ensemble. Il faisoit un peu sombre; mais je crus reconnoître parmi elles *Philippe*, qui se plaignoit des obstacles qu'on vouloit mettre à la fête. *La Cour*, disoit un homme de belle taille, *est instruite. M. de Breteuil fait épier les Vénérables de Loges, et veut empêcher la réunion. M. du Châtelet a donné des ordres pour que les Gardes-françaises soient consignées ce jour-là. Le Comte d'Artois fera défendre de même aux Suisses*

de prendre part à la fête. On intrigue à l'Opéra pour nous enlever les Artistes. Les scènes patriotiques que vous voulez faire jouer, sont déjà connues... Il alloit continuer, lorsque je fus reconnus, et invité *d'éclaircir le Conseil.* Je m'éloignai. »

« En rapprochant ce que j'ai recueilli des différentes questions qui ont été faites pendant la réception du jeune Caraman, les entretiens que j'eus avec le Marquis de Gand, ce que j'ai vu, les demi-confidences qui m'ont été faites, je puis assurer, et Deleutre, je crois, ne me démentiroit pas, que le véritable motif de cette réunion étoit de préparer l'insurrection du mois de Juillet, de se concerter avec toutes les Loges, de lier le parti de Necker à celui d'Orléans, de séduire les deux Régimens, et d'assurer d'avance les Eléctions. La Cour s'alarma, le Roi défendit la fête; et le Grand-Maître, privé de sa grande réunion, se rendit dans les différentes Loges, sous prétexte de les visiter, et fit partiellement ce qu'il vouloit faire d'un commun accord (*). »

Ces alarmes de la Cour sur la Franc-maçonnerie, et ces mesures prises par M. de Breteuil étoient bien tardives sans doute; et le sommeil d'insouciance du Gouvernement, prolongé jusqu'à cette époque, offriroit à la postérité un mystère plus incroyable encore que celui que nous expliquons, si nous lui laissions ignorer les moyens employés par la Ligue conspiratrice pour faire illusion et dérober la vue de l'abîme aux imprudens qu'elle y entraînoit.

L'exposé de ces moyens artificieux de distraction

(*) V. *Le Tombeau de Jacques Molay*, p. 110 et suiv.

ne sera donc pas un hors-d'œuvre dans l'Histoire de Louis XVI *aux prises avec la perversité de son Siècle.*

L'Empire des Incrédules, quand ils le prennent sur un peuple, est essentiellement fondé sur la crédulité de ce peuple, et tire d'elle toute sa force.

En Capitaines expérimentés et qui connoissoient leur ennemi, les chefs de l'Armée philosophique régloient astucieusement leur tactique sur les dispositions de ceux qu'ils vouloient perdre. Un peuple léger et frivole préfère, à la vérité qui ne change point, les prestiges de la nouveauté et le mensonge à mille faces. La Philosophie, maîtresse de la France, servit la France à son goût, et l'inonda de ses charlatans. Elle nous montra ses charlatans poëtes et romanciers à la suite de son Voltaire, ses charlatans politiques et moralistes à la suite de son Rousseau, ses charlatans économistes à la suite de son Turgot, ses charlatans financiers à la suite de son Necker. Mais, à mesure que les charlatans en chef, qui travaillent la Monarchie, la jugent plus près de sa ruine; pour la décider plus infailliblement encore, ils appellent à eux une Légion d'Auxiliaires, dignes de les seconder, et nous voyons une foule d'aventuriers et de fripons exercés fondre sur notre France de tous les points de l'Europe. Tous ces Jongleurs subalternes, utiles instrumens des maîtres Jongleurs de la Loge d'Holbach, reçoivent d'eux leur mission, ne prêchent que dans leur sens, annoncent aux aveugles qu'ils nagent dans la lumière, que le soleil de la philosophie est levé pour eux, que le jour de la Raison paroît, et que le moment est venu où, éclairé sur sa dignité originelle, l'homme, au mépris des antiques préjugés du despotisme et de la superstition,

superstition, va revenir au grand Evangile *des droits* de la Nature.

Outre les dogmes vulgaires de la Philosophie, que le corps entier de ces empiriques étoit chargé d'accréditer, il étoit libre à chaque individu de faire valoir encore à son profit ses recettes particulières, toutes également curieuses, et, formant, dans leur ensemble, un assortiment complet pour tous les goûts et toutes les fantaisies philosophiques. L'enthousiasme pour ces Jongleurs devint épidémie, et passa des palais et des hôtels jusqu'aux boutiques. Chacun d'eux recrutoit ses prosélytes et comptoit de chauds partisans. On se passionnoit, on faisoit secte : l'un réclamoit Beaudeau, l'autre admiroit Francklin, ceux-ci tenoient pour Saint-Germain, ceux-là suivoient Mesmer ou bien Cagliostro. La Multitude s'égaroit par cent voies diverses dans le champ commun des honteuses illusions, sans que l'individu soupçonnât même qu'il fît partie d'un immense troupeau de dupes, que le Démon invisible de la Philosophie leurroit, endormoit, préparoit, par tous les genres de prestiges, à une immolation plus humiliante. C'étoit là le secret des secrets, ceux qui se donnoient pour les plus habiles, en croyant se moquer de tout, ne se doutoient de rien ; et ils se croiront encore dans l'erreur d'un songe, le jour où le vrai mot leur sera révélé par la bouche des Jacobins, restés seuls sur le champ de bataille avec leurs piques et leurs poignards.

Nous n'entreprendrons pas de tracer ici le tableau complet des charlatanneries diverses qui prospérèrent au dix-huitième siècle, et singulièrement durant le règne de Louis XVI : l'invasion fut universelle dans toutes les branches des connoissances humaines,

et une foule de preuves irrécusables attesteront à jamais que le siècle qui s'éleva avec plus d'orgueil contre la foi de la Révélation, fut aussi celui que sa crédulité ravala le plus au-dessous de la raison commune à tous les Siècles chrétiens. Mais nous ne saurions nous dispenser de signaler au moins à nos lecteurs ces risibles ateliers de la folie, où toute une Génération superstitieuse couroit sacrifier à de prétendus demi-dieux, les interprètes et les dominateurs de la Nature, à laquelle ils avoient dérobé des secrets de la plus miraculeuse importance : secret d'extirper tous les maux qui pouvoient affliger l'humanité, et de prévenir encore tous ceux qui la menaçent; secret de procurer à l'homme la plus riche moisson de plaisirs, et secret bien plus précieux de lui en procurer la jouissance ici-bas; secret encore de lier correspondance avec les habitans de l'autre Monde, de savoir au juste ce qui s'y passe, et ce que l'homme philosophe doit *raisonnablement* craindre ou espérer d'une autre vie. Oui, le dix-neuvième Siècle a besoin de l'esquisse que nous allons lui mettre sous les yeux, pour apprécier à sa juste valeur le Siècle si petit et pervers auquel fut livré Louis XVI. Ce Siècle qui, dans son dédain fastueux pour la foi du Monde, affectoit d'une part de ne pas croire aux oracles de l'Eternel instruisant sa Créature, nous le vîmes croire sur parole, accueillir, caresser, soudoyer les prestiges des plus vils Jongleurs, donnant tête baissée dans les plus honteuses rêveries de l'idiotisme et de la crédulité.

L'homme, image imparfaite, mais image pourtant et enfant de la Divinité, dans le sentiment intime de sa grandeur originelle, est nécessairement religieux. Instruit, il est croyant avec confiance et

discernement ; ignorant, il est crédule avec inquiétude et superstition. Or ce penchant superstitieux distingua essentiellement les Disciples de la Philosophie du dix-huitième siècle ; déclamateurs enthousiastes, qui poursuivoient dans les autres le vice qui siégeoit dans leur cœur, et s'y montroit dans toute sa difformité. Car la seule différence que l'on puisse assigner entre les Sujets crédules par simplicité et ceux qui l'étoient par philosophie, c'est que la crédulité des premiers excluoit moins qu'elle ne surchargeoit la croyance raisonnable, et que la crédulité des philosophes étoit de la déraison pure et sans mélange.

Dans la tendance naturelle de nos esprits vers le Père des Esprits ; dans ce besoin, senti par l'Être immortel, de croire à quelque Etre hors de l'homme, supérieur à l'homme et juge éclairé de ce qui se passe dans l'homme, il faut nécessairement que l'ignorance ou l'incrédulité du vrai enfante chez lui la crédulité du faux, et que, s'il laisse échapper la réalité, il saisisse le fantôme. Il est vrai que les Philosophes du dix-huitième siècle ne cessoient de disserter contre la croyance commune, et de faire comparoître la Religion dans leurs écrits, pour déclarer qu'ils n'y croyoient pas. Mais cette affectation, qui manifestoit le désir d'une incrédulité positive, ne l'établissoit pas. Leur assurance prétendue n'alloit pas même jusqu'au doute. Leur opiniâtreté dans leurs efforts impies étoit précisément ce qui en décéloit l'inutilité ; et l'on pouvoit dire à ces Chantres fanfarons de leur incrédulité, ce qu'on dit au poltron qui chante sa bravoure en traversant une forêt : « Vous chantez, ami ; vous avez peur. »

Cette peur, fille de l'ignorance en matière de Religion, fut, à notre avis, ce qui contribua le plus,

au dix-huitième siècle, à marier l'Empirisme médical à la charlatannerie philosophique, et à fonder, par ce rapprochement, le formidable empire que se partagèrent, sous le règne de Louis XVI, les Jongleurs qui s'attribuoient le soin des corps, et les Jongleurs qui travailloient sur les esprits. Il régna toujours entre eux la plus étroite intelligence; et, si l'on sait envisager, dans son ensemble, l'Acte révolutionnaire, on verra les charlatans en médecine précurseurs des charlatans en politique, jouer le rôle de ces valets de Tréteaux qui fixent, par leurs tours d'adresse, l'attention des sots qui doivent payer les frais de la farce qui va se donner.

De la même contrée d'où nous sommes si peu accoutumés à recevoir d'heureux présens, Voltaire nous avoit rapporté, en même temps, la Philosophie des Collins et des Tindal avec l'Inoculation de Wortley-Montaigu. Cette dernière charlatannerie, si vantée dans le temps, et aujourd'hui si décriée, prospéra parallèlement et en même proportion que la Philosophie sous le règne de Louis XV, et prit plus que jamais faveur sous celui de Louis XVI. On trouvoit alors fort sage de greffer la maladie sur la santé, et de se dévouer, par précaution, à la lèpre mortelle appelée *Petite-vérole*. C'est à cette occasion qu'un sage observateur répondoit au Chef des Sophistes, prôneur de cette marotte : « Une contagion, plus meurtrière que la lèpre chez les » Juifs, moissonne cruellement votre plus belle » jeunesse; et vous n'avez trouvé d'autre secret, » pour vous en guérir, que de vous la donner; et, » pour vous en préserver, que de la répandre (*). »

(*) *Let. de quelques Juifs*, à M. de Voltaire.

En vain des hommes de l'art et supérieurs aux préjugés se déclarent-ils, dans le temps, contre l'Inoculation ; en vain représentent-ils à leurs contemporains que la petite-vérole, qui n'étoit auparavant qu'une contagion accidentelle, règne partout et en tout temps depuis cette pratique ; que l'enfant du Château, préparé à l'Inoculation, communique la maladie aux enfans du Village qui n'y sont point préparés ; que le virus inoculé peut être perfide, et l'est souvent lorsqu'on le soupçonne le moins ; que souvent encore l'humeur vicieuse, qu'on prétend extirper, ou n'existe pas, ou ne se trouve pas, dans le Sujet, au dégré de maturité favorable à l'expulsion ; que nombre d'Inoculés ont été attaqués de la petite-vérole naturelle et en sont morts, non sans soupçon d'influence de la maladie artificielle sur la malignité de la maladie naturelle ; qu'où le danger de la vie est incontestable, s'y exposer sans nécessité est une insigne présomption, et non moins condamnable au tribunal de la droite raison qu'à celui de la saine morale ; qu'il est certain que la petite-vérole inoculée tue un nombre d'enfans, dont on ne peut pas dire qu'il soit certain qu'ils auroient pris la petite-vérole naturelle, ni certain encore qu'après l'avoir prise ils en seroient morts ; que tous les soins des empiriques, et toute la discrétion des parens leurs dupes, n'ont pu soustraire à la notoriété un nombre d'infanticides des plus marquans ; qu'il résulte enfin, de tableaux comparatifs, qu'il meurt plus d'enfans de la petite-vérole ou de ses suites, depuis la pratique de l'Inoculation, qu'il n'en mouroit auparavant (*).

(*) V. *Journal de Physique*, 1.er Janv. 1776.

De si sages raisons n'avoient pas encore prévalu sur les Sophismes de la cupidité charlatanne, lorsque Louis XV mourut de la petite-vérole. La même maladie frappa aussi les Princesses ses filles, qui lui avoient prodigué tous les soins de la piété filiale. Mais ni le jeune Roi ni les Princes ses frères, éloignés de la sphère de la contagion, n'en avoient été atteints. Les intéressés crurent l'occasion favorable pour accréditer de plus en plus, à la faveur d'un grand exemple, la pratique lucrative qu'ils promenoient déjà dans les Hôtels et les Châteaux. Ils parvinrent, à force d'intrigues, à présenter l'inoculation de Louis XVI comme une affaire d'État, et même à la faire traiter comme telle dans son Conseil.

Ce fut là qu'on détermina le Prince, en lui présentant, comme le vœu de tout son Peuple, celui du Philosophisme et de la Charlatannerie, ou peut-être encore celui des Conspirateurs, qui pouvoient dès lors spéculer sur les chances d'une maladie toujours dangereuse. Au moins d'Alembert voyoit-il dans la soumission de la Famille royale à une pratique recommandée par la Philosophie, un triomphe pour la Raison; et il écrivoit à ce sujet au Roi de Prusse : « Il s'est passé chez nous un grand évènement. » — L'inoculation du Roi et de la Famille royale, » à laquelle on étoit bien éloigné de s'attendre, » prouve que la Raison est écoutée; et donne tout-» à-la-fois bon espoir et bon exemple (*). »

Rarement néanmoins les spéculations contre nature infatuent tout un peuple. La France sage et attachée à son nouveau Roi répugnoit infiniment à ce qu'on

(*) Let. du 1.er Juillet 1774.

le jetât dans un danger présent pour le préserver d'un danger incertain. C'étoit au château de la Muette, près Paris, qu'on faisoit faire à Louis XVI ses préparatifs de maladie. Tous les jours une Multitude innombrable, qui affluoit sous ses fenêtres, faisoit retentir les airs de *Vive le Roi !* et ajoutoit : *Pas d'Inoculation ?* « Entendez-vous, Sire, dit un » Courtisan, comme le bon Peuple souhaite que » V. M. *vive* PAR *l'Inoculation ?* » La réponse de Louis XVI fit comprendre qu'il ne prenoit pas le change sur le vœu public : mais les frais en étoient faits, l'Inoculation eut lieu ; et le mal qu'elle ne fit pas fut réputé un grand bien. Dès lors cette pratique, plus effrontément prônée que jamais, assura aussi à la cupidité un tribut plus certain sur la tête des enfans des Riches, les seuls encore, à cette époque, pour lesquels on ambitionnât les primeurs de la peste. « L'Inoculation, nous disoit l'Auteur du » *Tableau de Paris*, n'est encore en honneur que » dans les Classes supérieures et chez les personnes » opulentes. »

Cependant, la même pratique qu'on prétendit avoir réussi à Louis XVI, ayant été fatale à deux Membres de sa famille et à d'autres Têtes précieuses encore, tomba peu à peu dans le discrédit, jusqu'à ce qu'enfin l'inoculation de la petite-vérole fut remplacée par l'inoculation de la *Vaccine* (27). Louis XVI n'aura pas été témoin de cette substitution de charlatannerie ; mais la France, sous son règne, aura été en proie aux prestiges d'une foule d'autres Esculapes, qui professoient simultanément l'art magique des guérisons, tant du corps humain que du corps social.

Un des plus astucieux Jongleurs qui aient exercé

leurs talens parmi nous, et à notre détriment, fut ce Benjamin Francklin, dont nous avons déjà parlé. Ce Savant, révéré dans les contrées de l'ignorance, parut au milieu de nous environné de toute la célébrité dont l'avoient gratifié les habitans du nouveau Monde, dans l'ivresse de la liberté nouvelle dont ils lui étoient redevables. Connoissant également l'esprit général de la Nation vers laquelle il s'étoit fait députer, et l'esprit particulier des Philosophes qui la menoient, il composa avec esprit le rôle qu'il sut jouer avec adresse. Sous le même extérieur d'hypocrite simplicité qui avoit valu parmi nous la réputation de *vertueux* et le surnom de *bon* à l'homme du monde le plus solennellement vicieux, Francklin avoit réussi à se faire croire aussi *bon*, meilleur encore que *le bon Jean-Jacques*; et on le surnomma *le bon homme Francklin*. Abordé en France dans le dessein d'y travailler en habile Architecte du Temple de Salomon, le Franc-maçon américain ne laissa percer dans le Public que les goûts philosophiques d'un amant passionné de la Nature, de ses merveilles et de ses lois *saintes*. Ce fut aussi particulièrement sous ce rapport que les Frères de l'Association d'Holbach se chargèrent de recommander le modeste Etranger aux Trompettes de la Renommée. On parla de toutes parts de Francklin, on célébra Francklin dans tous les Cercles comme le physicien le plus profondément instruit des mystères de la Nature; et les Contemporains n'ont pas encore oublié cette mémorable entrevue où Francklin *adoroit* Voltaire comme *le Dieu de la Philosophie*, et où Voltaire reconnoissant proclamoit Francklin *le Dieu de la Physique*. Ces deux Jongleurs étoient faits pour s'entendre et leurs Disciples pour croire qu'ils les entendoient

Dans le dessein d'affectionner et de faire concourir à ses vues le Sexe léger et ardent à propager les nouveautés, Francklin affectoit auprès des femmes de donner une tournure religieuse à ses paradoxes révolutionnaires. Abusant du plus saint des Livres, à la manière des séditieux Apôtres de sa Secte, il en matérialisoit en quelque sorte l'esprit, il transformoit en règles absolues de politique universelle des conseils de perfection adressés au très-petit nombre. Le séducteur promenoit les imaginations ardentes sur le tableau merveilleux de la primitive Eglise, dont tous les Membres *riches de la liberté* que le Messie leur avoit conquise, vivoient heureux sous les saintes lois de l'*Egalité et de la communauté des biens*. Il fixoit ensuite *la Régénération* et le bonheur suprême du genre humain au jour où les Gouvernemens, dociles à la voix *du pur Evangile* adopteroient le divin ordre de choses qu'il s'étoit efforcé de faire prévaloir dans les treize Cantons. Au fond, cet Illuminé n'étoit en Religion qu'un esprit libertin, perdu, comme les plus habiles de sa Secte, dans un abîme d'ignorance et de superstition (28).

Pour détourner l'attention du Gouvernement de dessus ses manœuvres occultes, et offrir un hochet aux désœuvrés de la Capitale, le Négociateur de Philadelphie s'établira aux portes de Paris démonstrateur de Physique expérimentale, pour ne pas dire répétiteur de tours de passe-passe. Assez familiarisé avec les phénomènes connus de l'électricité, il les faisoit ressortir avec toute la dextérité d'un bon écolier du défunt Abbé Nollet. Mais, dans des expériences, auxquelles le Physicien français n'attribuoit qu'une vertu curative de circonstances et d'analogie accidentelle, le Jongleur américain prônoit un spé-

cifique universel, infaillible, et tel qu'il convenoit de l'annoncer pour s'environner d'un plus grand nombre de dupes.

Bientôt, dans l'impuissance de suffire seul à l'empressement de tout un peuple d'admirateurs de ses prodiges, et tous les jours témoins de ses cures miraculeuses, le Philosophe se voit obligé de s'associer des co-opérateurs de son zèle bienfaisant; et ses choix sont dirigés de manière à ne pas compromettre l'éclat de sa renommée. Tel charlatan, puissant en paroles, et accoutumé à divertir les curieux des foires de Paris, laisse ses cartes et ses gobelets avec ses jeux sur l'aimant, pour exercer, au nom de Francklin, la médecine universelle du fluide électrique. Ses premiers essais, tentés sur des *Moutons*, en attirent bientôt tout un troupeau à son laboratoire. C'est un nouvel Elisée sur lequel est descendue toute la vertu d'Elie. Les malades imaginaires, dont les Cités voluptueuses sont des hôpitaux privilégiés, accourent en foule à ses traitemens, s'y soumettent avec docilité; et, frappés de l'éloquence qui les fait valoir, payent grassement et vont prôner l'enchanteur qui les a guéris des maux qu'ils n'avoient pas. Celui qui n'a pas, comme les autres, la foi de sa guérison auroit honte de ne pas se trouver au moins soulagé. Quant à certains malades qui expirent sous l'opération, c'est évidemment par le vice des Sujets: le remède, qui a tué, n'avoit été administré qu'à la juste dose qui guérit; et Francklin lui-même l'attesteroit à tout Paris, si tout Paris n'en étoit bien convaincu (29).

Il n'étoit pas plus difficile à l'Esculape américain de rétablir à volonté le calme sur la mer que l'équilibre dans le corps humain; et son secret étoit

fort simple : il lui suffisoit, pour opérer ce prodige, d'avoir de l'huile, et de la verser sur les flots courroucés. C'est ainsi qu'aux yeux de plusieurs Académiciens, et d'une foule de curieux, Francklin, le 25 Avril 1777, appaisoit, avec une seule goutte d'huile, une tempête sur le grand bassin des Thuileries, et faisoit dire aux Phisophes observateurs de ses procédés, qu'il y avoit apparence que Jésus-Christ, appaisant les tempêtes et chassant les maladies, possédoit éminemment les connoissances du grand Francklin sur la vertu de l'huile, et la vertu plus merveilleuse encore de l'électricité (30).

Parmi les merveilleuses découvertes dont le Docteur du nouveau Monde venoit enrichir notre France en stupéfaction devant son savoir-faire, une des plus curieuses, sans contredit, étoit celle d'aller prendre le Tonnerre dans la nue, et de l'amener, à point nommé, se noyer dans une citerne. Le bonhomme aux étonnans secrets ne se fut pas plutôt donné pour possesseur de celui-là, que la Classe nombreuse de ses admirateurs le crut sur parole; et la preuve matérielle de cette crédulité s'annonce encore sous nos yeux dans ces long tuyaux de fer en station de toutes parts sur nos palais, nos hôtels et nos châteaux, d'où ils offrent le défi à la foudre qui quelquefois l'accepte en frappant l'édifice à côté du paratonnerre, et à son invitation.

Nous n'avons garde de contester au fer aimenté un empire d'attraction sur la matière fulminante, dans un certain rapprochement; c'est le phénomène invariable de la nature, dont la découverte n'appartient point au Physicien d'Amérique (31). Mais, prétendre qu'à cette vertu incontestable d'attraction, que le fer aimanté exerce sur la foudre, on

ait réuni un moyen infaillible ou même plausible de direction, voilà la Charlatannerie ; et jusqu'à ce qu'elle ait trouvé et bien prouvé ce moyen, son paratonnerre ne méritera que le nom d'*attire tonnerre*. Tout vrai physicien connoît les jeux habituels, les phénomènes irréguliers et les caprices impétueux de la matière fulminante, qui, dans ses déviations subites, tantôt paroit céder au plus léger souffle, et tantôt braver la fureur des vents. Mais l'expérience, les faits, et de nombreux accidens d'édifices frappés de la foudre, malgré les conducteurs de la foudre, et nous osons le dire, par la perfide médiation de ces conducteurs impuissans, tout cela, depuis long-temps auroit décrédité la périlleuse invention, s'il en coûtoit moins à l'amour-propre pour avouer qu'il a été dupe de la Charlatannerie.

La présomption, au reste, de ceux qui appellent ainsi sur leur maison l'explosion de la foudre, lorsqu'il leur est également impossible d'en évaluer la charge et d'en maîtriser la direction, nous paroît avoir une grande affinité avec la témérité de ces parens qui jouoient la vie de leurs enfans, en attirant sur eux la maladie foudroyante de la petite-vérole, rassurés par un Médecin-conducteur ; et nous nous croyons fondés à croire que ces deux folies, analogues en résultats, avoient aussi une commune origine, l'oubli philosophique d'une Providence qui préside au sort de ses enfans. Cet oubli devoit traîner à sa suite les prévoyances inquiètes sur les accidens de la vie, et les calculs superstitieux pour sa conservation. Les fantômes de la terreur tourmentent nécessairement celui que ne soutient aucun appui sur-naturel. En vain le fier Matérialiste se flattera-t-il d'avoir monté sa machine au ton de l'intrépidité ;

l'impie seroit parvenu à déposer la crainte de son Dieu, que le lâche auroit encore peur de lui. Nous ne lui demanderons point l'aveu de ce honteux secret de son cœur : l'éternelle Vérité nous l'a révélé : Nous savons d'elle-même que l'ame de l'Impie est ouverte à la terreur, et qu'il n'entend jamais le bruit de son tonnerre sans y joindre la pensée qu'il menace et peut frapper sa tête coupable (*).

C'étoit donc à un Siècle distingué par un débordement d'impiété plus universel qu'il appartenoit aussi de manifester une sorte de frayeur épidémique des effets du tonnerre, et de signaler cette foiblesse à la Postérité par la folie courante de ses Paratonnerres. Qu'on nous permette de remarquer que, chez les anciens comme parmi nous, les plus méchans hommes ont sacrifié à la peur excessive du tonnerre. Il la déguisoit moins cette peur qu'il ne la trahissoit, l'insensé Caligula qui affectoit de menacer la nue, en criant au Tonnerre: *Tue moi, ou je te tue.* Le féroce Tibère en avoit tant de peur que les Jongleurs de son temps, imaginèrent, pour son repos, un paratonnerre portatif, tissu de feuilles de laurier (**). Voltaire n'entendoit jamais gronder le Tonnerre qu'il ne pâlit ; et, quoi qu'en dise le Philosophe qui se donne pour *l'Agent-général des Athées* de la France, je pourrois lui nommer plusieurs de nos modernes Briarées, qui n'étoient guères plus rassurés que leur Chef quand le Maître de la foudre faisoit planer sur leur tête ce Héraut

(*) Dominum formidabunt Adversarii ejus ; et super ipsos in cœlis tonabit. *I. Reg. II*, 10.

(**) Despectat fulmen, præcinctus tempora lauro.

majestueux de sa divinité : je n'en citerai qu'un. Ce philosophe d'exécrable mémoire, qui, de nos jours, fit oublier et la férocité de Tibère et la démence de Caligula, ce Monstre, menteur également impudent quand il nous vantoit son cœur *sans-reproche* et son âme *sans peur*, Robespierre enfin, au bruit du tonnerre, trembloit comme la feuille des bois, et Francklin, le père de la liberté américaine, lui étoit moins cher encore que Francklin le père des paratonnerres français. C'est sous ce dernier rapport que l'avocat Robespierre se fit l'apologiste et le champion du Charlatan, et qu'insultant aux sages Magistrats de St. Omer, il prétendit leur faire reconnoître le préservatif infaillible où l'expérience leur avoit appris à redouter la périlleuse invention.

Tandis que des Disciples de Francklin brûloient leurs maisons pour les garantir du tonnerre, et tuoient des Malades sur place, en leur administrant en remède la matière foudroyante, une curiosité d'un autre genre venoit divertir la Frivolité française. D'un jeu du hasard résulte un effet physique qui fixe l'attention d'un Fabricant d'Annonay. L'industrieux Mongolfier répète l'expérience; et de là la découverte de la machine aérienne appelée *Ballon*. Aussitôt la manie des Ballons s'empare des esprits et devient épidémique. On fait des Ballons à Paris on en fait en Province; point de petit hameau qui ne veuille lancer son Ballon; et, pendant des années, les grands enfans de notre France se montreront aussi passionnés que les petits pour le puéril et dangereux amusement des Ballons.

Déjà, dans le délire de nos imaginations, des Courriers aériens faisoient le service des postes, et bientôt des Flottes ballonnières alloient croiser au-

dessus de nos têtes, au grand avantages du Commerce. Nos Sociétés académiques, celle de Lyon entre autres, aussi sagement inspirées que ces Philosophes architectes d'un Boulevard contre la colère du Ciel, proposeront sérieusement, et pour matière de Prix, de déterminer *la manière sûre et efficace de diriger à volonté les Machines aérostatiques*. C'étoit chercher une *manière sûre et efficace* de désorganiser l'Ordre social et de rendre le Monde inhabitable. Car la faculté de se porter en l'air *à volonté* feroit de tout homme immoral un voleur à discrétion, et libre de moissonner où les autres auroient cultivé. Mais les mêmes hommes qui se vantoient d'avoir imposé des lois *sûres* au Tonnerre, parce qu'ils avoient trouvé le secret de s'en faire écraser, pouvoient bien aussi, après avoir trouvé les ailes d'Icare, se flatter, comme ce téméraire, d'avoir conquis l'empire des airs.

Cependant les premiers audacieux qui annoncèrent le projet de confier leur vie à un Vaisseau aérien reçurent de Louis XVI la défense de l'exécuter. Le bon esprit du Prince ne lui présagoit dans cette tentative qu'une périlleuse inutilité (*). Mais le Monarque, en cette occasion, vit à ses genoux toute la France frivole, les Grands de sa Cour et ses Ministres au premier rang, qui le conjurèrent de ne pas étouffer l'*essor du génie ;* et ce motif de

(*) Il est vrai que l'usage du Ballon ne fut pas inutile aux Français à la bataille de Fleurus. Il leur servit à reconnoître les positions et à juger les forces de l'armée autrichienne, que leur déroboit la présence d'un bois. Mais tout moyen contre l'Ennemi cesse d'être un avantage, dès qu'il devient commun aux deux Partis.

la gloire nationale ébranla sa résolution. Bientôt néanmoins la sage prévoyance de Louis XVI se trouvera justifiée par divers accidens, dont le plus frappant sera la mort tragique de deux Voyageurs tentant le passage de la Manche. Un coup de vent impétueux les frappera dans une élévation de douze cens toises, les repoussera, les précipitera sur la côte de Boulogne, où ils seront recueillis écrasés et palpitans à côté de leur Vaisseau fracassé.

Après que d'autres téméraires auront été victimes d'accidens plus ou moins tragiques, ce jeu, trop visiblement périlleux, deviendra le patrimoine exclusif des charlatans ; on les paiera pour le plaisir de les voir voler dans un ballon, comme on les payoit auparavant pour les voir danser sur une corde. L'un d'eux néanmoins, mais il étoit Prince, se piqua de donner gratuitement aux Parisiens le divertissement d'une excursion dans les airs. On avoit reproché au Duc de Chartres, on avoit chansonné sa poltronerie devant l'ennemi ; Philippe imagina qu'un exploit de Jongleur pourroit laver cette tache. Timide et lâche lorsqu'il étoit honteux de l'être, il affecta du courage où il n'étoit que d'un fou d'en montrer : il joua sa vie dans un ballon ; et, pour le plus grand malheur de sa patrie, l'insensé la joua sans la perdre.

Ces courses extravagantes dans les régions du Tonnerre, où, pour les plaisirs du peuple, des hommes se dévouoient aux chances le plus périlleuses, n'accusoient guère moins d'inhumanité ceux qui les soudoyoient que ces combats de l'amphythéâtre païen si justement proscrits par la Philosophie chrétienne. A la honte des mœurs du temps, et du siècle qui chantoit si haut sa philantropie, on vit en plus

d'un

d'un endroit, nous vîmes à Lille tout un Public impatient, presser, exiger le départ d'un de ces Voyageurs aériens, refuser obstinément de prendre en considération la violence actuelle des vents, menacer de mettre en pièces le machiniste et sa machine, s'il hésitoit plus long-temps, pour l'amusement des spectateurs, à abandonner sa vie à la merci de la tempête.

A cette même époque où, dans le dégoût du naturel et du vrai, les premières classes de la Société aimoient à se perdre ainsi dans le fabuleux et le gigantesque, un nouveau phénomène parut dans le monde philosophique, bien digne de l'occuper et de ravir son admiration. Un Empirique, qui n'avoit pas fait fortune auprès des Allemans ses compatriotes, se flatta de tirer meilleur parti de ses talens, s'il les produisoit sur le grand théâtre des lumières philosophiques. Le médecin Mesmer, fameux Illuminé, initié à tous les mystères du grand-Œuvre, n'eût pas plus plutôt mis le pied en France, et donné quelques scènes de son métier, qu'il se vit environné de la réputation d'homme miraculeux. Encouragé par ce début, autant que par le succès de ses prédécesseurs dans la carrière du charlatanisme, le nouveau venu osa tout se promettre de son adresse à gouverner par les prestiges les imaginations malades.

La curiosité magnétique avoit déjà été annoncée dans Paris, dès le temps de la célèbre entrevue de Voltaire avec Francklin (*); et quand Mesmer y parut, il n'eut besoin, pour lettre de créance, que

(*) Rapport des Commissaires du Roi, sur le Magnétisme, *p.* 4.

de dire aux Parisiens, sur le ton modeste : « Je suis » l'homme dont la Renommée a bien voulu vous » entretenir, et qui ai eu le rare bonheur, plutôt que » le mérite, de surprendre à la Nature le plus » important de ses secrets, le secret des secrets, » que j'appelle *fluide magnétique*, *fluide animal*. » Le favori de la Nature se seroit reproché de tenir la lumière sous le boisseau. Du moment qu'il eût fait cette découverte, pressé du saint amour de ses semblables, il ne s'occupa plus que des moyens de la rendre utile au Genre-humain ; et, de ses profondes méditations, aidées d'expériences réitérées, a résulté l'art divin qu'il possède seul au monde, et que jamais Mortel ne posséda avant lui, de guérir toute espèce de maladies, en rétablissant *un heureux équilibre dans la circulation athmosphérique de ce fluide invisible*. Son spécifique, au reste, le salut des malades, est en même-temps préservatif souverain pour ceux qui ne le sont pas. Que des hommes prévenus et peu philosophes ne se hâtent point de prononcer sur une merveille qui passe la sphère de leur compétence. Qu'on se garde bien surtout de suspecter de charlatannerie une découverte qui honore la Philosophie, et que la Philosophie honore; une découverte unique, et que le burin de l'Histoire gravera comme un monument de gloire dans les fastes du grand Siècle.

A la suite de ce préambule, Mesmer ne demande qu'une chose; et elle est trop raisonnable pour qu'elle puisse lui être refusée par le Public judicieux : que les sages, sans précipiter leur jugement, daignent être témoins des prodiges qui doivent l'éclairer, et, pour cela, se rendre au lieu où il tient ses séances de guérison.

En effet, au lieu et à l'heure assignés pour les cures magnétiques, des malades imaginaires et des fripons malades, confondus parmi la foule des curieux, assiégent la porte du Docteur. D'une anti-chambre obscure, où ils ont été reçus, on les introduit dans la salle du traitement; et le passage des ténèbres à la clarté de cent bougies, est la première surprise qui frappe les imaginations. L'Ordonnateur range son monde autour d'un baquet mystérieux, hérissé de pointes de fer et entouré d'un cordon. Le plus profond silence est prescrit à tous; et il faut que tous, attentifs à des signaux donnés, tantôt se frottent les mains et respirent le fluide magnétique; tantôt, faisant la chaine, se serrent mutuellement les pouces, tandis que l'Opérateur en travail, comme la Pythie sur le trépied, gesticule, se trémousse, se monte au ton de la plus laborieuse agitation, pour préparer *la mise en rapport* des Magnétisés.

Après que cette pantomime a amené les Sujets au point convenable, l'Enchanteur tire de son harmonica des sons ravissans qui achèvent de décider *les crises* avant-courrières de leur guérison. Alors un sommeil des plus curieux s'empare agréablement de leurs sens; et ce sont, de toutes parts, des extases et des ravissemens convulsifs, des hoquets et des palpitations; ce sont aussi des conversations suivies qui s'établissent entre Dormeurs et Dormeuses *en rapport*. Vous entendez encore des cris variés, semblables à ceux d'animaux qui seroient *en rapport*: c'est une poule qui appelle ses poussins, un chat qui miaule, un petit chien qui glappit. Ce Concert de basse-cour est le dernier acte de la scène magnétique. Les endormis malades,

s'éveillent guéris ; l'Endormeur est payé, on décharge le plancher. Les *Moutons*, en sortant, chantent leur guérison, les femmes vaporeuses crient miracle, tandis que le vrai Malade, un peu plus mal qu'avant la séance, regagne à petits bruits sa chaise à porteurs.

Cependant la haute science du grand Mesmer n'est pas incommunicable ; et, comme la capitale réclame seule le continuel exercice de ses talens, il annonce qu'il est disposé à en communiquer tout le secret à ceux qui se sentiront épris comme lui du saint amour de l'Humanité souffrante. Ce secret, au reste, tout merveilleux qu'il est, n'étant pas celui du St. Esprit, peut, sans scrupule, devenir matière d'une honnête rétribution, et il deviendra le secret de tout Philantrope qui voudra le payer la modique somme de cent louis. Cent louis ne sont rien comparés au bonheur de partager l'apostolat du grand homme. C'est à ce prix qu'il s'aggrégera une foule de Disciples qui, non moins zélés que leur Maître pour le soulagement de l'Espèce humaine, répéteront dans les provinces les prodiges qu'il opère dans la Capitale, et y communiqueront, pour dix louis la faculté de les reproduire, qu'eux-mêmes ont payée cent.

C'étoit au flambeau de nos lumières philosophiques que Mesmer recrutoit ainsi ses prosélites, étonné de faire Secte et de se voir le Patriarche révéré des dévots au *Mesmérisme*. La prodigieuse célébrité du Charlatan de la Germanie ne tira pas les Ministres de Louis XVI de leur insouciance sur les abus corrupteurs de la morale publique ; et tel de ces hommes d'Etat qui ne partageoit pas la crédulité du grand nombre, répondoit à de sages

représentations qu'on lui faisoit, qu'il falloit laisser aux Grands les hochets de la Ville pour les empêcher d'intriguer à la Cour.

Cependant, comme il n'entroit pas dans la politique paternelle de Louis XVI de laisser à ses enfans des hochets empoisonnés ; et que tout, jusqu'à l'enthousiasme de ses partisans, lui rendoit suspects les procédés de Mesmer, il opina pour son expulsion de ses Etats. Mais alors de puissans et nombreux partisans de l'Aventurier ayant représenté au Monarque que Mesmer, vrai trésor pour ses Sujets, n'avoit pour ennemis que des jaloux de ses succès, le Prince substitua à l'ordre donné du départ celui d'un sévère examen des moyens employés et des résultats obtenus par ce Guérisseur universel. Deux Commissions royales furent nommées à cet effet au mois de Mars 1784, l'une composée de Membres de l'Académie des Sciences, l'autre de Docteurs en Médecine. Le rapport des deux Commissions, le même en substance, fut que le Magnétisme animal est « une pure charlatannerie, dont l'action » doit tout à l'imagination, aux gestes, aux attou- » chemens, et atteint le moral avant d'agir sur le » physique — action, concluent les Commissaires, » que l'on peut observer en philosophe, et qu'il » n'est bon de connoître que pour en prévenir les » effets (32). »

Quelques observateurs néanmoins ont prétendu qu'autour des baquets du Prestigiateur, comme autrefois dans l'atelier des Convulsionnaires, on avoit vu certains effets qui ne pouvoient être attribués ni aux seules forces de la nature ni à l'effervescence des imaginations ; d'où ils concluoient pour l'intervention d'un Agent supérieur aux facultés

humaines; alléguant à l'appui de leur sentiment que, comme il est constant par tous les monumens de l'histoire, que ce ne fut que la propagation de la foi en Jésus-Christ qui enchaîna la puissance du Prince des ténèbres, et rendit muets ses Oracles, il y auroit peu à s'étonner qu'un Siècle émule de toutes les impiétés des siècles idolâtres eût aussi vu reparoître quelques-uns des prestiges qui aveugloient les hommes durant la nuit du Paganisme.

Quoi qu'il en soit, un fait qu'il seroit difficile de contester, c'est que tous ces Taumaturges de bienfaisance et d'humanité, qui colportèrent successivement leurs prodiges par la France, avant sa subversion politique, étoient tous, comme Francklin, des matérialistes et des impies, que d'autres impies, en rapport de complicité avec eux, prônoient, divinisoient, dans le dessein très-marqué d'affoiblir, et, s'il étoit possible, de détruire, par leurs jongleries et leurs prestiges, la foi aux vrais miracles qui caractérisent la vraie Religion. Ainsi le continuateur du miraculeux Francklin, le miraculeux Comus, faisoit-il annoncer le secret électrique, que lui avoit légué son Maître, sous la définition pompeuse et bien philosophique d'*Esprit fécond*, vrai Prothée, *plus ancien que l'univers qu'il anime*. Ainsi le divin Mesmer, au rapport d'un philosophe connu, comptoit parmi les témoins et les sujets de ses cures surnaturelles, « des Chevaliers de S. Louis, des » Commandeurs de Malte, des Colonels de Maisons » titrées, personnes qui ne sont pas faites pour se » laisser séduire par un fol enthousiasme (*). »

(*) M. Court de Gébelin, *Lettre à ses Souscripteurs.*

Parmi ces hommes inaccessibles à la séduction et à l'enthousiasme, on en distinguoit deux qu'on verra bientôt figurer en Jacobins dans la scène révolutionnaire : le Conseiller au Parlement Duport et l'Avocat Thouret. Ce dernier, le plus hardi des prôneurs impies du charlatan impie, nous disoit de lui : « Il semble tenir en son pouvoir et manier à » son gré *le Principe créateur de toutes choses*, le » Principe modérateur de l'Univers : c'est-à-dire, ce » fluide universel duquel dépendent toutes choses. » — Sa présence, *semblable à celle de la Divinité*, » opère sur les individus qui l'entourent. Le bien » et le mal sont dans ses mains ; la santé et la » maladie sont départis à sa volonté — chaque » homme enfin, à sa volonté, est imprégné d'une » portion de ce pouvoir, ou de cet Agent céleste, par » lequel il opère inévitablement sur ses semblables. »

On ne peut en disconvenir : un peuple immense d'importans imbécilles qui se refusoient une ame, et auxquels la majestueuse évidence des Evangiles ne disoit rien, s'extasioient devant ces platitudes oratoires qui divinisoient la matière. Grands philosophes à leurs propres yeux, et jaloux de passer pour tels, ils ne pardonnoient pas plus à l'homme de bon sens qu'à l'homme religieux de s'indigner de tant de crédulité, et de leur signaler, dans les Charlatans prônés et les Charlatans prôneurs, tous fripons qui les jouoient, tous suppôts et émissaires de la Philosophie maçonique, qui, sous divers masques et à titres divers, Maîtres et Compagnons, n'avoient tous qu'un même but, travailloient tous dans le même sens, plus habiles encore à imprégner les Esprits du fluide révolutionnaire que les corps du fluide magnétique.

Si cette commune tendance et ce concert d'opérations, qui décèlent tous Larrons en même foire, avoient besoin d'une nouvelle preuve, on la trouveroit dans les motifs qu'alléguoient de leur voyage à Paris, en 1787, deux Franc-maçons de Munich députés vers les Franc-maçons français. Il y avoit déjà près de deux ans que Louis XVI avoit fait expulser Mesmer de ses États, lorsque ces Illuminés bavarois, visitant la Loge du *Contrat-social*, se disoient « attirés du fond de l'Allemagne par le bruit des » prodiges opérés en France par Mesmer, et par le » désir de payer leur tribut d'admiration aux mer- » veilleuses découvertes qui fondoient la célébrité » de ce grand homme (33). »

Cependant la chûte de Mesmer n'entraîna pas celle du *Mesmérisme ;* et tout l'éclat de sa disgrâce fut moins puissant pour décourager la charlatanerie, que la fortune conquise par le charlatan, pour lui susciter des successeurs. Plus que jamais dégoûtée des vérités nobles et sérieuses, notre France, à cette époque, la France lettrée comme la France titrée, se passionnoit exclusivement pour ce merveilleux philosophique, de jour en jour plus insatiable d'illusions, et comme dévorée de la soif du mensonge. En vain son Roi l'aura-t-il arrachée à un insigne séducteur, elle se livrera l'instant d'après à un plus dangereux encore ; et, comme on a vu Mesmer succéder à Francklin, on verra Cagliostro succéder à Mesmer, Cagliostro dont les jongleries ne feront ni moins de bruit ni moins de dupes dans Paris que n'en ont fait les jongleries de ses prédécesseurs.

L'italien Joseph Balsamo, se titrant Comte de Cagliostro, Maître de tous les grades de la Franc-maçonnerie illuminée, après avoir exercé ses talens

dans les contrées du Nord, arriva en France par Strasbourg, où il trouva d'abord des admirateurs parmi les sots, de bons Frères chez les Francmaçons, et une foule de prôneurs dans le petit peuple, dont il se déclara l'ami compatissant et le Médecin désintéressé. C'est à Strasbourg que l'empirique se liera d'amitié et avec le Franc-maçon Dietrich, qui figurera comme l'on sait dans notre Scène révolutionnaire, et avec cette *Comtesse de la Motte*, dont le nom et les criminelles intrigues retentiront par toute l'Europe.

Après quelque temps de séjour à Strasbourg, Cagliostro se rendit à Paris, précédé d'une merveilleuse réputation de bienfaisance et de savoir-faire. Il s'annonça dans cette Capitale avec toute l'hypocrisie d'un Illuminé, toute la jactance d'un charlatan et toute l'impiété d'une Athée. Logé dans un magnifique hôtel, il commence par déployer un luxe de Prince, en ameublement, chevaux, domestiques. Il se donne pour initié aux plus profonds mystères de la Nature, et prétend posséder, outre le secret des guérisons, comme Mesmer, le secret plus important encore de rendre la santé inaltérable et de reculer à volonté les bornes étroites de l'existence humaine. Ce début, qui n'eut pu être que celui d'un fou au siècle de Louis-le-Grand, étoit d'un calculateur adroit auprès d'une génération qu'éclairoit la Philosophie, et qui n'avoit rien de plus à cœur que de perpétuer ses jouissances épicuriennes, au-delà desquelles elle aimoit à se figurer le néant.

Soit pour réunir en sa personne plus de traits d'originalité, soit aussi par prudence de fripon et d'escroc, pour se ménager une issue contre les poursuites de la Justice, le nouvel Esculape avoit affecté

de jeter un voile impénétrable sur sa naissance et sa patrie, que personne ne connut, tant qu'il fut en France. L'extrême crédulité qu'il remarqua bientôt parmi ses dupes, lui ayant fait sentir tout ce qu'il pouvoit hasarder auprès d'elles dans le genre fabuleux, il ne mit plus de bornes à son impudence en ce genre. Comme il parloit volontiers de Malthe, suivant l'esprit de la Maçonnerie-templière, on le soupçonna fils d'un grand-Maître de Malthe, et lui-même ne négligea rien pour fortifier ce soupçon auprès de certaines de ses dupes qui se piquoient de plus de clairvoyance que les autres. Un jour qu'il parloit de son âge en termes maçoniques, qui lui donnoient des siècles de vie (*), l'impression d'étonnement qu'il lut sur tous les visages lui fit concevoir à l'instant une des plus riches idées qui fussent jamais tombées dans la tête d'un Jongleur. Sans se déconcerter, et se sentant également fort soit de l'imbécille crédulité d'une portion du Troupeau, qui l'écoute, soit de la volage immoralité de l'autre, Cagliostro le prend sur le ton sérieux et affirmatif, soutient que réellement sa naissance se perd dans la nuit des temps; et des preuves analogues à l'assertion lui servent de passe-port. Il raconte qu'une profonde application à l'étudue de la Magie égyptienne lui a fait recouvrer, parmi bien d'autres secrets perdus, celui d'un Elixir qui a la vertu de lui conserver la santé et la vie, et d'entasser les siècles sur sa tête. Son spécifique est une distillation

(*) Le vrai Maçon, interrogé sur son âge, le mesure sur la mort du Grand-Maître des Templiers Jacques Molay, supplicié le 18 Mars 1314, époque originelle de l'Association maçonique pour l'extermination des Papes et des Rois.

du fruit de l'arbre de vie, dont il soigne la culture, interrompue depuis qu'Adam fut chassé du Paradis ou Jardin d'Eden (*).

A cette propriété de conserver la vie, l'élixir d'immortalité que débitoit Cagliostro réunissoit celle de ramener insensiblement au printemps de leur âge les personnes qui inclinoient vers la vieillesse. « Pro- » priété bien admirable, disoit le Charlatan, in- » croyable, et si l'on veut miraculeuse; mais avec » tout cela, propriété tellement *éprouvée*, et justifiée » par tant d'exemples *connus* que personne ne s'avi- » sera de la contester. » C'est qu'en effet nombre de femmes, au régime du breuvage d'immortalité, s'appercevoient, au miroir de leur toilette, d'une rétrogradation sensible vers la jeunesse; prodige si indubitable qu'il leur étoit confirmé par toutes les personnes dont elles jugeoient à propos d'invoquer le témoignage (**).

Parmi le secrets magiques de la Franc-maçonnerie égyptienne familiers à Cagliostro, il possédoit éminemment celui de la Nécromancie, dont il donnoit le spectacle aux amateurs assez riches pour en payer l'appareil. Ce n'est que la nuit, et à la clarté des flambeaux, que peuvent se réaliser ces curiosités de l'autre Monde. Vous plaît-il de revoir Voltaire ou

---

(*) La Comtesse Cagliostro vendoit dix louis une petite fiole du breuvage d'immortalité que composoit son mari, et tout ce qu'elle vouloit la même quantité d'un autre élixir, qu'elle distribuoit mystérieusement, et auquel elle donnoit la vertu de fixer la constance des amans et la fidélité des époux.

(**) Le Cardinal de Fleury, en 1732, faisoit renfermer à la Bastille l'italien Torcassi, qui débitoit dans Paris un élixir auquel il attribuoit, comme Cagliostro, la vertu *éprouvée* de rajeunir ceux qui en faisoient usage.

Jean-Jacques Rousseau, de faire connoissance avec Marc-Antoine ou Cléopatre, César ou Catilina ? peu importe au Pontife de la Franc-maçonnerie : vous n'avez qu'à souhaiter et lui donner votre liste, il vous fera comparoitre la Société désirée; et, de peur que vous ne vous croyiez dupe d'un commerce illusoire et fantastique, les Morts évoqués, assis à la même table que vous, souperont à vos côtés; ils attesteront leur présence par la parole et répondront même aux questions qui leur seront proposées. Ainsi l'ombre de d'Alembert priée d'instruire la Compagnie sur ce qui se passe dans l'autre monde, répondra : « Il n'y a point d'autre monde : l'état appelé de » mort est un sommeil éternel, qui n'admet ni » plaisirs ni tourmens. » Interrogé sur le même sujet, l'ombre de Voltaire renverra ceux qui cherchent la lumière à la Philosophie qu'il a professée, et ajoutera : « Tout ce que débitent les Prêtres sur » une autre vie n'est que fable, comme je l'ai cons- » tamment enseigné de mon vivant. » Elle étoit assez plaisante la réponse : *il n'y a point d'autre Monde*, dans la bouche d'ombres évoquées de l'autre Monde; mais tout devenoit argument concluant en ce genre, pour une classe d'hommes, tout occupés à se défendre, par les jouissances du présent, de toute inquiétude sur l'avenir (34).

Le caméléon de la Charlatannerie savoit prendre toutes les formes de circonstances, et jouer avec une égale adresse les sentimens et les personnes. Tantôt, avec la noble apparence du désintéressement, l'Empirique repoussera les présens de l'Opulence reconnoissante; mais alors le Singe d'Elisée sera d'intelligence avec son Giézi. Tantôt, appelé par des Grands, il dédaignera leurs invitations; mais c'est

qu'il sait que leur refuser le plaisir de sa visite, est un moyen infaillible de s'attirer l'éclat de la leur. D'autres fois il affectera d'aller chercher le Pauvre dans son réduit, et le Malade abandonné. Leur soulagement est le plus grand objet de sa sollicitude. Il n'estime l'or des Riches ou celui qu'il sait faire, car il a aussi ce talent, que pour le plaisir de venir au secours du Malheureux.

Outre le secret commun aux Charlatans de tous les âges, de trouver la pierre philosophale au fond de la bourse des sots, les Charlatans qui firent le plus de bruit sous le règne de Louis XVI possédoient tous le dernier secret de la Franc-maçonnerie : tous avoient mission pour propager la lumière et accélérer le denouement du grand Œuvre; tous étoient comme les enfans perdus de l'Armée philosophique, jetés en avant pour escarmoucher et amuser les *Assyriens*, tandis que les Chefs faisoient les dernières dispositions pour leur livrer un combat décisif. Cette observation déjà faite, et à laquelle nous ramenons nos Lecteurs parce que tous les faits y ramènent, se justifie de plus en plus par les menées de Cagliostro. Franc-maçon à Strasbourg avec le Franc-maçon Dietrich, le charlatan se retrouve Franc-maçon à Paris, auprès du Franc-maçon Savalette; et partout c'est avec un zèle et des moyens dignes de la cause qu'il sert et du but qu'il se propose que l'émissaire exerce son Apostolat. Sur le ton énigmatique, que les évènemens étoient bien près d'éclaircir, il présageoit *l'humiliation des Grands de la Terre*, et le faisoit en présence de ces mêmes Grands qui venoient l'écouter et payer ses apophtegmes. Il parloit souvent de Dominateurs qui éprouveroient la domination, de Moutons qui n'obéiroient

plus au Berger, d'un règne nouveau qui approchoit, d'Apôtres suscités pour faire éclore des événemens *régénérateurs* (35).

A ce langage, qui étoit entendu et applaudi par les Elus, le Jongleur joignoit ses commentaires, les plus propres à faire des prosélytes parmi les Profanes. Il leur parloit en Inspiré de la Nature et du bonheur d'être initié à ses mystères. Il échauffoit les imaginations par des descriptions romanesques de plaisirs inconnus ; mais que la Nature, économe de ses faveurs, n'accordoit qu'à ceux qui savoient les acheter au prix de quelques épreuves et de quelques sacrifices. Il promettoit à ceux qui auroient le courage de le suivre jusqu'au sanctuaire de *l'égalité naturelle* de les y plonger dans des torrens de délices. La curiosité dans les uns, l'appât du plaisir dans les autres, une profonde immoralité dans tous ceux qui se font ses disciples, secondent merveilleusement les vues du Pontife de la Nature. A-t-il besoin pour la célébration de ses grands Mystères de réunir en Loge soixante-douze Initiés, moitié Frères et moitié Sœurs? le nombre sacré sera rempli. Faut-il que chacun des Candidats consigne d'avance, pour les frais indispensables de la solennité, une somme de cent louis? la somme sera consignée. Faut-il enfin qu'on promette obéissance à Cagliostro pour les épreuves du Noviciat, et qu'on s'engage au secret sur les Mystères? tous lui voueront obéissance et lui jureront le secret. Mais comme, sur ce dernier point, quelques-uns des soixante-douze Disciples se permettront des indiscrétions, tout Paris, en peu de jours, sera appelé en confidence du plus curieux des secrets du grand Cagliostro ; et l'on aura les détails les plus circonstan-

ciés sur une de ces orgies de la débauche qui attestent l'insigne dépravation d'un Peuple, mais dont la Pudeur défend à l'Histoire de retracer le scandale à la Postérité.

Ce n'étoit plus, à cette époque, le frivole Maurepas qui dirigeoit le Ministère ; mais ses principes de tolérantisme et d'insouciance dans le gouvernement des mœurs continuoient d'être la boussole de ses Successeurs ; et leur aveuglement étoit tel, leur sécurité si profonde sur les résultats imminens de toutes ces manœuvres corruptrices, qu'ils y souricient comme à d'heureuses folies, dont ils désiroient que les Inutiles de la Cour continuassent de s'occuper avec les Désœuvrés de la Capitale.

Cependant, tandis que les Conseillers de Louis XVI conspiroient ainsi pour intercepter la lumière que chérissoit ce Prince et qu'il cherchoit, la Cabale impie, poussant ses travaux souterrains, continuoit de miner un Trône qui, depuis le triomphe du Philosophisme, n'avoit plus pour soutien que l'habitude du respect pour son antique existence. Il suffit de se rappeler la doctrine débitée et la morale mise en action par Cagliostro, son langage énigmatique et ses allusions révolutionnaires, les relations qu'il eut avec le Grand-Maître de notre Franc-maçonnerie, et ses relations plus intimes encore avec l'intrigante La Motte, pour saisir d'abord, dans le labyrinthe de la trop fameuse affaire *du Collier*, une trame de la Franc-Maçonnerie française ; trame aussi savamment ourdie que malicieusement conduite par le Franc-maçon Cagliostro, secondé des Franc-maçons Mulot et Pingré, pour mettre aux prises et compromettre l'une par l'autre les deux Autorités révérées dans l'Empire des *Assy-*

riens. Tout sera si artificieusement concerté dans cette œuvre de ténèbres que les informations ordonnées, les plaidoyers et les Mémoires composés pour l'éclaircir, n'aboutiront qu'à jeter du louche sur les deux Personnages dont on a calculé l'avilissement. Quoiqu'absolument étrangère à toute cette odieuse intrigue, l'Epouse de Louis XVI n'en restera pas moins entachée aux yeux d'un Vulgaire soupçonneux; et le premier Prélat du Royaume, qui, sans être innocent dans l'affaire, n'y étoit néanmoins coupable que d'un excès de crédulité, n'en sortira pas non plus sans échec pour sa réputation.

Le principal agent, dans un attentat de cette nature, méritoit un châtiment exemplaire, et Cagliostro fut arrêté. Mais, protégé par la Franc-maçonnerie, protégé par des Conseillers au Parlement qu'il avoit infatués de ses prestiges, entre autres par d'Eprémesnil, il fut renvoyé absous; et Louis XVI, en le bannissant de son Empire, le rendit à l'Œuvre maçonnique, plus zélé que jamais à en presser le dénouement. Sa digne complice devra également son évasion de la Salpétrière à la Franc-maçonnerie : le Duc d'Orléans lui procurera, avec sa retraite auprès de la Puissance ennemie de la France, les moyens d'outrager l'Epouse de Louis XVI par de nouveaux Libelles (*).

Cependant l'Illuminé, malgré la mauvaise issue de son expédition en France, ne se découragea pas;

(*) On peut se rappeler qu'à cette époque nos Franc-maçons, métamorphosés en Jacobins, et aux gages de leur Grand-Maître, suscitèrent une affaire à Louis XVI, à l'occasion d'une édition entière de ces Libelles, expédiés de l'Angleterre et brûlés à la manufacture de Sèvres.

et,

et, après avoir été se concerter avec ses Frères de Londres, il résolut de tourner directement ses armes contre le Patriarche des *Assyriens*, et de faire de la ville même de Rome le théâtre de ses exploits maçonniques. Rome aussi avoit éprouvé la maligne influence du Siècle incrédule ; et, à dater surtout de la destruction des Jésuites et du funeste Pontificat de Clément XVI, on avoit constamment vu s'agiter, jusqu'au pied du Trône apostolique, d'ardens Emissaires de la Philosophie, du Jansénisme et de la Franc-maçonnerie. Cagliostro s'étoit flatté de recruter parmi eux de puissans auxiliaires ; mais trop de présomption le perdit. Moins insoucians que les Ministres de Louis XVI, et avertis par la scandaleuse célébrité de Cagliostro, les Ministres de Pie VI furent bientôt informés de ses sourdes menées dans Rome. Il y fut arrêté, le procès lui fut fait ; et, d'après ses propres aveux, il eut été digne de tous les supplices : il fut condamné à la peine de mort, que le souverain Pontife commua en celle d'une prison perpétuelle.

Celui qui, durant tout son séjour en France, n'avoit cessé d'être le merveilleux Comte Cagliostro, devant ses juges à Rome, étoit devenu l'aventurier Joseph Balsamo, né à Parme le 28 Juin 1743. Les dépositions qu'il fit librement sont précises et effrayantes. Il en résulte qu'il étoit de la Secte de ces Illuminés Rose-Croix qui, sous le prétexte de venger la mort du Grand-Maître des Templiers, s'engagent par serment signé de leur sang à détruire la Religion de Rome et *tous les Souverains* qui la professent. Historien sincère et en apparence repentant, de sa propre scélératesse, Cagliostro fit à ses Juges le dénombrement de ses crimes ; mais, quant à ces complices, il les déclara inombrables, et assura

qu'il s'en connoissoit *au-delà d'un million, tous Gens de Lettres.*

Les pièces du Procès fait à ce profond machinateur sont de nouvelles preuves parlantes à l'appui de la dénonciation faite par le Chevalier de Folard, et renouvelée en 1776 par l'Abbé de Crillon, de cette trame philosophico-maçonique, ourdie pour la subversion de toutes les Puissances légitimes; avec cette particularité, précisée par le Prisonnier du château S. Ange : que « le premier coup devoit » tomber sur la France, et le second frapper Rome » et l'Italie. » Ce Procès donne des lumières sur les ressources financières de la Franc-maçonnerie pour l'entretien des Emissaires et des propagandistes. On y voit que Cagliostro reçut six cents louis la veille de son départ pour Francfort (*).

Le souverain Pontife n'avoit pas laissé ignorer à Louis XVI les dispositions de l'Illuminé qui regardoient la France; et ce Prince, sur la foi de ses Ministres, avoit répondu au S. Père : « qu'il le re- » mercioit pour le motif de bienveillance qui avoit » dicté sa démarche; mais qu'*heureusement il n'y* » *avoit point d'Illuminés en France.* » Ainsi la fatale illusion devoit-elle toujours siéger à côté de ce Prince; et, au jour même où ses yeux verront la sédition secouer ses torches et la Révolution éclater, un de ses Ministres, par lui consulté sur les causes qui ont décidé cette crise, prétendra lui démontrer par un Mémoire, que « en vain on chercheroit à découvrir, » soit des hommes, soit une Association d'hommes qui » eussent conspiré cette Révolution (36). »

Le Jongleur Cagliostro, pendant son séjour en

(*) Voyez le Procès de Cagliostro, *p.* 130 *et suiv.*

France, s'étoit associé bien des confidens de son dernier secret philosophique ; et Paris, lorsqu'il en fut banni, renfermoit une multitude innombrable de ces lieux de rassemblemens, où, sous le prétexte d'amusement, le vice et la frivolité dupes couroient se jouer avec le crime conspirateur. Nos grandes villes, celles surtout des Provinces méridionales, rivalisoient en ce point avec la Capitale. Mais, de tous les Séminaires que s'étoit donnés la Maçonnerie cynique, aucun ne fut plus fameux en réputation de turpitude et de perversité, que celui qu'elle avoit établi au pied du tombeau de J. J. Rousseau.

A peu de distance de la ville de Senlis, et à huit lieues de Paris, au village d'Erménonville, étoit un parc dans la dépendance du Seigneur du lieu. C'étoit là que le citoyen de Genève, au rapport de ses amis, avoit jugé à propos de terminer philosophiquement une vie philosophiquement passée à enluminer le paradoxe et à gratifier le vice des attributs de la vertu. C'étoit là aussi que des disciples enthousiastes s'étoient empressés d'ériger un Mausolée au corrupteur de notre esprit monarchique et de nos mœurs domestiques. Ce monument, que la fastueuse Renommée célébroit dans le temps sous le nom d'*Ile des peupliers*, n'est au vrai qu'une chétive éminence, entourée d'un fossé étroit, et plantée de quelques arbres sur un terrein marécageux. C'étoit en ce lieu néanmoins que s'étoit établi un pèlerinage philosophique, où une foule de dévots des deux sexes alloient méditer, sur les cendres du grand-homme, les uns la Souveraineté du peuple, les autres les amours de Sophie (*).

(*) La crise révolutionnaire me mit un jour à portée de jeter un

L'esprit du jour avoit déterminé ce culte posthume du Philosophe, la curiosité lui donna vogue et la mode le consacra. Des Grands et des Princes, l'Empereur Joseph lui-même, vouloient voir le parc d'Erménonville. Des Dames de la Cour s'étoient empressées d'aller reconnoître l'Ile des Peupliers, et les descriptions romanesques qu'elles en firent à la Reine, avoient entraîné la jeune Princesse à Erménonville. Ce n'étoit là, ce semble, qu'une légèreté excusable. Mais il n'est pas, dans un si haut rang, des légèretés sans conséquences. Cette démarche imprudente, divulguée par les Journaux, ne pouvoit que rehausser la célébrité de l'Impie, et faire exemple contagieux auprès d'un Peuple imitateur. Le parc d'Erménonville fut plus que jamais une merveille du Monde, et l'Ile des Peupliers une île enchantée, après que la Reine les eut honorés de sa présence. Il eût été honteux de n'avoir pas fait son voyage d'Erménonville : on n'avoit rien vu si l'on n'avoit vu le mausolée d'Erménonville. Il falloit encore alors, pour être à la mode, porter sa boëte d'or appelée *Tombeau de Jean-Jacques ;* et telle femme du bon ton, qui n'eût pas essuyé une larme sur la tombe de son époux, disoit à son amie, au retour de

---

regard de pitié sur ce rendez-vous si fameux de nos Têtes insensées. Un guide que j'avois pris pour me conduire à travers les tristes bruyères d'Erménonville, me dit, en me montrant *l'Ile des peupliers*, que sans doute je voulois y entrer. Sur ce que je lui répondis que la vue m'en suffisoit : « Comment, Citoyen, se récrie mon » Paysan scandalisé, tout Paris est venu ici, et le maître de l'au» berge d'où vous sortez a fait fortune avec les curieux ; et vous, » qui êtes au pied de l'île, vous n'enjamberez pas le fossé pour y » entrer : vous m'avez tout l'air, Citoyen, d'être un Aristocrate : » payez-moi, s'il vous plaît ; je ne vais pas plus loin avec vous. »

son pèlerinage : « Ah ! que j'ai pleuré, Madame, » sur le tombeau de ce bon Jean-Jacques ! » Car aux yeux de la Tourbe infatuée de ses prestiges oratoires, le charlatan s'appellera encore après sa mort, comme il se faisoit appeler pendant sa vie, *le bon et vertueux Jean-Jacques* (*).

Ce fut ce concours superstitieux et empressé autour du tombeau du Philosophe de Genève qui donna l'idée à un autre Jongleur de la famille des Illuminés d'ériger au même lieu un temple commun aux deux Divinités favorites de Jean-Jacques Rousseau, la Nature et l'Egalité. Autorisé par le Seigneur d'Erménonville, un des Disciples et le plus adroit des singes de Cagliostro, le nommé S. Germain, en ouvrant une Loge en l'honneur du Philosophe, ajouta beaucoup à la gloire de son culte et à la célébrité du pèlerinage à son tombeau. On alloit respirer l'esprit républicain de Jean-Jacques dans l'Ile des peupliers ; et de là on se rendoit à la Loge pour y célébrer, en sa mémoire, les grands mystères de la Nature.

Tous ces Empiriques qui, vers la fin du règne de Louis XVI, s'emparoient tour-à-tour de notre

(*) Outre le tombeau de J. J. Rousseau, et plusieurs monumens dignes de figurer à ses côtés, on voit dans le parc d'Erménonville un Temple de la Philosophie moderne, dédié à Michel Montaigne. On lit, parmi les noms de ses principaux architectes ceux de J. J. Rousseau, de Montesquieu, de Penn, de Voltaire. Ils ont fourni pour matériaux : J. J. Rousseau, *la Nature ;* Montesquieu, *la Justice ;* Penn, *l'Humanité ;* Voltaire, *le Ridicule.* Etrange édifice que celui qui se compose du *ridicule !* S'il faut en croire M. Dulaure, très-dévot à la Philosophie moderne, on lit dans l'intérieur de ce Temple l'inscription : *Falsum stare non potest.* Arrêt qui caractérise si bien la Philosophie moderne, qu'il faut qu'il soit échappé aux Architectes, comme autrefois à Pilate le *Rex Judæorum.*

France agonissante, tendant tous au même but, ne faisoient que se copier et se répéter les uns les autres, variant seulement et modifiant un petit nombre de recettes de famille suivant les crises actuelles du sujet, et les progrès de la maladie. Comme Cagliostro avoit marché sur les traces de Mesmer, S. Germain se veautroit sur celles de Cagliostro, offrant les mêmes amorces que son devancier à la corruption des cœurs, et les mêmes prestiges à la crédulité des esprits. Personne ne savoit mieux affecter les manières franches et libérales que ce nouveau charlatan : il débitoit le mensonge avec tout le sérieux de l'homme convaincu, et tout le naturel de l'homme vrai. Comme son Maître, il se disoit initié à tous les mystères de la Magie égyptienne : aussi-bien et mieux encore que lui, il en possédoit les incomparables secrets, sans en excepter celui d'immortaliser son existence sur la Terre. Lui parloit-on des Patriarches, il avoit été leur contemporain ; des hommes illustres de la Grèce et de Rome, il les avoit beaucoup connus. D'après quelques notions de l'Histoire ancienne, il s'étoit forgé une foule d'anecdotes qu'il adaptoit aux sujets, en les assaisonnant de tout ce qui pouvoit ou amuser la frivolité ou égayer l'impiété de ses Disciples (*).

(*) On peut juger du ton du Jongleur par la réponse qu'il faisoit à ceux qui lui demandoient s'il avoit ouï parler de Jésus-Christ. : « Je » n'ai connu que lui, dans le temps, disoit-il ; je le voyois beau» coup dans les meilleures maisons de Jérusalem, — je lui ai » souvent dit : Vous vous perdez, mon cher Jésus : cessez de haran» guer cette Canaille ; elle finira par vous maltraiter. Il ne m'écou» toit pas. J'ai fait tout ce que j'ai pu auprès de Ponce-Pilate ; » mais il n'a pas osé commuer la peine. — Ce Ponce Pilate étoit » un pauvre homme. »

Un nombre de ceux qui, dans le temps, faisoient profession ouverte de croire toutes les absurdités que leur contoit S. Germain, ont prétendu depuis, qu'ils concouroient seulement à faire des dupes, et ne l'étoient pas eux-mêmes. Mais d'autres ont eu la bonne foi d'avouer qu'ils avoient été complétement séduits, ou pour parler le langage de la Loge, *mystifiés* par le jeu du charlatan. Le fait, pour être invraisemblable, n'en est pas moins constant, et n'étonnera pas celui qui a réfléchi sur l'abîme de credulité où tombe et se complaît naturellement un cœur esclave des sens, et fatigué de sa croyance à l'Evangile.

Le contemporain merveilleux des siècles passés, se faisoit encore le Prophète éclairé des évènemens futurs, qu'à l'exemple de Cagliostro, néanmoins, il ne montroit que sous le voile des allégories maçonniques. « Un règne heureux alloit paroître, » qui éclipseroit tous les règnes passés. La Nature » étoit en travail de son grand-Œuvre. La lumière » retrouvée brilleroit bientôt pour tous. Un nou- » veau Soleil alloit se lever sur le Grand-Orient, » et éclairer une nouvelle Terre. » Ce langage n'étoit pas entendu de tous; mais il en étoit un autre, que manioit supérieurement S. Germain, et qui réunissoit les suffrages de toute la Troupe épicurienne. Inspiré par l'Ombre présente du philosophe de la Nature, l'Illuminé se faisoit à la fois l'Orateur et le Pontife des plaisirs de la Nature. Il ramenoit aux descriptions brûlantes et aux fictions licencieuses du *bon* Jean-Jacques des imaginations accoutumées à s'en repaître; et les derniers mystères de sa Loge étoient une imitation du deuil d'Adonis et des mystères de la bonne Déesse. Les circonstances

de ces Scènes d'incroyable dissolution ne souilleront point notre récit. Nous l'avons déjà remarqué ; il est des tableaux d'une si révoltante turpitude, qu'il est plus sage encore d'en vouer les détails à l'oubli des siècles qu'à leur exécration (*).

Il étoit naturel, et l'on devoit s'y attendre, qu'après avoir étudié la théorie du libertinage et de l'impiété dans tous les Livres modernes, et la pratique dans ces monstrueux Rassemblemens, une Jeunesse effrénée trahît souvent par des excès scandaleux sa haine contre une Religion accusatrice inexorable de tant de perversité. Nous vîmes, en effet, l'Engeance des Blasphémateurs publics pulluler et se répandre tout-à-coup sur la surface de l'Empire. Dans toutes nos villes, les Cafés et les Billards, les Tripots et les Tavernes étoient devenus, par l'insouciance des Ministres de Louis XVI, ce qu'ils n'étoient pas encore sous le règne de son Prédécesseur, des Écoles d'impiété, théâtres habituels de déclamations et d'imprécations contre le Ciel et sa Religion. Le Club d'Holbach avoit organisé par lui-même dans la Capitale, et par ses Émissaires dans les Provinces des Compagnies de jeunes Élus qui avoient pour mot d'ordre : *Ecrasez l'Infâme ;* et pour instruction sur les moyens : *Osez tout*, *sans rien craindre*. Assurée de l'impunité, et pour bien mériter de ses Chefs,

(*) Faudra-t il s'étonner, après cela, lorsqu'au jour de la licence universelle on verra tels de ces Franc-maçons femelles de la Loge d'Erménonville, avec plus d'impudence que les Franc-maçons-Jacobins, les guider dans la carrière révolutionnaire, se répandre dans les rues de Paris comme des Bacchantes, violer les Casernes des Gardes-françaises ; et, la bouteille à la main, débaucher les Soldats de Louis XVI dans la plaine de Grenelle !

cette Milice philosophique osoit tout, bravoit tout, pour atteindre au résultat si clairement énoncé par Raynal : « *Méprisez la Religion, vous aurez pré-* » *paré le mépris des Rois.* » Il n'étoit pas rare de voir, au milieu de nos plus grandes Solennités, une troupe de Jeunes Élèves de l'Impiété fondre à l'improviste dans une Église, après s'être distribué différens rôles pour y généraliser le scandale. Tandis que les uns s'y promènent en conversant comme dans un Lycée profane, d'autres affectent de s'approcher de la Piété recueillie, pour la plaisanter s'ils ne peuvent la distraire. Dans l'exercice actuel des fonctions les plus saintes, le Ministre de la Religion entendoit injurier tantôt son caractère et tantôt son habit. Au milieu des cérémonies du Culte, dans les Convois funèbres, dans les Supplications publiques, et quelquefois jusqu'au pied des autels, le fidèle Adorateur entendoit l'Impiété siffler le blasphème à ses oreilles.

Ces attentats irréligieux n'étoient plus apperçus de la Police ; elle refusoit même d'en connoître, depuis que les hommes en place avoient leurs raisons pour ne plus les punir (37). Les Magistrats eux-mêmes, les uns convertis à la Philosophie de Voltaire, les autres intimidés par ses diatribes, jugeoient prudent d'accéder à sa maxime : « Qu'il n'ap- » partient pas aux hommes de venger les outrages » faits à Dieu. » Ils étoient convenus de ne plus voir que des espiégleries de jeunesse dans des sacriléges médités ; et l'on peut regarder comme le dernier élan de leur zèle expirant la Sentence qu'ils décernèrent contre ces jeunes Forcenés d'Abbeville, qualifiés par Voltaire et par Frédéric *les glorieux Martyrs de la philosophie* (38).

Cependant, il étoit si aisé de prévoir jusqu'où s'avanceroit bientôt l'Impiété audacieuse et impunie, que dès le commencement du règne de Louis XVI, et en 1775, on imprimoit dans Paris: « Avant » dix ans révolus les Ministres du Seigneur n'ose- » ront plus se montrer en public; et, pour sous- » traire à l'insulte les divins Mystères, il faudra » les célébrer comme autrefois dans des souterrains » inconnus (*). » L'Observateur se trompoit, mais de quelques années seulement; et ils étoient bien en droit, ce semble, de rapprocher un peu l'époque, ceux qui étoient témoins de deux scènes parallèles qui, dans deux grandes Capitales, figuroient au sein de la Catholicité les antiques fureurs du Calvinisme. Paris offroit le spectacle de la première, et Vienne, huit jours après, devenoit le théâtre de la seconde. Le 17 Déc. 1775 pendant les Vêpres, de jeunes Forcenés fondent dans l'Eglise des Innocens, interrompent le chant des divins Cantiques par les Chansons de la lubricité, terrassent un pieux Vieillard qui s'élève contre un tel excès d'audace; et ce scandale reste impuni; et les Agens de l'Autorité sont d'avis de s'en reposer sur les Anges du soin de venger l'outrage fait au Maître du Ciel. Le 25 du même mois, un attentat semblable, produit visible de la même Cause, jette le désordre dans une Eglise de la Capitale de l'Autriche; et le Conseil de l'Empereur Joseph, à cette occasion, n'imagine pas de plus heureux expédient, pour obvier au blasphème, que d'anéantir l'Objet blasphémé; de là l'abolition, dans les Etats héréditaires du Monarque, de cette

(*) V. *la Philosophie dévoilée.*

antique et touchante Solennité de la nuit de Noël, qui date des siècles apostoliques.

Ce que de pareils traits faisoit si justement présager, un Evêque de France, celui de l'Escar, le voyoit, et le signaloit avec plus de précision encore, six ans avant l'évènement, dans un Discours composé pour l'ouverture d'une Assemblée du Clergé. Il voyoit les Illuminés du Philosophisme et de la Franc-maçonnerie, secondés par l'insouciance générale, « *renverser nos Temples et en arracher les* » *Prêtres occupés du Sacrifice.* Je les vois, pour» suit l'Orateur, appeler à grands cris cette foule » de demi-Croyans, rassemblés moins par zèle que » par usage; et, dans ce temple déshonoré déjà » par leur culte hypocrite, les inviter à rejeter bien » loin un fantôme de Religion qu'ils ne supportoient » qu'avec peine. Je les vois porter une main sa» crilége sur les ornemens du Sanctuaire, se char» ger avidement de leur dépouille; fermer les portes » de la Maison de Dieu, ou en changer la des» tination; poursuivre au-dehors leur victoire impie; » et, dans leurs triomphes et leurs festins, insulter » à nos douleurs; et, par des libations impures, pro» faner ces vases consacrés par la célébration de nos » Mystères les plus redoutables. —

» Voyez l'orage qui gronde et qui vous avertit, » les menaces qui s'exécutent, ces commencemens » fâcheux qui nous annoncent un avenir plus sinistre » encore; le dégoût qui gagne le Troupeau, le » zèle qui abandonne le Pasteur, l'Orgueil qui s'é» lève contre votre autorité, l'Avarice qui jette un » œil d'envie sur les biens dont vous êtes déposi» taires: de toutes parts haine dissimulée, déchaî» nement ouvert, destructions opérées ou proje-

» tées. Et vous demandez encore des signes et » des présages de la Révolution que le Saint-Esprit » veut vous faire craindre ! En faut-il d'autres que » la Révolution elle-même, qui, préparée de loin, » s'avance à grands pas et se consomme sous vos » yeux ? »

On ne lira pas ce dernier tableau prophétique des malheurs prêts à fondre sur la France, sans se rappeler ceux qu'en avoient déjà tracés les Neuville et les Beauvais, les Beauregard et les Séguier; et sans y reconnoître de plus en plus la justification de cette Providence irréprochable, qui ne frappe jamais qu'après avoir inutilement menacé; et qui, dans la direction des châtimens les plus mérités, de ces châtimens fameux qui doivent briser les Sceptres et confondre les Nations, procède toujours avec une miséricordieuse lenteur, et ne laisse échapper que comme à regret le dernier de ses fléaux, et après l'avoir long-temps balancé sur les têtes incorrigibles.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

NOTES

RELATIVES AU LIVRE HUITIÈME.

1. LA preuve que Necker, habituellement de mauvaise foi auprès de Louis XVI, l'étoit dans le conseil qu'il ne cessoit de lui inculquer d'écouter la voix l'Opinion, c'est que lui-même établit que l'Opinion, fût-elle publique, est encore sujette à l'erreur. *De l'importance des Opin. rel.*, p. 112. Il fait plus pour trahir sa perfidie : après l'évènement, il blâme le Roi et la Reine d'avoir donné dans le piége qu'il leur a tendu. « Louis XVI, dit-il, la craignoit toujours (l'Opinion). —Il eut même, et la Reine encore plus, une déférence malheureuse pour les idées modernes, en négligeant trop les formes de la Cour et les lois de l'Etiquette. La Reine, aveuglément conseillée, sacrifia la représentation à l'aisance de la vie ; elle parut même rechercher les succès de la Société. » *De la Révolution française*, *T. I*, *pag.* 182. « Eh ! oui, sans doute, homme fourbe et à deux mesures : ce fut une erreur déplorable de Louis XVI et de son Epouse, d'avoir trop déféré à l'Opinion *de leur siècle*. Mais pourquoi un Ministre fripon, et ce Ministre c'étoit vous-même, leur disoit-il : *Dans le siècle présent*, le mépris pour l'Opinion étoit un sentiment aveugle : — l'Autorité ne pouvoit plus dédaigner de compter avec l'Opinion, etc. ! » *Ibid. pag.* 108, 242, 283 et 293.

2. C'étoit dans le Club d'Holbach, dirigé de loin par Voltaire, et sur les lieux par d'Alembert que se forgeoit l'Opinion. C'étoit ce Club qui créoit des réputations aux Protégés dont il vouloit se faire des appuis. C'étoit de là que partoit le premier cri de l'Opinion factice sur tous les genres de mérites. La Capitale et la Cour portoit avec éloge jusqu'aux oreilles du Monarque les noms de ceux que la Secte avoit résolu de pousser aux Emplois brillans ou lucratifs, tandis que les Journaux accoutumoient les Provinces au respect pour ces mêmes noms. Ainsi voyons-nous souvent Voltaire et d'Alembert, dans leur correspondance, concerter les moyens de réputation et d'élévation pour les Leurs.

Ainsi convenoient-ils des Sujets à prôner pour en faire des Académiciens, des Ministres et même des Evêques. Ainsi l'abbé d'Espagnac, qu'ils appellent un apprenti Evêque, doit-il être chargé par eux du panégyrique de S. Louis ; ainsi Turgot, dont ils espèrent faire un Ministre, reçoit-il d'eux le conseil de ne pas se déclarer *Cacouac* aussi ouvertement qu'eux. C'étoit du Club d'Holbach que se répandoit l'Opinion qui transformoit en hommes d'Etat accomplis et ce Banquier de Genève qui conspira contre l'Etat, et ce Brienne qui trahit l'Etat plus indignement encore, et ce Lamoignon le digne complice de l'un et de l'autre.

Le même despotisme que le Club d'Holbach exerçoit en France sur l'Opinion, la Société de Weisshaupt se l'arrogeoit à la même époque par toute l'Allemagne ; et c'étoit au nom de l'Opinion que les Princes introduisoient dans leurs Conseils ceux qui travailloient à égaler leurs palais aux chaumières. Enfin, au jour de leur triomphe complet, nos Philosophes, reconnoissans des grands services que leur aura rendu l'Opinion, décerneront un culte public à la Déesse ; et sa fête sera fixée, dans leur Calendrier, au quatrième jour de leurs *Sans-culotides*.

3. Frédéric écrivoit à d'Alembert (18 Octobre 1770) : « Il faut éclairer les hommes en place, qui influent sur les Gouvernemens, répandre à pleines mains du ridicule sur la Superstition, persifler les Dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les Esprits à une tolérance universelle. » Tandis qu'un Roi donnoit ces leçons d'anarchie à un Sophiste, Voltaire invitoit les Rois à la tolérance envers les Assassins même et les Empoisonneurs ; il vouloit qu'ils leur laissassent la vie ; et bien des gens admiroient comme victorieuse la raison qu'il en donnoit : *un Pendu n'est bon à rien :* comme si ce Pendu n'étoit pas *bon* au moins à empêcher qu'il ne naisse des Pendards. Les Disciples du Sophiste de Ferney alloient plus loin encore que leur Maître, et prétendoient que les Gouvernemens ne devoient pas priver les plus grands Scélérats de leur liberté, plus précieuse à l'homme que la vie ; mais seulement les forcer de transférer ailleurs le théâtre de leur scélératesse.

Dans le moment où je trace ces lignes sur le système de la tolérance, (au mois de Juillet 1803) je lis dans les Papiers publics qu'un Souverain d'Allemagne non-seulement tolère, mais permet,

et déclare officiellement qu'il permet à chacun d'écrire tout ce qu'il voudra, *même contre sa personne.* O Prince abusé ! je me garderai bien d'user de votre permission : vous n'avez pas le droit de me la donner, ni je n'ai moi-même celui de la recevoir. Votre réputation n'est pas tellement à vous qu'elle ne soit encore une propriété publique, propriété aussi du grand Roi, dont vous paroissez ignorer que vous êtes le Ministre. Mais si, par suite assez naturelle de votre permission, vos Illuminés, (ce qu'à Dieu ne plaise) ramenoient un jour votre Altesse au niveau de leur égalité, je vous dirois alors franchement, sur cette manière de voir et de faire avec eux, ce que le respect dû au Titulaire actuel de la Puissance m'empêche de dire aujourd'hui.

4. Un savant estimable, qui avoit étudié à fond ces zélateurs du Tolérantisme, les plus intolérans des hommes, écrivoit en 1780 : « S'ils étoient les Maîtres, ils opineroient à noyer le Christianisme dans des flots de sang ; à moins que nous n'eussions la complaisance d'abjurer notre foi. » *Bergier.* Traité de la vraie Religion, *tom. IX, pag.* 87.

Un Auteur moins suspect, et qui connoissoit l'hypocrisie de ses confrères prédicateurs de tolérance, se rapprochant en ce point du Critique qui l'a si solidement réfuté, nous disoit : « Reste à savoir si la Philosophie, à son aise et sur le trône, pratiqueroit bien cette humanité si douce, qu'elle nous vante la plume à la main. » *Emile, tom. III.* Ce problème de J. J. Rousseau sera résolu, et cet apperçu de Bergier sera complètement justifié, au jour où nous verrons la Philosophie *à son aise* dans tous les Clubs du Royaume, et *sur son trône* conventionnel.

Mais les Philosophes, avant ce jour où la France, par eux déchirée, leur donnera le nom d'ENRAGÉS, ne se trahissoient que trop par le fiel que distilloit leur plume. C'étoit en furieux qu'ils prêchoient la tolérance. Voltaire en fit un Traité ; et l'on sait avec quel emportement Voltaire parloit des hommes et des choses qui lui déplaisoient, surtout des Auteurs qui avoient le malheur d'avoir raison contre lui, et de la Religion qui lui reprochoit son apostasie. C'est à l'article même *Tolérance* de son *Dictionnaire si philosophique*, que ceux dont le crime est d'avoir conservé la Religion que lui-même a abjurée, seront, pour ce fait seul, non seulement des *insensés*, des *malheureux ;* mais « *des* MONSTRES,

» qui ont besoin de superstitions, comme le gésier des corbeaux » a besoin de charrognes. »

Le même qui faisoit un Livre pour réclamer la *Tolérance*, écrivant à un autre prédicateur de tolérance, lui disoit en confidence : « Il n'y a rien à gagner à être modéré ; et c'est une duperie. Il faut faire et mourir noblement. — Confondez l'*Infâme* autant que vous pourrez. — Vous me parlez souvent d'un homme (du Roi de Prusse) : s'il avoit voulu faire ce qu'il m'avoit autrefois tant promis, *prêter vigoureusement la main, pour écraser l'Infâme !* — Vous êtes le Prêtre de la Raison, qui enterrerez le Fanatisme. Ce Monstre expire dans les mains de tous *les honnêtes-Gens de l'Europe.* — La fronde dont vous lancez vos cailloux va jusqu'à Rome, frapper le nez du Pape : — *Macte animo !* et passez joyeusement la vie à *écraser* de votre mieux la tête de l'Hydre. » *Let. à d'Al. des* 28 *Avril* 1761, 25 *Janv.* 1765, 7 *Sept.* 26 *Sept. et* 12 *Oct.* 1767.

L'esprit haineux de Voltaire révoltoit quelquefois le Roi de Prusse qui lui écrivoit : « Laissez en paix les cendres de Louis XV ; » Et qui écrivoit de lui : « Je conclus de la conduite de Voltaire que, s'il étoit Souverain, il seroit avec tous ses voisins à couteau tiré ; son règne ne seroit qu'une guerre perpétuelle. — Il y a quelque chose de si lâche, il y a tant d'indignité — ce procédé dénote une vengeance si atroce que je me repens presque de la statue qu'on lui érige. Bon Dieu ! comment tant de génie se peut-il allier à *tant de perversité !* » *Let. à Vol.* 30 *Juil.* 1774. *A d'Al.* 25 *Juillet* 10 *Sept.* 1771.

Mais le Philosophe de Sans-Soucy, professant ici et ailleurs encore la tolérance, en imitoit-il moins l'intolérance et même l'intolérante *perversité* qu'il reprochoit à Voltaire, lorsque, sous sa plume, le vertueux Beaumont étoit *un Ours*, ses Prêtres *de la Vermine, des Scélérats, des Bourreaux tonsurés ;* lorsque s'offrant pour être le champion subalterne des vils Sophistes avec lesquels il s'étoit ligué pour *écraser* la Religion, il leur écrivoit : « Si vous voulez m'enrôler parmi vos Troupes légères, je vous offre mes très-humbles services : j'attaquerai gaîment la Sorbonne, votre Beaumont, votre Braschi. — Vous n'avez qu'à m'assigner ma tâche, je m'efforcerai de la remplir. — S'il est question de Prêtres, je répandrai avec mon encre sur eux les flots

de

de ma bile et de mon fiel hérétique. — Je les exterminerois de la face de la Terre, si j'en avois le pouvoir. » *A d'Alembert, let. CLXXVIII. A Voltaire*, 26 *Mars* 1777.

On connoît aussi, par sa correspondance, l'ame tolérante du mielleux d'Alembert, partout acharné avec les Siens, à *écraser* la Religion et ses Ministres ; qui eut voulu écraser la Maison d'Autriche, où sa philosophie ne prenoit pas avant Joseph II ; et qui disoit : « Ces Autrichiens sont des Capucins insolens qui nous méprisent, et que je voudrois voir *anéantis, avec la Superstition qu'ils protègent.* » Let. à Volt. 23 Janv. 1753.

Il parloit aussi très-emphatiquement de tolérance, ce sombre et atroce Diderot, qui goûtoit si bien la recette du philosophe Meslier pour l'extermination simultanée des Prêtres et des Rois, qu'il mettoit en vers la prose de cet Energumène.

Il n'étoit pas moins impudent cet Historien-philosophe du commerce des Indes, qui osoit sanctifier la tolérance dans le même Ouvrage où il professoit la férocité des Cannibales, donnant aux Petits le conseil, qu'ils sauront si bien suivre, de se révolter contre les Grands, de tenir toujours un échafaud dressé pour les Rois, et enfin de « promener un glaive parallèle sur toutes les » têtes qui s'élèvent au-dessus du plan horizontal. » *Hist. philos. etc. Tom. I. p.* 138. *Tom. III. p.* 317.

5. « A Dieu ne plaise, nous dira J. J. Rousseau que je prêche jamais aux hommes le dogme cruel de l'intolérance. » *Emile. Tom. III. p.* 127. Fort bien. Et pourtant celui qui voit un *Dogme cruel* dans le Dogme catholique *Hors l'Eglise point de Salut*, qui ne fait de mal à personne qu'à ceux qui le veulent bien, le *bon* et tolérant Jean-Jacques opinera pour qu'on tue celui qui ne se conduira pas conformément aux dogmes d'une *Religion civile* qu'il fera profession de croire, et dit expressément, dans son *Contrat-social, L. IV, ch.* 8 : QU'IL SOIT PUNI DE MORT ! Et cet arrêt de mort, porté par J. J. Rousseau contre les réfractaires à sa *Religion civile*, on verra un jour les Jacobins ses disciples, le mettre à exécution contre les indévots à la *Religion civile* qu'ils auront créée à leurs concitoyens.

Cependant, si c'est un des caractères distinctifs de la vraie Religion du seul vrai Dieu d'être aussi intolérante dans ses dogmes qu'elle est pure dans sa morale, ce genre d'intolérance, qui s'appuie

sur le sens intime et la conscience de ses Sectateurs, n'a rien de la cruauté que lui imputent calomnieusement les Sophistes. Cette Religion vierge, *intolérante* des Religions adultères, n'est pas plus *cruelle* que ne sont *cruelles* la vérité *intolérante* de tous les mensonges, et la vertu *intolérante* de tous les vices : il n'y a que des yeux malades qui puissent juger *cruelle* la lumière qui récrée tous les yeux sains. Cette même Religion d'ailleurs qui, pour se perpétuer une et immuable sur la terre, comme le Dieu qu'elle y honore, recommande aux siens l'intolérance des erreurs, leur fait encore une loi précise de la tolérance des Errans ; et elle est, bien autrement que les Sectes qu'on ose lui comparer, une Religion de paix, de douceur et d'humanité. Car, en même temps qu'elle se retranche si sévèrement et qu'elle se défend si opiniâtrément dans les bornes de sa foi, elle ne met nulle borne à sa charité. Ce ne fut donc que par haine aveugle de cette Religion sainte, qu'ils avoient juré d'anéantir, que les Conjurés des derniers temps lui reprochèrent et la Saint-Barthélemi et la révocation de l'Edit de Nantes ; faisant leurs chevaux de bataille contre elle de deux mesures exclusivement l'œuvre de la Politique ; et que la Politique crut bien avoir justifiées dans le temps, en alléguant qu'elle punissoit, non des erreurs religieuses, mais des crimes d'état ; non des Calvinistes, mais des Conspirateurs armés ou des Séditieux incorrigibles.

6. La publication des registres secrets de la police, faite par les Jacobins, vient à l'appui de ce que nous avons dit du zèle de Louis XVI pour le maintien de la Religion et des mœurs. On y voit que ce Prince, voulant arrêter la contagion des mauvais Livres, entre en correspondance personnelle soit avec le Lieutenant de police de Paris, soit avec le Directeur général de la Librairie ; tantôt pour leur exposer ses sages principes sur cette matière, et tantôt pour leur en recommander l'application. Le Lieutenant de police le Noir, en conséquence des ordres particuliers qu'il avoit reçus de Louis XVI, lui répondoit : « Sire, une tolérance trop décidée a enhardi les Auteurs et les Libraires : j'ai trouvé établi (par Malherbes à l'instigation des Encyclopédistes et Economistes) le système que, la Librairie étant une branche de commerce, on ne pouvoit lui donner trop d'étendue et de liberté. A la faveur de ce principe, on ferme les yeux sur l'impression,

la publication et distribution *de tous les Ouvrages prohibés*. Le prétexte de ne point faire passer l'argent chez l'étranger autorise la plus coupable licence. Comme si la Religion ne devoit pas ici commander à la Politique. Ce qui peut rassurer Votre Majesté, c'est que les Littérateurs sont fortement persuadés qu'au milieu des grands objets dont Elle est occupée, Elle a daigné descendre aux détails de la Librairie, et *donner les ordres les plus précis* pour la défense de tout Livre que je croirai dangereux. » *Extrait des Registres de la Police.*

Egalement pressé par Louis XVI de remédier aux abus dans la partie qui le concernoit, le Directeur-général de la Librairie écrivoit au Monarque : « Sire, Votre Majesté n'ignore pas qu'il y a dans Paris une Imprimerie qui n'est pas entièrement soumise à mon inspection. Celle de *Simon* est en quelque sorte dépendante du Parlement. Elle ne devroit être employée qu'à imprimer ses Arrêts. — C'est par cette voie que les Ouvages de Partis se sont répandus dans le public (*). — Un abus d'un autre genre que je crois devoir vous dénoncer, c'est l'établissement qu'on a toléré, depuis quarante ans, des marchands de Livres dans les maisons royales, aux spectacles, dans le château même de Versailles, et dans tous les Lieux privilégiés. » *Mêmes Registres de la Police.*

Le zèle de Louis XVI contre les Productions licencieuses et leurs Auteurs, est également attesté par cette Lettre du Garde-des-sceaux Miromesnil, adressée, le 29 Avril 1782, au Lieutenant de police le Noir, et au Directeur général de la librairie M. le Camus de Néville : « Le Roi, Monsieur, m'a envoyé chercher ce matin, et m'a dit *qu'il vouloit absolument* qu'on fît la recherche la plus exacte. — Sa Majesté m'a dit *qu'elle vouloit absolument* que l'on fît tout au monde pour découvrir l'Auteur; et elle m'a ordonné de donner les ordres nécessaires et de lui en rendre compte. Je vous prie de ne rien négliger, et de prendre même les mesures les plus actives pour y parvenir. »

Mais les ordres de Louis XVI, à l'appui des mœurs publiques, quand ses Ministres ne les éludoient pas, étoient entravés par

---

(*) Ils se répandoient encore plus par les Presses clandestines de Le Maistre.

ses Courtisans. Conformément aux instructions de ce Prince, le Lieutenant de police de Paris avoit fait enlever par un de ses Subordonnés, à la porte du jardin des Tuileries qui communiquoit aux écuries, une collection d'estampes licencieuses. Cette opération attira à l'Inspecteur de police qui en avoit été chargé la Lettre suivante : « J'ai l'honneur, Monsieur, de vous avertir que la manière *dont vous vous êtes servi* pour prévenir la vente des estampes prohibées, dans l'enceinte des écuries du Roi, est irrégulière, et opposée *aux droits* de Monseigneur le grand-Ecuyer de France. — Au surplus, je vous préviens que je viens de défendre, de sa part aux Marchands de reconnoître vos ordres. » *Lettre du 23 Juillet 1781, signé* MULLET, *Sécrétaire des commandemens de Monseigneur le grand-Ecuyer de France.*

Etranges prétentions ! *les droits* du Maître des Ecuries doivent prévaloir sur *les droits* du Roi ! Le grand Ecuyer aura *le droit* de corrompre les Sujets de Louis XVI, et Louis XVI n'aura pas celui de s'opposer, par son Lieutenant de police, à cette corruption, par la raison qu'elle s'opère dans la cour de ses écuries !

L'audace des Ecrivains, encouragée par la tolérance ministérielle étoit telle en 1781 que Brissot, le même qui jouera un rôle si distingué parmi les Révolutionnaires, faisoit dès-lors paroître sa *Théorie des lois criminelles*, ses déclamations sur *les crimes des Rois*, le célibat des Prêtres, etc.; et avoit l'impudence de faire solliciter auprès du Garde-des-sceaux la permission de répandre sans obstacle l'Ouvrage imprimé clandestinement. Il est vrai que le Ministre répondoit : (le 13 Mai 1781) « Je serois plus disposé à faire faire le procès à l'Auteur, qu'à » accorder la moindre permission à son Ouvrage. » Mais le procès ne fut pas fait à l'Auteur ; la permission qu'on refusa de lui accorder, il la prit ; et son Ouvrage incendiaire circula, comme circuloient ceux de Voltaire et de Raynal, ceux qu'enfantoit tous les jours l'Ecole des Sophistes.

7. Nous pourrions citer plusieurs Ecrivains du premier mérite qui furent en butte aux tracasseries des Ministres de Louis XVI, pour trop de clairvoyance sur les manœuvres philosophiques dirigées contre le Trône et l'Autel. Nous seroit-il permis de rapporter

à ce sujet une anecdote qui nous est personnelle ? J'avois composé, sur les Mémoires recueillis par la Dauphine, la *Vie du Dauphin* père de Louis XVI. Je demandai, suivant l'usage, qu'il me fût nommé un Censeur. Mais, comme il étoit notoire que le Dauphin s'étoit hautement prononcé contre les Philosophes et tous les abus qui perdoient la Monarchie, les Philosophes craignirent que cet Ouvrage ne fît, auprès du Roi, autorité contre eux. Le Garde-des-sceaux Miromesnil commence par me dire que le premier Censeur d'un Ouvrage de cette nature doit être le Roi lui-même, et qu'il lui sera remis. Après un an d'inutiles démarches, et les Lettres les plus pressantes en réclamation de mon manuscrit, le ministre Malesherbes m'écrit que je puis passer chez M. le Lieutenant de police, qui l'a entre les mains, et qui en causera avec moi. Je cours chez le Lieutenant de police, qui fait briller à mes yeux l'espoir d'une récompense royale, si je veux renoncer à la publication de l'Ouvrage. Je décline l'offre ; le Manuscrit m'est rendu, et je poursuis la nomination d'un Censeur qui puisse l'examiner et en juger. Comme je ne réclamois que la loi, on chercha un prétexte de m'en contester le bénéfice. Les Jésuites, quoique rappelés de leur déportation par l'autorité royale, étoient toujours, aux yeux des Philosophes et des Magistrats, des Proscrits contre lesquels on pouvoit tout oser; et une similitude de nom fit soupçonner que je pouvois avoir appartenu à leur Société. On prit pour s'assurer du fait un moyen très-artificieux. Un homme mis élégamment, en habit verd galonné en or, se présente chez moi et me dit : « Est-ce bien à M. l'Abbé Proyart que j'ai l'avantage de parler ? — C'est à lui-même, Monsieur, répondis-je. — Oh ! l'excellente découverte ! s'écrie notre homme, et qu'elle fera de plaisir à quelqu'un ! — Pourrois-je savoir, Monsieur, qui prend tant d'intérêt à ma chétive existence ? — C'est, Monsieur, une Dame de distinction, qui a en ce moment un joli Bénéfice, à sa nomination, et qui vous cherche pour vous en envoyer les provisions. — Pourrois-je savoir, Monsieur, qui est cette Dame ? — Vous le saurez incessamment, Monsieur; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle vous avoit perdu de vue depuis votre sortie du Noviciat de la rue Pot-de-fer où elle a eu occasion de vous connoître. — Vous me permettrez de vous observer, Monsieur, que le seul noviciat que j'aie jamais fait, a été celui de mon séminaire. » Puis fixant attentivement

l'entremetteur : « Eh ! Monsieur, m'écrié-je, c'est avec vous-même que je l'ai fait, mon Séminaire, et je serois bien trompé si vous n'étiez pas M. Hébert. — Vous l'avez deviné, Monsieur, quoiqu'il y ait loin de mon costume actuel à celui de la soutane et du rabat que j'ai essayés. — Mais de grâce, mon Camarade, que signifie donc votre message ? qui est la Dame dont vous me parlez ? que faites-vous actuellement ? — J'ignore le nom de la Dame ; je suis seulement chargé de vous dire ce que je vous ai dit et de rendre votre réponse. Ainsi il faut que je sache si, dans la supposition où l'on persisteroit à vous nommer au Bénéfice, quoique n'ayant pas habité le Noviciat des Jésuites, vous l'accepteriez ? — Je vous avouerai que je n'en sais rien ; et qu'avant de me décider, j'examinerois la nature et les charges de ce Bénéfice. Mais encore, de qui donc tenez-vous votre mission ? — Je vous dirai que je suis actuellement attaché aux Bureaux de M. d'Albert » Je compris alors que mon élégant ex-Séminariste étoit devenu espion de police : mon affaire avec les Ministres m'expliqua le reste.

Cependant, comme le Ministère persistoit dans le refus de me nommer un Censeur, quelqu'un m'enseigna le moyen de m'en passer ; et je crus pouvoir faire, en faveur des vrais principes et de la Monarchie, ce que tous les jours les Philosophes faisoient contre : j'eus recours aux Presses officieuses de Rouen, où j'appris que le Secrétaire du premier Président du Parlement vendoit, un louis seulement, et au nom de son Maître, les permissions d'imprimer tout ce qu'on vouloit. J'obtins la mienne sans difficulté. Mais le Ministère mettoit tant d'importance à la suppression de l'Ouvrage, qu'il découvrit où il s'imprimoit ; et le même M. de Montholon, de qui je tenois la permission d'imprimer le Livre, donna ordre de le saisir. Ce ne fut qu'au bout de six mois et à la sollicitation des Princesses sœurs du Dauphin que j'obtins la main levée de l'édition saisie, qu'on m'obligea d'ailleurs de cartonner en quatorze endroits ; dans celui, par exemple, où je rapportois l'opinion émise en plein Conseil par le Dauphin dans la cause des Jésuites : « Je ne puis ni en » honneur ni en conscience donner mon assentiment pour l'ex- » tinction d'une société que je crois aussi utile à la Religion que » nécessaire à l'éducation de la jeunesse. » On exigea aussi que je fisse disparoître par un carton, l'épithète *absolue*, attribuée par

le Dauphin à l'Autorité monarchique. Sur diverses représentations que je fis, mon Censeur, homme d'ailleurs fort honnête, quoique Secrétaire-général de la Librairie, me répondit : « Je pense absolument comme M. le Dauphin et comme son Biographe, et je n'exigerois pas de vous un seul carton : il me paroît surtout bien extraordinaire qu'on veuille réformer les opinions et les Ecrits même du père du Roi, et qu'on ne veuille plus que l'autorité *absolue*, appanage nécessaire de toute souveraineté, soit celui du Monarque dans la Monarchie. Mais je vous dirai entre nous que je ne suis que votre censeur apparent, et que le véritable, que je ne puis vous nommer et à qui je dois obéir, est derrière la tapisserie. »

Toutes les difficultés que j'avois essuyées pour la publication de la vie du Dauphin, je les rencontrai de nouveau, lorsque je voulus faire imprimer celle de la Reine sa mère, quoiqu'écrite sur les Mémoires que les Princesses ses filles m'avoient elles-mêmes procurés. Comme s'il se fût agi de la plus sérieure affaire d'Etat, mon Manuscrit occupa successivement, pendant plus d'un an, trois Ministres et deux Conseillers d'Etat, et tout aboutit à une défense que me fit le Ministre de l'Intérieur, M. le Baron de Breteuil, de faire imprimer l'Ouvrage, ou même de me dessaisir du manuscrit. C'est à cette époque que le Conseiller-d'Etat Vidaud de la Tour, homme trop probe pour les circonstances, m'écrivoit : « Je ne suis plus chargé de la direction de la Librairie : il s'établissoit des principes trop opposés aux miens, et je n'étois pas assez fort *tout seul* pour m'opposer au torrent; j'ai dû remettre en d'autres mains des rênes qui se seroient brisées dans les miennes ; et c'est aujourd'hui M. de Maissemy qui est chargé de ce poste important. » On sait comment le nouveau Phaëton conduisit le char de la Librairie. La Révolution alors se décidoit ; et la licence universelle de la Presse m'eût aussi autorisé à faire paroître mon Ouvrage. Mais, à cette époque du plus furieux déchaînement contre la Reine, je dus m'interdire à moi-même la publication d'un Livre de nature à fournir, par la comparaison, un nouvel aliment à la Perversité qui poursuivoit l'infortunée Princesse.

8. L'ame de l'Académie française, Voltaire, écrivoit à son Directeur perpétuel d'Alembert : « M. Turgot succèdera-t-il, dans notre Académie à M. le Duc de St.-Agnan, qui étoit, je pense,

son beau-frère ! — Il nous faut un homme *qui ose penser*, soit Ministre soit Poëte tragique. — Voilà que l'Académie se fortifie. Il faut que M. de Condorcet y entre : vous en serez bien plus forts. — Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti Prêtre et l'apprenti Evêque d'Espagnac ; j'ai quelque lieu d'espérer qu'il fera un jour un Prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier St.-Louis pour 1778. » *Let. des 8 Fév.*, 17 *Mai et 8 Déc.* 1776. Il ne tint pas à Voltaire que l'athée Diderot ne passât de la Bastille à l'Académie ; et le 11 Août 1760, il écrivoit à Duclos : « Il faut tout entreprendre pour introduire Diderot à l'Académie ; intéresser Madame de Pompadour, qui le fera agréer au Roi. »

9. Je n'oublierai jamais que, peu d'années avant la Révolution, conduit par le Directeur de l'Académie de Lyon à une séance publique de cette Société, j'entendis l'Académicien Servan, l'ex-Procureur-général du Parlement de Grenoble, frère du Ministre Jacobin du même nom, déchirer la mémoire de nos Rois en faveur des Calvinistes ; nous assurer que Louis XVI en abjureroit la politique de ses Prédécesseurs à cet égard, ou resteroit comme eux entaché du juste reproche de tyrannie. Révolté de tant d'audace, je jetai les yeux autour de moi ; et mon étonnement fut extrême, en m'appercevant que j'étois le seul étonné.

10. La Secte de ces conspirateurs d'impiété et d'anarchie, outre Voltaire, son Président honoraire, et Turgot son grand soutien, comptoit parmi ses Membres les plus ardens son Directeur en exercice d'Alembert ; son Secrétaire Leroy, Officier de la Maison de Louis XVI ; Lamoignon qui devint son Garde-des-sceaux ; le Comte d'Argental et le Marquis de Thibouville qui fréquentoient la Cour ; Helvétius, fermier-général et Maître d'hôtel de la feue Reine ; le Baron allemand d'Holbach et un Prussien nommé Grim, qui abusoient l'un et l'autre du bienfait de l'hospitalité que leur accordoit la France pour pervertir la France ; le Marquis de Condorcet, Diderot, Thyriot, Damilaville, etc, qui tous avoient juré haine à Jésus-Christ et à sa Religion, et qui se rappeloient leur pacte infernal, en terminant les Lettres qu'ils s'écrivoient, par la formule : *Ecrasez l'Infâme*. La Harpe et Marmontel eurent aussi quelques rapports avec le Club d'Holbach. M. Naigeon fait gloire de lui avoir appartenu, et J. J. Rousseau de l'avoir déserté.

11. Le nommé La Barre ayant déposé que sa perversion étoit le fruit de la lecture des Œuvres de Voltaire, et spécialement de son Dictionnaire philosophique, le Parlement ordonna que l'infâme Ouvrage seroit jeté dans le même bûcher que le cadavre du malheureux qu'il avoit rendu furieux de rage contre la personne de Jésus-Christ. L'arrêt fut exécuté le 4 Juin 1766, après que le coupable eut fait amende-honorable, portant l'écriteau : « *Blasphémateur, et Sacrilége exécrable.* » Le complice de la Barre, nommé d'Estalonde, échappé à la Justice, se réfugia auprès de Voltaire, qui le prit en singulière affection et le retint chez lui jusqu'à ce qu'il lui eût procuré du service chez le Roi de Prusse. Ce Prince, de son côté, accueillit avec distinction un jeune homme qui n'étoit dans le malheur que par indiscrétion dans son zèle à *écraser l'Infâme;* et il plaça comme Officier dans ses Armées celui que Voltaire plaçoit comme Saint dans le Calendrier des Philosophes, et qu'il lui recommandoit sous le nom de *divus Estallondus*. Voltaire, Frédéric et d'Alembert, dans leur Correspondance, commencent par réduire les crimes du *Blasphémateur et Sacrilége exécrable* au refus de saluer *une Procession de Capucins :* puis, en partant de ce texte, les trois philosophes se déchaînent tout à leur aise, et en vrais énergumènes contre les Juges qui ont puni de mort une pareille pécadille.

12. Cette Requête de Voltaire, qui fut très-bien accueillie de la France philosophique, étoit intitulée *Le cri du Sang innocent*. C'étoit *le cri* de l'Impiété séditieuse, par lequel l'Auteur, en mentant à l'évidence et à la notoriété des faits, essayoit de réhabiliter la mémoire du malheureux jeune homme qu'il avoit conduit à l'échafaud, et dont il faisoit un glorieux martyr, comme il faisoit un confesseur illustre du complice qui lui survivoit. Toute sa correspondance atteste qu'il fit l'impossible, au commencement du règne de Louis XVI, pour obtenir cette réhabilitation. Dès le 6 Octobre 1767, il avoit écrit à d'Estalonde : « Il viendra un temps où votre procès sera revu *par la Raison.* » Et ce qui est assez remarquable, c'est que ce ne fut qu'après que la Convention eût aboli le culte du vrai Dieu pour y substituer celui de *la Raison*, que les Prêtres de la nouvelle Divinité revirent le procès et réhabilitèrent la mémoire de leurs dignes précurseurs dans la carrière des sacriléges.

13. Lettre 146.e de d'Alembert à Voltaire. Ce *Système de la Nature*, qui n'est qu'un long tissu de blasphèmes contre la Religion et la saine raison, contre le Dieu qui règne au Ciel et les Ministres de sa puissance sur la Terre, ce fruit détestable du brutal Athéisme, mais propre à nourrir l'Ignorance dépravée, parut en deux volumes en 1770, et fut simplifié, en 1775, par les Frères d'Holbach, qui le réduisirent à un Livret à portée des Anti-chambres et des Cuisines.

Spécialement chargé de l'impression et circulation de ces sortes d'Ouvrages, d'Alembert s'acquittoit de la commission avec un zèle digne d'un conspirateur. Des Commis à ses ordres n'étoient occupés que du commerce typographique. Les frais d'une édition couverts, ce qui en restoit étoit répandu gratuitement, et par divers moyens, tant dans l'intérieur qu'au dehors. Les preuves en furent acquises en 1779 pour le pays de Liége. Les Commis de la Propagande adressoient des ballots de Livres à des Maîtres d'école de ce pays, qu'ils avoient mis dans leur confidence ; et ceux-ci rassembloient, sous le prétexte d'instruction, de jeunes paysans qu'ils initioient aux mystères de l'incrédulité. Pour la circulation des Livres philosophiques dans nos provinces, les Agens propagandistes, outre leurs Libraires affidés, avoient la ressource des apprentis ou compagnons qui affluent dans la Capitale, d'où ils émigrent pour aller faire ce qu'ils appellent leur *tour de France*. Les *Compagnons perruquiers* surtout ne manquoient pas de spéculer sur ce commerce. On leur donnoit les Nouveautés philosophiques à Paris, et ils alloient en faire leur profit dans les grandes foires où se trouvoient toujours des Amateurs.

Quant aux moyens de corrompre la Jeunesse dans la Capitale, celle surtout de l'Université, (et ici nous parlerons d'expérience et d'après nous-mêmes) d'Alembert en avoit particulièrement adopté deux. Le premier étoit d'intéresser la cupidité de certains Libraires, qui gagnoient beaucoup en vendant à bas prix aux Jeunes Gens, ou en leur prêtant à jour, et pour deux sous seulement par volume, des Livres qui ne leur avoient coûté que la peine de les recevoir de la boutique d'Holbach. Le second moyen de perversion des Jeunes Gens, qui embrassoit plus spécialement les Maisons d'éducation closes, telles que Séminaires, Colléges et même Monastères les mieux surveillés, c'étoit d'y

suborner soit un Domestique, soit un Maître externe ou même de l'intérieur, qui se chargeoit d'introduire les Livres et d'en ménager la lecture clandestine aux Elèves, avec la prudence convenable pour ne pas les compromettre auprès des Supérieurs. Ces Serpens émissaires de la Propagande philosophique se produisoient, et exerçoient leurs ravages, sous l'extérieur de la régularité, quelquefois même de l'austérité. Parmi un nombre de faits que je pourrois rapporter à l'appui de ce que j'avance, j'en citerai deux qui me sont personnels, et qui se rapportent à une époque où j'habitois le Collége de Louis-le-Grand. L'un est relatif à un des Maîtres que nous appelions sous-Préfets ou Maîtres-de-Quartiers, l'autre à un Domestique.

Le jeune Maître dont il est question, avoit quitté le Collége et je l'avois perdu de vue, lorsqu'il me fit dire que, se sentant mourir, il seroit bien aise de me voir. Je me rendis dans une Maison respectable qu'il habitoit. J'aurois eu peine à le reconnoître, tant il étoit défait. Il me révéla, ce que je n'eusse jamais soupçonné, que la cruelle maladie qui lui ouvroit le tombeau étoit le fruit du libertinage, et d'un libertinage qu'il avoit prêché à ses Ecoliers; que le sacrilége et l'hypocrisie lui avoient seuls valu les marques d'amitié que je lui avois quelquefois données; qu'il n'avoit jamais été dans le Collége qu'un misérable Instrument de la Secte incrédule, dévoué à la perversion morale et religieuse de la Jeunesse. Le Malade, pénétré de repentir et accablé de remords, fondoit en larmes en me racontant sa misérable histoire. L'état d'épuisement où le jeta son récit, ne me permit pas d'entrer, dans le moment en explication sur l'infernale mission dont il me parloit; et sa mort, qui suivit de trop près, m'en ôta le moyen. Quoique cette confidence m'eût été faite sans nul engagement au secret, comme elle étoit de nature à l'imposer par elle-même, je l'ai toujours gardé quant au nom du Sujet: je craindrois même encore d'y porter atteinte aujourd'hui auprès d'un nombre de ses contemporains de Collége, si j'en disois davantage: mais je puis parler plus clairement sur le second fait, qui concerne le Domestique.

Vers l'an 1777, autant que je puis me le rappeler, un jeune Etudiant du Collége, qui vit encore et qui habite Paris, m'informa en général, et sous la condition que je respectai, de ne l'obliger à être le délateur d'aucun de ses Camarades en particulier, qu'il

circuloit dans la Maison une foule de Livres que ceux même qui les lisoient appeloient *abominables*. Le Principal du Collége averti fit une visite, et me dit que j'avois été mal informé. Bien convaincu du contraire, j'engageai un de mes collègues à faire une seconde visite, qui nous conduisit jusqu'à l'Ecole secrète où dès lors les *Robespierre*, les *Camille-Desmoulins*, les *Tondu*, depuis Ministre *Lebrun*, se formoient à l'Incrédulité, mère des séditions et du régicide.

Les aveux d'un jeune homme, à qui j'avois surpris un de ces Livres très-philosophiques, me conduisirent, quoiqu'en ligne très-oblique, jusqu'à la source première de leur circulation dans la maison : c'étoit un Domestique préposé à la surveillance des cabinets d'aisance. Cet homme affichoit une régularité exemplaire, et se donnoit pour Janséniste, protégé par l'Econome de la maison, bon homme dévoué à la même Secte, et protégé lui même par le président au Parlement Rolland, administrateur temporel du Collége et aussi grand zélateur du Jansénisme, le même qui, publiant sa prévarication dans un Mémoire imprimé, nous apprenoit que, pour assurer la perte des Jésuites, dont il étoit juge, *il lui en avoit coûté* soixante mille francs *de son argent*. En montrant à ce Domestique un des Volumes détachés que j'avois saisis, « Remettez-moi, lui dis-je, les Volumes qui précèdent et suivent celui-ci. » Mon homme se voyant découvert, me répond sans se déconcerter : « Volontiers, Monsieur, les voici précisément dans mon tiroir. — Fort bien, *Père Déon*, (c'étoit le nom du Tartufe) ; mais ce n'est pas là tout : je voudrois aussi avoir les autres. — Ces Messieurs vous ont donc dit que je les avois ! — Je sais que vous êtes leur bibliothécaire. — Ah ! Monsieur, je suis honnête homme ; je vais vous remettre en conscience tout ce que j'ai. » Il m'introduit en même temps dans un arrière-cabinet où étoit le dépôt courant, en me demandant si, par hasard, ces Livres seroient mauvais, et me protestant, toujours *sur sa conscience*, qu'il n'y soupçonnoit pas malice, et qu'ayant assez de bons Livres, il n'ouvroit jamais ceux qu'on lui donnoit en garde. Il m'en montroit une assez grande quantité pour que je pusse croire qu'elle formoit la collection entière : je me hasardai néanmoins à le sonder : « Dites-moi donc *Père Déon*, où tenez-vous le principal magasin de ces Messieurs ? — Je vois bien, Monsieur, qu'ils vous ont tout dit. Eh bien ! je porterai tout chez vous : vous

sentez bien que je ne suis pas capable de vous tromper ; et puis risquer de perdre mon pain. — Ce n'est pas là de quoi il s'agit ; mais je voudrois avoir ces Livres à présent ! — Oh ! Monsieur, *à présent ;* ils sont bien trop loin d'ici. — Mais, par exemple ! — Ils sont chez une brave femme aux pilliers de la Halle. — Ce n'est que là ! Je vais y aller avec vous. — Pas avant le jour au moins, Monsieur ! — Et qu'importe le jour, les réverbères n'éclairent-ils pas toujours Paris ! »

Nous partons. Arrivé au logis de la Recéleuse, son complice grate à la porte et fait entendre sa voix. « — Quoi c'est vous, M. *Déon !* et qu'y a-t-il donc qui vous amène à pareille heure ? — Ouvrez toujours, Madame, je vous le dirai. » Nous sommes introduits, et je prends la parole : « C'est, Madame, que nous venons vous débarrasser de tous nos Livres ; où sont-ils, s'il vous plaît ! — M. *Déon* les met tous dans ce cabinet : vous ne pourrez pas tout emporter d'un voyage. — Je vous l'avois dit, *Père Déon*, que le sac que vous preniez me paroissoit bien petit. — Je l'aurois cru assez grand ; mais Madame nous en prêtera un second. — Dites donc, je vous prie, Madame, est-ce que vous n'avez que cela ! — Vous devez, Monsieur, trouver votre compte ; car je ne touche jamais aux Livres qu'apporte M. *Déon ;* je ne sais pas lire. — Je vous crois, Madame, je voulois seulement savoir si c'étoit tout. »

Je me fais suivre de toute la collection ; j'y joints ce qui s'étoit trouvé chez le Domestique, et fais transporter le tout chez le Principal. C'étoit un homme de bien, mais timide dans ses mesures, et craignant de voir trop clair dans une affaire désagréable. Plus embarrassé encore que satisfait de la découverte, il ne songea qu'à en prévenir l'éclat ; et, sans rien éclaircir, il chassa précipitamment le Commis, qui emporta avec lui le secret de ses Commettans. Toutes les recherches particulières que je pus faire n'aboutirent qu'à me laisser l'idée, qui me paroissoit bizarre d'une Bibliothèque infernale dans la première Maison d'éducation de la Capitale, à l'usage de tous les Elèves, sans qu'elle coutât rien à aucun. Mais depuis, la Correspondance imprimée des Sophistes, nous a signalé l'Agent invisible de ce mystère de corruption ; et il me parut dès lors démontré qu'il étoit lié au mécanisme de perversion universelle organisé dans le sens de Voltaire par les Economistes. Ce qui me le confirma, c'est qu'à cette

époque précise, d'Alembert entretenoit des relations avec le Collége de Louis-le-Grand, où il protégeoit quelques Jeunes Gens, et entr'autres le nommé Damilaville, neveu du fameux philosophe de ce nom, dont Voltaire louoit tant le zèle à *écraser l'Infâme*.

14. Tavenot, dans la Préface de son petit Poëme intitulé *le Philosophisme*, Pièce non moins piquante pour la forme que judicieuse pour le fond, avoit déjà dit : « Une fausse Philosophie, née de l'indépendance et de la présomption, lève aujourd'hui un front audacieux, s'arme de mille traits empoisonnés, qu'elle ose lancer contre la Religion. — On ne peut se dissimuler les rapides progrès qu'elle fait journellement. Nous touchons presque au terme d'une corruption générale. — Ce qui afflige jusqu'aux larmes, ce sont les périls auxquels notre Jeunesse est exposée. Que deviendra l'espoir de la Nation, lorsque ses Enfans, livrés de bonne heure à l'incrédulité et à la licence, abjureront, du moins dans leur cœur, la foi et les vertus de leurs Pères ! »

C'étoit un ancien premier Commis des finances, bien différent du premier commis Devaines, qui tenoit ce langage ; et le poëte Piron, qui faisoit alors dans Paris une pénitence exemplaire des écarts de sa jeunesse, répondoit à une Lettre de l'Auteur qui lui avoit adressé son Ouvrage : « Ma chrétienne et sincère palinodie, après la satisfaction de ma conscience, ne m'en pouvoit causer une plus sensible que de me rappeler à votre souvenir. Nos demi-beaux Esprits et nos quarts de Philosophes peuvent me ridiculiser tout à leur aise ; — votre indulgence pour ma foiblesse va jusqu'à lui donner une douce épithète. Je regarde cette charitable absolution comme un présage de la rémission d'en Haut : — c'est un premier fruit que je retire déjà de mon sincère repentir et de ma confession publique. — J'ai lu et relu *le Philosophisme* avec un très-grand plaisir. — Vous gémissez pathétiquement, et pleurez à bon droit sur l'abomination de la désolation qu'annonce la Philosophie moderne et diabolique, *en versant, comme elle fait, le poison de l'indépendance et de l'irréligion dans le cœur de nos Jeunes Gens.* »

15. Sans doute qu'elle étoit du *fanatisme*, comme la qualifie Voltaire, la Religion qui pourtant a civilisé le Monde, et qu'elle

étoit de la bonne philosophie cette audace des attentats sacriléges : ils étoient possédés du fanatisme les Magistrats qui sévissoient contre les derniers scandales de la fureur impie ; et ils étoient des Philosophes pleins *d'innocence*, ceux qui faisoient retentir les rues d'Abbeville de leurs accens blasphémateurs, brisant et couvrant d'ordures l'image du Dieu qu'adorent les Chrétiens, jouant dérisoirement les saints Mystères, affectant un culte d'adoration devant les Livres les plus fameux par les blasphèmes et les obscénités. *Voyez l'Arrêt du Parlement de Paris, du 7 Juin* 1766.

16. Toujours plus ambitieux de renommée à mesure qu'il approche plus du tombeau, Voltaire, en 1770, fait part à son fidèle d'Alembert du désir qu'il auroit que ses Contemporains lui érigeassent une statue, à lui le grand Homme du grand Siècle, et que l'entreprise se fît par souscription : il lui fait la leçon sur la manière de recruter des Souscripteurs parmi les Princes, et même les Evêques, en déterminant les souscriptions du Roi de Prusse, et de l'Archevêque de Toulouse Brienne : « Il ne seroit pas mal, lui écrit-il, que Frédéric se mît au rang des Souscripteurs ; et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette *bonne œuvre philosophique*. — Vous êtes l'ami de l'Archevêque de Toulouse : je suis persuadé que vous l'aurez mis au rang des Souscripteurs, puisqu'il est notre confrère. — A l'égard de Frédéric, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Ce n'est pas à moi à le lui demander ; c'est à vous à consommer votre ouvrage. — Je vous recommande toujours Frédéric. — Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit. » *Let. des* 29 *Avr.* 21 *Juin*, 7 *Juil.* 16 *Juil.* 1770. En effet, les Grands et les Riches, qui ne juroient plus que par la philosophie de Voltaire, souscrivirent pour sa statue. Le ciseau du célèbre Pigal l'exécuta ; et le séditieux Impie, qui dès lors détrônoit Louis XVI, fut placé dans son palais du Louvre.

17. Ces Philosophes aux formules humaines et fraternelles se détestoient dès lors aussi cordialement que le feront un jour ces *Frères et Amis* leurs disciples, héritiers en même temps et de leur doucereux langage et de leurs fureurs impies. Tantôt Frédéric reproche à Voltaire son esprit vindicatif, qui le feroit, dit-il,

descendre aux Enfers pour y persécuter un ennemi (*) ; et tantôt Voltaire se souhaite la mort pour n'être plus maltraité par un Roi son *confrère en incrédulité* (**). Ces deux Sophistes, amis si chauds dans leur correspondance, se rendent le service de se peindre mutuellement. Voltaire, sous la plume de Frédéric est « un philosophe ouvert et sans franchise ; — tour-à-tour Aristippe et Diogène ; — s'attachant plutôt par légèreté que par choix ; — raisonnant sans principes et sujet à des accès de folie ; — cœur corrompu, Libertin qui moralise sans mœurs ; vain au suprême degré, mais encore plus avaricieux ; écrivant moins pour la gloire que pour l'argent ; — passant sans cesse d'une extrémité à l'autre ; tantôt philantrope, tantôt cynique ... (§). »

Voltaire, parlant de Frédéric, nous le signale

« Ecrasant les mortels et les nommant ses frères,
Misantrope farouche, avec un air humain ;
Modeste avec orgueil ; colère avec foiblesse,
Pétri de passions et cherchant la sagesse ;
Dangereux Politique et dangereux Auteur :
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur (†). »

Celui que nous avons vu, le *Salomon* du Nord et le *Dieu* de la Philosophie, sous la plume de Voltaire, se métamorphose, sous la même plume, en *malheureux mortel ;* puis, sous le nom de *Duluc*, en chien tantôt mordant, tantôt mordu ; et finit enfin par n'être plus qu'un Diable : *quel Diable de Salomon !* (§).

Mais où le Peintre se surpasse, dans le portrait de son royal ami, c'est dans un Libelle historique, composé sous le titre de *Mémoires* pour servir à son histoire. C'est là que le Philosophe de Berlin n'est plus qu'un monstrueux assemblage de tous les genres d'immoralités, un composé d'ingratitude, d'injustice et de froide cruauté, un libertin livré à toutes les turpitudes de la débauche, un être enfin noirci de crimes, auxquels il songea à

(*) Let. du 24 Fév. 1760.

(**) Let. du 21 Avril 1760.

(§) Voyez *Portrait de Voltaire* par le Philosophe de Sans-Souci.

(†) *Poëme de la Loi naturelle*, première édition.

(§) Let. à d'Alembert, 12 Janv. 1757.

mettre

mettre le comble, après un revers essuyé en Bohême : *il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer* (*).

Il paroît qu'en effet Frédéric, en bon matérialiste, avoit fait part d'un projet de suicide à Voltaire, qui l'en détournoit par ces motifs philosophiques : « On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on sanra que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurt ; — votre nom en souffrira ; — les Philosophes, croyez-moi, auroient beaucoup de peine à justifier devant le Public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveroient. » *Let. d'Octobre N. et* 13 *Nov.* 1757.

Voudroit-on savoir le cas que faisoit le Philosophe à qui le dix-huitième Siècle donnoit le plus d'esprit, du Philosophe à qui il donnoit le plus de génie, ce que le Philosophe de Ferney pensoit du Philosophe de Genève ? Voltaire appelle J. J. Rousseau « un archi-fou, — qui se met dans quatre ou cinq douves du tonneau de Diogène, pour aboyer ; — un fanatique, qu'il faudroit baigner, — le laquais de Diogène, — un polisson malfaisant, — un gâte-métier, — un malheureux, — un coquin, — un monstre, qui ressemble aux Philosophes comme les singes ressemblent aux hommes, — le chien de Diogène, qui mord la main de celui qui lui offre du pain, — le scélérat le plus atroce, le plus noir qui ait jamais déshonoré la nature humaine (**). »

La sévérité avec laquelle Voltaire juge ici Rousseau, étoit provoquée par la justesse avec laquelle Rousseau jugeoit en même temps et Voltaire et toute la Secte des Sophistes qui se reconnoissoient ses disciples, et dont il disoit qu'après les avoir consultés, avoir feuilleté leurs Livres, examiné leurs opinions, il les avoit « trouvés tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; point commun à tous, et le seul, à son avis, sur lequel ils aient tous raison (†). »

Plus sévère encore que J. J. Rousseau, Frédéric jugeant ses

(*) Page 60.

(**) Let. à d'Alem. des 25 Juin 1760, 19 Mars, 20 Août, et 20 Octobre 1761 ; à Marmontel, 19 Juin 1763 ; au Comte d'Argental, 14 Juillet 1766 ; à Damilaville, 12 et 15 Janvier 1765, 14 Juillet 1766.

(†) Emile, *tom. III, pag.* 25.

confrères, et après avoir apprécié Voltaire leur chef commun ; définissoit son Ecole : « *Une Secte de soi-disant Philosophes*, qui se croient supérieurs à tout ce qui a existé ; — qui, à l'effronterie des Cyniques joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit ; — *un tas de Polissons*, dont le but est d'apprendre aux Nations que les Sujets doivent jouir du droit de déposer leurs Souverains quand ils en sont mécontens (*). »

Fort bien, Sire ; mais ce jugement, plein de sagesse, de quel droit le prononcez-vous ! et ces *Cyniques* effrontés, ce *tas de Polissons*, auxquels vous vous êtes associé, et que vous gratifiez hautement du droit de déposer la Suprême Majesté qui vous déplaît, et d'*écraser* la Religion que vous appelez *infâme*, pourquoi ne se croiroient-ils pas le droit plus incontestable encore *de déposer* sa Majesté prussienne, s'ils en sont mécontens, ou du moins, de ne plus voir, comme Voltaire, que de *terribles imbécilles* dans ceux qui se feroient tuer pour Elle (**) ! Si Frédéric revenoit au monde, il verroit comme nous que la masse des Officiers prussiens, imbus de sa philosophie, ne se sont pas *fait tuer*, comme de *terribles imbécilles*, pour défendre la personne et le trône de son Successeur.

Mais, d'après ces jugemens que les plus fameux Philosophes du dix-huitième siècle portent les uns des autres, seroit-il possible qu'il leur restât encore un seul partisan parmi les hommes jaloux de quelque réputation de sagesse ? Car enfin il y a ici un raisonnement des plus simples à faire, et bien concluant : ou ces accusations, dans lesquelles ils se reprochent mutuellement les vices honteux et les crimes, sont vraies, et ils sont des monstres pour les avoir méritées ; ou bien elles sont fausses et calomnieuses, et ils sont des monstres encore pour se les être imputées.

18. Le premier qui fût Roi, fut celui qui, sortant des mains du Créateur, reçut de sa bouche l'investiture de la Monarchie universelle, et dont le droit reposoit sur ces paroles : « Qu'il

(*) Œuvres du Roi de Prusse. Dial. des Morts, *tom. X*, *pag. 86.*

(**) Lettre à d'Alemb. du 12 Janvier 1757.

règne sur toute la Terre, PRÆSIT UNIVERSÆ TERRÆ (*). » La plus ancienne et la plus authentique des histoires devient l'histoire de la Monarchie. Les Patriarches non plus qu'Adam ne furent point des *Soldats heureux*, mais les Monarques naturels de leur nombreuse postérité. Et, si l'on porte ses regards jusqu'à celui qui sortit victorieux du premier combat dont il soit fait mention dans les Annales du Monde, on reconnoîtra bien moins le *Soldat heureux* que le Monarque indépendant, dans Abraham taillant en pièces cinq Chefs de Peuplades appelés Rois. Que signifieroit cette vérité triviale : *qui sert bien son Pays n'a pas besoin d'Aïeux !* Mais Voltaire, l'ennemi de la Noblesse quoiqu'ennobli, l'énonce ici pour faire oublier cette autre vérité : Que celui qui sert bien son Pays, après que ses Aïeux l'ont bien servi, a droit de voir rejaillir, du nom glorieux de ses Pères, un accroissement de lustre sur sa gloire personnelle.

19. D'Alembert écrivoit à Voltaire, relativement à la première édition de l'Encyclopédie, où les Auteurs avoient été forcés de feindre encore le respect pour un grand nombre de vérités qu'ils avoient abjurées dans le cœur : « Sans doute nous avons de mauvais Articles de Théologie et de Métaphysique ; — mais il y aura d'autres Articles *moins au jour*, où tout sera réparé. Le temps fera disparoître ce que nous avons dit de ce que nous avons pensé. » *Let. du* 21 *Juil.* 1757. L'Encyclopédie elle-même, dans l'Article *Encyclopédie*, décèle encore mieux le manége employé pour faire d'elle une Empoisonneuse infaillible ; et La Harpe, qui ne connoissoit que trop bien les Pères de la monstrueuse Production, les appelle un *Ralliement de Conjurés — contre la Religion et l'Autorité*. C'est ce Ralliement qui donnera naissance au Ralliement d'Holbach, auquel viendront se rattacher tous les Ralliemens philosophico-maçoniques qui enfanteront l'anarchie révolutionnaire.

20. C'étoit encore une ruse des Sophistes, pour faire de l'argent et des dupes, de se faire éditeurs d'Ouvrages estimés, dans lesquels ils glissoient avec adresse leurs principes d'incrédulité, par voie d'addition ou de suppression, quelquefois par une simple

(*) Gen. I, 26.

interversion de ponctuation. Ils ont ainsi falsifié les Œuvres de Linnæus et de Bacon, celles de Newton et d'Euler, celles même de Pascal. Dans les éditions qu'ils donnèrent de ses *Pensées*, les fripons n'eurent besoin que d'ajouter au texte les trois monosyllabes *ni s'il est*, dans un endroit où il est question de l'existence de Dieu, pour faire parler en athée ce Philosophe le fléau de l'Athéisme. Condorcet étoit un des principaux Ouvriers falsificateurs du Club d'Holbach. Editeur des Œuvres d'Euler, qu'il appelle *un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la Nature ait jamais produits*, le Philosophe n'en a pas plus de respect pour les Productions du grand homme. Il mutile ses Lettres, dont il retranche les traits les plus victorieux en faveur de la Révélation, et les plus accablans pour la Philosophie moderne.

Les Sophistes, falsificateurs d'Auteurs orthodoxes, ont imité en ce point les Jansénistes, imitateurs eux-mêmes des Protestans. Les Jansénistes ont tout osé dans le dessein de se donner saint Augustin pour père, le pieux Auteur de l'Imitation pour frère, des Papes même pour complices; et, dans ce moment encore, je les vois soupçonnés d'attentats typographiques contre l'orthodoxie de notre immortel Bossuet. Aux yeux des Ministres tolérans de Louis XVI, c'étoit être boute-feu que de sonner le tocsin contre ces Faussaires hétérodoxes, et parler en philosophe que de dire comme Frédéric : « *La Prétraille venge la moindre égratignure faite à l'Orthodoxie.* Ces hommes d'Etat paroissoient ignorer qu'au siècle de Luther et de Calvin la seule transposition d'une virgule détrônoit les Rois, sinon comme cause, du moins comme prétexte : ces Hérésiarques, en effet, alléguoient le texte de l'Epître de saint Paul aux Romains : « *Omnis Anima Potestatibus sublimioribus subdita sit : non enim est potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt.* » Le texte ainsi ponctué signifie : « Que toute Ame soit soumise aux Puissances » supérieures; car toute puissance vient de Dieu; *et Celles qui* » *existent* sont dans l'ordre de Dieu. » Mais, en transposant après le mot *Deo* la virgule qui doit être après le mot *sunt*, au lieu du sens naturel et catholique : « Les Puissances qui exis- » tent sont dans l'ordre de Dieu, » on a le sens : « Les Puissances » qui sont de Dieu sont dans l'ordre. » Contre-sens perfide du Protestantisme, qui laisse aux Sujets de la Puissance la liberté

d'examiner *si elle est dans l'ordre*, pour juger *si elle est de Dieu*, et par conséquent s'ils lui doivent obéissance, ou si l'insurrection contre elle ne seroit pas *leur droit*, ou même *leur devoir le plus saint*.

21. Si un Elève de la Philosophie du dix-huitième siècle me disoit : « Après avoir lu Voltaire, J. J. Rousseau, etc., j'ai également lu, avec le désir de trouver la vérité, ce que leur ont opposé les Féron et les Bergier, les Bullet et les Clément, les Nonnotte et les Guénée, l'Auteur des *Helviennes* et celui du *Comte de Valmont*, Larcher encore et Guérin-du-Rocher, l'Archevêque Pompignan et l'Archevêque Beaumont, etc.; et, après tout cela, j'en reviens de bonne foi et sans remords à mes premiers Docteurs, je répondrois à ce jeune Philosophe : « Si vous » êtes aussi sincère que vous me le dites, consolez-vous, jeune » homme, dans votre malheur; le Ciel ne vous imputera pas » votre maladie philosophique : elle n'est que de la folie. »

22. C'est avec toute la rage qui l'animoit contre la Religion chrétienne et son divin Auteur, que Voltaire outrage dans ses Ecrits les plus grands Personnages de l'ancien Testament, et en général le Peuple juif, dépositaire des Oracles qui annonçoient le Peuple chrétien. A ses autres injures dirigées contre David, il joint celles de l'appeler *un joueur de violon* et *un faiseur de chansons*. Il entroit en convulsions quand il songeoit qu'après plus de trois mille ans, l'Univers retentissoit encore des divins Cantiques du Roi des Juifs. Il ne lui pardonnoit pas ses apostrophes attérantes à l'Impie, ses démonstrations parlantes de l'existence de l'Etre suprême, les sublimes élans de sa piété vers le Dieu de son cœur. Dans sa frénétique jalousie, il savoit très-mauvais gré à quelques Poëtes ses contemporains, et nommément à J. B. Rousseau et au Marquis de Pompignan, de s'être déclarés les admirateurs du Père de la Poésie lyrique, et d'avoir essayé de rendre, par des *Chansons* françaises, les ravissantes beautés de ses *Chansons* hébraïques. Calomniateur extravagant du peuple Juif, Voltaire lui impute tous les crimes, ne lui fait pas même grâce de celui d'antropophagie; et il fonde son accusation sur ce tableau prophétique d'Ezéchiel : « Dites aux oiseaux du Ciel et aux bêtes de la campagne : venez, accourez à la victime que je vais immoler

sur les montagnes d'Israël, pour vous en faire manger la chair et boire le sang ; — vous aurez pour pâture, sur la table que je vous dresse, le cheval et le Cavalier, et tous les Guerriers, dit le Seigneur (*). » Or Voltaire, pour montrer à ses Lecteurs des mangeurs de chair et des buveurs de sang dans la personne des Juifs, ne fait pas difficulté de métamorphoser en *Juifs* les convives que le Prophète appelle *les oiseaux du Ciel et les bêtes de la campagne*. Puis, sur son ton ordinaire de triomphe, il dit à ses complaisans Lecteurs : « Cela est positif. Et, en effet, pourquoi les Juifs n'auroient-ils pas été antropophages ? c'eût été la seule chose qui eût manqué au Peuple de Dieu pour être le plus abominable des Peuples. *Dict. phil.* ART. *Antropophages*.

23. Plus brutalement qu'ingénieusement impie, s'il faut s'en rapporter à J. J. Rousseau, ce Baron d'Holbach se faisoit attribuer toutes les Productions monstrueuses de ses Associés, dont ceux-ci craignoient de s'avouer les pères. C'est une des singulières découvertes de ce philosophe Germain que celle de cette Dévotion au *privilége exclusif de commettre les plus grands crimes sans rougir ;* et de ce Dévot *à l'ame forte et bien atroce*. C'étoit apparemment aussi par *privilége* de dévotion envers le Dieu des Chrétiens, car c'est de celle-là dont il est ici question, que les Païens étoient si cruels *sans rougir ;* qu'un Catilina conjuroit contre sa Patrie ; qu'un Sylla la faisoit nager dans le sang de ses concitoyens ; que les deux Brutus poignardoient l'un ses propres enfans, l'autre le Chef de l'Empire son insigne bienfaiteur. Elle jouissoit sûrement, par anticipation, du *privilége* en *dévotion* de Rome chrétienne, cette Rome ancienne qui, *sans rougir*, massacroit, en moins d'un siècle, vingt-deux de ses Empereurs, cette Rome qui inondoit l'Univers du sang des Chrétiens. Mais, sans remonter si haut, ils seront sans doute des *privilégiés en dévotion* parmi nous, ceux qui, *sans rougir*, conspireront contre Louis XVI et le traîneront à l'échafaud. Quoique doués d'une *ame forte et bien atroce*, ils seront animés par la *Dévotion chrétienne* ces massacreurs de leurs concitoyens les Danton et les Barnave, les Robespierre et les Marat. Il n'y aura même nécessairement que des Ames

(*) Ezech. XXXIX. 17 et seq.

dévotes dans tout le troupeau des Jacobins, puisque LA DÉVOTION JOUIT SEULE *du privilége de faire commettre les plus grands crimes sans rougir.*

Depuis surtout que la Magistrature française, infatuée de Jansénisme et de Philosophisme, avoit dénoncé, sur la foi de ces deux garans, tout un Ordre de Religieux réputés des modèles de vertu, comme fauteurs *de tous les crimes*, sous le manteau de la dévotion, la Foule impie applaudissoit à tous les Déclamateurs philosophes qui attribuoient aux Disciples d'une Religion de douceur et de charité l'esprit de révolte et les inclinations sanguinaires que respiroit leur propre scélératesse. Ce n'est pas que tous les monumens historiques, depuis l'établissement du Christianisme, ne leur donnassent le démenti. « La Religion chrétienne, leur disoit le trop philosophe Montesquieu, est surtout ennemie du despotisme. —Pendant que les Princes mahométans donnent sans cesse la mort et la reçoivent, la Religion, chez les Chrétiens, rend les Princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le Prince compte sur ses Sujets, et les Sujets sur le Prince (*). J. J. Rousseau, qu'on ne suspectera pas de partialité en faveur de la Religion chrétienne, lui rend sous ce rapport, la même justice que Montesquieu, et en appelle au jugement de l'Histoire.

24. Le peuple Français l'a goûté pendant dix ans, *le bonheur* d'être gouverné par les Philosophes; il s'en souvient, et les Générations futures rediront long-temps ce bonheur de leurs ancêtres. Rien ne devoit être bien fait que ce qui le seroit par les Philosophes. La Jeunesse devoit être parfaitement élevée quand ils seroient ses Instituteurs : ils l'ont été; et nous sommes témoins des talens et des vertus qu'ils ont communiqués à leurs Elèves. La Police même ne pouvoit être bien administrée que par la Philosophie. « La Police, disoit Manuel, ne sera bien faite que quand elle sera faite par des Philosophes. » Ce temps-là viendra; et long-temps aussi on se souviendra de la Police exercée par les Comités philosophiques de surveillance et de sûreté générale, de la Police que ce même Manuel aura exercée dans le Couvent des Carmes de Paris, et ses collègues en Police philosophique par toute la France.

(*) Esprit des Lois, *liv.* 24.

25. Raynal, apostat du Clergé, et initié à tous les secrets du Clergé, mentoit impudemment à sa conscience quand il imputoit à ce Corps d'avoir imaginé la maxime : *Que les Rois ne tiennent leur pouvoir que de Dieu :* maxime qu'il savoit fort bien avoir été transmise, par le Clergé de l'ancien Testament, au Clergé du Nouveau ; maxime protectrice de l'ordre public, que Jésus-Christ a consacrée et que ses Apôtres ont prêchée (*). Cette imputation mille fois ressassée par les Sophistes, d'un pacte entre les Prêtres et les Rois, pour tenir les peuples à la chaîne, annonce la plus insigne mauvaise foi ou la plus grossière ignorance ; et peut tenir de l'une et de l'autre. Les Prêtres qui se seroient accordés avec les Rois pour les gratifier d'un pouvoir divin sur les Peuples, se seroient donc aussi accordés avec les Peuples pour intimer aux Rois l'effrayante responsabilité de ce pouvoir ? Et, quand les Bossuet et les Fénélon ; quand les Bourdaloue et les Massillon ; et, tout récemment encore, quand les Beauvais et les Beauregard rappeloient à nos Rois l'origine de leur puissance, étoit-ce pour leur suggérer les moyens de l'abus, ou pour leur rappeler le devoir du bon usage ? Etoit-il de connivence avec le premier de nos Rois chrétiens, *pour cimenter l'esclavage* de ses compatriotes, ce courageux Rémi qui, en l'initiant au Christianisme, lui disoit : « C'est aujourd'hui, fier Conquérant, que vous devez faire suc- » céder la modération à l'orgueil du commandement. Païen, vous » avez ravagé ; Chrétien, vous devez édifier (**). »

Mais que les Sophistes comparent donc le prétendu despotisme des Rois chrétiens, à qui les Prêtres disent qu'ils exercent la puissance de Dieu et qu'ils sont *les Ministres de son Empire* (†), avec celui qui pèse encore sur les contrées idolâtres, où il n'y a point de Prêtres qui tiennent ce langage aux Rois.

26. Voltaire n'eut désiré qu'un Cromwel régicide tous le 50 ans. Raynal, son disciple forcené voudroit « qu'il y eût un plus grand » nombre de Tyrans déposés, emprisonnés, mis à mort ; qu'on

---

(*) Sap. VI, 4 ; Joan. XIX, 11 ; Rom. XIII, 1.

(**) Mitis depone colla, Sicamber ; incende quod adorasti ; adora quod incendisti. *Leg. eccl.*

(†) Sap. VI, 5.

» vît sur la place publique *un échafaud sans cesse dégoûtant du* » *sang des Souverains.* — Le Tyran, ajoute l'énergumène, est un » monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. » (Hist. phil. tom. III, pag. 317 et suiv.; tom. VI, pag. 422.) Ce prétendu tribunal régicide, que le Sophiste place au Ceylan, et que d'autres Sophistes avoient placé dans d'autres régions imaginaires, n'est qu'un trait d'érudition à la Voltaire. Ces misérables étoient bien aise de provoquer à un crime réel par des exemples fabuleux. Raynal traça les dernières nuances du dessin qu'exécuteront les Jacobins. Peu de gens encore connoissent à fond ce monstrueux hypocrite, instrument si décisif des malheurs de Louis XVI. Ce généreux avocat de l'Humanité opprimée par les Rois et par les Prêtres, ce vengeur si chaleureux de la liberté des hommes, il conspiroit lui-même leur esclavage, associé à la traite des Nègres. Enrichi par cet odieux trafic, l'apostat du Sacerdoce et de l'Humanité fit offre d'une somme de douze mille livres aux habitans d'un village du Rouergue, lieu de sa naissance, pour être employée à leur plus grand avantage. Ces bons Paysans, s'étant assemblés pour délibérer avec leur Curé sur l'offre qui leur étoit faite, l'un d'eux prit la parole au nom de tous, et dit : « Nous sommes bien pauvres, M. le Curé, et douze mille livres nous viendroient fort à propos; mais nous aimons notre Religion et notre Roi; nous ne voulons rien tenir d'un Renégat qui leur cherche querelle; nous vous prions de lui faire cette réponse de la part de toute la Communauté, sans en excepter ses parens. » Contraste bien frappant de ces honnêtes Villageois, et des *honnêtes gens* de la Capitale qui se disputoient la faveur de baiser la main qui avoit écrit les blasphèmes qu'on vient de lire.

Raynal ne pardonnoit pas à une Société de Prêtres vertueux, dont il avoit été membre, de l'avoir expulsé de son sein. Il conçut dès lors une aversion contre tous les Prêtres, qui, comme celle de Voltaire, tenoit de la frénésie. Partout dans ses Ecrits, il fait de pénibles efforts pour amener le sarcasme contr'eux, ou le blasphème contre la Religion dont ils sont les ministres, et contre les Rois qu'ils font profession de révérer. Dans une leçon qu'il a l'impudence de faire à Louis XVI, après avoir brutalement reproché au Monarque l'éducation qu'il a reçue, parce qu'elle n'avoit rien eu de philoso-

phique, l'insolent Histrion, avec toute la modestie des héros de sa Secte, se propose pour modèle, et n'a pas honte de dire, en continuant son apostrophe : « Je suis un homme de bien, et un de tes » meilleurs Sujets. — Le matin et le soir j'élève des mains pures » vers le Ciel. » *Histoire philosophique*, tom. II, pag. 355. Et n'étoit-ce pas, en effet, un grand *homme de bien*, ce Prêtre apostat et persécuteur encore de sa Religion désertée ! N'étoit il pas *un des meilleurs Sujets* de Louis XVI, ce conseiller atroce de rebellion et de régicide ! N'étoient-elles pas des *mains* bien *pures*, celles que levoit au Ciel le blasphémateur forcené de tout ce qu'il y a de sacré sur la Terre ; le cynique octogénaire qui révéloit à ses contemporains les honteux secrets de ses soupirs adultères, qui donnoit la préférence aux mystères impudiques des Décades japonnoises sur les saintes pratiques de nos Solennités religieuses !

27. Nos Philosophes de l'an 2440, ou si l'on veut de 1789, réduiront en effet le Pape au titre d'Evêque de Rome, par leur *Constitution civile du Clergé*. Leur zèle anti-papal ira plus loin ; et, en attendant le jour et les moyens d'exterminer le Souverain Pontife, ils le brûleront en effigie. Seroit-ce faire injure à l'Auteur du *Nouveau Tableau de Paris* que de supposer qu'il fit partie de la Troupe joyeuse qui alla danser autour du bûcher de Pie VI ; comme il nous apprend qu'il courut se réjouir avec ses dignes Frères et Amis autour de l'échafaud de Louis XVI ? Mais il faut que ce Philosophe ait été bien savamment initié aux secrets révolutionnaires pour nous les avoir révélés avec une si étonnante précision, au moment où Louis XVI ne faisoit que de monter sur le trône, et en 1775.

On ne s'appercevoit que trop bien dès lors que les Disciples de Voltaire et de Rousseau préparoient et désiroient une Révolution à la Luther et à la Calvin, qui les fît *marcher sur les têtes mitrées et couronnées* : on pouvoit aussi prévoir leur *remède affreux mais nécessaire*, *d'une guerre civile*, leur déchaînement contre la Métropole de la Catholicité, la rupture même des nœuds sacrés du Mariage par la licence du

divorce ; mais il n'appartenoit qu'à un Secrétaire intime du Conseil philosophico-maçonique de nous faire lire si longtemps avant l'évènement ses détails les plus singuliers, et jusqu'à la phrase : *Le nom de Mont-Martre est anéanti.* Ce nom sera en effet échangé contre celui de *Champ de repos ;* et la rue dite des *Martyrs*, qui y conduit, porte encore aujourd'hui son inscription philosophique : *Rue Champ-de-Repos.*

Fin des Notes du Livre huitième.

NOTES

RELATIVES AU LIVRE NEUVIÈME.

1. DEUX ans avant que parût *le Système de la Nature*, imprimé pour la première fois en 1770, l'Instituteur du fils du Baron d'Holbach, *la Grange*, nous avoit donné, en magnifique édition, la traduction du très-absurde, mais très-impie Lucrèce *sur la nature des choses*, accompagnée de notes très-philosophiques; le tout revêtu d'un privilége du Roi, et d'une approbation. Le censeur Dupuy, donna pour motif de sa complaisance à approuver, que le Système professé par l'Auteur étoit *trop absurde pour être dangereux*. Cependant, si on se donne la peine de comparer cet Ouvrage à ceux de nos Philosophes qui ont paru depuis, et surtout avec leur correspondance, on se convaincra que l'absurdité du système n'a pas empêché ces absurdes Docteurs de se l'approprier, et d'en faire part à leurs crédules Disciples.

2. Un Français qui feroit la question : « Est-il bien vrai qu'il » y ait eu un Charlemagne ! » se feroit citer proverbialement comme le plus ignorant des hommes. Cependant l'existence de ce grand homme est attestée par bien moins de monumens authentiques que celle du Législateur des Juifs; son histoire est bien moins fameuse que la sienne dans les Annales du Monde : et Voltaire fait la question : « Est-il bien vrai qu'il y ait eu un » Moïse! *Philos. de l'histoire.* » *Dict. philos. art.* MOÏSE, etc. Si, ensuite, il lui fait grâce de l'existence, c'est pour travestir en homme des plus méprisables, celui qui avoit fait l'admiration des Païens même avant qu'il ne fût la lumière des Chrétiens.

Le critique de Moïse n'a besoin, pour le rendre ridicule et suspect dans son récit le plus simple, que de lui prêter sa propre ignorance. Moïse parle de la Loi et des tables de pierre sur lesquelles elle fut écrite. Voltaire, au lieu du Décalogue, suppose le Livre entier où il se trouve; et, dans sa traduction il fait, de deux tables de pierre, du mortier; puis il demande : « Com-

» ment écrire tout un Livre sur du mortier ? » *Examen important*, pag. 13. Et tous les doctes Disciples du docte Maître, de répéter après lui : *Comment écrire tout un Livre sur du mortier !*

Dans son acharnement contre Moïse, et sur les vaines difficultés, si victorieusement tranchées par Bossuet sur l'Auteur du Pentateuque, Voltaire, embrassant le système de quelques Incrédules, fera Esdras auteur ou corrupteur du Pentateuque au retour des Juifs à Jérusalem, après la captivité de Babylone ; et, pour aider Esdras dans la folle entreprise de tromper toute sa Nation et de lui faire oublier tout ce qu'elle sait, il lui adjoindra Jérémie, Jérémie mort 123 ans avant l'époque où il le fait le complice d'Esdras. Ces sortes d'anachronismes ne coûtent jamais à Voltaire, surtout pour mettre la Religion en défaut. Dans un autre endroit, il mettra en scène le philosophe Epicure, deux siècles avant sa naissance.

Le Critique toujours judicieux de nos Livres sacrés avoit à rendre en français la phrase latine : *Habuit quoque Salomon quadraginta millia equorum in stabulis. II. Paralip. IX*, 25. La traduction d'un petit Ecolier de huit ans, eut été, que Salomon tenoit aussi quarante mille chevaux dans ses écuries ; Voltaire traduira qu'il tenoit ses chevaux dans quarante mille écuries ; et puis il se récriera tout à son aise contre la nombreuse cavalerie que l'Historien sacré donne à ce Prince. Pour nous rendre son ignorance problématique sur les hommes ou sur les choses dont il parle sans les connoître, Voltaire aura soin d'en parler contradictoirement. S'il faut l'en croire les Egyptiens furent « un peuple de misérables » et de vils esclaves dans tous les temps. » *Dict. phil. art.* APIS. Et s'il faut encore l'en croire, l'Egypte étoit, dès le temps d'Abraham « un Royaume florissant, une Nation puissante, guerrière, » commerçante. » *Même Dict. art.* CIRCONCISION.

Les Juifs, au rapport de Voltaire, n'avoient pas même de mot pour exprimer le nom de Dieu. Il en donne pour preuve, dans un premier Ouvrage, qu'ils empruntèrent le nom de Jéhovah des Syriens. *Raison par alphabet ;* pour seconde preuve, dans un second Ouvrage, qu'ils l'empruntèrent non plus des Syriens, mais des Phéniciens. *Diction. philos.* Enfin, pour troisième preuve, dans un troisième Ouvrage, qu'ils ne l'empruntèrent ni des Syriens ni des Phéniciens, mais des Egyptiens, *comme les vrais Savans n'en*

doutent pas. Philos. de l'hist. Et, sans être vrai savant à la Voltaire, il n'est personne qui sache lire et qui doute que ce furent, au contraire, les Juifs qui nommèrent Jéhovah aux Egyptiens, dont le Roi, sommé par Moïse, au nom de Jéhovah, de laisser sortir son peuple de son empire, répondoit : « Qui est Jéhovah, pour que » je lui obéisse ! Je ne connois point Jéhovah. » *Exod. V.* 2.

Mais c'est surtout lorsqu'il est question de la Religion chrétienne, de son divin Auteur ou de ses fidèles Disciples, que Voltaire se débat en énergumène, chez qui l'on ne sait ce qui domine le plus ou la platte ignorance ou la brutale impiété. C'est ainsi que, dans son *Examen important*, en parlant de saint Paul il vous dira : « Ce » Paul se dit citoyen Romain, j'ose affirmer qu'il ment impudem- » ment. » Et cet Apôtre aura été un menteur impudent, parce que le savant Voltaire aura fait un citoyen de *Tharsis* de celui qui se dit citoyen de *Tharse*, ville de Cilicie, qui tenoit en effet de Jules-César, le droit de bourgeoisie romaine. Notre Philosophe-girouette fera d'abord de Zoroastre « un grand homme, le sage Législateur » des Perses, » il louera comme « les plus anciens Livres du monde » ses Ecrits incontestablement authentiques. » Puis ensuite il appellera Zoroastre « un fou plus dangereux que Nostradamus, un éner- » gumène ; » et ses Ecrits « un fatras abominable, dont on ne peut » lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. » Voyez *Diction. philos. art.* ABRAHAM. *Let. de quelques Juifs*, tom. II, pag. 219.

Bravant tous les monumens de l'histoire, tant sacrée que profane, Voltaire présente les plus grands Princes qui ont protégé la Religion chrétienne, comme des hommes sans talens et sans vertus, et les Princes ses persécuteurs, sans en excepter ni Julien l'apostat ni le cruel Dioclétien, comme des Princes sages et modérés. En vain tous les historiens païens seront d'accord avec les historiens chrétiens pour raconter les supplices recherchés dont ces Princes barbares punissoient le crime d'être Chrétien, les uns comme les autres seront des calomniateurs, Voltaire sait beaucoup mieux qu'eux ce qui se passoit de leur temps chez eux ; et il nous apprendra que ce Dioclétien, dont on a fait un si furieux persécuteur des Chrétiens, fut, au contraire, « pendant plus de dix-huit ans » leur protecteur déclaré. » *Diction. philos. art.* CHRISTIANISME. Il n'en coûtera pas plus au savant historien pour faire disparoître

une Légion entière de Martyrs que pour anéantir les victimes particulières du fanatisme sanguinaire des Romains : il prononcera avec assurance, qu'*il n'y eut jamais de Légion thébaine*. Il le répètera jusqu'à trois fois, dans trois Libelles différens. *Examen important*, pag. 148; *Traité sur la Tolérance*, pag. 82; *Essai sur l'Hist. gén.* tom. I, pag. 106. Et qui, des savans Lecteurs du savant Voltaire, se fût douté, après ce triple démenti, qu'il y eût eu, non pas seulement une, mais deux Légions thébaines, la *Diocletiana*, et la *Maximiana Thebeorum !* Pancir. Notice de l'Emp. d'Or. ch. 35 et 53.

Si Voltaire apprécie quelquefois certaines Institutions catholiques dans le sens des vrais sages, c'est pour les juger l'instant d'après dans le sens de son ignorance. Ainsi, d'accord sur les avantages de la Confession avec les Moralistes et les Politiques les plus judicieux, d'accord avec J. J. Rousseau qui dit : « Que » de restitutions, que de réparations la Confession ne fait-elle » pas faire chez les Catholiques ! » *Emile*, tom. III, pag. 132. Voltaire, dans son *Catéchisme du Curé*, définira aussi la Confession : « Une chose excellente, un frein aux crimes ; — une » institution très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine » à pardonner, les voleurs à restituer. » Puis Voltaire, ignorant si une chose *excellente* est une bonne chose, si *un frein aux crimes* est utile dans les Sociétés, nous dira que « c'est un pro- » blème si la Confession n'y a pas fait plus de mal que de bien. » *Dict. phil. Catéchisme du Curé.* Ce qui n'est pas problématique, c'est que ce frein des crimes n'en étoit plus un ni pour les Philosophes ni pour leurs Disciples à qui ils avoient appris à le secouer.

Dans tout son fastidieux étalage d'érudition anti-chrétienne, Voltaire n'offre qu'un fatras d'ignorance et de hardis mensonges, présentés sur le ton confiant de la vérité incontestable. Il est fécond en citations d'Auteurs révérés chez les Catholiques ; et ses citations ou déposent contre ce qu'il veut prouver ou ne déposent rien. Il vous dira par exemple que saint Augustin convient que la chaîne des faits miraculeux est interrompue. *Dict. phil. art.* MIRACLES. Il vous donnera pour garant de son assertion le Livre de la *Cité de Dieu*, et saint Augustin, dans ce Livre, rappelle à ses contemporains plusieurs miracles opérés sous leurs yeux, et il en

cite dont lui-même fut témoin. Il s'appuiera de l'autorité de saint Justin, *dans son Commentaire sur Isaïe;* et Voltaire est le seul Savant qui ait ouï parler d'un Commentaire de saint Justin sur Isaïe. Il vous dira avec hardiesse : « S. Jérôme et Eusèbe rapporr- » tent, etc. » *Diction. philos. art.* CHRISTIANISME. Vous vérifiez, et il vous reste démontré que le rapport de S. Jérôme et d'Eusèbe, est tout entier du rapporteur Voltaire.

Dans son aveugle acharnement à poursuivre la Religion, ce philosophe étoit flatté de faire croire et d'entendre dire à ses Disciples qu'il savoit *parler* contr'elle *toutes les langues ;* et, dans le fait, il ne sut jamais que sa langue maternelle. Dans le latin même, s'il veut le parler, il fait des solécismes, et, s'il le traduit, des contre-sens. Ainsi, dans son *Evangile du jour*, transformera-t-il en *jeune Pénitent* un jeune Scélérat, *piacularis adolescens.* Il avoit la manie des citations grecques, qu'il faisoit à peu près comme les Pédans de Molière font les leurs, par solécismes et barbarismes ; écrivant *Basiloi* pour *Basileis*, *Eidoios* pour *Eidoion*, *Demonoi* pour *Démonès*, *Symbolein* pour *Symballein*, *Hellenos* pour *Hellen*, *Graïos* pour *Graïcos*, *Idiotoi* pour *IdioTAI*, etc. (Phil. de l'Hist., Dict. phil., Quest. sur l'Encycl.).

Voltaire parle sans cesse de la Bible : il traduit, il commente la Bible ; aucun Savant avant lui n'a entendu la Bible, et il donnera *sa Bible enfin expliquée.* Que lui importe d'avoir contre lui toute l'Antiquité savante, et, parmi ses contemporains, les Bullet et les Nonnotte, les Larcher et les Guenée, les Guerin-du-Rocher et bien d'autres Savans encore ? il a pour lui l'infaillible Ecole de ses *honnêtes gens.* Et qui oseroit leur dire que leur Docteur par qui *la Bible est enfin expliquée*, n'y sait pas compter jusqu'à cinq, ou que, du moins, il n'y sent pas la force étymologique du mot *Pentateuque*, puisqu'il compose ce Recueil de plus de cinq Livres, et qu'il l'enfle des Livres de Moïse, du Livre de Josué et d'autres Livres encore. *Philos. de l'Hist. art.* MOÏSE. Qui oseroit dire au Savant, à qui son Siècle dut de voir l'Hébreu *enfin expliqué :* « Vous n'êtes qu'un risible ignorant » dans cette Langue ; qui avez confondu une *Dynastie* avec un » *Pays ;* des *Prêtres avec des bouteilles*, un *vaisseau*, nommé » *le Scyphus*, avec un *verre à boire*, un *Poëme* avec l'*Abré-*

» *viateur*

viateur de Zoroastre, etc. etc. » *Voy. Let. de quelques Juifs. Tom. II, p. 211 et suiv.* Et qui ne croit, au contraire, entendre toute la docte Ecole du docte Hébraïsant faire avec lui des commentaires à perte de vue contre la Bible sur ce pays-Dynastie, ces Prêtres-bouteilles de verre, ce goblet-vaisseau de mer, ce Poëme-Ecrivain; commentaires aussi spirituels que ceux qui naissoient de l'idée des Juifs, pris par le même Docteur, pour les oiseaux de proie appelés pour manger le cheval et le cavalier.

Quand la Bible eut été *enfin expliquée* par l'homme qui ne savoit pas même lire l'Hébreu, et qui s'étoit caché sous le nom des Aumôniers du Roi de Prusse, d'Alembert prioit le royal Frère de faire déclarer pas son Ministre en France que ce Libelle étoit réellement l'Œuvre de ses Aumôniers. « Votre Majesté, ajoute-t-il, » feroit, par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la » Philosophie lui auroit une obligation signalée, digne de toutes » celles qu'elle vous a depuis si long-temps. » *Let. du 3 Déc. 1776.* Mais Frédéric répondoit à d'Alembert, que cette Production de Voltaire n'étoit qu'une compilation « des sentimens de quelques » Anglais et de leurs critiques de la Bible. — Mais, ajoute-t-il, » si on parloit sérieusement en France de mes Chapelains, on » riroit au nez de mon Ministre, tant ma réputation est mal établie » en fait d'orthodoxie. *Let. du 25 Janv. 1777.*

3. Le siècle qui expire, et la lie n'en est pas encore entièrement écoulée, le dix-huitième siècle étoit plein d'admirateurs enthousiastes de J. J. Rousseau, qui crioient à leur contemporains : « Ce grand homme est bien trop profond pour que vous l'entendiez ! » Sublimes igorans, qui se flattoient d'entendre le Sophiste qui jamais ne s'entendit lui-même ; ou qui ne s'entendoit que comme ces oracles versatils, pour se jouer d'un plus grand nombre d'imbécilles par le pour et le contre hardiment prononcés sur les mêmes objets. Qui parla jamais de l'Evangile et de son divin Auteur en termes plus majestueux et plus vrais que J. J. Rousseau ? et qui en parla en termes plus révoltans et plus faux ! Ecoutez-le : la sainteté de l'Evangile parle à son cœur ; l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros. Rousseau déplore l'aveuglement de ceux qui osent mettre en parallèle un sage Socrate, avec *Jésus, dont la vie et la mort sont d'un Dieu.*

Emile, Tom. III, p. 118. Eh bien ! cet Evangile, aux caractères de vérité si grands et si frappans, sera, au jugement du même philosophe, « plein de choses qu'il est impossible à tout homme » sensé de concevoir ni d'admettre. » *Emile, Tom. III, p.* 120. La Religion de cet Evangile sera « si évidemment mauvaise que » c'est perdre le temps, de s'amuser à le démontrer. » *Cont. soc., p.* 220. La grande raison qu'il en donnera, et qui frappe surtout sur les Disciples catholiques de cette Religion, c'est que ne sachant pas s'opposer à leurs Tyrans, *les vrais Chrétiens sont faits pour être esclaves. Cont. social, p.* 225. Enfin Rousseau, révolté de la comparaison qu'on ose faire entre Jésus et le plus sage des Philosophes de l'Antiquité, en établira une lui-même entre Jésus et Mahomet; et ce sera pour placer l'Evangile au-dessous de l'Alcoran, et donner des vues *moins saines* à Jésus, dont la vie et la mort sont d'un Dieu, qu'à ce Chef de brigands arabes, dont la vie et la mort sont du plus vil des imposteurs. *Cont. soc. p.* 216.

Rousseau reproche à la Religion catholique, qu'il appelle *le Christianisme romain*, de donner à l'homme *deux patries. Cont. soc., p.* 220. Mais il ignoroit donc que les Religions les plus superstitieuses, sans en excepter le Paganisme, professent le Dogme d'une double patrie, dont la future doit réparer les erreurs de la présente ; et dans laquelle les Crimes heureux doivent trouver leur châtiment, comme la vertu persécutée ses récompenses. Le Déiste ignoroit ici ce que lui-même reconnoit en plusieurs endroits. S'il étoit de bonne foi, en jugeant la Religion qu'il a successivement reprise et abandonnée, quelle n'étoit pas son ignorance, quand il supposoit le Catholique « soumis à des » devoirs contradictoires, qui l'empêchent de pouvoir être à la » fois dévot et citoyen. » *Cont. soc., p.* 220. A-t-on la moindre notion de la Religion catholique, quand on ignore qu'on ne peut y être *dévot* qu'on ne soit en même temps, et par cela même, citoyen affectionné à sa patrie, et non moins zélé pour la servir pendant la paix que pour la défendre pendant la guerre !

Aucun Philosophe n'a rassemblé autant de brillans sophismes et de chicannes captieuses que Jean-Jacques Rousseau, soit contre la Révélation soit contre l'Autorité qui en est l'interprète infaillible, et aucun Sophiste n'a jamais mieux fait sentir que lui, par ses ignorances, ses fluctuations et ses éternelles

contradictions, combien ce double moyen d'éclairer la raison humaine et de fixer ses incertitudes sur les objets les plus importans, étoit à la fois et nécessaire à l'homme et digne de la Sagesse qui en fit choix. Le Précepteur d'Emile nous peint partout la Nature vicieuse, soit dans ses Ecrits soit dans sa déplorable vie ; et il n'en dit pas moins : « Obéissons à la Nature ; — nul n'est excusable de ne pas lire dans le grand Livre de la Nature, parce qu'il » parle à tous les hommes une Langue intelligible à tous les » esprits. » *Emile, Tom. III, p.* 69 *et* 116. Il veut aussi que l'homme obeisse à la Raison même en matière de Religion. *Emile, Tom. III, p.* 99. Il le veut ; et pourtant il a dit : « Trop souvent » la Raison nous trompe ; nous n'avons que trop acquis le droit » de la récuser. » *Emile, Tom. III, p.* 64. Enfin, laissant et la Nature et la Raison, il s'en tient, pour un instant, à la Conscience, dont il fait le « guide assuré d'un être ignorant, le juge » infaillible du bien et du mal. » *Emile, Tom. III, p.* 75. Et pourtant encore cette Conscience, *guide assuré, juge infaillible*, « le fanatisme ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. » *Emile, Tom. III, p.* 76.

J. J. Rousseau confirmera encore ces démentis qu'il donne lui-même à ses principes, en nous disant : « Je méditois sur le triste sort des Mortels, flottant sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté, qui méconnoit sa route, et qui ne sait ni d'où il vient ni où il va. — Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, et que l'orgueil est la seconde. — Nous nous ignorons nous-mêmes : — des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils sont au-dessus de la région sensible. Pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination. — Philosophe, tes lois morales sont fort belles ; mais, montre-m'en, de grâce, la sanction. » *Emile, Tom. III, p.* 17, 18, 19, 133.

Enfin, après tant d'aveux, qui démontrent combien la Philosophie, la Raison, la Nature, et même la Conscience sont des guides trompeurs ou incertains en matière de Religion, J. J. Rousseau renforce encore, malgré lui, notre dogme catholique sur la nécessité de la Révélation et d'une Autorité infaillible qui en soit l'interprète, par l'aveu qu'il nous fait de l'étrange désordre

où est tombée sa malheureuse Eglise, livrée à des Docteurs d'ignorance, dont il nous dit lui-même : « Ils ne savent plus ce » qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. — On » leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre. On » leur demande quel mystère ils admettent, ils n'osent répondre. Sur » quoi donc répondront-ils ! » *II.e Let. écr. de la Mont.*

Par une prétendue force d'esprit, qui dépose bien plus de la foiblesse et de l'ignorance, J. J. Rousseau s'accorde, quoiqu'en partie seulement, avec Voltaire, pour combattre les miracles qui ont triomphé de la Philosophie païenne et conquis le Monde à Jésus-Christ ; et le Sophiste ne sent point la force de l'argument que l'Evêque d'Hippone, meilleur raisonneur que lui, faisoit près de quinze siècles avant lui aux Sophistes de son temps : « La Religion chrétienne sans armes et sans forces humaines, a renversé les Dieux de Rome et de la Grèce ; elle est établie dans le Monde : c'est un fait. Prétendez-vous que cette Religion, le fléau de l'orgueil philosophique et des passions altières, se soit établie sans miracles, je suis prêt à vous l'accorder : mais vous n'y gagnerez rien encore ; car vous serez forcés de convenir alors qu'un pareil établissement, sans miracles, est lui-même le plus étonnant de tous les miracles. »

Un des argumens de J. J. Rousseau contre la preuve tirée des miracles, c'est que, pouvant être imité par le prestige, le miracle selon lui, ne prouve pas plus que le prestige. *Emile, T. III. p.* 69. Objection qui paroît tellement concluante au Raisonneur qui la propose, qu'il s'écrie, de ce ton de triomphe qui étonne et entraîne l'Ignorance : *Que pensez-vous de cet Argument !* Ce qu'en pensera l'homme sensé, c'est qu'il est de la force de celui-ci : « Le » mensonge peut imiter la vérité, donc la vérité ne prouve pas » plus que le mensonge. » Comme si l'on pouvoit, sans outrager le bon sens, mettre en parallèle les miracles de Jésus-Christ, cette suite de miracles éclatans et de premier ordre, faits au nom de la Divinité, prédits des siècles avant qu'ils ne fussent faits, attestés par des milliers de témoins et des témoins martyrs, avec quelques prestiges d'obscurs Jongleurs. Peut-on affecter une plus idiote crédulité ou une plus sacrilége dérision, que de prétendre que la résurrection des Morts, opérée par Jésus-Christ, pourroit bien n'être qu'un secret perdu, et de nous dire à ce sujet : « On a » trouvé le secret de ressusciter les Noyés, on cherche celui de » ressusciter les Pendus. » 3.e *Let. de la Mont.*, *p.* 102.

Nous observerons, sur ce même sujet, que J. J. Rousseau opine : qu'il « faudroit enfermer ceux qui prétendent qu'un » miracle est impossible ; » et que Voltaire, au contraire, transforme en *fous des plus absurdes* ceux qui prétendent qu'un miracle est possible. *J. J. Rousseau*, 3.e *Let. de la Mont. Volt.*, *Dict. phil.*, *art.* MIRACLES. D'où il s'ensuit que, jugés l'un par l'autre, le Docteur de Ferney et le Docteur de Genève étoient des *fous qu'il eût fallu enfermer*. Jamais, sans doute, ces deux Rivaux n'eurent aussi incontestablement raison. Et que de maux épargnés au Genre-humain, et surtout à notre France, si son Gouvernement eût fait enfermer ces deux Maniaques, avant que leur dangereuse folie ne fût devenue épidémique.

4. Voltaire avoit toujours fait profession d'être plus Anglais que Français, et moins dévoué au Roi de France qu'au Despote de Prusse, à qui, dès 1740, il écrivoit :

. . . . . De Louis je ne dirai rien ;
Mais, plût à Dieu, grand Roi, que vous fussiez le mien !

Dans d'autres Lettres, il lui dira : « Morival pense que l'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Velches. — J'approuve fort ce sentiment, tout Velche que je suis. — Je serois très-surpris si notre Puissance ou Impuissance osoit attaquer Votre Majesté. » *Let. des mois de Mai* 1775 *et Avril* 1777. Révolté de ce que Voltaire osoit lui écrire contre son Roi, Frédéric lui répondoit : « Laissez en paix les Mânes de Louis XV ; — la passion sombre et atrabilaire n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. » *Let. du* 30 *Juil.* 1774.

Cet esprit séditieux du Maître anima constamment les Disciples. La personne la plus à portée qu'il y eût en France de connoître les Philosophes du temps, qu'elle voyoit tous les jours dans la société de sa mère, la Marquise de la Ferté-Imbaut, les jugeoit disposés à faire à leur patrie tous les maux qu'ils lui ont faits. Nous lisons dans ses Mémoires : « Dans le temps de la guerre de 1757, où nous avoient engagés les funestes intrigues de Madame de Pompadour ; lorsque, tous les ans, nous perdions une bataille, par la faute des mauvais Généraux qu'elle choisissoit, Helvétius, d'Alembert, M. Turgot et tous leurs disciples

se montrèrent si mauvais citoyens, si frondeurs de notre Gouvernement, et si enthousiasmés du mérite du Roi de Prusse qu'à chaque nouvelle d'une bataille perdue par les Français, ils s'attroupoient autour du grand bassin des Thuileries, et se livroient à la joie, d'une manière si indécente, qu'émue d'indignation, je les appelai *des Conjurés*, nom qui leur est resté dans toute la Société. Le Gouvernement irrité leur fit écrire par M. de St. Florentin, que, s'ils continuoient on les mettroit à la Bastille. Ils furent ainsi contraints de concentrer leur joie dans les maisons où ils se rassembloient. »

« Quand le Cardinal de Bernis, qu'ils ne pouvoient souffrir, parce qu'il connoissoit bien leurs principes, et qu'il ne les estimoit pas, fut exilé, dans le mois de Décembre 1759, ils furent enchantés et coururent se ranger sous le drapeau du Duc de Choiseul, qui avoit toujours cherché à leur plaire, et qui, en effet, leur avoit plu par la conformité de ses principes avec les leurs. — La Duchesse d'Anville, en particulier, avec sa Société, parut alors autant enthousiasmée du *mérite* du Duc de Choiseul qu'elle le fut depuis, sous le règne de la du Barry, des *vertus* de M. Turgot. Lorsque la scène a changé, à la mort du Roi, que l'on a vu M. de Maurepas rappelé à la Cour, et que le Duc de Choiseul en a paru éloigné pour toujours, on s'est retourné du côté de l'Archevêque de Toulouse et de M. Turgot, que madame d'Anville commençoit à aimer à la folie. — La conquête du Monarque leur parut bien avancée, lorsqu'ils virent M. d'Angivilliers, qui est vendu à M. Turgot, porté par M. de Maurepas lui-même dans l'intérieur du Roi. Leur triomphe s'accrut encore infiniment, lorsqu'ensuite M. de Malesherbes fut appelé au ministère. »

C'étoit ainsi que la fille de la célèbre Philosophe Geoffrin parloit des Habitués de la maison de sa mère, au mois de Mai 1776. Elle auguroit, à cette époque, qu'ils feroient « beaucoup de mal, en » donnant de rudes secousses au Royaume, en allumant, par » degrés, la guerre entre le Peuple et les Nobles, en inspirant une » haine aveugle contre les Parlemens et les Prêtres. — Telle est, » dit-elle en finissant son tableau, l'histoire curieuse de cette intri- » gue de l'ambition des Philosophes, qui aura certainement des » effets importans en matière d'État. C'est pour la seconde fois que » je me suis trouvée, par hasard, à portée de pénétrer leurs secrets » les plus fins, et de voir dans son ensemble tout leur plan

» ambitieux, qui ne tendroit pas à moins qu'à vouloir régir le » Royaume. »

5. Nous avons pour nous une Epée qui peut nous rassurer contre toutes les Epées du monde. Mais la dépravation des mœurs fut toujours un présage de décadence et de dissolution au sein des Empires même les plus florissans ; et j'avoue que l'impudeur épidémique de nos Femmes du haut ton, qui est le signe le moins équivoque de cette dépravation, m'effraie plus en ce moment pour notre patrie que ne feroient trois cent mille Russes et autant d'Anglais encore sur nos frontières. La Philosophe qui réclamoit la communauté des femmes ne vouloit que la *demi-nudité* : nos Françaises du jour sont des Nudités complètes, et complètement dignes du siècle qui a sanctifié le divorce. Le Libertin à épaulettes ou sans épaulettes cajole ces Engageantes, quand elles se présentent dans un sallon, et elles en sortent contentes d'elles-mêmes ; mais qu'elles écoutent à la porte, elles apprendront de la bouche de ce même Libertin, qu'elles sont autant méprisées que leur impudeur les rend méprisables. Jeune insensée, qui jetez ainsi aux yeux du Public votre demi-nudité, et lui montrez encore l'autre demie sous des transparens, dites-moi : êtes-vous en puissance de mari ! eh bien, croyez que vous n'avez pour époux qu'un sot et un singe d'Helvétius. Etes-vous encore sur la tutelle maternelle ! tenez-vous pour assurée que votre mère ne trouvera son gendre que dans quelque Loge de ces *Frères* philosophiquement illuminés, qui prennent aujourd'hui une épouse sans croire à sa vertu, sauf à la délaisser demain, sans croire lui faire injure.

6. Ce Diderot, l'un des forts du Club d'Holbach, eut été bien digne de figurer à l'Académie française au déclin du dix-huitième siècle, et l'on a lieu de s'étonner qu'il n'y ait pas été poussé. Ce ne fut pas la faute de Voltaire, qui écrivoit à ce sujet : « Vous voulez que Diderot entre à l'Académie, et il faut en » venir à bout. — Ah ! qu'il me seroit doux de recevoir à la fois » Diderot et Helvétius. *Let. à d'Al.* 9. *Juil.* 1760. — Mon divin » Ange, mettez Diderot de l'Académie : c'est le plus beau coup » qu'on puisse faire dans la partie que la Raison joue contre le » Fanatisme. *Au Comte d'Argental*, 11 *Juil.* 1760. — Madame » de Pompadour se fera un mérite et un honneur de soutenir » Diderot. *A d'Al.* 28 *Juil.* 1760. — Les Dévots diront que Diderot

» a fait un Ouvrage métaphysique, qu'ils n'entendent pas : il n'a » qu'à répondre qu'il ne l'a point fait, et qu'il est bon catho- » lique : il est si aisé d'être bon catholique ! » *A l'Académi- cien Duclos*, 12 *Août* 1760. Rien en effet de plus aisé alors que de se jouer de la Religion catholique. C'étoit l'époque précise où Choiseul et Pompadour à la Cour, le Jansénisme et la Magistrature à la Ville, conjuroient sa ruine et la préparoient en France par la destruction des Jésuites.

7. Si M. de Lalande avoit oublié le nom de l'impertinent Astronome italien qui lui fit fermer sa porte comme à un *ignorant*, M. l'abbé *de Vergès* pourra encore le lui rappeler. Mais, qui ne sait que le haut savoir astronomique de l'Académicien remonte jusqu'au temps de la fameuse éclipse qu'il fit annoncer aux Parisiens ? Comme elle devoit être totale, et qu'elle arrivoit un Dimanche, l'Académie, au nom du Savant, fit prévenir les Curés de Paris de devancer l'heure fixée pour les Messes paroissiales ; et la Police donna des ordres pour que les réverbères fussent allumés au moment où les étoiles paroîtroient en plein jour. Tous les Badauds trompés crurent se venger en chansonnant l'Astronome, comme s'il eut été cause du caprice de la Planète qui, au lieu de se placer à la distance convenable pour nous dérober le disque entier du soleil, se tint à celle qui ne produisit qu'une éclipse annulaire; ce qui rendit inutile la précaution des Messes dites et des réverbères préparés.

Une autre curiosité très-philosophique, que la lunette astronomique du Savant découvroit dans le Ciel dès 1788, et que ses savants Disciples ont très-bien observée comme lui, c'est que la Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus ne sont autre chose que la Constellation du Zodiaque appelée *la Vierge*, et qui représente Isis et le petit Orus.

Le toujours savant, et de plus en plus savant, M. de Lalande, continue de nous éclairer du sein de l'Institut comme il nous éclairoit du sein de l'Academie. Dans son *Annuaire*, *extrait de la connoissance des temps*, pour la présente année 1806, il nous apprend que « l'An 1480 avant l'ère vulgaire, Moïse arrêta » le soleil près de Gabaon : » d'où il s'ensuit que le *Sta sol*, attribué jusqu'à présent à Josué, est dévolu à Moïse. Et qui peut mieux le savoir que celui qui vit en confidence si intime

avec les astres ? Une chose plus curieuse encore, et qui a échappée aux ignorans de tous les siècles jusqu'au savant M. de Lalande, c'est que Moïse arrêta le soleil 29 ans après sa mort; ce que nous apprend l'Académicien dans le même Ouvrage, où il rapporte la mort de Moïse à l'an 1451. Des ignorans, qui n'ont l'esprit d'être ni athées, ni astronomes, ni peut-être même Franc-maçons, tous titres qui recommandent singulièrement M. de Lalande, ne sont pas faits pour comprendre, comme lui, que l'homme, *production de la Nature*, peut très-bien se reproduire, mourir l'an 1451 et revenir arrêter le Soleil l'an 1480.

Si l'Astronome descend jusqu'à se faire Géographe, c'est toujours pour se tenir à une hauteur de savoir également miraculeuse; pour faire de Saladin un philosophe espagnol, transporter en Espagne Damas de Syrie, où il mourut; et nous faire lire, dans son même *Annuaire* : « An 1193, mort de Saladin, » conquérant et Philosophe en Espagne. » Enfin notre célèbre Astronome, instruit sur toutes choses, comme on ne l'est pas, après nous avoir montré des prodiges inouis dans les Cieux et sur la Terre, nous en fera voir de même force sur la mer; et dissipera tous nos doutes sur Moïse qui arrêta le soleil 29 ans après sa mort, en ramenant André Doria, mort en 1560, livrer la fameuse bataille de Lépante en 1571.

C'est grand dommage qu'il soit venu à la pensée de l'Empereur des Français, au milieu de ses expéditions militaires d'interdire à notre Savant la faculté de professer l'athéïsme, par une Lettre qui fut lue en séance publique à l'Institut, le 26 Décembre 1805. Heureusement, pour les progrès des lumières et pour les amateurs du curieux, que le Procureur-général des Athées, après avoir promis *de se conformer aux intentions de l'Empereur*, n'imagine pas qu'une telle promesse soit obligatoire. « Toujours » dévoré du noble feu de l'athéisme, nous dit un Journal, il » vend son *Supplément* (au Dictionnaire des Athées) sous le » manteau; et pour comble d'édification, au profit des pauvres, » à ce qu'il assure. » *Annales critiques*, *X.e Livraison*, *p.* 455.

Dans le moment où je transcris ceci, on m'assure que M. de Lalande vient de mourir en brave et courageux athée. Cela devoit être et je le crois. Mais ce qu'on m'assure encore et que je ne puis croire, c'est qu'un bon homme de Curé se soit avisé de prier, en face de nos saints Autels, pour l'ame de

celui qui protesta toute sa vie qu'il n'avoit point d'ame, et de recommander à Dieu Jérôme Lalande, qui nia jusqu'à la mort qu'il existât un Dieu. Celui qui auroit gratifié de la sépulture chrétienne et des suffrages de l'Eglise un prôneur aussi enthousiaste d'athéisme, ne seroit plus en droit, et par un *A fortiori*, de refuser la même faveur aux Sectateurs du Judaïsme et de l'Alcoran, pour qui on la réclameroit; parce que du moins ceux-ci reconnoissent encore un Dieu.

Par une analogie de goût très-remarquable avec certains animaux qui font leurs délices de ce veautrer dans les cloaques et d'en savourer les immondices, nos doctes Athées, se traînant sur les pas de Voltaire, passent comme lui leur vie à chercher leur pâture dans la sentine et parmi les dégoûtantes ordures de l'Idolatrie. Il vient de sortir de la boutique de *Fournier fils* un Ouvrage qui a des traits de famille si frappans avec l'Avorton sorti, il y a quinze ans de la boutique de *Fournier père*, qu'on le jugeroit volontiers enfant de la même Plume. Il porte pour titre : *Des cultes qui ont précédé et amené l'Idolatrie ;* et pour nom d'Auteur *J. A. Dulaure*. L'érudition de ce nouveau Docteur, aussi sûre que celle des Docteurs *de Lalande* et *de Launaye*, tend à mettre à son aise la Tourbe épicurienne, de jour en jour plus embarrassée de la foi d'un Dieu saint et juste. Son but est de persuader que ce Dieu n'existe que dans l'imagination de ses Adorateurs ; que l'ame meurt avec le corps ; et que le Dogme des récompenses et des châtimens posthumes n'est qu'une imposture des Prêtres. Mais, que les *Dulaure*, comme les *de Lalande* et les *de Launaye*, que tous les athées possibles s'évertuent tant qu'il leur plaira, et qu'il décochent leurs traits les plus envenimés contre le Ciel : qu'on les laisse recommencer le jeu philosophique par lequel ils ont détrôné Louis XVI, on aura raison, sans doute alors, de crier : *Echec aux Rois de ce bas Monde !* Mais, à coup sur, le Roi *qui habitat in Cœlis irridebit eos.*

8. Rome païenne nous offre sept Rois, dont trois tombèrent sous le fer assasin, et un quatrième fut détrôné ; douze Césars, dont huit ou neuf périrent de mort violente ; environ quarante Empereurs depuis Domitien jusqu'à Constantin, dont vingt-deux furent massacrés. Et ces attentats, divinisés par l'Idolatrie,

Voltaire, parlant devant les Erudits du 18.e siècle, les donnoit hardiment à la Religion sainte qui étoit venue en faire horreur à la Terre, en les chargeant de tous ses anathèmes. En opposition formelle sur ce point avec son rival, J. J. Rousseau nous dit : « Nos Gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires. Cela se prouve par les faits, en les comparant aux Gouvernemens anciens. — Ce changement n'est pas l'ouvrage des Lettres ; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois en font foi. » *Emile*, tom. III, pag. 185. Si Rousseau eût vécu quelques années de plus, il eût pu joindre à l'exemple de ces cruels Lettrés de l'Antiquité, l'exemple de nos cruels Lettrés du Jacobinisme ; car je ne pense pas que personne soit tenté d'attribuer au Christianisme de ces antropophages les fleuves de sang dont ils s'abreuvèrent. Mais, puisqu'il est incontestable que l'établissement du Christianisme rendit plus solide l'autorité des Gouvernemens, et leurs révolutions moins fréquentes, par la raison des contraires, il devoit infailliblement s'en suivre que le dépérissement du Christianisme, au dix huitième siècle, ramenât ces Gouvernemens à leur antique foiblesse et à leurs révolutions.

9. Les Jésuites étoient encore investis de la vénération publique et de la faveur de la Cour, que déjà Voltaire les poursuivoit auprès du Roi de Prusse, à qui il écrivoit en 1740 :

« Que votre esprit Luthérien
» Confonde tout Ignacien ! »

Aussi perfide, quoique moins fougueux ennemi de ces Religieux que l'étoit Voltaire, d'Alembert, au moment où la Monarchie faisoit elle-même la sottise de les sacrifier à la Philosophie, lui écrivoit : « Les voilà qui font leur paquet, plutôt que de signer (l'abjuration de leur Institut) : cela est attendrissant. Les Jansénistes sont un peu étonnés de voir tant de conscience, dont ils ne les soupçonnoient pas. J'ai écrit, en m'amusant, quelques réflexions sur l'embarras où les Jésuites se trouvent entre leur Souverain et leur Général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils font une grande sottise de se laisser chasser ; et qu'ils peuvent, en conscience, puisque

conscience il y a, signer le serment qu'on leur demande. Mais, je suis si aise de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et, si je fais imprimer mes réflexions, ce sera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux. — Une autre raison me fait désirer beaucoup, comme on dit, de voir leurs talons : — le plus difficile sera fait, quand la Philosophie sera délivrée des *Grenadiers du Fanatisme et de l'Intolérance*. Les autres ne sont que des Cosaques et de Pandours, qui ne tiendront pas contre nos Troupes réglées. » Rien de plus juste que cette dernière réflexion.

Lorsque le pape Ganganelli songera à sanctionner l'opération des Rois catholiques, le cauteleux d'Alembert, dans cinquante Lettres différentes, poursuivra encore les Jésuites, en se moquant de leurs Destructeurs, auprès de Frédéric leur dernier Protecteur. Il écrira à ce Prince : « On dit que les Jésuites vont être chassés de Parme ; et qu'ainsi tous les Etats de la Maison de BOURBON feront maison nette. — Il me semble que le Saint Père fera une grande sottise de casser ainsi son Régiment des Gardes par complaisance pour les Princes catholiques. Ce Traité ressemblera à celui des Loups avec les Brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs Chiens. — Proposer à un Pape de détruire cette brave Milice, c'est comme si on proposoit à V. M. de licencier son Régiment des Gardes. — Le Patriarche de Ferney rit beaucoup, ainsi que moi, aux dépens du Pape (détruisant les Jésuites). — Je crains, Sire, que d'autres Princes que vous, qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaisie de vous en emprunter de la graine, pour la ressemer chez eux : — tout en riant, je ne dois pas dissimuler à Votre Majesté que la Philosophie a été un instant alarmée de lui voir conserver cette Graine. — Si tous les Princes étoient des Frédérics, je verrois l'Europe pavée de Jésuites sans les craindre ; mais les Frédérics passent, les Jésuites restent. — N'en déplaise à V. M., je dirai toujours, comme Caton, qu'il faut détruire Carthage. » *Lettres des* 14 *Déc.* 1767, 16 *Juin et* 7 *Août* 1769, 27 *Sept. et* 10 *Déc.* 1773, 24 *Avr.*, 1. *Juil. et* 15 *Dec.* 1774.

Frédéric répondoit à d'Alembert : « On a chassé les Jésuites, direz-vous ! j'en conviens : mais je vous prouverai, si vous le voulez, que la vanité des vengeances secrètes (surtout des Choi-

seul, des Pompadour, des Ripert de Montclar, pour la France) les cabales, et enfin l'intérêt ont tout fait. — Vous vous repentirez, avec le temps, en France, de l'expulsion de cet Ordre; et l'éducation de la Jeunesse en souffrira; — Vos ennemis les Jésuites sont tolérés chez moi. Les lois condamnent cet acharnement atroce et aveugle, qui confond dans ses vengeances les Criminels et les Innocens. — Je vous prie de ne pas ajouter légèrement foi aux calomnies qu'on répand contre nos bons Pères: rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoisonnement du Pape. — Vous pouvez être sans appréhension pour ma personne: je n'ai rien à craindre des Jésuites. — Vous voulez donc que le Pape ait été empoisonné? Je sais de science certaine que toutes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous se récrient contre le poison. A moins que ces Italiens n'aient double poids et double mesure, en écrivant en France ce qui peut y plaire, et ici ce qui nous convient le mieux. » *Let. des* 22 *Avril* 1769, *Avril* 1770, *Mai* 1773, *Juill.* 1774 *et* 6 *Janv.* 1775.

10. La Harpe désabusé parlera de Voltaire en termes bien différens de La Harpe philosophe; il nous dira :

PAR lui l'Impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les Trônes de la Terre appuyés dans les Cieux.
Ce flexible Protée étoit né pour séduire:
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant *le mensonge*, et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'Imposture,
Impose à l'Ignorant, impose à l'Homme instruit;
Il sut jusqu'au Vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le Blasphème et piquant et frivole
Circuloit embelli des traits de la gaîté.
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule
Et mit au premier rang le titre d'Incrédule.

Il y eut cependant en France un nombre de Littérateurs instruits auxquels Voltaire n'imposa pas; et c'étoient ces hommes trop clair-

voyans sur ses ignorances et ses impostures que le Sophiste réfutoit, dans l'esprit de ses Disciples, et par les épithètes de « bas » coquin — chien fessé — cadavre de malfaiteur — gredin insolent » — cuistre — insecte — monstre — athée — malheureux polisson » — infâme débauché — ignorant oison — fripon énergumène » — fils de crocheteur — Excrément de la nature humaine. » Voy. *Let. à d'Alemb.* 23 *Août* 1760, 19 *Mars* 1761, 19 *Juin* 1767; *à Marmontel*, 21 *Mai* 1764; *à Damilaville*, 28 *Novembre* 1762; *Notes sur les Jésuitiques; la Défense de mon Oncle; le Pyrrhonisme de l'Histoire*, etc.

11. On aura lieu de s'étonner un jour que tous les beaux-Esprits du dix-huitième siècle, en travail pour une circonstance aussi solennelle, n'aient enfanté que cette Platitude rimée. Quelle poésie dans ce *Voltaire, reçois la couronne que l'on vient te présenter!* un modeste anonyme s'exprimoit avec plus de verve et de vérité, lorsqu'à cette occasion il disoit à Voltaire :

Au poison de l'erreur ton ame accoutumée
Sur le bord du tombeau s'enivre de fumée.
Quand un vil Histrion, infâme aux yeux des loix,
De l'auguste Patrie ose usurper la voix;
Quand, sur ton front ridé posant une couronne
Il dit impudemment : *La France te la donne;*
Ta vanité le croit; mais non les vrais Français....
Patriarche orgueilleux d'une Cabale impie,
Empoisonneur public, fléau de ta Patrie;
En attaquant la foi, tu corrompis les cœurs,
Tu perdis dans l'Etat les principes, les mœurs.
Pour de moindres forfaits la Loi mène au supplice;
De l'Eternel, au moins, redoute la justice.
Où cours-tu, malheureux! le songe va finir:
Sous tes pas chancelans le tombeau va s'ouvrir!
Tremble, frémis, reviens; il en est temps encore:
Tombe aux pieds du Dieu saint que ta Patrie adore:
Ce Dieu que ta fureur affecte d'outrager,
Si tu n'éteins sa foudre, est prêt à la lancer.
Ta criminelle Plume, au blasphème aguerrie,
Perdit, à l'insulter, les beaux jours de ta vie:
A désarmer son bras consacre les derniers;
Ou des feux éternels vont brûler tes lauriers.

12. Parmi les vers débités en loge quand Voltaire y parut, les Franc-maçons aimoient à citer cette Strophe :

Au seul nom de l'illustre Frère,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui.
S'il reçoit de nous la lumière,
Le Monde la reçoit de lui.

Le local, où le Frère illuminé triomphoit au milieu des Siens, prêtoit à un rapprochement trop frappant pour qu'il ne fût pas généralement saisi ; et le Franc-maçon Mercier ne croira pas trahir le secret de ses Frères, lorsqu'à cette occasion il s'écriera : « Qui l'eût dit que des Loges de Franc-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer au Noviciat des Jésuites ; dans les mêmes salles où ils argumentoient en Théologie ! que le Grand-Orient succéderoit à la Compagnie de Jésus ! que la Loge philosophique des Neuf-Sœurs occuperoit la chambre de méditation des Enfans de Loyola ! que *M.* de Voltaire y seroit reçu Franc-maçon en 1778 ! que son éloge funéraire et *son apothéose* enfin se célébreroient avec la plus grande pompe dans le même endroit où l'on invoquoit S. François-Xavier ! — O renversement ! *Le Vénérable* assis à la place du père Griffet ! les Mystères maçonniques remplaçant — je n'ose achever. Je suis sous ces voûtes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil, ceint de l'*auguste tablier*. Je crois voir errer toutes ces Ombres jésuitiques, qui me lancent des regards furieux et désespérés. Et là j'ai vu entrer Frère Voltaire au son des instrumens, dans la même salle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand Architecte de l'Univers. Il fut loué d'avoir *combattu pendant soixante ans le Fanatisme*. Car c'est lui qui a frappé à mort *le Monstre*, que d'autres avoient blessé. Le Monstre porte la flèche dans ses flancs. Il pourra tourner sur lui-même encore quelque temps — mais il faut qu'il tombe enfin. — » *Tableau de Paris*, tom. I, pag. 447.

O grand Prophète du Grand-Orient, il y a assez long-temps aussi que tu tournes toi-même sur toi-même pour que tu songes à ta chûte, qui ne sauroit plus être bien éloignée. L'aurois-tu soupçonné, lorsque tu écrivois ces blasphèmes, parmi les brillans succès de ta Franc-maçonnerie, que le temps fût si proche où l'auguste Religion que ton impiété appelle *Monstre* et *Fanatisme* auroit pour vengeur la miraculeuse Epée devant laquelle l'Univers

est en silence. L'aurois-tu soupçonné, lorsque tant de Princes crédules et tant d'individus séduits se laissoient prendre au leurre maçonnique dans le déclin du dix-huitième siècle, que, dès l'aurore du dix-neuvième, le soleil n'éclaireroit plus un seul point du Globe civilisé où l'homme d'Etat n'ait horreur des Mystères révolutionnaires de la Franc-maçonnerie !

13. L'Abbé Gaultier, dans son Mémoire à l'Archevêque de Paris, imprimé dans le temps, nous apprend que, dans le désir de tenter la conversion de Voltaire, qu'on disoit alors indisposé, il écrivit à ce Chef des Impies, qui lui répondoit en date du 21 Février 1778 : « Votre Lettre, Monsieur, me paroît celle d'un honnête homme, et cela me suffit pour me déterminer à recevoir l'honneur de votre visite, le jour et le moment qu'il vous plaira de me la faire. Je vous dirai la même chose que j'ai dite *en donnant la bénédiction* au petit-fils de l'illustre et sage Francklin, l'homme le plus respectable de l'Amérique : je ne prononçai que ces mots : *Dieu, et la Liberté !* Tous les Assistans versèrent des larmes d'attendrissement. Je me flatte que vous êtes dans les mêmes principes ; j'ai 84 ans. Je vais bientôt paroître devant Dieu, créateur *de tous les Mondes*. Si vous avez quelque chose à me communiquer, je me ferai un devoir et un honneur de recevoir votre visite, malgré les souffrances qui m'accablent. »

Dès le même jour, l'Abbé Gaultier se présente chez Voltaire, qui congédie une nombreuse Société rassemblée dans son sallon, et l'introduit dans son cabinet. L'Ecclésiastique lui ayant dit qu'à l'occasion de son indisposition, il venoit lui faire offre de son ministère, Voltaire le questionna beaucoup sur le motif de sa démarche, et apprit avec plaisir qu'elle ne lui avoit pas été suggérée par l'Archevêque de Paris. Il l'assura vaguement qu'il aimoit Dieu : disposition dont l'Abbé l'exhorta à donner des preuves effectives. Là se borna le résultat de cette première entrevue ; et Voltaire se joua jusqu'au 25 Février d'un état qu'il jugeoit plus pénible que dangereux.

14. La mort de Voltaire sera suivie de très-près de celle de J. J. Rousseau ; et, dans l'espace d'un mois, nous aurons vu disparoître de la scène du Monde ces deux fameux Corrupteurs de leurs Contemporains ; et le dernier acte de leur vie en aura été le

dernier

dernier crime et le dernier trait caractéristique. L'un, dans ses transports furieux, nous aura peint toute la rage des Esprits infernaux ; et l'autre, en s'empoisonnant, la noire manie de l'Athée. Le Chef de la Secte des Economistes, Turgot, ne leur survivra pas long temps, et mourra philosophiquement en 1781. D'Alembert ne remplira que bien peu de temps le Patriarchat de l'Impiété : il mourra en 1783 ; et l'office de Démon obsesseur qu'il a si bien rempli au pied du lit funèbre de son ami Voltaire, Condorcet son ami le remplira au pied du sien. En vain le Curé de Saint-Germain, dont le Malade a réclamé l'assistance, se présentera-t-il à sa porte, Condorcet nous apprendra lui-même qu'il la lui tint fermée, et nous dira : « Sans moi, d'Alembert *faisoit le plongeon.* » Ce ne sera pas devant les Ministres de la Religion, qu'il aura fait massacrer, que ce Condorcet fera lui-même un jour *le plongeon ;* mais il le fera devant ses *Frères et Amis* les Franc-macons devenus Jacobins, qui le poursuivront pour la *guillotine ;* et auxquels le lâcha n'échappera que par la fuite et par le poison.

Moins d'un an après la mort de d'Alembert, la Philosophie avoit encore perdu Diderot. Diderot, après avoir si constamment écrit et parlé en athée, excepté dans sa maison, craindra très-sérieusement, au lit de la mort, que sa femme et sa fille ne soient mieux fondées dans la simplicité de leur foi que lui dans son incrédulité. Il demandera alors un confesseur et désignera le Curé de Saint-Sulpice, homme également recommandable par ses lumières et ses vertus. Mais, à cette nouvelle, les Zélateurs de l'honneur philosophique, arracheront le Philosophe à ses foyers, l'entraîneront malgré lui à la campagne, et garderont à vue leur proie, jusqu'à ce qu'ils l'aient livrée, avec ses velléités de conversion, à la divine Justice.

Et combien ne vîmes-nous pas, de nos jours, de ces Contempteurs audacieux de la Religion de vérité, abjurer en mourant, au moins par de cruels remords, et plusieurs par des aveux publics, l'incrédulité factice de leur vie ? On connoît la rétractation solennelle du persécuteur implacable des Jésuites, Ripert de Montclar. Les Philosophes ont eux-mêmes publié, comme une foiblesse déshonorante, la palinodie du matérialiste Lamettrie. L'Auteur de l'*Homme-Machine* et de l'*Homme-Plante* abjura ses impiétés, et cessa de douter qu'il eût une ame immatérielle, au moment où

Il sentit se briser la machine de son corps. Il recouvra alors assez de bon sens pour s'élever au-dessus du fanatisme philosophique, et renoncer au triste honneur de mourir athée.

Un autre Philosophe, qui l'avoit été moins brûtalement que Lamettrie, l'Auteur des *Mœurs*, Toussaint, signala ses derniers momens par une abjuration plus éclatante encore de ses Productions immorales et anti-chrétiennes. Un témoin oculaire, et qu'on ne suspectera pas de préventions trop favorables à la Religion, d'après son Livre, *mes Souvenirs de vingt ans à Berlin*, nous raconte que Toussaint attaqué, à la Cour de Frédéric, de la maladie dont il mourut, fit appeler un Prêtre catholique, se confessa, et se disposa à recevoir les derniers Sacremens; qu'il appela ses amis à la cérémonie, et voulut que son fils y assistât; qu'en leur présence il prononça une formule d'acte de repentir que l'Auteur rapporte littéralement, et dans laquelle on lit : « J'atteste le Dieu » que je vais recevoir, et devant qui je vais paroître, que si j'ai » paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours et dans » mes Ecrits, ce n'a jamais été par conviction, mais par respect » humain, par vanité, et pour plaire à telles ou telles personnes. » — Mettez-vous à genoux, mon fils, joignez vos prières à celles » des personnes qui m'entendent : promettez à Dieu que vous » profiterez de mes dernières leçons, et conjurez-le de me par- » donner. — Ce discours, continue M. Thibault, m'étonna sin- » gulièrement; je ne m'y attendois pas. »

Helvétius, qui mourut la même année que Toussaint, donna aussi une rétractation de son Livre *de l'Esprit*, sous les noms de *désaveu, de détestation formelle et précise de toutes les erreurs dont ce Livre est rempli*. L'impie Raynal lui-même nous apprendra, dans ses derniers momens, que l'impiété chez lui, ne fut jamais que la mauvaise foi du cœur, et que jamais il ne douta dans sa conscience des vérités blasphémées dans ses Ecrits.

Mais, de tous les Sophistes modernes qui reconnurent leurs égaremens, le mieux avisé, sans contredit, ce fut La Harpe, qui n'attendit pas, pour déplorer les siens, que sa dernière heure fût sonnée; et qui montra, dans son retour aux vrais principes, le courage et toute la force d'ame que donne la raison éclairée par la Religion.

15. Tous les Sophistes s'évertuèrent, pour donner le change au Public, et démentir les témoins de cette horrible mort. D'Alembert, dans la relation qu'il en fait au Roi de Prusse, avoue seulement « qu'il eut *une agonie longue et douloureuse*, qu'il parut » *regretter la vie ;* qu'il ne se réveilloit que *pour se plaindre*, » et pour dire qu'il étoit venu mourir à Paris. » D'Alembert *ne croit pas* que le Malade ait reproché sa mort au Maréchal de Richelieu par l'apostrophe : *Ah ! frère Caïn, tu m'as tué !* par la raison que « la bouteille d'opium que lui avoit donnée le Maréchal fut cassée » par la faute des domestiques, sans qu'il en eût pris une goutte. » Mais, en prouvant que, par évènement, l'opium du Duc de Richelieu ne le rendit pas homicide de Voltaire, il lui paroît vraisemblable que Voltaire fut lui-même suicide. « Il est très-sûr, dit-il, » que quelques jours avant sa maladie, il prit beaucoup de café, » pour travailler mieux à différentes choses qu'il vouloit faire. — Il » s'alluma le sang, perdit le sommeil, souffrit beaucoup de sa » strangurie ; et, pour se calmer, *se bourra d'opium*, qu'il en- » voya chercher chez l'apothicaire, et qui vraisemblablement a » achevé de le tuer. » *Lettres du* 1.er *et* 2 *Juillet, et du* 16 *Août* 1778.

Que d'autres cherchent où il leur plaira la cause subitement déterminante de la mort de Voltaire ; qu'ils la donnent à l'opium de Richelieu ou à l'*opium dont il se bourra ;* pour nous, nous en verrons toujours l'arrêt fixé dans sa Lettre du 25 Février 1758. Et non-seulement nous avons les synchronismes frappans d'années, de mois et de jours, nous avons même jusqu'à la présomption fondée d'un synchronisme d'heures : car ce fut dans la soirée du 25 Février 1778 que Voltaire se sentit frappé à mort ; et l'on peut croire que, suivant son usage de travailler le matin et d'écrire ses Lettres le soir, celle qu'il adressa à d'Alembert le 25 Février 1758 aura aussi été écrite dans la soirée de ce jour.

L'abbé Gaultier, rappelé par Voltaire et par sa Nièce, exigea du Malade, avant d'entendre sa confession, qu'il fît un désaveu public de ses scandales publics ; et Voltaire lui offrit la déclaration suivante, avec son consentement pour la publication.

« Je déclare qu'étant attaqué, *depuis quatre jours*, d'un vomis- » sement de sang à l'âge de 84 ans, et n'ayant pu me traîner » à l'Eglise, M. le Curé de Saint-Sulpice, ayant bien voulu ajouter

» à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'Abbé Gaultier, » prêtre, je me suis confessé à lui ; et que, si Dieu dispose de » moi, je meurs dans la Religion catholique où je suis né, espé- » rant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes » mes fautes ; et que, *si j'avois jamais scandalisé l'Eglise*, j'en » demande pardon à Dieu et à elle. »

« VOLTAIRE, le 2 Mars 1778. Dans la maison de M. le Marquis » de Villette, en présence de M. l'Abbé Mignot mon neveu, et » de M. le Marquis de Villevieille mon ami. MIGNOT, VILLE- » VIEILLE. »

« *P. S.* M. l'Abbé Gaultier m'ayant averti qu'on disoit, dans » un certain monde, que je protesterois contre tout ce que je » ferois à la mort, je déclare que je n'ai jamais tenu ce propos, » et que c'est une ancienne plaisanterie, attribuée dès long-temps » à plusieurs Savans plus éclairés que Voltaire. » *Mémoire de l'Abbé Gaultier*, pag. 10.

Cette formule de Déclaration ayant été soumise à l'Archevêque de Paris, Beaumont jugea que l'expression *si j'avois jamais scandalisé* seroit une dérision ; qu'il falloit qu'elle fût réformée dans le sens positif, et qu'avant d'entendre la confession du Malade, son Confesseur devoit lui demander s'il croyoit à la divinité de Jésus-Christ si souvent blasphémée dans ses Ecrits ! Mais d'Alembert, Diderot, et quelques autres Philosophes, qui avoient déjà marqué de l'humeur à l'Abbé Gaultier, lui firent refuser la porte lorsqu'il se présenta avec cette décision de son Supérieur hyérarchique. Depuis ce moment, Voltaire ne fut plus abordable pour cet Ecclésiastique, que le jour même de sa mort. D'après une Lettre qui finissoit par ces mots : « Pensez-y sérieusement : profitez » du peu de temps qui vous reste à vivre ; il va finir et l'éternité » va commencer, » le Malade avoit paru désirer de revoir l'Abbé Gaultier, que l'Abbé Mignot alla lui-même quérir. Mais le Confesseur, à son arrivée, trouva Voltaire dans le délire, ne put tirer de lui rien de raisonnable, et se retira. Ce fut un instant après que le médecin Tronchin fut témoin de ces transports de rage et de fureur impie dont il publia les circonstances détaillées.

D'Alembert, dans sa relation au Roi de Prusse, nous dit que « le Curé de Saint-Sulpice ayant prononcé le mot de *Jésus-Christ*

» Voltaire ouvrit les yeux, fit un geste de la main, comme pour » renvoyer le Curé, en disant : *Laissez-moi mourir en paix.* » Condorcet, dans sa *Vie de Voltaire*, fait ainsi sa version : « Au » moment de sa rechûte, le Curé de Saint-Sulpice vouloit abso- » lument lui faire reconnoître au moins la divinité de Jésus-Christ, » il le tira un jour de sa léthargie, en lui criant aux oreilles : » Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? *Au nom de Dieu*, » *Monsieur, ne me parlez pas de cet homme, et laissez-moi* » *mourir en repos*, répondit Voltaire. Alors le Prêtre annonça » qu'il ne pourroit s'empêcher de lui refuser la sépulture. Il n'en » avoit pas *le droit.* » Il étoit savant en *droit* ecclésiastique ce grand Docteur en Jurisprudence franc-maconne, qui contestoit à l'Autorité ecclésiastique *le droit* de refuser la sépulture chrétienne à l'Impie qui blasphémoit encore en mourant le Dieu des Chrétiens.

L'intérêt que prenoient tous ses Disciples à la gloire philosophique de l'Impie, ne leur permettoit pas de croire qu'il eût été question pour lui de Prêtre ni de confession ; et M. de Lalande, scandalisé, dans le temps, de ce qui circuloit dans Paris sous les noms tant du docteur Tronchin que de l'abbé Gaultier, écrivoit à ce dernier en ces termes, le 12 Octobre 1778. « Monsieur, il circule dans Paris des copies d'un Mémoire que l'on vous attribue au sujet de la mort de M. de Voltaire. Il contient des Lettres qui ne ressemblent nullement à sa manière d'écrire. On y lit que vous ne l'avez jamais confessé, ni ne lui avez jamais donné de billet de confession ; qu'ayant été appelé pour le confesser, vous ne l'avez pas trouvé en état, et qu'on vous a toujours depuis refusé la porte. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander si ce Mémoire est en effet de vous, et s'il est vrai que vous ne lui avez jamais donné de billet de confession ! L'intérêt que j'y prends comme homme-de-lettres, et comme élève et *ami des Jésuites* de tous les temps, me détermine à vous prier de fixer mes idées à ce sujet. »

Il faut convenir que ce M. de Lalande, l'ami de Condorcet, le co-législateur avec lui de la Franc-maçonnerie, et l'un de nos plus chaleureux Professeurs d'athéisme, étoit un singulier ami des Jésuites. L'abbé Gaultier, au reste, nous apprend qu'il satisfit la curiosité du Philosophe, en lui répondant qu'il pouvoit venir chez

lui, vérifier les Lettres écrites et signées de Voltaire, et que M. de Lalande alla en effet faire la vérification.

16. Les Disciples de Voltaire, lorsque le Curé de Saint-Sulpice, autorisé par l'Archevêque de Paris, eut refusé la sépulture ecclésiastique à leur Chef, songèrent à un appel au Parlement, se flattant de décider à ce Tribunal les suffrages des vieux Magistrats jansénistes contre l'Archevêque, et ceux des jeunes Magistrats philosophes en faveur de Voltaire. D'Alembert écrivoit au Roi de Prusse, le 1.er Juin 1778 : « On disoit hautement que les Magistrats, qui avoient tant fait administrer et enterrer de Jansénistes, ne pourroient, en bonne justice, refuser la même grâce à M. de Voltaire. — Il y avoit d'ailleurs un grand nombre de Magistrats, surtout parmi les jeunes gens, et quelques-uns même parmi les vieillards, qui paroissoient très-bien disposés. »

Le biographe de Voltaire, Condorcet, écrivoit dans le même sens : « La Famille, en se plaignant au Parlement, eût obtenu justice. On préféra de négocier avec le Ministère. — Les Ministres approuvèrent la proposition de transporter le corps de Voltaire dans l'église d'un Monastère dont son neveu étoit Abbé. Il fut conduit à Sellières. » Ceux qui le conduisoient surprirent la bonne foi du Prieur de l'Abbaye, en lui persuadant que Voltaire étoit mort en route et dans des dispositions chrétiennes. D'Alembert raconte au Roi de Prusse « son enterrement fait à 30 lieues de » Paris, *par une espèce d'escamotage*, dans l'Abbaye de son » Neveu, par le Prieur de l'Abbaye, *bon Moine Bénédictin*, qui » ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé à Paris. » *Lettres des* 29 *Juin et* 1.er *Juillet* 1778. L'Evêque diocésain n'ayant été informé de la manœuvre que quand il n'étoit plus temps d'en empêcher le succès, se contenta de frapper d'interdit la Chapelle dépositaire du cadavre de l'Impie. Ce qui n'empêcha pas que l'Eglise de Sellières ne devint un terme de pèlerinage pour les Dévots au Patriarche des Philosophes ; et si le Lieu fut moins fréquenté que ne l'étoit le parc d'Erménonville, ce ne fut qu'à raison d'une plus grande distance du Chef-Lieu de la Philosophie.

L'on ne voit ni aux Juifs ni aux Mahométans, ni même aux Protestans la fantaisie de vouloir être enterrés suivant le rit catho-

lique. C'est une manie qui ne tombe guères que dans la tête de nos Philosophes fatalistes, matérialistes, athées, qui portent jusqu'au-delà des bornes de la vie la fureur d'outrager et d'asservir à leurs caprices la Religion sainte à laquelle ils ne croient pas. Tandis que Voltaire s'introduisoit furtivement dans l'Eglise de Sellières, son fidèle d'Alembert vouloit faire célébrer dans Paris le Service prescrit par les Statuts de l'Académie française pour le repos de l'ame des confrères décédés ; et s'adressoit pour cet effet au Gardien des Cordeliers. Mais le Religieux répondit à l'Académicien : « Vos Statuts, Monsieur, datent du temps où l'Académie faisoit » gloire de croire en Dieu et d'écouter son Eglise ; mais ce seroit, » de notre part, une dérision sacrilége d'invoquer pour Voltaire » le suffrage d'une Religion que Voltaire juroit d'anéantir, et qu'il » ne cessa de blasphémer qu'en cessant de respirer. »

Ce nouveau refus, quoique bien motivé, excita de nouvelles clameurs parmi les Philosophes ; et le Journaliste le plus accrédité d'alors faisoit, à ce sujet, ces judicieuses réflexions : « Si les Pères Cordeliers s'étoient rendus à l'invitation du Secrétaire de l'Académie, ç'auroit été une matière à s'égayer dans les banquets philosophiques qu'une Messe chantée pour de l'argent par des Moines, à la réquisition de M. d'Alembert, pour le repos de l'ame de Voltaire. — L'Eglise qui, quoiqu'on ose affirmer le contraire, n'a jamais fait ni provoqué des lois de sang pour sa sûreté ou sa vengeance, l'Eglise s'est presque restreinte à confondre les Enfans rebelles qui la renient avec les Rejetons des Familles étrangères qui la méconnoissent. Ce n'est guères qu'à l'instant qui suit la mort qu'elle s'arme contr'eux d'une inflexibilité justifiée par le mépris qu'ils ont fait de sa tendresse. — Elle s'allume alors d'une colère que la Politique même doit approuver : elle prononce un anathème moins fâcheux pour les restes glacés qu'elle flétrit qu'utile pour réprimer la contagion d'un exemple redoutable. — Elle frappe le Mort pour l'instruction des Vivans. — »

« La conduite des Ministres de l'Eglise, en cette occasion, a été aussi juste que prudente, et plus sage encore que rigoureuse. Mais celle des Philosophes a réuni tout ce que l'inconséquence, l'audace, la fureur ont de plus révoltant. S'ils tenoient, en effet, à leurs principes ; s'il y avoit dans leurs idées quelque chose d'arrêté, s'ils étoient susceptibles de pudeur, ou d'égards ou de raison,

non-seulement ils n'auroient pas exposé les reliques de leur Patriarche à l'ignominie d'un refus ; non-seulement ils n'auroient pas réclamé contre la résolution prise par les Pasteurs ecclésiastiques de les rejeter de l'enceinte consacrée par l'Eglise ; mais ils auroient applaudi à une exclusion qui couronnoit en quelque sorte l'indépendance, et complétoit l'apothéose philosophique du Défunt.» *Ann. de Linguet*, 1778.

Les Philosophes mettoient une telle importance à donner à la Religion le ridicule d'ouvrir elle-même le Ciel au plus acharné de ses persécuteurs, que, ne pouvant réussir à lui faire faire des Obsèques religieux par le Clergé de Paris, ils se mirent en tête d'en obtenir du Clergé catholique de Berlin par l'entremise de Frédéric, à qui d'Alembert écrivoit : « L'Académie n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le Service qu'elle a coutume de faire pour tous les Membres qu'elle perd. — Il seroit digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre Capitale, et dans votre Académie les honneurs qu'on lui refuse dans sa patrie. C'est au plus grand Roi de l'Europe à honorer ce grand Homme par quelque acte solennel qui console la Philosophie, qui fasse rougir la France, et qui confonde le Fanatisme. »

Prompt à saisir la sacrilége idée de d'Alembert, et *pour confondre le Fanatisme*, plutôt que par aucun respect pour une ame qu'il croit anéantie, Frédéric lui répond : « Quoique je n'aie aucune idée d'une ame immortelle, on dira une Messe pour la » sienne. » *Lett.* 188.e Une Messe ne suffit pas à d'Alembert ; et le 29 Février 1780, il récrira au Monarque, avec toute la logique d'un Philosophe : « Grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les Superstitions humaines, — j'oserois vous proposer, Sire, de lui faire faire dans l'Eglise catholique de Berlin le Service funèbre que nos Prélats Velches lui ont refusé. » Et le Monarque turlupin répond, le 22 Juin suivant, à son digne Correspondant : « Pour Voltaire, après le Service public pour le repos de son ame, célébré dans l'Eglise catholique de Berlin, — la haine théologique ne sauroit l'empêcher de se promener dans les Champs Elysées en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce, appuyé d'un côté sur l'épaule de Bayle, de l'autre sur celle de Montaigne — en dépit des Beaumont, des Pompignan et de toute leur sequelle, — je lui fais

tous les matins ma prière ; je lui dis : DIVIN VOLTAIRE, *ora pro nobis.* »

On eut une nouvelle preuve que les Philosophes ne vouloient que donner une farce aux dépens de la Religion, lorsque, sur le refus de ses Ministres de s'y prêter, ils s'adressèrent aux Comédiens. Il fut arrêté au Club d'Holbach que les Obsèques de Voltaire seroient célébrés au Théâtre par une représentation de sa Tragédie de *Mahomet ;* que toutes les Loges maconniques et les Sociétés philosophiques seroient invitées d'assister à la cérémonie, et de ne s'y présenter qu'en grand deuil. Déjà les habits étoient commandés et le jour pris ; mais Louis XVI ayant été informé du projet, la Police eut ordre de le faire avorter. Les Philosophes alors se turent un instant pour faire parler les Comédiens en leur place. Ceux-ci eurent l'audace de déclarer au Lieutenant de police qu'ils cesseroient leurs fonctions jusqu'à ce que le Gouvernement ait obtempéré à leur résolution de célébrer le deuil de Voltaire ; et il fallut des ordres du Ministère pour les ranger à leur devoir. C'étoit ainsi que le foible et inepte Maurepas compromettoit habituellement la Puissance, réduite à la nécessité de faire tout marcher dans l'Empire à coups d'autorité, depuis la Famille insolente des Histrions jusqu'aux premières Compagnies de Magistrature.

Fin des Notes du Livre neuvième.

NOTES

RELATIVES AU LIVRE DIXIÈME.

1. L'art de nos malicieux Sophistes fut toujours de confondre la triste et malheureuse liberté, que l'on ne peut contester à l'homme, de faire de son cœur un réceptacle de vices et de dangereuses illusions, avec la liberté d'en inonder le Public. Nous entendions des Ministres imbécilles et complices des Philosophes, chanter avec eux : « qu'on ne doit faire un crime à personne de son opinion, » et qu'il doit être libre à chacun d'*exporter sa pensée* par la voie » de l'impression. » L'homme d'État qui savoit construire cette phrase sonore manquoit du discernement nécessaire pour sentir que le Philosophe audacieux, puni pour la publication de son Livre, ne l'est nullement, comme il le criaille, pour *le crime de ses opinions*, mais pour celui de leur manifestation ; pour le malheur de penser mal, mais pour la malice de faire commerce de ses mauvaises pensées, et de disséminer ses sophismes corrupteurs de la Religion et de la morale des peuples, ou de leur fidélité au Prince.

2. Dans une Brochure du temps, intitulée *Tableau de Spa*, et écrite par un témoin oculaire, on lit : « La sagesse du jeune Mo» narque lui ayant fait proscrire, sans retour, à ce qu'on espère, » les jeux de hasard et tous les Tripots de Paris qui les recéloient ; » le *Trente et Quarante-et-un*, qui y tenoit un coin considérable, » se réfugia à Spa, en 1781, sous les noms de *Pharaon*, *de Biribi* » *de Creps*, *etc.* » Cet Ouvrage offre des détails effrayans sur ce qui se passe aux Eaux de Spa, et sur les dangers divers que rencontre l'Inexpérience à ce rendez-vous d'immoralité. C'étoit dans cet antre du brigandage que le Comte de Mirabeau cherchoit fortune peu de temps avant la Révolution ; et c'étoit de là que l'Aventurier adressoit un cartel à un Seigneur espagnol, trop judicieux appréciateur d'un de ses Libelles séditieux, et qu'il sommoit l'Etranger de venir se mesurer avec lui au pistolet.

Le Monarque qui embrasse tout dans sa sollicitude paternelle, vient tout récemment (en Juin 1806) de prohiber toutes les maisons

de jeu de hasard dans toute l'étendue de l'Empire, et d'ordonner des poursuites et des peines solidaires contre quiconque oseroit désormais y paroître ou comme acteur ou comme fauteur. Pussions-nous voir cette Peste publique, contre laquelle échoua tout le zèle de Louis XVI, expirer enfin aux pieds du Triomphateur de l'Europe !

3. Nous pourrions mettre sous les yeux du Lecteur un nombre d'évènemens effrayans, suite de la passion des jeux de hasard, et nommément de celui de la Lotterie : nous ne citerons qu'un fait, qui, sans être du genre tragique, peut donner une idée du cruel esclavage auquel se dévouent ceux qui ont la foiblesse de sacrifier à cette passion tyrannique. Un Domestique étoit dans l'habitude de risquer à la Lotterie l'argent de ses gages, dès qu'il l'avoit reçu. Le hasard un jour lui fait gagner vingt-quatre mille livres. C'étoit une immense fortune pour un homme de son état : il se propose d'en jouir et surtout de ne pas l'exposer aux caprices du sort. Mais bientôt sa passion se réveille, il s'y laisse de nouveau entraîner, et perd tout ce qu'il a gagné. Il avoit quitté la maison où il étoit cuisinier, il y rentra et continua de placer ses gages à la Lotterie. La Révolution arrive, son Maître quitte la France et passe en Allemagne : il y suit son Maître, suivi lui-même de sa passion pour la Lotterie. La réduction de ses gages ne lui laisse plus alors les mêmes moyens de la satisfaire ; mais il reste encore quelques casseroles d'argent dans sa cuisine, il en porte une au Mont-de-piété, *bien résolu* de la dégager avec l'argent qu'il est *bien sûr* de gagner à la Lotterie. Il a reçu cinq louis ; il les expose et les perd. On cherche long-temps la casserole, il la laisse chercher ; on soupçonne les autres Domestiques, il les laisse soupçonner. Le mystère enfin se découvre ; et celui dont la probité n'avoit jamais été suspectée, est forcé d'avouer, à sa confusion, et heureusement à de bons Maîtres, qu'une basse cupidité l'a rendu, de joueur passionné, fripon dangereux et voleur domestique.

4. Sous le double prétexte de pourvoir au soulagement des Pauvres et d'empêcher que le numéraire ne sortît du Royaume, on persuada, pour un temps, à Louis XVI de tolérer, comme un mal nécessaire et sous l'inspection de la Police, une Banque de jeu, ouverte à Paris à l'Hôtel d'Angleterre. Une taxe de mille écus par mois, im-

posée sur cette Maison, n'en écarta ni les Joueurs français ni les Joueurs anglais ; et la Rivale éternelle de la France ne regarda pas comme perdues pour ses intérêts les guinées qu'elle faisoit circuler dans ce Tripot de la Capitale ; bien convaincue que, dans tous les Dissipateurs dont elle auroit ruiné les affaires, elle trouveroit, à la première occasion, des agitateurs et des traîtres, disposés à lui vendre leurs personnes et leur patrie.

5. Fort peu de temps avant la Révolution, et lorsque Lamoignon étoit Garde-des-Sceaux, comme on parloit à sa table des aliénations que la Noblesse ne cessoit de faire de ses plus riches Domaines, il échappa au Magistrat de dire : « La Noblesse est à la » veille d'un plus violent échec encore. » C'est un homme très-jaloux de sa Noblesse, et incapable d'y déroger qui nous rapporta ce propos. Il étoit du souper où il fut tenu ; et Lamoignon, l'un des conspirateurs du Club d'Holbach, pouvoit mieux que personne entrevoir dès lors le crépuscule du jour de l'égalité.

6. Nous pouvons garantir l'anecdote suivante. Un enfant de cinq à six ans, fils dune Dame de qualité, avoit peine à concilier dans sa tête que, tandis que tout ce qui environnoit sa mère lui parloit respectueusement par *vous*, la Dame exigeât que lui seul, par exception, la tutoyât familièrement. Un jour qu'elle avoit congédié une Femme de-chambre, en lui disant : « *apprends* que je puis » me passer de *toi*, » celle-ci piquée, lui ayant répondu : « et » moi aussi je saurai me passer de *toi* » , l'enfant, témoin de la scène, sentit si bien l'impertinence de ce *toi* qu'il la releva. « Oui, » vraiment, dit la Dame, l'insolente se croyoit mon égale. » — Maman, reprend l'enfant, je ne veux pas être un insolent ; » je ne dirai plus *toi*, je dirai toujours *vous*. — Point du tout, » Monsieur, il faut continuer de me dire *toi*, qui est mieux dit » que *vous*. — Mais, Maman, tu as donc tort d'être fâchée contre » Adèle, parce qu'elle t'a dit *toi*, si *toi* est mieux dit que *vous*. » — Ne voilà-t-il pas un beau Docteur ! il en saura bientôt plus » que Jean-Jacques. » En effet, ce Docteur de six ans raisonnoit mieux que sa mère, et sentoit en cela mieux que Jean-Jacques.

7. Cette méthode d'instruire par des jeux, s'il est permis d'en amuser la tendre enfance, ne peut être suivie au delà sans les

plus graves inconvéniens. On se partage entre l'indignation et la pitié, en parcourant cette foule de systèmes d'éducation qu'enfanta la philosophique ignorance des derniers temps, tous ou presque tous inventés à dessein de flatter les sens, et propres à corrompre les cœurs. Il n'est point d'absurdités qui n'aient été publiées sur ce sujet, et qui n'aient fait leurs dupes, surtout depuis l'absence des Jésuites. Tel Charlatan se faisoit écouter de tels parens imbécilles, en leur débitant gravement : « Que la Mu-» sique rend un jeune-homme *vertueux;* qu'elle lui apprend à » distinguer au son de la voix l'honnête-homme du fripon ; qu'un » Philosophe chez les anciens n'étoit qu'un grand Musicien et un » bon Géomètre ; et que la notion de la Philosophie, parmi nous, » commençoit heureusement à se rapprocher de la notion antique. » *Lacunes de la Philosophie*, *art.* 2. Le *vertueux* Philosophe de Genève, en effet, étoit grand partisan de la Musique, et les *vertueux* d'Alembert et Condorcet de la Géométrie. Un autre Pédagogue très-vanté de la Philosophie, Helvétius, souhaitoit que, pour compléter une bonne éducation, « pour inspirer l'enthousiasme, » et, pour ainsi dire, *la fièvre de la vertu* à un jeune Guerrier, » on renouvelât parmi nous les jeux publics où les Lacédémo-» niennes dansoient à demi-nues. » *De l'esp. Disc.* 2 *et* 3, *ch.* 15. Suivant le vœu de ce Philosophe sur lequel enchérit encore le Philosophe Raynal, nos jeunes Françaises deviennent de jour en jour plus que Lacédémoniennes. Elles ne le sont pas seulement à la danse, elles apprennent à l'être, et le sont déjà dans les Maisons d'éducation : elles le sont sous les yeux complices de leurs mères, et quelquefois jusqu'au pied des autels. Mais que le jeune Guerrier y prenne garde, l'Epouse qu'il aura choisie parmi ces modernes Spartiates pourra fort bien, après lui avoir inspiré par son impudeur, *la fièvre de la vertu* philosophique, l'affliger un jour de *la fièvre* du désespoir.

8. Une Dame de la Cour disoit d'un Seigneur, sur le ton de l'intérêt, qu'il étoit *un aimable Roué*. Le Maréchal du Muy, qui étoit présent, lui répondit : « Qu'un homme, Madame, soit ce » qu'on appelle *un Roué*, c'est le vice de son cœur ; mais que » ce *Roué* soit encore *aimable*, c'est la honte du nôtre. »

La Harpe, qui fréquenta long-temps ces *aimables Roués*, nous

offre un curieux échantillon des propos dont ils égayoient leurs banquets philosophiques. Ce philosophe, alors converti à la vraie sagesse, nous dit : (*Œuvres choisies. T. I.*) « Au commencement de 1788, nous étions à table chez un de nos confrères à » l'Académie, grand Seigneur et homme d'esprit. La Compagnie » étoit nombreuse, et de tout état : gens de Cour, gens de Robe, » gens de Lettres, Académiciens, etc. » (Il s'y trouvoit, entr'autres, une Duchesse de Grammont, sœur du Duc de Choiseul, les Magistrats Malesherbes et Nicolaï, les philosophes Condorcet, Chamfort, Bailly, Boucher, Vicq-d'Azyr.) — On étoit alors venu dans le monde « au point où tout est permis pour faire rire. Cham- » fort nous avoit lu de ses contes impies et libertins, et les grandes » Dames avoient écouté sans avoir même recours à l'éventail. De » là un deluge de plaisanteries sur la Religion. L'un citoit une » tirade de *la Pucelle*, l'autre rappeloit ces vers philosophiques » de Diderot :

» Et des boyaux du dernier Prêtre,
» Serrez le cou du dernier Roi (*) !

» et d'applaudir. — Un troisième, en tenant son verre plein, s'écrie : » *Oui, Messieurs, je suis aussi sûr qu'il n'y a point de Dieu,* » *que je suis sûr qu'Homère est un sot.* — La conversation de- » vient plu sérieuse : on se répand en admiration sur la révolution » que Voltaire avoit faite ; et l'on convient que c'est là le premier » titre à sa gloire. — Un des convives nous raconte que son coeffeur » lui avoit dit, tout en le poudrant : *Voyez-vous, Monsieur,* » *quoique je ne sois qu'un misérable Carabin, je n'ai pas* » *plus de religion qu'un autre.* On conclut que la Revolution ne » tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument que *la Su-* » *perstition et le Fanatisme* fassent place à la Philosophie ; et

(*) Cette execrable idée de Voltaire, empruntant le nom de *Meslier*, étoit le vœu dominant des Philosophes du dix-huitième siècle : leurs Correspondances et leurs Ecrits nous l'attestent également. Les Misérables se délectent en la reproduisant sous toutes les formes. La Muse de Diderot lui inspiroit de rendre la même idée en deux façons, et le Forcené disoit encore :

Et ses mains ourdiroient les entrailles du Prêtre,
A défaut d'un cordon pour étrangler les Rois.

» l'on est à calculer la probabileté de l'époque, et quels seront » ceux de la Société qui verront *le règne de la Raison.* — L'on » félicitoit surtout l'Académie d'avoir préparé *le grand-Œuvre*, » et d'avoir été le Chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de » penser. »

Un des convives, Cazotte, à l'occasion de cette prochaine Révolution, ayant pronostiqué les particularités les plus extraordinaires et les plus sinistres, pour ceux même qui étoient présens. La Harpe nous raconte qu'il lui dit : « Voilà bien des miracles, et vous ne » m'y mettez pour rien ! *Vous y serez*, répondit Cazotte, *pour* » *un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez* » *alors chrétien.* Grandes exclamations. . . . ah ! reprit Champfort, » je suis rassuré : si nous ne devons périr que quand La Harpe » sera chrétien, nous sommes immortels. »

Quelque sincérité que l'on doive supposer à l'Auteur qui s'accuse lui-même par son récit, il est permis de soupçonner qu'écrivant dans le feu de la Tragédie révolutionnaire, il a pu confondre certaines horreurs qui le frappoient alors avec les blasphèmes de société dont elles étoient la suite et le châtiment. Car il faudroit, sans cela, voir un Prophète, ou pour le moins un sorcier, dans Cazotte annonçant sa mort prochaine et tragique, et les plus singulières circonstances de cette mort, à chaque individu de ce Rassemblement académique, dont La Harpe faisoit partie en 1788. Mais, ce que la narration de l'Académicien met ici en évidence, c'est le ton de conversation non moins séditieux qu'impie, qui régnoit dans nos Cercles brillans aux approches de la Révolution.

C'étoit dans leurs Ecrits comme dans leurs conversations que ces Aimables de Société philosophique, faisoient assaut de blasphèmes. On vient de nous en offrir une nouvelle preuve, dans la publicité donnée par la voie de l'impression aux conceptions immorales et aux sottises rimées de l'agréable M. de Bouffiers. Quel peut donc être le dessein de l'Auteur, et croit-il nous donner une bien haute idée de sa philosophie, quand il vient nous révéler qu'il écrivoit à sa Cloris :

Reniez Dieu ; brûlez Jérusalem et Rome ;
Pour Docteurs et pour Saints n'ayez que les Amours :
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

Comment l'héritier d'un beau nom ne sent-il pas l'outrage qu'il fait à ce Nom jadis si respecté, en appelant le Public en confidence de son impiété, en l'informant authentiquement qu'il n'a ni foi ni Dieu, non plus que l'ami à qui il dit : « Mon cher Duc, » qui de nous a la foi ! qui de nous croit au vrai Dieu ; » il faut être affligé de la cataracte, et bien enfoncé encore dans la fange du dix-huitième siècle, pour ne pas s'appercevoir combien de pareilles gentillesses sont hors de saison dans le dix-neuvième. Messieurs de l'Institut de France se flatteroient-ils donc de faire leur cour au Chef de l'État, en reproduisant, sous la Monarchie impériale, les blasphèmes dont il est si notoire que la propagation renversa la Monarchie royale ? Voudriez-vous donc, M. de Boufflers, ressusciter la monstrueuse engeance des Jacobins ? Ils furent tous Enfans de la philosophie que vous continuez de nous prêcher. Rappelez-vous le jour où vos Vassaux et vos Valets insurgés, et surpris la mèche encore fumante, disoient dérisoirement : « C'est » notre Seigneur qui a mis lui-même le feu à son château. » Eh bien, sachez qu'ici le sarcasme cachoit la vérité. Oui, ces hommes atroces avoient appliqué la torche ; mais c'étoit M. Stanislas de Boufflers qui la leur avoit mise à la main, en les initiant à sa doctrine de l'Athéisme.

9. Voltaire prétend établir l'inutilité de la prière dans son *Epître à Uranie*, et J. J. Rousseau dans son *Emile*, *T. III*, *p.* 126. Le premier dénonce, comme insensé, toute espèce de culte de la Divinité ; et la raison qu'il en donne, c'est que : n'y ayant *rien de commun* entre l'Etre infini et les animaux *à deux pieds sans plumes*, c'est imbécillité de leur part de prétendre travailler AD MAJOREM DEI GLORIAM. (*Dict. phil. art.* GLOIRE).

Digne apperçu du Chef de la Philosophie ! qu'il n'y a *rien de commun* entre la cause et son effet, entre le Créateur et sa Créature. Et qui ne sait que l'Etre indépendant, qui possède tout en lui-même et par essence, n'a que faire des hommages et des prières de l'homme pour sa gloire essentielle ? Mais qui peut ignorer aussi, s'il n'est de la famille de ces animaux à deux pieds sans plumes appelés philosophes, que l'homme, qui n'est rien et n'a rien par lui-même, a besoin de s'étayer de son Principe pour atteindre sa fin ? Qui ne sait que le Pauvre orgueilleux, qui dédaigne de demander, est indigne de recevoir, et que le Cœur insensible

insensible aux bienfaits déjà reçus mérite que la main qui les répand se ferme à son ingratitude !

Quant à J. J. Rousseau, oubliant qu'il nous a dit : *Je ne prie point Dieu*, il nous disoit ailleurs : « Mes prières étoient pures, » je puis le dire, et dignes d'être exaucées. » Délire inconcevable de l'orgueil philosophique ! Ces prières si affirmativement *pures et dignes d'être exaucées*, le même Sophiste nous apprend, dans le même endroit, qu'il les adressoit au Ciel à l'époque d'un commerce aussi impur que criminel, qu'il entretenoit avec une femme débauchée. Mais le Casuiste genevois voyoit dans ce commerce, non-seulement l'absence du crime, mais un état de *vie innocente, exempte du vice*, et telle, qu'il pouvoit la continuer sans remords et demander avec confiance, à Dieu, pour lui et pour son *innocente* Prostituée, *la mort des Justes, et leur sort dans l'avenir.... Œuvres compl. de J. J. Rousseau. Tom.* 17, *p.* 124.

10. Nous n'avons garde de vouloir blâmer ici la sage interdiction de ces cimetières des grandes villes, dont la capacité n'étoit nullement proportionnée avec la population. Rien n'étoit plus révoltant et plus contraire au respect dû aux Morts et aux Vivans que ces saloirs ouverts pour les sépultures communes et refermés seulement après qu'on les avoit remplis de cadavres. Ce que nous regrettons, c'est d'être privés du religieux et touchant spectacle qu'offroient nos cimetières des Campagnes, lorsqu'au sortir de l'église chaque famille se réunissoit au pied de la tombe de ses pères, pour y prier un instant, et se rappeler à la foi de l'immortalité. Qu'il me soit permis encore d'observer que, dans le Village qui m'a vu naître, trois maisons qui forment la clôture du cimetière du Lieu, dont une est ma maison paternelle, sont renommées pour la longue vie de ceux qui les ont habitées. Je me rappelle même que, dans le temps que les Economistes effrayoient le plus les voisins des cimetières, il fut prouvé par enquête juridique, que les Domiciliés des maisons qui environnoient le cimetière le plus dégoûtant peut-être de la Capitale, celui des Innocens, se portoient constamment aussi-bien, et vivoient aussi long temps que ceux des quartiers de Paris réputés les plus salubres.

11. Les siècles qui lui sont antérieurs ne nous offrent, sous aucun rapport, un Monarque plus accompli que Charlemagne ; Prince qui se rendit plus fameux encore par l'art de gouverner son Empire que par celui d'en reculer les limites, par la sagesse de sa législation que par la terreur de ses armes. La civilisation de ce vaste Empire ne peut être plus justement comparée qu'à celle des Peuplades sauvages du Paraguay. On retrouve, dans celles-ci, comme la miniature de l'autre ; et les mêmes moyens, des lois douces et simples, prises dans l'esprit de la Religion, opérèrent les mêmes prodiges.

Les trois hommes incontestablement les plus éclairés du siècle de Charlemagne furent Charlemagne lui même, son Précepteur Alcuin, dont il fit son ami, et son ami Eginard, jeune Seigneur allemand élevé à sa Cour, dont il fit son Secrétaire-d'Etat et son gendre. Ces deux Conseillers intimes du Prince eurent la plus grande part à l'administration intérieure de l'État, dont l'excellence se prouve par les succès qu'elle eut, la renaissance des Lettres, la réforme des Mœurs et le triomphe de la Religion.

Dirigés par le Génie, les plus petits moyens en apparence ont une influence décisive dans le gouvernement des Mœurs. On sait qu'il fallut dans tous les temps des chansons aux Gaulois ; et le proverbe *Gallus cantat* est plus ancien que Jules-César. A défaut d'autres chansons, l'Habitant des Campagnes au temps de Charlemagne, fredonnoit encore les Hymnes de la licence et de la férocité en usage dans les sacrifices des sanguinaires Druides. Le zèle de quelques saints Evêques étant parvenu à substituer à ces chants idolâtres celui des Cantiques sacrés, Charlemagne porta une Loi pour étendre cette salutaire pratique à tout son Empire ; et nous voyons, dans ses Capitulaires ou Règlemens de police, l'injonction faite aux Bergers et aux Laboureurrs d'entonner, en sortant de leurs hameaux, les louanges de l'Eternel, pour en continuer le chant en traçant leurs sillons et en faisant paître leurs troupeaux. Quelle attendrissante image s'offre ici à l'imagination, et quelle pensée plus propre à élever l'ame ! Qu'on se figure, dans un beau jour d'été au lever de l'aurore, Charlemagne témoin de ce concert champêtre dans les belles plaines d'Aix-la-Chapelle, et se disant à lui-même, dans l'émotion de son cœur religieux : « C'est ainsi que que, dans le moment actuel,

» et sur tous les points de mon immense Domination, les dociles » Habitans des Campagnes, au lieu des accens blasphémateurs » dont ils remplissoient les airs, font répéter aux échos des vallons » et des forêts, le nom du Dieu puissant qui m'a donné l'Empire, » du Dieu saint et bon qui féconde leurs troupeaux et fertilise » leurs champs. »

C'étoit sans le secours des cachots et des peines afflictives, aujourd'hui d'un usage réputé si indispensable pour contenir le Soldat, que Charlemagne avoit organisé en Armées partout invincibles des peuples divers et à demi barbares. Un Corps d'Aumôniers, sous la direction d'un Evêque, *Episcopus castrensis*, tenoit la police dans l'Armée au nom de la religion. Un Officier, par exemple, ne s'étoit pas rendu à son Corps au jour fixé, l'Evêque du Camp, à son arrivée, alloit le mettre en pénitence, et lui interdire le vin et la viande pour autant de jours qu'avoit duré son absence. Un Soldat étoit trouvé ivre dans le camp, son Aumônier alloit l'*excommunier* de la table de ses camarades, et lui imposer la pénitence de l'eau pour toute boisson, jusqu'à ce qu'il eût prouvé son repentir. (*)

On ne peut se défendre de partager son admiration entre le célèbre Alcuin s'arrachant aux honneurs dont il est comblé à la Cour de Charlemagne pour se retirer dans un Monastère, et ce grand Prince capable de goûter les courageuses leçons que lui donne pour la dernière fois celui qui ne sut jamais le flatter.

« L'honneur que j'ai eu de vous instruire dès votre plus tendre jeunesse, dit le vieux Maître à son auguste Elève, me donnant plus de droit qu'à tout autre de vous dire la vérité, je vous en demande aujourd'hui la permission, et pour votre gloire et pour la décharge de ma conscience. »

« Jamais Prince n'eut de plus grandes obligations à Dieu que vous ne lui en avez. Il vous a rendu vainqueur de tous vos ennemis : il a signalé chaque année de votre règne par plusieurs

---

(*) Quicumque nostros habens honores -- quot diebus post condictum Placitum venisse comprobatus fuerit, tot diebus abstineat carne et vino. -- Nemo parem suum, vel quem libet liberum hominem bibere roget: et quicumque in Exercitu ebrius inventus fuerit, ita excommunicetur ut in bibendo solâ aquâ utatur, quo usque se malè fecisse cognoscat. *Baluze. Tom. I, p.* 493.

victoires. Tout l'Occident vous obéit, et votre nom est respecté par toute la Terre. Les Nations les plus éloignées recherchent votre alliance ; vos Voisins vous craignent, et vos Peuples sont dans une parfaite soumission. Mais, pendant que vous imposez des lois à la plus noble Partie du monde, n'oubliez-vous pas de vous en donner à vous-même, vous qui devez être la première loi de vos Sujets, qui vivront tous comme vous vivrez ? »

« Je ne crains point de vous dire que les Princes n'ont pas de plus dangereux ennemi qu'une trop longue prospérité. Cette prodigieuse élévation où vous êtes me fait quelquefois trembler pour vous. Je crains qu'étant si grand devant les hommes, vous ne soyez pas assez petit devant Dieu. Un peu de disgrâce, de temps en temps, est souvent d'un grand avantage pour le salut. Un Prince toujous heureux ne fait point d'ordinaire assez de réflexions sur la vanité des choses du Monde, il ne songe point assez que les nombreuses Armées qu'il entretient sont de foibles secours pour le défendre contre la mort. Je vous conjure donc de vous souvenir de cette pensée toutes les fois que l'orgueil, presque inséparable de la Puissance suprême, viendra vous attaquer. Dites-vous à vous même : Troupes invincibles, citadelles imprenables, bâtimens superbes, trophées, arcs de triomphe, vous pouvez bien empêcher pour quelque temps que la Postérité n'oublie mon nom ; mais vous ne sauriez me garantir de la mort. Peut-être que dans trois jours, peut être que dans une heure il ne restera de moi sur la Terre que ce nom et une masse de pourriture qu'on jettera dans le tombeau. »

« Quand vous serez guéri de cet orgueil, vous ferez consister votre plus grand plaisir à vous faire aimer de vos Sujets ; vous ne songerez qu'à leur faire du bien et à soulagsr leur misère ; vous retrancherez toutes les somptuosités inutiles, qui sont souvent les injustes causes des charges dont on les accable : vous connoîtrez, enfin, qu'il n'y a que les pressantes nécessités de l'État qui puissent rendre légitimes les impositions extraordinaires ; et que le prétexte de répandre sur le Peuple, par des dépenses superflues, le bien qu'on lui a ravi par des exactions violentes, n'est qu'une couleur qu'on donne à l'injustice, et une suite d'iniquité. »

« Ce que j'ai encore à vous recommander très-instamment, c'est de prendre garde, autant que vous le pourrez, que des

Ecclésiastiques ignorans ou de mauvaises mœurs, ne parviennent aux Dignités de l'Eglise, à la faveur de leur naissance ou de leur crédit. Pour les charges de votre Cour, considérez, à la bonne-heure, et le Rang et les services des personnes que vous y voudrez élever ; mais, quand il s'agira d'une Dignité qui est toute de Dieu et toute pour Dieu, ne regardez que Dieu. Le choix des Prélats n'appartient qu'à lui, et il ne faut élire que ceux qu'il a lui-même choisis le premier. Si vous négligez ce conseil, vous vous rendrez coupable de tous les maux que l'insuffisance ou le dérèglement d'un Evêque causera dans son Diocèse, et peut-être dans toute l'Eglise. Défiez-vous de ceux qui rechercheront ces Dignités, et quelquefois même de ceux qui ne les refuseront pas. Pour moi, Dieu m'a fait la grâce de n'en désirer aucune ; et si, entre toutes les Abbayes que vous m'avez voulu donner, pour y rétablir la discipline, je n'ai pas refusé celle de Saint-Martin, c'est que j'ai cru pouvoir la retenir comme un lieu de retraite où je vous supplie aujourd'hui de me permettre d'aller finir mes jours en repos. Depuis long-temps je vous suis inutile ; et, si vous me l'eussiez permis, j'aurois plutôt quitté le Monde pour faire une sainte pénitence et me disposer à la mort. »

En vain l'Empereur, embrassant son sage Conseiller, s'efforce-t-il de combattre sa résolution, le pieux Alcuin se défend de sa tendresse et lui arrache enfin un consentement long-temps disputé. C'est le Chancelier de l'Université de Paris l'Allemant, qui rapporte le fragment intéressant que nous venons de citer, extrait d'un ancien manuscrit de l'Eglise de Reims, imprimé parmi les ouvrages des savans Sirmond et Duchêne. Eginard quitta aussi la Cour pour se retirer dans un Monastère qu'il avoit fondé ; mais ce ne fut qu'après la mort de Charlemagne, dont il a écrit la vie.

12. Citons un exemple de ces spéculations scandaleuses sur la dépravation publique. Au commencement du règne de Louis XVI, un citoyen estimable de la ville de Reims proposoit, dans le Conseil municipal dont il étoit membre, un moyen aussi facile qu'efficace de soustraire toute une nombreuse Populace au vice de l'ivrognerie et à ses déplorables résultats. « Y songez-vous, Monsieur, répond le premier Magistrat ; et, sans ce peuple d'ivrognes, à quoi vont se réduire nos revenus ! Tout le Conseil fut

d'avis que l'Ivrognerie méritoit protection en Champagne. Tel Lieutenant de Police jugeoit la cause des Prostituées de Paris comme le Maire de Reims celle des Ivrognes de sa ville. On prétend qu'un modique impôt, levé sous le nom d'enregistrement sur le peuple immense de ces Créatures, ajoutoit beaucoup aux appointemens du Magistrat. Le moyen, après cela, qu'il eût proscrit comme homicide le metier qui le faisoit vivre! Et, aujourd'hui encore sans cet heureux métier, comment se soutiendroient dans Paris tant d'officieux Esculapes exclusivement occupés du traitement des aventures qui en resultent!

13. Détruisez ces foyers corrupteurs, inventions du Siècle philosophique; faites clorre, avec les tripots de jeux, les autres multiplies de la crapule et de la débauche, qui dévorent en un seul jour la substance hebdomadaire du Pauvre, ses mœurs et sa santé; et, du même jour, faites abattre aussi, comme superflus, la moitié de vos hôpitaux civils et militaires, et la moitié encore de vos prisons.

14. Dans son Libelle intitulé *Des Lettres-de cachet et des prisons d'Etat*, Mirabeau sonnoit le tocsin de l'insurrection contre la Monarchie, et offroit la théorie de la Révolution dans laquelle il se montra ensuite le plus fougueux acteur. Fort du système protestant, et de l'autorité qu'il allègue des Rousseau et des Raynal, des Diderot et des Brissot, des d'Alembert et de l'Encyclopédie, comme eux il outrage la doctrine catholique, et avec eux il travestit en Commis révocables et en Valets de la Populace souveraine les Lieutenans inviolables du Monarque universel. La France, selon lui, gémit depuis cinq siècles (et pourquoi pas depuis quatorze!) sous des Despotes barbares autant qu'ineptes; et Louis-le-Grand, qui sut le mieux contenir le Séditieux et le Sectaire, est aussi, sous sa plume, le plus odieux de ces Despotes. Le Conspirateur se transporte au jour d'une insurrection générale, dont le vœu étoit déjà dans tous les cœurs Philosophes; il voit tous les Français ligués contre leur Despote, pour, *quand il dira* OUI, *répondre* NON; et il ajoute : *vous plierez alors, ou vous serez brisé.*

15. Non, sans doute, quand le divin Législateur des Chrétiens prononça si solennellement l'indissolubilité de l'Union de l'Homme

et de la Femme, il ne fit que rappeler l'institution du Créateur, consulter le grand intérêt social, et consacrer le véritable droit de l'homme. Vains Sophistes, qui vous donnez pour les vengeurs des droits de la Nature, vous n'en êtes que les oppresseurs et les tyrans ineptes. La connoissez-vous même cette Nature, lorsqu'avec vos docteurs Luther et Calvin vous la placez ici toute entière dans deux époux remis en liberté, sans la considérer dans leurs enfans immolés. Votre philosophie a l'air de flatter le peuple par l'appat licencieux du divorce, et, dans le fait, elle le trompe. Les patrons du divorce ne sont que les vils souteneurs de l'Opulence débauchée, au préjudice de la Médiocrité vertueuse; et tous leurs sophismes ne tendent qu'à faire peser sur ce qui est peuple l'odieux des institutions asiatiques et le despotisme des Serrails. Oseriez-vous, en effet, nous contester que le nombre des individus des deux sexes ne soit en proportion balancée dans la nature? mais, par ce fait seul, ne reste-t-il pas démontré que le Voluptueux inconstant ne peut échanger sa femme, par le divorce, qu'au préjudice du jeune citoyen qui n'a pas encore fixé son choix. Eh! qui douta jamais qu'une alliance mal assortie ne soit un grand malheur? Mais à qui appartient-il de porter la peine de la faute qu'à l'imprudent qui l'a commise? qui l'empêcha, lui et ses conseils de famille, de mieux calculer? Il étoit chrétien : que ne consultoit-il sa Religion sur les convenances et les rapports qui conduisent à une union sans repentir? Et enfin, de quel droit faudroit-il que la Société fût solidaire des sottises individuelles? Et, parce qu'il aura plu à un Disciple de la philosophie des Helvétius et des Raynal de préluder par dix essais libertins à l'alliance qui doit fixer ses caprices, il faudra donc que dix citoyens honnêtes se trouvent condamnés au célibat, ou, ce qui sera pire encore pour eux, à ne pouvoir unir leurs destinées qu'aux épouses répudiées de ce Débauché?

16. Ne croyant plus avoir de digues assez fortes à opposer au torrent débordé, une Jurisprudence réparatrice s'est appliquée à semer au moins les obstacles sur son passage. Ces obstacles obtiendront-ils la fin désirée? en le souhaitant, nous avons peine à le croire. Les passions, et plus qu'aucune autre celle qu'il s'agit ici d'entraver, sont des serpens qui toujours glisseront le corps entier où l'on souffrira qu'ils insinuent la tête. Et quel si grand

inconvénient y auroit-il donc aujourd'hui dans l'abrogation absolue d'une *Loi*, ou plutôt d'une disposition licencieuse que le Chef de l'Empire s'est bien gardé d'accorder aux Princes de son Sang! Non, cette disposition, présent perfide du Protestantisme, et la honte de la Génération qui a pu la faire juger nécessaire, cette faculté du divorce ne peut souiller long-temps notre Code national. Tout nous porte à l'augurer, l'Empereur des Français, non moins jaloux du bonheur des Français que du bonheur de ses Proches, étendra jusqu'à nous le bienfait de la Loi qui place la Famille impériale dans l'honorable impuissance, non pas seulement d'outrager jamais la Religion et la Morale par un divorce, mais même d'en concevoir la pensée.

17. De jour en jour plus répandue et plus opiniâtre en sa malignité, cette maladie, le désespoir des plus habiles medecins, est devenue, par cela même, le plus riche patrimoine de la Charlatannerie. A toutes les heures du jour, sur les ponts et dans les carrefours de la Capitale, on remplit les mains des passans d'adresses indicatives de la demeure et des talens des Esculapes qui excellent dans le traitement de la cruelle épidémie; et il n'est pas rare que la personne qui distribue ces merveilleuses Annonces, porte empreinte sur son visage la preuve actuelle de la lèpre dévorante dont elle promet aux autres la guérison infaillible. On cite des cures heureuses, mais aucune encore qui l'ait été assez pour restituer sa vigueur primitive au tempérament une fois altéré par le funeste poison.

18. Voyez le Roman d'*Anastasie*, par madame la Baronne de Stael. Cette admirable Fille d'un admirable Père, se dévoue comme lui à l'instruction des Français; et, comme lui, elle les mène par le bon chemin. Son compatriote et son héros J. J. Rousseau avoit épuisé, dans sa *Nouvelle Heloïse*, tout l'art des sophismes pour justifier le suicide et même en faire un *saint devoir*, que le Maniaque aura un jour la fantaisie d'accomplir. Mais ce subtil apologiste du plus exécrable des forfaits ne s'étoit pas avisé de l'ennoblir d'une belle idée de son Ecolière, qui nous dit: « Celui » qui se sert de la vie pour détruire la vie, est plus grand que la » Nature. » Oui, vraiment, madame la Baronne, la main d'Erostrate, détruisant en un instant le Temple d'Ephèse, montre bien

plus de grandeur et de force que celle de l'architecte qui ne l'éleva que lentement et à grands frais ; et s'il prend en fantaisie à madame de Staël de s'illustrer par un suicide, le jour où elle *se servira de sa vie pour détruire sa vie*, nous la montrera incontestablement supérieure à elle-même, et *plus grande que la Nature*. Ce ne fut donc pas, comme on pourroit l'imaginer, pour en faire un reproche au Philosophe de Genève, mais bien plutôt pour jeter une fleur sur sa tombe que madame de Staël rassembla et publia les circonstances de son suicide. Aussi nous avertit-elle : qu'elle se seroit trompée en cela, qu'*elle ne croiroit pas avoir fait tort à la mémoire de J. J. Rousseau* (*). Et c'est une suite évidente de la doctrine de madame la Baronne. Il ne nous sera pas même permis, d'après ses sages principes, de voir des monstres dans ces zélés Jacobins, qui après nous avoir effrayés de leurs actions, nous effrayeront encore de leur mort. Le glorieux dénouement du suicide sanctifie tout, transforme le scélérat en homme de bien, sa férocité en sensibilité, sa dépravation en vertu ; et, pour ne point altérer la saine morale que nous débite l'illustre Auteur : « Disposer de soi par la voie du suicide, *est un* » *acte de sensibilité et de philosophie tout-à-fait étranger à* » *l'Etre dépravé* (**). »

J'ignore si une récente apparition que fit madame de Staël dans nos Cantons, y auroit réchauffé le zèle pour l'application de ses principes ; mais ce que je sais bien, c'est que, dans le moment même où j'envoie ceci à l'Imprimeur (fin de Juin 1807), on me parle de trois Suicidés dans l'espace de trente-six heures, autour de notre petite ville : l'un noyé dans notre rivière, le second pendu dans notre forêt, le troisième tué dans nos promenades d'un coup de pistolet, après la précaution philosophique d'une belle Lettre à l'appui de la belle Œuvre.

J'avouerai néanmoins que ce jeu, qui paroît toujours également noble aux Dévots à l'Idole du dix-huitième siècle, me paroît à moi le dernier terme de la dépravation humaine, et l'un des plus dangereux scandales au préjudice de la morale publique, auxquels puissent conniver les Officiers de la Puissance. Et certes, ils étoient

---

(*) Lett. à madame la Comtesse de Vassy.

(**) Roman d'Anastasie.

bien sages, et bien plus humains que les Sophistes qui leur reprochent la dure intolérance, ces Législateurs religieux qui, jusqu'au règne de Louis-le-Grand inclusivement, alloient au devant de la contagion de ce forfait, en frappant d'un opprobre solennel le cadavre du Suicidé. Et n'est-ce donc pas un contre-sens qui heurte également la Politique et la Morale qui sont sœurs, que de déférer les honneurs de la Religion aux contempteurs forcenés et de la Religion et du Prince! Un de nos plus célèbres Orateurs des derniers temps, en tonnant au milieu de la Capitale contre la dissémination des Doctrines qui détrônoient si visiblement Louis XVI, s'écrioit avec l'accent du zèle religieux et monarchique : *On en veut au Roi : oui, au Roi!* Et moi aussi, lorsque, de ma fenêtre, sous laquelle passent tous ceux de nos Concitoyens qui s'acheminent vers le rendez-vous posthume, je suis témoin du convoi d'un Suicide, que le bon Clergé de Saint-Germain-en-Laye conduit pieusement au Diable avec les honneurs qui ont l'air de le porter au Ciel, je me sens bouillir le sang dans les veines; je me transporte en esprit dans la Chaire de la Métropole, à la place du Père Beauregard; et là, retraçant le scandale journalier de ces scandales toujours ignorés, je m'écrie comme lui : *On en veut à l'Empereur : oui, à l'Empereur!*

19. Ce fut dans les Provinces comme dans la Capitale le même engoûment pour *le Mariage de Figaro* : misérable rapsodie qui eût été dépourvu de tout intérêt, si elle n'eût également attaqué le sacré et le profane, le Trône et l'Autel. L'Auteur a l'impudence de faire chanter sur le Théâtre, de peur qu'on s'y méprenne, que sa Pièce *peint la vie du bon Peuple qui l'entend. On l'opprime*, ce Peuple; *il peste, il crie, il s'agite en cent façons*, et *tout finit par des chansons*. N'est-il pas d'évidence que les hommes d'Etat d'alors se plaçoient entre le reproche d'imbécillité et celui de complicité, lorsqu'ils souffroient que l'Homme pervers donnât les leçons de l'impiété et de la sédition à tout un Peuple assemblé, et lui insinuât ainsi de résister à l'oppression autrement que par des chansons!

20. La Reine, pendant son séjour au château des Thuileries, et à une époque où elle pouvoit se flatter encore d'échapper à la faulx révolutionnaire, avoit fait la résolution, on nous a même dit le vœu, de ne jamais mettre le pied dans une salle de spec-

tacle. Elle ne se pardonnoit pas les exemples qu'elle avoit donnés en ce genre, quoique la suite de ceux qu'elle avoit eu constamment sous les yeux. Car, depuis son arrivée et durant tout son séjour en France, la jeune Princesse ne fut environnée que de Courtisans et d'hommes d'Etat comédiens, grands amateurs de comédie, tels, entr'autres, les Choiseul et les Maurepas, les Miromesnil et les Necker, etc. Ce dernier ne jouoit pas seulement la comédie comme Miromesnil, il la composoit aussi comme Choiseul; et madame de Staël sa fille nous apprend qu'elle est dépositaire de Pièces de sa façon qui pourront paroître un jour, et où nous trouverons *beaucoup de force comique*. Oh! madame la Baronne, qu'ils seront toujours à plaindre, et voisins du tragique, les Etats dont les Ministres histrions abonderont, comme Monsieur votre père, en *force comique!*

21. Cette atrocité se trouve consignée dans une Pièce qui passa long-temps pour être le Testament d'un Curé champenois nommé *Jean Meslier*. Mais, depuis que la Correspondance imprimée des Philosophes a mis en évidence les indignes suppositions et les hardis mensonges qu'ils se permettoient dès qu'il s'agissoit de rendre odieux la Religion et les Rois, on ne peut plus raisonnablement douter qu'ils n'aient eux-mêmes trouvé le moyen d'enrichir la succession de *J. Meslier* du testament dont il leur convenoit d'enrichir la Philosophie. Voltaire est le premier qui ait mis au jour ce prétendu *Testament*, dans son Libelle si mal-à-propos intitulé *l'Evangile de la Raison;* et d'Alembert, dans une Lettre du 31 Mars 1762, à Voltaire lui-même, ne lui dissimule pas qu'il le croit l'Auteur de cette Pièce, quoiqu'il ait affecté d'y déguiser son style. Ce qui doit dissiper tous les doutes, c'est l'empressement de Voltaire et de ses Disciples à divulguer et à prôner cette Infâmie, ce sont les coupables éloges par eux prodigués à l'Auteur et à l'Ouvrage, et plus spécialement à l'Article rapporté; ce sont les témoignages de gratitude adressés au philosophe *Meslier* par plusieurs philosophes encyclopédistes. Le vœu atroce que l'encyclopédiste Voltaire prête au Curé d'Etrépigny, ce vœu exterminateur de tous les Prêtres et de tous les Rois, l'encyclopédiste Diderot le mit en vers; et un autre encyclopédiste, M. Naigeon, le commenta, en fit valoir toute l'importance philosophique, le qualifia *un vœu très-patriotique*, en provoqua l'exécution enfin, en vrai

style de cannibale, et dans un article qu'il n'eut pas horreur de souscrire de son nom. Laissons donc s'extasier un instant M. Naigeon sur ce beau sujet :

« Tout ce que je pourrois extraire de la seconde partie de son » Testament (de Jean Meslier) dont il faudroit d'ailleurs corriger » le style lâche et diffus, ne seroit pas *aussi instructif ni d'une* » *utilité aussi directe*, aussi générale que les dernières lignes » qui terminent l'Ouvrage *de ce digne Prêtre :* elles ne présentent » pas seulement *un des résultats les plus importans* qu'on puisse » tirer de l'étude *de la Philosophie ;* c'est encore, sous tous les » rapports, LE VŒU D'UN VRAI PHILOSOPHE, et qui a bien connu » *le seul moyen* de tarir partout, en un moment, la source de » la plupart des maux qui affligent depuis si long-temps l'Espèce » humaine : *Je voudrois*, dit-il, *et ce sera le dernier comme le* » *plus ardent de mes souhaits, je voudrois que le dernier des* » *Rois fût étranglé avec les boyaux du dernier Prêtre.* On écrira » dix mille ans, si l'on veut, sur ce sujet, mais on ne produira » jamais une pensée plus profonde, plus fortement conçue, et dont » le tour et l'expression aient plus de vivacité, de précision et » d'énergie (*). »

22. Dans les *Mémoires* que Louis XIV composa lui-même pour l'instruction du Dauphin son fils, ce Prince, à l'occasion de l'Hérésie naissante de Jansénius, lui fait sentir combien il importe à l'Autorité *d'exterminer de bonne heure toutes les nouveautés en matière de Religion*, (pag. 145). L'histoire de toutes les Hérésies, celle nommément du Protestantisme, avoit convaincu ce Monarque que toute révolte tolérée contre la Loi de Dieu prépare et enhardit la révolte contre la loi du Prince. Aussi, dans les matières purement spirituelles, ne souffrit-il jamais, dès que l'Eglise-mère avoit parlé, que ses Sujets osassent contredire. Sous son règne, le Jansénisme étoit poursuivi devant les Chambres assemblées de son Parlement comme *ennemi de toute Puissance ;* sous le règne de son Successeur, des Chambres assemblées du Parlement se déclaroient hautement pour le Jansénisme au mépris de l'Autorité royale ; et, par retour de gratitude, le Jansénisme

(*) Encyclopédie méthodique. Art. *Philosophie ancienne et nouvelle*, tom. III, pag. 239.

élevoit le Tribunal des Magistrats au niveau du Trône des Rois, flattoit le Parlement, dans ses Libelles contre les Evêques, de tenir la balance de la justice *au nom de la Nation*, et de porter des Arrêts *irréformables par la Puissance royale.*

Dans cette bonne intelligence, plus de cent cinquante Conseillers de son Parlement désobéissoient formellement à Louis XV, refusoient de rendre la justice à ses Sujets, lui donnoient la démission de leurs Offices, uniquement parce que ce Prince leur défendoit de sanctionner, par leurs Arrêts et contre les Mandemens des Evêques, les miracles qui se pratiquoient sur la tombe du diacre Pâris, et quels miracles! On peut également en juger par le Recueil volumineux que le conseiller Mongeron osa en dédier au Roi, et par la description véridique qu'en faisoit l'Evêque de Lodève dans une Lettre pastorale : « Quels mystères ridicules » et impies n'a-t-on pas osé publier, disoit le Prélat, comme » autant d'œuvresde la bonté et de la puissance du souverain Etre? » Quelle humiliation pour notre Siècle que ces prétendus miracles! » Des opérations de la nature ou de l'art, des guérisons lentes ou » imparfaites, souvent imaginaires ou supposées, des maladies » soudaines contractées en pleine santé dans les horreurs d'une » fanatique superstition. Des Esprits aliénés ou dans le délire, » agités par de fréquentes convulsions; des filles ou femmes perdues d'honneur et de réputation; on veut que le Seigneur les » ait choisis pour être les Ministres des œuvres éclatantes de sa » sagesse, de sa science et de sa puissance. Aux yeux d'une » multitude de spectateurs, on les voit s'agiter avec violence, » pirouetter avec indécence; on les entend hurler comme des bêtes » sauvages, aboyer comme des chiens. Aujourd'hui elles jouent » aux dés avec Dieu, demain elles mangent dans des plats vides. » A leur demande, on leur accorde *des secours* meurtriers, on » les frappe cruellement avec des bûches, on les suspend, on les » berne, on les écartelle, elles sont foulées aux pieds et presque » étranglées, percées d'un glaive et crucifiées. Elles poussent l'effronterie jusqu'à exiger *des secours* impudiques, et ne craignent » point de faire rougir le libertinage le plus licencieux sur le scandale de leurs attitudes et de leurs discours.

» Ces traits honteux et infâmes, dont le récit détaillé blesse » essentiellement la pudeur, ces phénomènes bizarres et insensés,

» indignes de la Sagesse incrée , ces pratiques criminelles et » superstitieuses inalliables avec le bon sens et la raison , ces » puérilités , ces inepties , ces impostures , débitées avec un ton » affecté d'enthousiasme et d'inspiration , si ouvertement contraire » au langage simple et naïf de la vérité , ces impiétés contre l'Église » et ses Ministres , ces outrages faits à la vertu , ces blasphèmes » contre la Religion et ses mystères , ces dérisions sacriléges de » ce qu'il y a de plus saint , ce tissu monstrueux de profanations » et d'abominations , on les préconise sous les noms respectables » de Prophéties , de Miracles , d'Œuvres du Tout-Puissant. »

Déplorable effet de l'orgueil humain conseillé par l'esprit de Parti ! un sage et judicieux Rollin oublioit sa sagesse et son jugement pour aller se confondre avec les dévots au diacre Pâris , et accréditer par sa présence les farces sacriléges qui se jouoient dans le cimetière de Saint-Médard , avant que le Gouvernement n'eût fait clorre ce rendez-vous des Jongleurs convulsionnaires. Le bon Rollin , se disant catholique , mouroit *appelant* et *ré-appelant* d'un Jugement dogmatique de l'Église catholique.

Un Génie plus puissant que Rollin , élève de la même Ecole , esclave des mêmes erreurs , le sublime Paschal , après avoir parlé de la Religion comme un Père de l'Église , mouroit révolté contre l'Église et contre le Pape , et en quelque sorte aussi contre son Roi ; car à l'occasion des mesures que le Gouvernement prenoit contre les Agitateurs de Port-Royal , Paschal encourageant la Sédition , écrivoit : « Quand Port-Royal ne craindra plus , il se fera » plus craindre. » (*Pensées de Paschal* , tom. II , p. 218 et suiv.) Un homme qui se distingua de nos jours par un rare talent , se singularisoit par une opiniâtreté semblable : il rendoit l'ouïe aux Sourds , et mouroit lui-même dans la surdité à la voix de l'Église-mère. L'Abbé de l'Épée mourut en 1789. Un autre Abbé , plus que Janséniste , l'illuminé Fauchet , faisant l'Oraison funèbre de l'*Appelant* , le qualifioit , pour cette raison même , *une ame forte :* car ils se donnent tous pour des *Ames fortes* , ceux qui ont l'audace de l'insurrection contre les Autorités établies du Ciel pour le soutien du Monde.

Nous voyons , par le dépouillement des registres de la Bastille , que le Cardinal de Fleury , fit renfermer dans cette prison d'État plusieurs des Saltimbanques exercés à surprendre la crédulité pu-

blique par de prétendus miracles opérés en leur personne. De ce nombre étoit un enfant de huit ans, nommé *Petit-Père*, qui, dans un âge si tendre, se montroit un prodige, ou, pour parler plus juste, un monstre de duplicité. On ne connoissoit plus, sous le règne de Louis XVI, de Jansénistes convulsionnaires; mais, jusqu'à la Révolution, il se trouva dans Paris, (et qui ne sait même que la graine n'en est pas entièrement perdue?) certains Jansénistes d'orgueil et d'ostentation, petit Troupeau, partie bien entêté, partie bien ignorant, sous la direction de quelques Moines bien intrigans et bien fripons, qui ne manquoient pas d'une certaine astuce pour rassurer les consciences de leurs pieuses Ouailles, en *jansénisant*, pour leur édification, saint Paul et saint Augustin, avec notre Bossuet encore et notre Fénélon.

23. Il suffit de vouloir ou de savoir lire, pour reconnoître dans les Ecrits de Saint-Martin, que cet Illuminé matérialise les esprits, ou spiritualise la matière, et que tout son système, renouvelé du Paganisme, conduit droit à l'Athéisme. Aussi ne fut-ce pas un médiocre sujet d'étonnement pour nous d'entendre en France, et en 1801, un admirateur de l'enthousiaste Saint-Martin, l'appeler un *Philosophe digne de vénération;* admirateur encore de l'illuminé Kant, le féliciter d'avoir *posé les points cardinaux de la pensée;* admirateur enfin des merveilleux résultats de la *Réforme* de Luther, de ce Moine énergumène qui, échappé de son cloître, et traînant avec lui sa Vénus impudique, mit l'Europe en feu et *changea*, au dire de l'Auteur même, *l'Empire germanique en un vaste cimetière, où deux Générations furent englouties;* révolution, suivant l'Auteur encore, qui peut n'être pas du goût de ces *Esprits modérés qu'effrayent la marche bondissante et les fureurs des révoltés;* mais pourtant qui ne sont que *les beaux effets de ces commotions terribles qui déplacent toutes les propriétés.*

Que ces contradictions et ces dangereuses folies se combinent dans une tête extravagante, cela se conçoit, mais, que toute une compagnie de Savans juge cette tête digne d'une couronne, et qu'elle la décerne à une Rapsodie révolutionnaire, qui outrage à la fois le bon goût, la vérité, les mœurs, et la Religion encore que professent le Prince et le Gouvernement, voilà ce qu'il nous paroît difficile d'expliquer, et pourtant ce que nous sommes forcés

d'admettre, depuis que l'Institut impérial a couronné l'Ouvrage d'ignorance et d'impiété de M. *Charles de Villers*.

Je ne pense pas que le savant Auteur des *Annales littéraires* ait atteint son but, s'il a cru disculper les autres Membres de l'Institut, en disant qu'*une partie des Commissaires, nommés pour juger cet Ouvrage, fait profession ouverte d'athéisme ou de principes anti-chrétiens.* (22.e Livr. pag. 484). Le Corps, en pareil cas surtout, est solidaire pour les Membres.

24. Lett. du 15 Août 1777. On a peine a concevoir, sans doute, l'aveuglement du Comte de Falkeinstein, qui, flagorné par les Précepteurs *d'Ankastrom*, trouvoit bon qu'on servît *du Brutus* à sa table : mais n'étoient-ils qu'aveuglés, et n'est-il pas permis de les soupçonner encore de complicité dans la conjuration contre leur Maître, ces Agens de la Puissance monarchique qui souffroient que les Sujets de Louis XVI, empoisonnés par la prose de Voltaire, le fussent encore par ses rimes, et courussent tous les jours applaudir au Théâtre à ces maximes régicides ; les mêmes littéralement que les Jacobins feront retentir au pied de l'échafaud qu'ils dresseront à ce Prince :

« Je déteste César, avec le nom de Roi ; —
» Je vois que Rome encore a des cœurs *vertueux* ; —
» On demande du sang, Rome sera contente ; —
» Si Caton m'avoit cru, plus juste en sa furie,
» Sur César expirant, il eût perdu la vie ; —
» Dans une heure à César il faut percer le sein. —
» Si, dans le sein de Rome, il se trouvoit un traître
» Qui regrettât les Rois, qui souhaitât un Maître,
» Que le perfide meure au milieu des tourmens ; —
» Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
» La liberté gravée et *les Rois en horreur*. — »

Les pâtés, dont Voltaire nous dit que le fond n'étoit pas pour une Monarchie, n'étoient sûrement pas plus anti-monarchiques que ces vers ; et, quand le Philosophe de Sans-Soucy faisoit part au Philosophe de Ferney du plaisir qu'il avoit eu à les entendre déclamer sur son théâtre, ce Prince nous apprenoit qu'un Monarque peut être grand guerrier, peut se croire philosophe et manquer du sens commun comme Politique.

25. Le

25. Le serment exigé en Loge, à la réception du Rose-Croix illuminé, est conçu en ces termes sacriléges : « Au nom du Fils » crucifié, je jure de briser les liens charnels qui m'attachent » encore à père, mère, frères, sœurs, épouse, parens, amis, » maîtresses, Rois, Chefs, bienfaiteurs, et tout être quelconque » auquel j'aurois promis foi, obéissance, gratitude ou service.

» Je jure de révéler au nouveau Chef que je reconnois ce que » j'aurai vu, fait, lu, entendu, appris ou deviné ; et même de » rechercher et épier ce qui ne s'offriroit pas à mes yeux.

» Je jure de respecter l'Aqua-Toffana (espèce de poison) comme » un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger le Globe, par » la mort ou par l'hébétation, de ceux qui cherchent à avilir la » vérité ou à l'arracher de nos mains. »

Entr'autres avis donnés à l'Initié, le Hyérophante lui dit : « Fuyez la tentation de révéler ce que vous avez entendu ; car » le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous » atteindra en quelque lieu que vous soyez. » (*Conjuration contre la Religion et les Souverains*, pag. 239. *La Loge rouge dévoilée*, pag. 11. *Tomb. de J. Molay*, pag. 105).

La Révolution nous a révélé de bien grands crimes de ces furieux Assermentés ; leur Conjuration régicide et sacrilége a été portée au dernier degré d'évidence. Les particularités rapportées par l'Auteur du *Tombeau de Jacques Molay* sont-elles d'une égale certitude ? c'est ce que nous ne garantirons pas. « Il y a en » Europe, dit-il, une foule de Loges maçonniques ; mais elles » ne signifient rien sous le rapport politique : ce ne sont que de » véritables Séminaires. Les vrais Maçons-Templiers ne sont que » cent huit sur la Terre. Ce sont eux qui, par vengeance, par » ambition et par système, ont juré le massacre des Rois et » l'indépendance de l'Univers. Le Roi de Prusse actuel, qui est » Grand-Maître d'une Loge d'Illuminés, n'est que la dupe d'une » comédie insignifiante ; mais il est entouré d'Initiés ; et, quand » leur parti sera le plus fort, Guillaume subira le sort du Roi » de Suède. Le Duc de Sudermanie fit assassiner son Frère par » Ankastrom, franc-maçon qui, précédemment condamné pour » vol à être pendu, avoit obtenu sa grâce du Roi. — L'Empe- » reur périt bientôt victime des ennemis jurés des Rois ; Léopold » ne tarda pas à le suivre. — George, assailli quatre fois, a pensé

» perdre la vie le 14 Octobre et le 13 Février de l'année dernière. » Un Journal de Pluviôse an 4, nous apprend que les Franc-» Maçons ont pris en Irlande le nom de *Défenders ;* et James » Veldor, condamné le 22 Décembre à Dublin, portoit sur lui » l'Ecrit suivant : Je suis intéressé. — *Réponse.* Et moi aussi. » — *Demande.* Avec qui ? *R.* Avec la Convention nationale. » *D.* Quel est votre but ? *R.* La liberté. *D.* Où est votre projet ? » R. Sa base est sur le roc. *D.* Que vous proposez-vous ? *R.* De » subjuguer toutes les Nations, de détrôner les Rois. *D.* Où le » coq a-t-il chanté, quand tout l'Univers l'a entendu ? *R.* En » France. *D.* Le mot de passe ? *R.* ELIPHISMATIS. — »

Je ne connois pas les *Annales maçonniques* dont M. Caillot nous apprend que S. A. S. Mgr. l'Archi-Chancelier de l'Empire a daigné accepter la dédicace ; mais ces *Annales*, annoncées comme *Ouvrage périodique*, ne sont pas, à coup sûr, les *Annales secrètes* de la Secte.

On dit quelquefois : *Si j'étois Roi !* J'avoue que si j'avois le malheur de l'être à la suite des scènes régicides du dix-huitième siècle, mon premier soin seroit d'exterminer, non pas les Franc-maçons, mais la Franc-maçonnerie : non que je ne sache très-bien que ce n'est pas la Bande joyeuse des Franc-maçons qui médite les noirs forfaits ; mais j'aurois trop peur que des arrières-Loges inconnues ne me cachassent de dangereux mystères, et qu'après avoir été *la dupe d'une Comédie insignifiante*, je ne devinsse, comme plusieurs Potentats, la victime d'une Tragédie sanglante.

26. Lettre de Weisshaupt, du 16 Février 1782, *à Caton*, c'est-à-dire à Xavier Zwack, Conseiller aulique de Régence de l'Electeur de Bavière. C'est ce même Zwack qui proposoit, à cette époque, à son Grand-Maître d'établir des Loges de Franc-maçonnes : projet qu'il rejeta ; mais qui fut adopté par les Illuminés français, quelque temps au moins avant la Révolution, et à l'époque où M. Cadet Gassicourt étoit invité à la fête que devoit donner la Loge du *Contrat-Social* pour la réception de madame la Baronne de Staël. Il paroît que nous avons encore aujourd'hui des Franc-maçonnes. Ce qui m'autorise à le croire c'est le conseil que demandoient, il y a quelque temps, à un homme-de-lettres de ma connoissance très-particulière, deux jeunes Demoiselles également instruites

et vertueuses, qu'on pressoit de se faire recevoir Franc-maçonnes dites de *la Bienfaisance*, et qui se tenoient à cet égard sur la défensive. Nous croirons bien mériter et de la Jeunesse et des bonnes mœurs en retraçant ici les puissans motifs par lesquels leur Conseil engageoit ces jeunes Personnes à persévérer dans leur refus.

« Votre bon esprit, Mesdemoiselles, vous a dicté la seule réponse que vous eussiez à faire, ne connoissant point parfaitement ce qu'on demande de vous. Vous aurez senti que le serment d'un secret à garder sur un objet inconnu étoit par lui-même un engagement plus que téméraire, et pour le moins contraire au *Dieu en vain tu ne jureras*. Persuadé donc, comme vous, que les personnes qui vous font cette invitation ne voudroient pas vous tromper, je le suis encore qu'elles se trompent. Je n'ai jamais vu, et je ne puis voir dans la Franc-maçonnerie en général qu'une Œuvre de ténèbres et d'impiété. Je ne crois pas même qu'on puisse raisonnablement douter que c'est aux Franc-maçons, devenus Jacobins, que nous devons les derniers malheurs et les plus grands crimes de notre Révolution; et je vous avouerai que je regarderois comme bien à plaindre des hommes d'Etat assez simples, après l'expérience du passé, pour se flatter encore de gouverner la Franc-maçonnerie ou de gouverner par elle.

» Je sais, comme vous, Mesdemoiselles, et je gémis de le savoir, que la Franc-maçonnerie voudroit reprendre faveur, et que, parmi nos nouveaux *Frères-maçons*, se retrouvent de nos anciens *Frères-Jacobins*. Le fameux M. de Lalande, que ses amis appellent un fou, vient de nous informer qu'au moins il ne l'est pas seul, et que *plus de cent* Frères-maçons, réunis en Loge, l'ont magnifiquement fêté à Lyon, comme *grand Orateur du Grand-Orient de France;* d'où il faut conclure qu'ils sont vraiment inimitables ces Messieurs les Lyonnais qui, dans la même année, ont eu le singulier talent de renvoyer également satisfaits de leur affectueux accueil et le souverain Pontife de l'Eglise romaine, et le *Procureur-général des Athées* de la Franc-maçonnerie française.

» Pour en revenir à votre Franc-maçonnerie des Dames, et à la dénomination de *bienfaisance* dont on la décore, je vous dirai encore que je soupçonne en tout cela un nouveau leurre, pour rendre ces Franc-maçonnes dupes et complices des Franc-

maçons ; et voici sur quoi je suis fondé. Dans l'Assemblée des *Etats-généraux* de la Franc-maçonnerie, tenue à Wilhelmsbad en 1782, il fut résolu, pour jeter un voile sur l'origine et le but de la Franc-maçonnerie templière, de changer le nom de *Chevaliers du Temple* en celui de *Chevaliers de la Bienfaisance*, (c'est ce que nous attestent plusieurs Auteurs dignes de foi). Or il est tout naturel que les *Frères* Chevaliers de la Bienfaisance, s'associent des *Sœurs* Chevalières de la même vertu. Les Francmaçons affectent une tendre dévotion à la *Bienfaisance ;* et ils ont leurs raisons. Outre qu'ils se flattent depuis long-temps de tuer, par cette vertu philosophique, la vertu chrétienne de *Charité*, ce sont, dans bien des endroits, des Franc-maçons zélateurs de la bienfaisance qui s'emparent des Etablissemens formés par la Charité ; et de nombreuses confidences, surprises aux Francmaçons bavarois, nous apprennent au profit de qui tournoient ces Etablissemens entre leurs mains. On lit dans les papiers trouvés chez l'un d'eux ; (Zwack) « Nous dirigeons *la Société de Bien-*» *faisance ;* — nous avons mis à la disposition de l'Ordre l'ar-» gent de l'Eglise. — Avec ce même argent nous soutenons tou-» jours de nouveaux Frères. — A la recommandation de notre » Ordre, la Cour fait voyager deux de nos jeunes gens qui se » trouvent actuellement à Rome. » On n'a pas encore oublié comment, pendant notre Révolution, nos Sœurs Chevalières de la Bienfaisance avoient remplacé, dans nos Hospices, nos Sœurs de la Charité.

» Mais voulez-vous, Mesdemoiselles, du plus positif sur l'origine et la destination des *Sœurs Franc-maçonnes !* je vous renverrai, sous la date de 1782, au même Franc-maçon Zwack, donnant à son Grand-Maître Weisshaupt le plan d'un Ordre de de Franc-maçonnes divisé en deux classes. « La première, dit-il, » sera composée de femmes *vertueuses*, *honnêtes ;* (voilà sans » contredit pour vous, Mesdemoiselles) ; la seconde, de femmes » *volages*, *légères*, *voluptueuses*. Les unes et les autres doivent » ignorer qu'elles sont dirigées par des hommes. On fera croire » aux deux Supérieures qu'il est au-dessus d'elles une Mère-Loge » du même sexe, qui leur transmet les ordres, qui, dans le » fond, seront donnés par les hommes. Les Frères chargés de » les diriger leur feront parvenir leurs instructions sans se faire

» connoître. Ils conduiront les premières par la lecture de ce » qu'on appelle *bons Livres*, et les autres *en les formant à l'art* » *de satisfaire secrètement leurs passions.* —

» L'avantage qu'on peut se promettre de cet Ordre de femmes » seroit de procurer au véritable Ordre, d'abord tout l'argent que » les Sœurs commenceroient par payer, et ensuite tout celui » qu'elles promettroient de fournir *pour les secrets* qu'on auroit » à leur apprendre. Cet Etablissement serviroit de plus *à satis-* » *faire ceux des Frères qui auroient du penchant pour les* » *plaisirs.* »

» Voilà, mot pour mot, ce qu'un Franc-maçon conseilloit en 1782 à son Supérieur, pour l'institution d'un Ordre de Sœurs *Franc-maçonnes*, qu'on ne connoissoit point avant cette époque. Mais, si la Société des Franc-maçonnes Parisiennes se forme sur ce plan; et c'est une idée que n'écarte point le nom de la Franc-maçonne citée par M. Gassicourt, la première, je crois, dont il soit fait mention dans nos Annales maçonniques; si, dis-je, il en est ainsi, vous conviendrez, Mesdemoiselles, que nos Franc-maçonnes *vertueuses*, et de la première classe, ne devroient se recruter que dans l'enceinte des Petites-Maisons, et nos Franc-maçonnes *volages et voluptueuses*, de la seconde classe, que parmi les Vestales du Palais-Royal. Je m'apperçois, Mesdemoiselles, qu'il ne falloit pas tout ce que j'ai dit pour vous convaincre; et, connoissant vos principes religieux et sages, je dois être bien assuré que jamais vos noms ne serviront de manteau à de pareilles associations.

» Je suis, etc. »

27. Le premier Dauphin, fils de Louis XVI, mourut des suites de l'inoculation, après avoir long-temps langui. Le Médecin inoculateur, Youberjoux, effrayé à la vue de l'éruption qui se manifesta, appela en consultation quelques-uns de ses confrères. Ces Empiriques, après avoir vu l'Enfant, se retirèrent pour conférer dans la chambre où se tenoit le Service, parlèrent d'abord assez bas: puis, en se séparant, Youberjoux dit tout haut: « Si demain » la moitié de l'éruption n'est pas rentrée, je n'ai pour moi que » la ressource du pistolet. » On étoit convenu du répercussif, qui opéra; et le Charlatan, qui avoit tué le jeune Prince, ne

jugea pas à propos de se tuer lui-même. Nous tenons ce fait d'une personne qui étoit présente, et qui vit encore.

On nomme aussi, parmi les innocentes victimes de cette pratique immorale, mademoiselle d'Angoulême, fille du Comte d'Artois, un fils du Roi d'Angleterre, un Archiduc de Florence, une Infante de Naples, une Princesse de Glocester, une fille du Comte de Laurencin, et l'unique héritier du Duc de Cossé. La liste mortuaire seroit effrayante, si on vouloit descendre jusqu'à la classe commune des Riches.

Quand la Charlatannerie n'eut plus rien de plausible à répondre aux reproches journaliers d'infanticides intentés à l'Inoculation de la petite-vérole, elle imagina de substituer un nouveau leurre à ce leurre décrédité, et proposa d'inoculer désormais aux enfans, en remplacement du virus, trop souvent perfide, pris sur le corps humain, le virus d'une maladie cutanée à laquelle les vaches sont sujettes, surtout dans les pays chauds et les contrées pestiférées du Levant. Cette maladie, de nouvelle mode parmi nous, a été nommée par ses parreins *Vaccine*, du nom de la bête *Vacca* à laquelle nous en sommes redevables.

Un des plus redoutables ennemis des diverses charlatanneries de son siècle, le savant Abbé de Feller nous écrivoit à ce sujet: « O l'admirable présent encore de notre admirable Philosophie, que cette *Vaccine* ! Après le rare bienfait de *l'Egalité des conditions*, qu'elle a enfin procuré à l'Animal *à deux pieds sans plumes*, il ne faut pas désespérer qu'elle ne l'amène insensiblement à l'*égalité de nature* avec son frère le quadrupède. Voici déjà que vos *Citoyennes françaises* s'applaudissent en voyant, des yeux de leur foi, comment le sang vicié de la bête-à-cornes purifie le sang, apparemment plus vicié encore, de leurs chers enfans. On souffre, en voyant de pareilles sottises s'accréditer à la faveur de Noms respectables, et qui du moins devroient l'être. Cependant voici nos Inoculateurs de petite-vérole humaine aux prises avec les Inoculateurs de Vaccine, auxquels ils font des argumens très-plausibles. Ils prétendent que, lorsqu'on introduisit la pratique de l'inoculation de la petite-vérole, on avoit déjà proposé celle de la Vaccine, qui fut rejetée pour de bonnes raisons. Ils allèguent, entr'autres, que, dans la supposition, qu'ils sont loin d'admettre d'ailleurs, que l'inoculation du virus, pris sur la vache, ne puisse jamais être dangereuse par elle-même, comme

on ne trouve pas partout de vaches variolées, et qu'il est reçu qu'on inocule d'un Vacciné sur un autre, le virus primitif, qui auroit été sain, a pu, chemin faisant, se charger d'élémens corrompus et mortifères dans leur développement; ce qui rejète dans les principaux inconvéniens justement reprochés à l'inoculation de la petite-vérole. Mais on peut augurer qu'à raison de la nouveauté la balance continuera de pencher pour la Vaccine, à moins que quelque épizootie, dans sa malignité, n'étende un beau jour ses ravages sur nos vaches et sur nos Vaccinés leurs consanguins. »

Je me rappelle qu'ayant ouï dire au Médecin d'un Prince souverain d'Allemagne : que la Vaccine n'étoit qu'*une pure charlatanerie*, et l'ayant vu ensuite vacciner le fils même du Prince, je lui dis : « Eh bien ! Docteur, vous voilà donc réconcilié avec » *la pure charlatanerie !* — Point du tout, me répondit-il ; mais, » que pouvois je faire ! la manie prévaut ; et il m'a fallu vacciner, » sous peine de voir un Médecin étranger le faire sous mes yeux, » et empocher un rouleau d'or à mon préjudice. »

Tout récemment encore, j'entendois médire de la Vaccine par un Médecin qui a de la réputation à Saint-Germain-en-Laye. Je fis l'observation au Docteur, que j'avois vu son nom sur une Thèse qui prônoit l'utilité de cette pratique. « Je la soutiens » encore cette utilité, me répondit-il, pour le Vaccinateur, s'entend ; car pour le Vacciné, non. »

On emploie aujourd'hui, pour sauver la réputation de la Vaccine, les mêmes sophismes qui ont long-temps soutenu les actions de la Petite-Vérole inoculée. Les Sujets vaccinés ont souvent des torts, la Vaccine est toujours innocente. Le Vacciné reprend la petite-vérole ; c'est que la Vaccine n'avoit pas mordu. Mais il est notoire que la Vaccine avoit mordu, que le Sujet vacciné a repris la petite-vérole naturelle, et même qu'il en est mort : que répondre à cela ? rien de plus aisé : par un démenti formel et des Circulaires imprimées. Or, ni madame d'Ormesson, ni la commune d'Ormesson, ni d'autres Dames encore et d'autres Communes n'iront, sur ce chapitre, intenter procès au Comité de la Vaccine ; et moi-même, sans me joindre à ceux qui se permettent la plaisanterie sur un Archevêque, assez heureux pour avoir gagné une médaille d'argent par son zèle propagateur de la Vaccine, aimant au contraire à voir dans ce zèle la figure de celui qu'a sans doute

le Pasteur à inoculer à ses Ouailles le respect dû aux Puissances, je me contenterai d'observer ici, en passant, que, connoissant très-peu de monde à Saint-Germain-en-Laye, j'y ai pourtant connu personnellement deux Victimes des suites de la Vaccine ; une Dame et un Enfant. Que, connoissant moins de monde encore à Paris, j'y connois pourtant un Enfant, sur les bras duquel j'ai vu les pustules de la Vaccine, et qui, environ six mois après, m'offrit ses joues couvertes d'une petite-vérole épouvantable, et dont tous les partisans de la Vaccine n'effaceront pas l'empreinte. Cet Enfant est la fille du traiteur *Debel*, coin de la place du Carrousel.

Un docteur Jenner vient d'être gratifié par le Gouvernement anglais d'une somme de 20,000 liv. st. comme inventeur de la Vaccine, à la pluralité de 60 voix, contre 47, qui lui contestoient, non sans de graves raisons, et l'invention et les utiles résultats qu'y attachent ses partisans. Les Charlatans anglais, avant de nous appeler à leur secret inoculateur de la Vaccine, nous avoient initiés à leur secret inoculateur de la petite-vérole, et nous avoient, avant tout cela, inoculé leur sublime philosophie, qui a si bien pris parmi nous. Depuis long-temps, et surtout depuis son Cromwel, cette Nation rivale, sûre d'être surpassée dans ce qu'elle fait de pire, par la frivolité française, paroîtroit calculer à la manière de cet ennemi, à qui on laissa le choix du supplice de son ennemi, à condition qu'il en endurât la moitié, et qui dit : *Qu'on me crève un œil.*

28. Dans une espèce de confession à la J. J. Rousseau, sous le titre de *Mémoires*, Francklin nous dit : « Je devins un vrai Déiste. Ma doctrine pervertit quelques jeunes gens, particulièrement Collins et Ralph. Après avoir écrit pour prouver que *Vice et Vertu* sont de vaines distinctions, j'entrevis que, *quelque vraie qu'elle pût être, cette doctrine*, n'étoit pas utile. » Enfin le Sophiste incrédule nous apprend que, système pour système, il abandonna celui du Déisme pour celui de la Révélation ; c'est-à-dire, celui qu'il croyoit *vrai*, *mais dangereux*, pour celui qu'il croyoit *faux*, *mais utile;* et, par ce singulier moyen, « je » fus, dit-il, préservé de toute immoralité, et de toute grande et » volontaire injustice. »

Ce Philosophe accommodant eût voulu être catholique avec

les Catholiques ; et, jouant la Religion au village de Passy, comme Voltaire la jouait à Ferney, il faisoit avertir le Curé du lieu que, son tour de rendre le Pain-béni étant venu, il s'empresseroit de remplir ce devoir de bon Paroissien. Ce pain-béni déjà préparé étoit composé de treize brioches, nombre des Cantons insurgés. Chaque brioche étoit surmontée d'une banderole qui portoit le nom d'une vertu philosophique. Sur la première étoit écrit le mot *Liberté ;* sur la seconde *Egalité ;* sur les autres *Tolérance*, *Raison*, *Bienfaisance*, *Humanité*, etc. Mais le Curé fit prévenir le Franc-maçon Américain que l'Eglise catholique ne pouvoit recevoir son offrande.

29. Avant que Francklin ne renouvelât cette pratique, et dès l'an 1747, des Charlatans physiciens avoient essayé de guérir par l'administration du fluide électrique. Plusieurs cures, vraies ou supposées, donnèrent vogue à cette méthode, qu'un nombre d'accidens constatés firent abandonner vers l'an 1760. On administroit des bains électriques et jusqu'à des médecines électriques. L'abbé Nollet fit un voyage exprès en Italie, pour aller constater les merveilles publiées par les plus ardens prôneurs des médecines électriques ; et ce vrai Savant n'y découvrit qu'un pur charlatanisme, qu'il décrédita.

30. Un observateur de sang froid, présent à l'expérience de Francklin la racontoit en ces termes : « Je n'ai vu sur le bassin des Thuileries ni cette grande agitation dont on parle, ni ce calme subit qui l'auroit suivie. Je pense seulement que la grande affluence des spectateurs badauds, dont j'augmentois le nombre, et qui empêchoit que le vent n'eût la même prise sur l'eau, a pu en rallentir les ondulations, et donner lieu à crier miracle ! Quand le sorcier Francklin eût versé son huile, dont je n'observai aucun effet sensible, m'étant avisé de demander au Docteur combien il estimoit qu'il en faudroit de tonnes pour apaiser une tempête sur la Manche, le bon-homme se fâcha et me renvoya très-sèchement à sa Lettre au docteur Brownrigg, du 7 Novembre 1773, dans laquelle il dit que, dans un village près de Londres, « il jeta la quantité *au plus* d'une cuiller à thé d'huile » sur un grand étang agité, qui s'étendit avec une vîtesse in» croyable, et forma sur l'eau une surface de cent cinquante

» toises, aussi unie qu'une glace. » Sans doute qu'à Londres on aura cité la grande expérience de Paris.

31. Avant Francklin, et dès 1748, l'Abbé Nollet avoit fait ses observations sur l'identité élémentaire de la matière électrique avec la matière fulminante, ou ce qu'on appelle le Tonnerre. Ce fut d'après cela que Francklin exposa sa théorie des Paratonnerres, dont se moqua, dans le temps, le même physicien écrivant à Francklin lui-même. Le premier qui eût risqué d'établir un paratonnerre sur sa maison, suivant les procédés indiqués par Francklin, fut le physicien russe Richman, qui paya son essai de sa vie et fut écrasé du tonnerre, le 6 Août 1753. Francklin prétendit que l'accident du physicien de Pétersbourg, et tous les accidens subséquens, ne devoient s'imputer qu'à la maladresse des constructeurs de ses paratonnerres. Un des plus zélés partisans de cette dangereuse invention, l'Abbé Paulian, est obligé de convenir que « la matière du Tonnerre pourroit être dans le nuage » en si grande abondance, et soutirée avec tant de promptitude » qu'il s'en feroit deux explosions, l'une dans le puis perdu, » l'autre dans l'intérieur même du bâtiment. » Voilà un des inconvéniens effrayans qu'est forcé d'avouer un Physicien qui avoit la manie des paratonnerres, jusqu'à en proposer un portatif, à l'usage des Voyageurs qui seroient curieux de se garantir de la foudre en la faisant tomber sur leur tête armée d'une pointe électrique, et glisser à leurs pieds le long d'une chaîne conductrice. De pareilles recettes annoncent une grande confiance dans la stupidité publique : et cette confiance n'étoit pas dépourvue de fondement auprès des amateurs des Jongleries philosophiques.

M. *Beyer*, qui place les paratonnerres, voudroit en voir sur tous nos magasins à poudre. L'explosion récente de celui de Luxembourg lui donne occasion de citer à l'appui de ce qu'il souhaiteroit, un fait qui me paroît bien moins militer en faveur des paratonnerres que contre. Il nous montre une pointe de fer *fondue de six pouces* par la matière fulminante, un conducteur *endommagé*, des pierres *dégradées*, une pierre *creusée*, d'où il est sorti beaucoup de fumée. Je vois en cela non un Paratonnerre, mais un *Attire-tonnerre*, qui auroit pu faire plus de mal qu'il n'en a fait. Car, qu'on suppose qu'à la place de ces pierres dégradées et creusées, il se soit trouvé des hommes, on peut

raisonnablement croire qu'ils auroient été pour le moins *dégradés et creusés*. M. *Beyer*, comme de raison, accuse ici la défectuosité du conducteur ; et le sien est bien meilleur. Je veux le croire ; mais a-t-il vertu infaillible contre tous les dangers connus et inconnus ? *Credat Judœus*. Et qui a dit à M. *Beyer* que, sans *l'Attire-tonnerre*, la foudre, dans le cas qu'il cite, n'auroit pas fait son explosion en l'air, et loin de l'édifice qu'elle a frappé ? Ainsi, n'en déplaise au Physicien, jamais je n'habiterai, ni ne conseillerai à personne d'habiter le voisinage d'un magasin à poudre, armé d'*Attire-tonnerres* aux conducteurs même de sa façon.

Au moment où j'envoie ceci à l'impression, une Observation que publie M. Lesage, membre de l'Institut, vient renforcer nos preuves du danger des paratonnerres. Que la cuisine ou l'office de M. Lesage ait été un magasin à poudre, l'affreuse catastrophe de Luxembourg se renouveloit dans Paris. Que M. Lesage, au moment de l'explosion, se fût trouvé dans la sphère de ces *éclats ou éteincelles bruyantes et multipliées, qui ébranlèrent tout dans l'office*, il y a à parier qu'il perdoit la vie, malgré le paratonnerre parfaitement bien conditionné de l'Hôtel de la monnoie ; et, je le répète, par l'action perfide de cet excellent *Attire-tonnerre*. M. Lesage souhaiteroit qu'on découvrît *quelque procédé qui assurât complètement l'action préservatrice des paratonnerres*. Et nous aussi nous le souhaiterions beaucoup ; mais, en attendant que ce souhait, qui me paroît à-peu-près chimérique, se réalise, mon grand préservatif sera de me tenir à une distance très-respectueuse du meilleur *Attire-tonnerre ;* bien convaincu qu'en nombre de circonstances, que le plus habile Physicien ne peut ni prévoir ni calculer, l'ingénieuse machine, après s'être saturée de la matière foudroyante qu'elle aura provoquée, régalera son voisinage de toute la surcharge qu'elle n'aura pu absorber.

32. Dans un Rapport fait au Roi, le 4 Septembre 1784, l'académicien Bailly, un de ses Commissaires pour juger le Magnétisme, disoit : « Cet art étoit un mystère — depuis quelque temps » le secret a été communiqué. Alors on a vu des personnes ins» truites, éclairées, distinguées même par leurs talens, adopter » la théorie et la pratique nouvelle qu'on leur enseignoit. On a

» vu un grand nombre de médecins et de Chirurgiens admis à » l'école du Magnétisme, en devenir les partisans, en défendre » la théorie, en suivre la pratique. — Les expériences faites sur » les Malades nous ont appris que l'Enfance qui n'est pas sus- » ceptible de prévention, n'éprouve rien. — Qu'est-ce qu'un » Agent, annoncé comme *universel*, qui n'agit pas toujours, » dans des circonstances semblables! — Il nous a donc été permis » de conclure et d'établir que rien ne prouve l'existence du fluide » magnétique animal. La saine Physique ne permet pas de recou- » rir à un fluide inconnu et insensible, pour expliquer des effets » qui peuvent être tous produits par l'imagination, ou seule ou » combinée avec l'attouchement et l'imitation. »

Voilà donc ces *Personnes instruites, éclairées, distinguées même par leurs talens — ce grand nombre de Médecins et de Chirurgiens partisans du Magnétisme*, condamnés à opter entre la qualification de dupes et celle de fripons. Les juges de Mesmer auroient pu nous observer que ce Jongleur, dans sa prétendue Médecine magnétique, ne faisoit que renouveler, avec quelques variantes, le Magnétisme que les Frères Rose-croix du dix-septième siècle promenoient par le Monde, promettant la guérison actuelle des individus, et la régénération prochaine de l'Espèce humaine. (*Voyez* le Médecin allemand Goclénius, Traité *de Magneticâ vulneris curatione*, et son *Heautontimorumenos*).

33. Qu'on nous permette ici un rapprochement que les circonstances et les lieux nous ont mis à portée de faire dans l'éloignement de notre Patrie. A l'époque où le guérisseur Mesmer infatuoit les Parisiens de ses prestiges et de ses cures magiques, un bon Curé de campagne, nommé Gassner, faisoit grand bruit en Allemagne par une infinité de guérisons vraiment merveilleuses. Ce Prêtre, à une grande vivacité de foi, joignoit une édifiante régularité de conduite, un parfait désintéressement et toute la simplicité des mœurs antiques. Toute sa science étoit dans *le nom de JÉSUS :* c'est en ce nom seul qu'il commandoit à Satan et aux maladies, et qu'il s'en faisoit obéir. Jamais il n'a rien reçu de ceux qu'il avoit guéris ; et lorsque, dans le transport de leur reconnoissance, ils se prosternoient à ses pieds, l'appelant leur libérateur : « Que faites-vous, leur disoit-il, ce n'est pas à » moi, c'est *au nom de JÉSUS* que vous devez votre guérison ;

» allez et vivez pour celui qui vous a guéris. » Des hommes prévenus, des Médecins de réputation, des Protestans même et des Philosophes se sont rendus auprès de Gassner, dans la résolution formelle de ne pas croire : ils ont vu, et n'ont pu contester : ils ont eux-mêmes publié comme témoins des guérisons subites de maladies qui faisoient depuis des années le désespoir de la Médecine, des guérisons inexplicables par tous les moyens naturels. Jaloux de la célébrité d'un homme qui, détestant leur Secte, faisoit tant de bruit dans l'Empire germanique, les Illuminés qui alors infatuoient l'empereur Joseph, le dénoncèrent à ce Prince ; et Gassner reçut ordre de ses Supérieurs ecclésiastiques de s'abstenir de cette méthode de guérir si extraordinaire. Le vertueux Ecclésiastique obéit avec une docilité d'enfant. Mais l'Evêque de Ratisbonne, l'ayant attaché à son Diocèse par un Bénéfice, l'autorisa à reprendre les pratiques de sa foi au Nom miraculeux) avec la précaution, pour ne pas offenser l'Empereur, de ne plus opérer ses guérisons qu'en secret. Nous tenons ces particularités de plusieurs témoins respectables, et entr'autres de l'Abbé de Feller, qui n'étoit point crédule.

3½. Comme Cagliostro n'opéroit ces prodiges qu'à la lueur des flambeaux, et environné de tout l'attirail nécessaire pour couvrir ses opérations, l'imagination du Spectateur rapportoit à l'Ombre interrogée les paroles qui partoient de plus loin. Ceux qui paroissent avoir observé avec le plus de discernement les opérations nécromanciennes ou fantasmagoriques de Cagliostro, réduisoient sa science magique à savoir, par des accidens de lumière adroitement ménagés, isoler un corps lumineux du corps solide qu'il représentoit, et qu'à son gré le Charlatan faisoit paroître, mouvoir et disparoître ; en sorte que son jeu n'étoit qu'un perfectionnement de la Lanterne-magique.

Une nouvelle marotte paroît occuper en ce moment nos oisifs. Ils ont abandonné le Cagliostrisme et le Mesmérisme pour se mettre à la suite des Docteurs en *Galvanisme*. Ces Charlatans opèrent aussi merveilleusement que leurs prédécesseurs sur les cervelles félées et les Malades imaginaires. Ils ont encore perfectionné l'art dans lequel excelloit le grand Francklin de rétablir l'équilibre des humeurs et de prévenir leur stagnation, cause imminente d'Asphixie et de mort. Ils prouvent l'efficacité de leur spécifique sur les

vivans, par son action sur les morts. Un Docteur en Galvanisme restitue le mouvement à des corps sans vie, et même à des membres séparés de leur corps, d'où il laisse à entrevoir que des Miracles d'autrefois sur les Estropiés et les Paralytiques pourroient bien n'avoir été qu'une savante application de la Théorie galvanique. Qui sait même si la résurrection d'un Mort ne sera pas un jour le résultat de cette science approfondie. Au moins ne peut-on guères douter, d'après les prodiges publiés par les Académies galvanistes, que la découverte ne doive être d'un merveilleux secours sur un champ de bataille, soit pour restituer le mouvement à des membres perclus par les blessures, soit pour multiplier les essais de résurrection sur des cadavres en qui les esprits vitaux se trouveraient encore en chaleur suffisante pour entrer en rapport avec l'action galvanique.

O chaîne impérieuse de la crédule Ignorance, jusques à quand retiendras-tu des troupeaux de Dupes sous le joug des Fripons ! et verrons-nous le dix-neuvième Siècle, émule du dix-huitième, prostituer comme lui son admiration et son or à des prestiges de Jongleurs !

35. Echappé à la Bastille, Cagliostro passa d'abord en Angleterre, où il se fit reconnoître des Franc-maçons, qu'il invitoit par une Circulaire à se réunir le 3 Novembre 1786, à la Taverne *Reilly* pour y aviser, *au nom de Jéhovah*, à la construction du nouveau Temple de Jérusalem (*). C'est de Londres que Cagliostro écrivit sa *Lettre à un Français*, en date du 20 Juin 1786, dans laquelle on lisoit : « Méritez la liberté par la raison. Il est digne de vos Parlemens de travailler à cette Révolution ; elle n'est difficile que » pour les Ames foibles : qu'elle soit bien préparée, voilà tout le » secret. — Vous devrez à vos Magistrats un bonheur dont n'a joui » aucun Peuple. — Demandez à Desprémesnil s'il m'a donc oublié ! » — Oui, mon ami, je vous l'annonce, il règnera sur vous un » Prince qui mettra sa gloire à l'abolition des Lettres-de-cachet, » à la convocation des Etats-généraux, et surtout au rétablissement de *la vraie Religion*. »

On sait quel Prince et quelle Religion vouloient dès lors les Illuminés. Cagliostro ne renonce pas à revoir les Français, qu'il appelle

(*) Les Journaux anglais ont cité cette Lettre.

mes bons amis, pourvu que la BASTILLE SOIT DEVENUE UNE PROMENADE PUBLIQUE. Ce dernier présage vérifié, joint aux merveilleuses jongleries de l'Aventurier, fit croire et écrire de lui, qu'il étoit en correspondance avec ces Esprits malfaisans qui peuvent avoir des connoissances anticipées sur les évènemens futurs. Mais long-temps avant 1786, le Franc-maçon Mercier, qui ne fut jamais, et qui n'est pas encore un grand sorcier, disoit beaucoup plus de choses curieuses encore sur notre Révolution, dans son *l'An 2440*, que le Franc-maçon Cagliostro dans sa *Lettre à un Français;* et la ruine de la Bastille n'y étoit pas moins clairement annoncée. La Révolution chez les Polonais et chez les Américains, la Révolution dans la tête de l'Empereur Joseph, la Révolution dans les esprits et dans les mœurs, dans les idées politiques et dans les idées religieuses, tout étoit présage et certitude d'une Révolution parmi nous, dont le premier effet naturel seroit le renversement de cette Forteresse le juste effroi des Philosophes et des Conspirateurs, de cette Bastille qui avoit été la prison de *Jacques Molay*, avant qu'elle n'eût menacé ses dignes soldats les *Mirabeau* et les *Mercier*, avant qu'elle n'eût renfermé les *Voltaire* et les *Diderot*, les *Morellet* et les *Brissot*, les *Manuel* encore avec les *la Motte* et les *Cagliostro*.

36. Des ténèbres, plus épaisses que celles qui jadis couvrirent l'Egypte, pesoient à cette époque sur presque tous les Cabinets de l'Europe; et un voile de demi-complicité offusquoit encore ceux qui se flattoient d'être les plus clairvoyans. Un des principes communs aux Philosophes et aux Franc-maçons, que Voltaire ne cessoit d'inculquer aux Siens, et qui leur réussit constamment, c'étoit la dénégation impudente, et l'imputation de leurs desseins ou de leurs œuvres de perversité aux Corps ou aux Individus qui pouvoient les traverser. C'est ainsi que les Jésuites, ces zélateurs incorruptibles de l'unité monarchique et de la foi catholique, furent dénoncés par la Philosophie comme de nouveaux Brutus les ennemis des Rois et de la morale chrétienne. C'est ainsi qu'un Voltaire crioit à ses Coopérateurs : « Commençons par charger » nous-mêmes nos ennemis de tout ce qu'ils pourroient nous » reprocher : *C'est vous Maître Omer-Joly-de-Fleury qui avez* » *fait la Pucelle.* » C'est ainsi que la Franc-maçonnerie, dénoncée par les Jésuites, imaginoit de se dire dirigée par ces Religieux;

et l'Auteur du *Tombeau de Jacques Molay*, n'est pas le seul qui ait adopté cette extravagante opinion, sur la caution des Disciples de Calvin et du fanatisme janséniste. Après leur conjuration découverte et dénoncée à toute l'Europe, les Illuminés bavarois en revenoient encore à ce système récriminateur : ils imaginoient de cacher sous le manteau même de la Religion catholique, et sous l'habit encore des Jésuites, les poignards qu'ils aiguisoient de nouveau et contre cette Religion sainte et contre les Rois. Nous lisons dans leur effroyable Correspondance : « Si d'Alberg arrive une fois » au gouvernement, c'est, de tous les Princes, le meilleur pour » notre objet. Peut-être lui découvrirons-nous tout notre plan, et » mettrons-nous le centre de notre Académie dans Mayence. —Pour » éviter les soupçons *des Mystères cachés dans cette Académie*, » il sera bon que chacun de ses Membres porte sur sa poitrine » une médaille, ayant pour devise : *Religioni et Scientiis*. Pour » mieux cacher encore tout objet secret, il faudroit spécialement » engager tous les savans Jésuites; par exemple Sattler, Sailer, » Murschelle, et les autres savans Religieux orthodoxes, tels que » Gerbert, Schewartz, Veber. — Il faudroit même faire annoncer » l'Etablissement de notre Académie, non par un de nos Adeptes, » mais, si on le pouvoit, *par un Jésuite*. Si, avec tout cela, on » crioit encore contre *le Jésuitisme caché* et le Catholicisme, ce » n'en seroit que mieux ; on n'en éviteroit que mieux les soupçons » d'une Association secrète. On pourroit soi-même aider à ré- » pandre cette fausse alarme. » *Lettre de l'illuminé Brunner à l'illuminé Nimis, du 9 Juin 1792, saisie juridiquement à Spire parmi les papiers de l'illuminé Blau.*

37. Dans un Ouvrage traduit de l'Anglais, et intitulé : *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, etc.* imprimé en 1776, l'Auteur saisit la vraie cause qui, dès cette époque, ôtoit aux hommes en place le droit de réprimer un genre d'impiété que leur exemple encourageoit. « Le ton de l'irréligion, dit l'Ob- » servateur, est malheureusement applicable à des Personnes qui, » par respect pour l'élévation de leur rang, devroient le plus » soigneusement s'abstenir de donner mauvais exemple au Public ; » — ils traitent les vérités les plus sérieuses, les plus terribles » même, avec un ton de légèreté et une licence de langage qui » déroge absolument à leur dignité et à leur importance. Défaut d'autant

» d'autant plus extravagant chez eux qu'ils ne prétendent nullement » insinuer par là qu'ils soient incrédules ou qu'ils rejettent les » Dogmes que néanmoins ils tournent en ridicule. — On en voit » dans les Eglises, affecter le mépris de toute décence, et con- » verser ensemble presque avec aussi peu de retenue que s'ils » étoient dans un Bal ou une Assemblée de plaisir. Cette conduite » est d'une influence pernicieuse sur les esprits des Inférieurs.) (*Pag.* 233 *et* 234)

38. La Sentence qui donna ces *glorieux Martyrs à la Philosophie* révolta d'autant plus les Philosophes, que, depuis la Régence du Duc d'Orléans, la Loi contre les Blasphémateurs n'étoit plus qu'un hors-d'œuvre dans notre Code criminel. Ce Prince impie auroit eu honte de sévir contre de fidèles échos de ses impiétés. Cependant l'Histoire nous montre ceux de nos Rois, de la seconde et de la troisième Race, qui régnèrent avec le plus de gloire, armés contre le blasphème, et sérieusement occupés à extirper de leurs Etats cette noire manie qui donne aux Habitans de la Terre la physionomie des Habitans des Enfers. Personne n'ignore que Charlemagne fut le fléau des Blasphémateurs. Philippe-*le-conquérent* les condamnoit à avoir la langue percée d'un fer chaud; et Louis IX, en maintenant cette loi de son aïeul, répondoit à ceux qui en blâmoient la sévérité : « Plût à Dieu qu'en me » soumettant moi-même à sa rigueur, je pusse bannir à jamais » ce scandale de mon Royaume. » Louis-*le-grand* abrogea moins qu'il ne perfectionna cette Loi. Son Code enjoint, sous peine d'amende, à quiconque aura été témoin d'un blasphème *contre le nom de Dieu, de la Vierge ou des Saints*, d'en faire la dénonciation au juge du lieu dans les 24 heures. Il décerne une amende contre un premier blasphème, puis successivement, contre la recidive, le carcan, le pilori, l'amputation des lèvres, et enfin celle de la langue.

Depuis que la Philosophie a présenté à l'homme le Dieu des vertus comme un Dieu ennemi ou comme un Dieu impuissant, notre France s'est tellement peuplée de Blasphémateurs scandaleux que, si on les soumettoit aujourd'hui à la Loi de Louis-le-grand, telle Ville, demain, ne compteroit plus que des muets parmi la moitié de ses habitans. Si je jugeois de celle que j'habite par le quartier où je suis domicilié, et ce que j'y entends tous les Lundis

(ce qui peut-être ne seroit pas juste), j'oserois dire qu'une modique amende, exactement perçue sur les blasphémateurs, y doubleroit infailliblement le produit des Octrois. Depuis que la France, parmi les autres pertes que lui occasionna sa Révolution, eût fait celle de ces précieux Instituteurs de la Canaille des villes, qu'ils occupoient et qu'ils contenoient par le frein de la Religion, le Blasphème devint universellement l'éloquence d'une Jeunesse effrénée. Le Blasphème est aujourd'hui le premier jargon que balbutie l'enfance. L'homme de bien est attristé lorsque, dans le trajet d'une rue, ses oreilles, à chaque pas, sont frappées de Blasphèmes horriblement sonores : la Mère chrétienne invoqueroit volontiers la surdité pour sa fille qui l'accompagne : elle détourne ses segards, de peur qu'ils ne rencontrent la forme humaine de ces Démons blasphémateurs.

FIN DU SECOND VOLUME.

(3)
8007 - 444

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009512772b